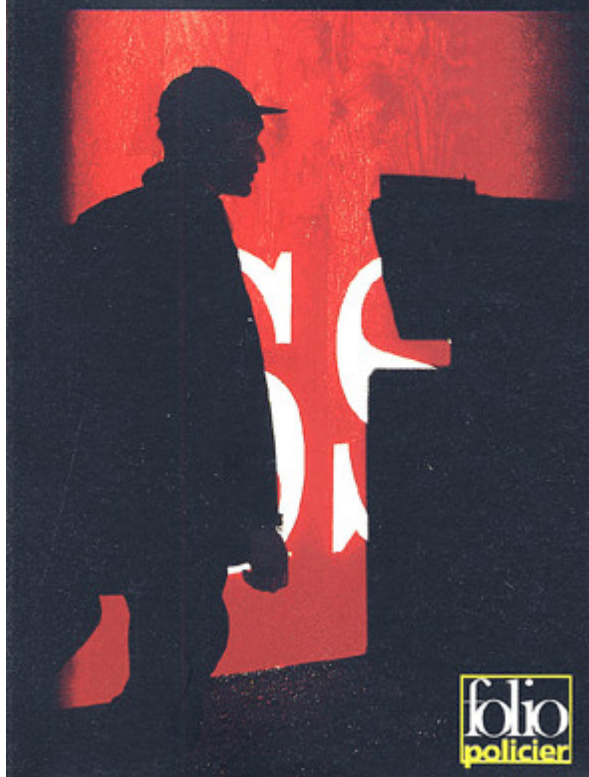


Don Winslow

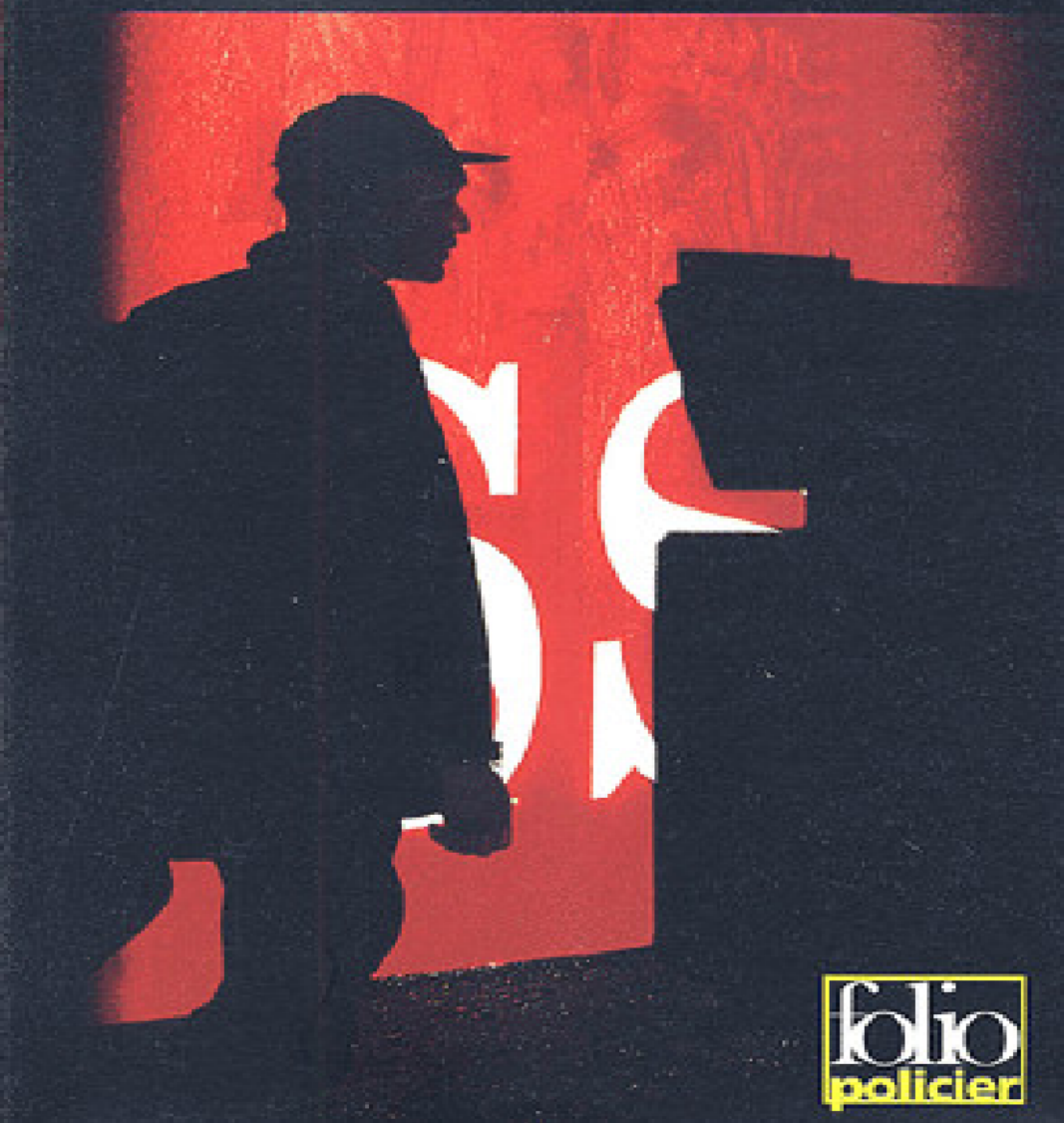
Cirque à Piccadilly





Don Winslow

Cirque à Piccadilly



Don Winslow

Cirque à Piccadilly

Traduit de l'américain
par Philippe Loubat-Dehranc

Gallimard

Titre original :

A COOL BREEZE ON THE UNDERGROUND

© *Don Winslow, 1991.*

© *Éditions Gallimard, 1995, pour la traduction française.*

Détective privé, écrivain, guide pour safari, Don Winslow a aussi été acteur, metteur en scène, enseignant, journaliste, directeur de théâtre, chercheur et agent de sécurité. Il se consacre désormais à l'écriture.

Son premier roman, *Cirque à Piccadilly*, paraît en 1991. Le héros, Neal Carey, est un jeune pickpocket de Broadway, né de père inconnu et de mère indigne. Sa rencontre avec Graham, un manchot irlandais qui l'initie aux subtilités du métier de privé, bouleverse sa vie... Avec les aventures de Neal Carey, Don Winslow renouvelle le mythe du privé de façon moderne, efficace, inventive et drôle.

*Pour Jean et Thomas,
Le pourquoi et le comment*

PROLOGUE

Coup de fil de P'pa

Neal l'aurait parié. Il aurait mieux fait de ne pas décrocher. La sonnerie du téléphone faisait parfois un de ces bruits de casserole qui ne pouvaient signifier qu'une chose : emmerdes. Neal l'écouta pendant une trentaine de secondes et, quand elle cessa, il consulta sa montre. Trente secondes plus tard exactement, elle reprenait de plus belle. Cette fois, Neal se résigna à répondre. Pour ce faire, il posa sur le lit le livre qu'il était en train de lire et décrocha.

— Allô, fit-il, d'un ton rogue.

— Salut, fiston ! s'écria une voix joyusement moqueuse à son oreille.

— P'pa, ça fait un bail.

— Faut qu'on se voie.

Une sommation.

Neal raccrocha et chaussa ses baskets.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Diane.

— Faut que je sorte. Un ami de la famille.

— Tu as un partiel demain matin, lui rappela Diane.

— Je ne serai pas long.

— Il est déjà onze heures du soir !

— J'ai pas le choix.

Diane n'y comprenait plus rien. Une des rares choses que Neal lui avait racontées sur lui était qu'il n'avait jamais connu son père.

Neal enfila sa parka noire pour se protéger de la fraîcheur des nuits de mai, et sortit. Broadway était encore animé à cette heure tardive. C'était une des raisons pour lesquelles Neal aimait y habiter. New-yorkais depuis vingt-trois ans qu'il était né, il n'avait jamais vécu ailleurs que dans l'Upper West Side. Il acheta le Times au kiosque à journaux de la Soixante-Dix-Neuvième Rue au cas où Graham serait en retard – ce qui était son habitude. Il n'avait plus aucune nouvelle de lui depuis huit mois et il se demandait ce qu'il pouvait bien y avoir de si urgent pour qu'il doive le voir sur-le-champ.

Quoi que ce soit, songea-t-il, pourvu que ça ait lieu en ville. Une petite incursion dans le Village pour retrouver un gosse et le ramener dans les jupes de sa mère, par exemple, ou alors deux ou trois petits polaroids, pris rapidos-discrétos, de madame Untel en train de dîner en tête à queue avec un joueur de saxo.

Graham et lui avaient pour habitude de se retrouver au Burger

Joint. C'était une idée de Neal. Une Mecque pour un fana du hamburger : une petite salle tout en longueur au premier étage de l'hôtel Belleclaire où se pressait une foule hétéroclite allant du junkie qui avait réussi à grappiller quelques malheureux dollars, à la vedette de ciné qui avait réussi à en grappiller un max. Nick faisait les meilleurs hamburgers de la ville, si ce n'est du monde civilisé, et c'était l'endroit idéal pour manger sur le pouce et glaner un tuyau pour le loto sportif. Les Yankees allaient être sélectionnés cet été, aucun doute – les Pennant & Series aussi, pour le bicentenaire.

En entrant, Neal adressa un signe de tête à Stravos, derrière le comptoir, puis il s'installa dans le coin, dans un box inoccupé. Évidemment, Graham n'était pas encore arrivé ; mais il est vrai que Neal était en avance. Il commanda un cheeseburger, des frites, un café glacé, et se plongea dans la lecture du Times, attendant patiemment qu'il se passe quelque chose. Dans son job, savoir attendre était une qualification requise. Neal était accro aux journaux. Il lisait les trois principaux quotidiens avec une ferveur toute religieuse et ingurgitait les divers hebdos que New York servait comme autant de desserts qui vous resteraient sur l'estomac. Ce soir, c'était la rubrique sport qui l'intéressait, convaincu qu'il était de ce que serait le sort des Yankees.

À peine servi, il commença à manger. Même si « faut qu'on se voie » voulait dire dans une demi-heure au plus tard, Neal savait qu'il pouvait multiplier le délai d'attente au minimum par deux. Graham devait le faire exprès pour l'emmerder. Aussi fit-il de son mieux pour masquer son énervement quand il releva les yeux de son journal pour voir Graham, assis en face de lui, qui le regardait d'un air goguenard. Neal était très content de le revoir, mais ça non plus, il ne le montra pas.

— T'as l'air d'un clodo, lui dit Graham.

Donc personne ne l'avait suivi et il n'avait pas d'ennui immédiat.

— Je bosse beaucoup. Comment tu vas ?

— Ah, fit-il, haussant les épaules.

— Alors... qu'est-ce qui se passe ?

— Minute. Y a pas le feu. Ça t'ennuie si je bouffe ? Je te remercie de m'avoir attendu.

D'un geste, Graham appela le serveur.

— La même chose que lui, mais sur une assiette propre.

— Me dis pas qu'on va y passer la nuit, fit Neal. J'ai un partiel demain matin à huit heures et demie.

Graham ricana.

— Tu n'en sais pas le quart, fit-il. Pourquoi faut-il qu'on se voie toujours dans cette pissotière ?

— Je tiens à ce que tu te sentes chez toi.

Le serveur apporta la commande de Graham. Ce dernier l'examina minutieusement avant de recouvrir le tout de la moitié d'une bouteille de ketchup. Il but une gorgée de café.

— Eh, dites donc, les gars, quand est-ce que vous allez vous décider à faire du vrai café ?

— Le jour où tu te décideras à changer de slip, lui rétorqua joyeusement le serveur avant de s'éloigner.

Il avait fait ses classes à Broadway, celui-là.

Graham resta silencieux pendant quelques minutes. Neal connaissait le truc. Graham voulait que ce soit lui qui pose les questions. Il peut toujours courir, songea-t-il. Huit mois que je n'ai plus de nouvelles.

— Tu pars en voyage demain, finit par dire Graham, essuyant du ketchup collé à ses lèvres.

— Tu peux te brosser.

— À Providence. Rhode Island.

— Je te remercie, je sais où c'est. Mais j'ai pas l'intention d'y aller.

Graham eut un sourire entendu.

— Quoi ? Tu nous en veux de ne pas t'avoir téléphoné plus tôt ? Ton loyer est payé, l'étudiant.

— Il est comment, ton hamburger ?

— Ils penseront à le faire cuire la prochaine fois. Le boss veut te voir.

— Levine ?

— Est-ce que Levine habite à Providence ?

— Pour ce que j'en sais, il pourrait habiter en Afghanistan.

— Laisse-moi te dire un truc. À choisir, Levine préférerait ne jamais te revoir. Il aimerait mieux que tu vendes de l'essence à Butte, Wyoming. Non, je te parle du Big Boss. À la banque. À Providence, Rhode Island.

— Butte est dans le Montana, et j'ai un partiel demain.

— Tu avais un partiel demain.

— Je ne peux pas foutre en l'air mon semestre, Graham.

— Ton prof a parfaitement compris. Il se trouve qu'il est un Ami de la Famille.

Graham le regardait, rigolard. Graham, farfadet diabolique, décréta Neal. Un nabot d'origine irlandaise, le visage lunaire, le cheveu rare, l'œil bleu, le regard de fouine, et le sourire le plus retors depuis l'invention du sourire.

— C'est toi qui décides, p'pa.

— T'es un bon fiston, fiston.

PREMIERE PARTIE

LE BRUIT D'UNE MAIN QUI APPLAUDIT

Neal Carey avait onze ans, mais pas de fric. Pour la plupart des garçons de son âge, ce n'était pas un problème, mais Neal devait subvenir lui-même à ses besoins, étant donné que son père n'avait jamais daigné montrer le bout de son nez et que sa mère avait une passion qui revenait cher et qui bouffait tout le fric qu'elle ramenait à la maison quand elle était capable d'aller en gagner. Aussi, lorsque Neal entra chez Meg's, par un après-midi d'été à vitesse lente, il était en quête d'une contribution de soutien. C'était un gamin maigrichon et crade, comme beaucoup dans le West Side. Il n'avait rien d'exceptionnel et il trouvait que c'était très bien comme ça. La possibilité de se fondre dans la foule est un plus pour un pickpocket.

Meg's non plus n'avait rien d'exceptionnel. C'était un bar comme tant d'autres qui servait de la bière, du whisky et, à l'occasion, du gin tonic au reliquat de la population irlandaise du quartier. McKeegan, le barman, s'était dit qu'il était tombé dans des sables mouvants plutôt confos en épousant Meg.

— Y a pas de meilleure chance que d'épouser une Irlandaise avec son bar, disait-il à Graham cet après-midi-là. Elle assure la bouffe, le whisky, et le reste, et tout ce que t'as à faire, c'est de rester derrière le bar à tenir le crachoir à d'autres poivrots, sans vouloir t'offenser, t'vois ce que je veux dire.

Graham aussi trouvait qu'il avait de la chance. Il avait un après-midi à tuer. Il gagnait sa croûte, et il était vissé sur un tabouret de bar devant un demi bien frais. Quand on a grandi dans Delancey Street, on sait qu'on ne peut guère espérer mieux.

Le jeune Neal s'approcha sans bruit de Graham et s'accroupit au pied du bar, à l'affût des échos d'un match de base-ball que l'homme semblait suivre. Il ne tenta rien jusqu'au moment où il entendit le bruit de la balle contre la batte suivi des acclamations des spectateurs. L'expérience lui avait appris que les types assis dans les bars se penchaient toujours en avant quand un retour à la base était réussi. C'est justement ce que fit ce connard, et Neal pinça délicatement entre son pouce et son index le portefeuille de l'homme maintenant exposé. Quand il se rassit, ledit portefeuille glissa tout naturellement dans la main de l'enfant, comme pour lui dire « Ramène-moi à la maison ». Neal, qui n'en avait pas chez lui, était quand même de ceux qui pensaient que la télévision était une invention formidable.

Voler est relativement facile ; filer sans être pris est une autre paire de manches. En gros, le voleur se retrouve devant le choix

suisant : bluffer ou courir. Il faut une parfaite connaissance de ses points forts et de ses points faibles. Un bon voleur doit avoir une connaissance de soi supérieure à la moyenne. Neal disposait de quelques renseignements facilement obtenus grâce au sens de l'observation aigu qui fait partie intégrante d'un gosse des rues. Il savait qu'il se trouvait dans un bar avec deux Irlandais plus ou moins sobres, qu'il avait onze ans, et pas l'ombre d'une chance de bluffer ces deux gus. Il savait aussi qu'il n'y avait pas non plus l'ombre d'une chance pour qu'un de ces deux biberonneurs bedonnants ne le rattrape s'il se mettait à courir à toute vitesse. Le base-ball était peut-être un sport pour téléspectateurs, mais le vol était strictement réservé aux joueurs. Il analysa ces données en l'espace d'une seconde et demie, et partit à fond de train vers la sortie.

Graham n'avait pas senti qu'on tirait sur son portefeuille, mais il sentit tout de suite qu'il n'était plus dans sa poche. Joe Graham n'avait jamais beaucoup de fric sur lui, aussi lui était-il facile de savoir s'il l'avait ou pas, et même un lancer de Roger Maris par-dessus la ligne de jeu gauche ne suffisait pas à masquer le fait que son argent n'était plus en bonne et due place : dans sa poche. Il pivota sur son tabouret, juste à temps pour voir le dos d'un petit gosse qui sortait en courant.

Graham ne prit pas le temps de faire un commentaire. Ceux qui se donnent la peine de dire un truc du genre : « Ce morveux vient de me faucher mon portefeuille ! » ne font qu'entériner un fait avéré. Il fonça dehors sur les talons du gamin, bien décidé à remettre la main sur son bien et à punir le coupable.

Neal prit à droite en sortant du bar et fila dans Amsterdam Street, puis il bifurqua à gauche, dans la Quatre-Vingt-et-Unième. À mi-hauteur, il fonça à droite, vira à gauche, et plongea dans une ruelle où une barrière cadenassée et la porte ouverte d'un sous-sol lui promettaient le paradis. Il arriva sans ralentir à la barrière, prit appui sur la pointe de ses baskets et s'éleva à l'aide de ses bras. Depuis ses premières années de balle au prisso, Neal savait qu'il pouvait sauter une barrière plus rapidement que n'importe quel autre gamin du quartier. Il se savait poursuivi, mais il savait aussi que le temps que ce connard franchisse cette barrière, il serait déjà en train de séparer les billets de cinq dollars de ceux de dix dans la fraîcheur du sous-sol. Il se délectait à cette plaisante perspective quand quelque chose de lourd et de dur le frappa de plein fouet à hauteur des reins, le faisant tomber au pied de la barrière. Il chercha à reprendre souffle pendant une ou deux secondes, puis perdit connaissance.

Dès qu'il avait tourné dans la ruelle, Graham avait compris que le gosse était un sprinteur et qu'il n'allait pas pouvoir le rattraper. Sa chemise propre était trempée de sueur et quatre demis tournoyaient

dans son bide, laissant présager le pire. Il savait que si ce gosse franchissait cette barrière, il pouvait dire adieu à son portefeuille. Aussi saisit-il à pleine main son bras artificiel, un truc caoutchouté hyperlourd et, d'un coup sec, le déboîta. Puis, de son bras gauche très développé, il le lança sur le voleur.

Quand Neal revint à lui, il vit un nabot à sale gueule qui le regardait d'un air mauvais.

— Dure dure, la vie, hein ? observa l'homme. On croit qu'on a mis le grappin sur quelques billets verts, on s'est presque tiré d'affaire et t'as un type qui se retire un bras et t'assomme avec.

Il saisit Neal par le col et le tira pour le mettre debout.

— Allez viens, on retourne voir McKeegan. Ma bière va être chaude.

Il traîna Neal jusque chez Meg's. Aucun passant ne prêta attention à eux. Graham hissa et vissa Neal sur un tabouret. Et Neal le regarda, fasciné et horrifié, qui remettait son bras artificiel en place et redescendait la manche de sa chemise.

— Neal, espèce de saligaud, va ! fit McKeegan.

— Tu le connais ? lui demanda Graham.

— Il est du quartier. Sa mère se shoote.

— Une chance que t'aies pas eu le temps de dépenser mon fric, alors, fit Graham à Neal.

Et il lui balança une gifle retentissante.

— Tu veux qu'appelle les flics ? lui demanda McKeegan, la main déjà tendue vers le téléphone.

— Pour quoi faire ?

Neal en savait assez long pour se tenir coi. Inutile d'essayer de nier l'évidence. De plus, il était un peu démoralisé de s'être fait pincer et allonger par un manchot. Sûr que la vie est dure dure, songea-t-il.

— Tu joues souvent au pickpocket ? lui demanda Graham.

— Seulement depuis vendredi dernier.

— Qu'est-ce qui s'est passé vendredi dernier ?

— J'ai pris un bain de fouilles au marché.

— T'as la langue bien pendue pour un voleur qui se fait choper si facilement. À ta place, je réviserais ma technique, et je laisserais l'humour à Jackie Gleason.

Graham regarda le gosse d'un air dur. Il avait tout juste assez les boules pour appeler les flics et envoyer ce mioche faire un tour au tribunal pour enfants. Mais un Joe Graham plus jeune avait trouvé plus d'un de ses repas dans les poches d'autrui. Et puis, qui sait, un gosse débrouillard pouvait toujours être utile.

— Ton nom ?

— Neal.

— T'es une star du rock ou t'as aussi un nom de famille, Neal ?

— Carey.

— McKeegan, et si tu faisais un hamburger à Neal Carey ?

— Tu sais ce que c'est ça ? fit le barman, désignant de la main.

— Un grill.

— Un grill propre. Et qui va le rester jusqu'à cinq heures. J' compte pas le salir pour un petit chariot qui veut voler mes clients. Je les vole déjà assez comme ça.

— Et un sandwich à la dinde ?

— C'est faisable.

McKeegan tourna le dos pour faire le sandwich, Graham se tourna vers Neal.

— Ta mère se drogue ?

— Ouais.

— Et toi, tu prends de la drogue ?

— Non, moi, je prends que les portefeuilles.

Neal ne pigeait plus. En général, les volés n'invitaient pas leurs voleurs à bouffer. C'était la première fois, en deux ans de carrière, que Neal se faisait choper. Par les voyous du quartier, il savait à quoi s'en tenir avec les flics, mais, bon, c'était une autre histoire. Il envisagea de tenter une autre fuite mais son dos lui faisait toujours mal et, du coin de l'œil, il apercevait un mégasandwich à la dinde, plus mayonnaise. Sachant qu'il vaut toujours mieux avoir le ventre plein que vide, il décida de jouer le jeu pour le moment.

— Ta mère te demande de l'argent ?

— Quand elle peut.

— Tu manges régulièrement ?

— J'm'en sors.

— Bon.

McKeegan servit le sandwich et Neal le mordit à belles dents.

— T'as une faim de loup, dit Graham. Prends le temps de mâcher, sinon tu vas être malade.

Neal n'écoutait pas. Le sandwich était délicieux. Lorsque McKeegan, de lui-même, lui servit un coca, Neal se dit qu'il ferait peut-être mieux de se faire choper plus souvent.

Quand il eut fini de manger, Graham lui dit :

— Bon, maintenant, du vent.

— Merci. Merci bien. Et si je peux faire quelque chose pour vous...

— Tu peux faire quelque chose pour moi : disparaître.

Neal gagna la sortie. Il n'était pas du genre à forcer la chance.

— Hé, Neal Carey !

Neal fit volte-face.

— Si je te reprends à faire une de mes poches... je t'arrache les bûmes.

Neal prit ses jambes à son cou.

Une semaine plus tard, Neal était planqué dans une ruelle. Il était très tard, mais sa mère distrayait un client et Neal n'avait pas très envie de rentrer. Dans le quartier, les gens vivaient dehors par ces nuits d'été moites dont New York avait le secret, l'air aussi chaud et aussi noir que du goudron. Le carnaval multicolore d'une nuit du West Side tournoyait autour de lui, mais il n'avait qu'une vague idée de la beauté décadente qui composait ce monde. Il se régala d'un Malabar volé dans une bodega de la Quatre-Vingt-Cinquième Rue, à deux pas de là. Il avait envie d'être tranquille, d'être seul, et c'est pourquoi il était assis dans cette ruelle, peinard, bien placé pour voir un type très gras, en caleçon, dévaler un escalier de secours à la poursuite de Joe Graham.

— Je vais t'faire la peau, 'spèce de salaud !

Le gros lard voyait rouge. Son bide luisant de sueur ballottait au-dessus de son caleçon.

Neal entendit une voix de femme et, levant les yeux, il aperçut une blonde, à poil à la fenêtre, qui criait :

— La pelloche ! Récupère la pelloooooche !

Joe Graham ne prit pas le temps de s'arrêter quand il vit Neal Carey. D'un rapide revers, il lui lança l'appareil photo et continua sa course. Neal savait à quoi s'en tenir. Quand on a entre les mains un objet ardemment convoité par un enragé de cent cinquante kilos, il n'y a qu'un seul parti à prendre. Neal longea la ruelle et gagna la rue où il se perdit dans la foule.

L'appareil photo était un de ces petits articles conçus pour s'adapter – ou plutôt se cacher – dans le creux de la main. Manifestement pas le genre de Polaroid que tonton Dave achèterait pour immortaliser tatie Edna sur le toit de l'Empire State Building.

Neal traîna un moment dans les rues, se méfiant de tomber sur un Gargantua à l'air mauvais, puis il prit le chemin de Meg's. Joe Graham était au bar, tenant un whisky dans sa main et un morceau de hamburger sur son œil gauche.

— Je suis en train de penser que ce serait mieux avec un steak, disait McKeegan.

— T'en as un ?

— Non.

— Alors, sers-moi un autre whisky.

Le bar était comble. Neal joua des coudes pour rejoindre Graham.

— Vous avez perdu quelque chose ? lui demanda Neal.

— Pourquoi ? T'as trouvé quelque chose ?

Neal lui tendit l'appareil photo. Graham l'ouvrit.

— Où est la pellicule ?

— J'ai envie d'un hamburger. Saignant. Et pas celui que vous avez

sur la gueule. Des frites et une bière.

— Je pourrais me contenter de te la reprendre, mon petit.

— À moins que je l'aie planquée quelque part.

— Sers-lui ce qu'il veut à ce petit con, fit Graham à McKeegan.

Neal plonge la main dans sa poche et en sortit la pellicule.

— Des photos de cul ?

— Des photos de cul qui valent leur pesant d'or.

— C'est bien ce que je pensais. Où est le gorille ?

— En train de tremper ses couilles dans de la glace pour éviter qu'elles tombent.

— Il a bien failli vous avoir.

— Les risques du métier.

— Vous n'avez pas pu retirer votre bras assez vite ?

— J'avais peur qu'il le bouffe.

— Je pensais pas que vous réussiriez à sortir de la ruelle.

— J'ai remarqué que tu n'avais pas pris le temps de t'attarder pour t'en assurer.

— J'ai pensé que le plus important, c'était la pellicule.

— Et tu as eu raison.

— Je sais.

— Un boulot, ça t'intéresse ?

— Ouais.

— Tu peux commencer quand ?

— Tout de suite.

— O.K. Fonce à Carnegie Deli. Trouve un certain Ed Levine. Grand, baraqué, cheveux bruns et frisés. Dis-lui que tu viens de ma part. Donne-lui la pellicule. S'il te demande pourquoi j'suis pas venu, dis-lui que je suis blessé et que je me saoule la gueule. Compris ?

— Fastoche.

— Ouais, et fastoche aussi d'aller vendre la pellicule au gros lard, mais t'amuse pas à faire ça, sinon je te retrouve et je...

— Je sais.

— Reviens me voir ici demain après-midi à deux heures.

— Pourquoi faire ?

— Ton éducation, fiston.

C'est ainsi que Neal Carey commença à travailler pour Les Amis de la Famille. Pas à plein temps, bien sûr, ni très souvent. Mais il arrive quelquefois qu'une agence comme Les Amis ait besoin de pouvoir s'introduire dans de petits endroits en douce et d'en ressortir en trombe.

Quiconque avait grandi à Providence, Rhode Island, ou dans ses environs, connaissait le vieil édifice de la banque. Les pierres grises de ses murs renfermaient les trésors de tirelires, les cadeaux d'anniversaire de chers tontons, les payes hebdomadaires, et les dividendes de la classe ouvrière épargnante de toute la Nouvelle-Angleterre, et ce depuis que le rhum, les esclaves et les dieux de la gâchette avaient fait de la ville autre chose qu'une foire à bestiaux. Plus tard, la banque engrangea les bénéfices des usines textiles du sud de la Nouvelle-Angleterre, des ardoisières de Pawtucket, et des flottilles de pêche de Galilée et de Jérusalem, à l'embouchure de la baie de Narragansett.

Tout le monde savait que la banque avait les reins solides. Elle n'avait pas besoin d'offrir des grille-pain, des couvertures électriques ou des verres à eau pour attirer les épargnants. Elle avait une réputation – digne de confiance, solide, stable – qui poussait les gens vers son guichet en acajou, dont les vitres n'étaient pas sans évoquer les sabords des anciennes frégates qui avaient apporté ses richesses à la ville, pour y déposer leurs pièces et leurs billets. Aucun dépôt n'était jamais ni trop petit ni trop gros pour la banque.

Les grosses fortunes étaient attirées par autre chose : le côté famille. Qui disait banque, disait famille Kitteredge, et qui disait famille Kitteredge, disait banque. Les Kitteredge comptabilisaient, épargnaient, investissaient et planquaient l'argent des riches depuis l'époque où les collecteurs d'impôts britanniques venaient chercher la part du commerce si lucratif de la mélasse qui revenait à la Couronne, jusqu'à la nôtre et ses impitoyables ordinateurs des impôts. Les Kitteredge étaient très famille ; comme on ne peut l'être qu'en Nouvelle-Angleterre ou dans le Sud profond. Pour les Kitteredge, un nouveau client de la banque n'était qu'un épargnant de la troisième génération. Le gros de leur clientèle était composé de ceux qui avaient voulu préserver leur argent au moment de la guerre d'indépendance en attendant de voir comment les choses allaient tourner. L'argent de la banque participa à la guerre sous forme d'uniformes, de mousquets et de poudre, même si un Kitteredge, Samuel Joshua, déplut à son grand-père en endossant un de ces uniformes et en rendant l'âme à la tête de son détachement sur les remparts de Yorktown. L'attitude la plus intelligente, aux yeux du vieil homme, était celle des pirates financés par les Kitteredge qui pillaient les navires britanniques dans le haut Atlantique, faisant ainsi d'une pierre deux coups : ils servaient leur patrie en anéantissant la

force navale britannique – et ramenaient de jolis profits à la banque.

Les Kitteredge eurent le bonheur – d’aucuns disent le bon sens – de produire un nombre adéquat d’enfants mâles et femelles. Les Kitteredge se succédaient les uns aux autres, en lignée directe, à la présidence de la banque, avec tout juste assez de descendants pour éviter des guerres fratricides et pour que l’entreprise ne sorte pas de la famille.

Le dix-neuvième siècle fut une époque dorée pour la famille et sa banque, où l’attitude des patriciens servait les intérêts de la république. La guerre de Sécession provoqua un boom financier, et un autre fils, Joshua Samuel, s’en alla-t-en guerre pour abolir l’esclavage, cette institution malfaisante que ses ancêtres s’étaient donné tant de mal à établir. Le jeune Joshua ne s’en revint pas de guerre ; une pierre tombale fut déposée sur les pentes glacées de Fredericksburg, où un général du Rhode Island l’avait envoyé au casse-pipe. (« Une charge insensée, avait marmonné le père de Joshua au cours du service funèbre. Bonne pour un du Massachusetts » – la réputation de fanatisme des habitants de cet État n’ayant d’égale que l’obstination légendaire de ceux du Rhode Island.)

Au cours des années de paix allant d’Appomatox au torpillage du *Lusitania*, la banque prospéra. L’éclairage au gaz capitula devant l’éclairage électrique, les chaudières damèrent le pion aux poêles à bois, mais le vieil immeuble en pierre ne changea pas. (Et ne changerait jamais. « Une banque, ce n’est pas du plastique, du verre et de l’acier, avait tonné un Kitteredge lors d’un mémorable conseil d’administration de 1962 lorsqu’un des membres avait imprudemment proposé de “relooker” l’édifice. Une banque, c’est de la pierre, du laiton, du bois dur. Des gens y déposent leur argent ».)

Le mode de vie des Kitteredge était aussi conservateur que leur immeuble. « Réserver les affaires pour la banque, pas pour les journaux », était la devise de la famille. Pas de manoir à Newport ni de bal des débutantes pour les Kitteredge. Leurs vastes villas étaient cachées à Narragansett ou perdues dans les bois de Lincoln et, bien entendu, la vieille demeure familiale, à College Hill, était perpétuellement occupée et régulièrement ravalée. Les enfants Kitteredge faisaient leur scolarité à Brown (Yale, trop progressiste ; Harvard, trop frime ; et Princeton, dans le New Jersey), amarraient leurs voiliers dans une petite crique à Wickford, épousaient des filles du New Hampshire ou du Vermont et sirotaient leur whisky dans leur chambre, la nuit.

Le 8 juin 1913 est une date à marquer d’une pierre blanche dans les biographies de Neal Carey et de Joe Graham. Ce jour-là, un William Kitteredge, vers le milieu de ses vingt à trente années d’apprentissage standard en tant que vice-président de ceci ou de

cela, battit avec un peu trop de facilité l'héritier d'une autre grande famille lors de leur match de tennis hebdomadaire, au club. Cet homme, dont la famille avait des provisions qui noircissaient toute une collection de livres comptables de la banque, avoua à Bill que la lumière de sa vie, sa fille, s'était fait enlever par un Italien. Cette révélation gênante suscita un élan de sympathie chez Bill, qui estima qu'il fallait faire quelque chose – en douceur.

Ce soir-là, Bill eut une petite conversation avec Jack Quinn, le gardien de la banque, dont le fils, Jack Junior, était un jeune boxeur de la ville très prometteur. J.J. pourrait-il prêter main forte ? J.J. accepta avec joie, repéra le couple, prodigua quelques conseils amicaux au maintenant-moins-ardent-prétendant et livra la fille au domicile de Bill en ville. Bill, à son tour, but un verre avec son ami le juge, et le mariage n'eut jamais lieu. Bill rendit la fille à son père, fut généreusement remercié, et n'y pensa plus jusqu'à ce qu'il soit convoqué de toute urgence au bureau le lundi matin à sept heures.

— Alors, comme ça, il paraît qu'on arrache certaine demoiselle en détresse des griffes de Méditerranéens arrivés depuis peu ?

— C'est exact.

— Et tu comptes poursuivre ce genre d'opérations ?

— Peut-être.

— En ce cas, tu as intérêt à t'organiser.

En fait, lui dit son père, l'idée n'était pas bête. Le monde avait changé, et il pourrait bien devenir plus invivable qu'il ne devrait. La banque méprisait le scandale, dit-il, et de plus en plus de ses vieux clients se retrouvaient dans les journaux de nos jours.

— Nous sommes des amis de la famille pour eux et, de plus, il en va de nos intérêts qu'ils soient tranquilles et heureux. À long terme, ça nous reviendra moins cher de nous occuper de ce genre de petits problèmes nous-mêmes.

Ainsi, Bill reçut une augmentation, un budget, et des ordres pour monter, au sein de la banque, une agence qui serait au service de vieux amis dont les problèmes privés risquaient de ne pas être améliorés par le glaive de la justice et les doigts noircis des journalistes. L'agence n'eut jamais de statut légal et la porte de la pièce 211 n'afficha jamais les amis de la famille, pourtant le nom que finit par porter l'agence. Mais la nouvelle fit vite le tour de tous les vestiaires et de toutes les salles du conseil du sud de la Nouvelle-Angleterre que si vous aviez besoin qu'on fasse quelque chose discrètement, vous pouviez aller en toucher un mot à Bill, à la banque. Ce vieil édifice de pierre abritait des Amis de la Famille.

Évidemment, les besoins des clients des Amis évoluèrent avec le siècle. La Prohibition entraîna des vagues d'arrestations qui, à leur tour, entraînèrent des pluies d'enveloppes qui tombaient joyeusement

dans les escarcelles de la police et de la magistrature. Et une vague d'une autre sorte – celle des migrants – modifia définitivement la Nouvelle-Angleterre. Mais la banque tint bon et, les Amis, en décochant quelques coups de poings et en graissant quelques pattes, parvinrent à un *modus vivendi* avec d'autres organisations ethniques qui se serraient les coudes. La Crise fit une sélection naturelle parmi les clients de la banque et obligea celle-ci à puiser profondément dans ses réserves pour survivre jusqu'à ce que Hitler et Tôjô fassent pleuvoir les contrats et la main-d'œuvre sur le chantier naval et, aux dîners, les gens ne manquaient pas de souligner combien les Kitteredge s'étaient montrés prévoyants en investissant dans l'industrie militaire dès les années 30.

Cela dit, la Nouvelle-Angleterre était déjà en passe de devenir un trou perdu. Les usines textiles plièrent bagages et allèrent vers le Sud et la main-d'œuvre bon marché, et les hommes d'affaires talentueux prirent un aller simple pour New York, dont les monolithes de verre et d'acier rachetaient à qui mieux mieux les entreprises de la Nouvelle-Angleterre. Les clients des Amis trouvaient de plus en plus de vers dans la Grosse Pomme, tant et si bien qu'en 1960, les Amis ouvrirent une succursale discrète dans Manhattan. Peu de temps après, lors d'une des premières affaires dont il eut à s'occuper, Graham était assis au comptoir d'un bar tranquille de West Side quand un morveux essaya de lui faire les poches.

Le train de 3 h 40 du matin, au départ de New York pour Providence, proclamait amtrak mais, en réalité, c'était une machine conçue par Dante pour que des détectives privés y passent l'éternité – ce qui était à peu près le temps qu'il fallait à ce tortillard pour arriver à destination.

Les sièges étaient aussi confortables qu'un redressement fiscal ; leur capitonnage déchiré aurait pu servir pour une partie endiablée de « Tache-mi Tache-moi ». Vieux journaux, gobelets en plastique et boîtes de bière égayaient le couloir et les sièges. Une odeur de pourri parfumait ce qui faisait office d'air.

Neal revint du wagon-restaurant avec une tasse de café déjà à moitié solidifié et un baba qui n'avait plus vraiment l'air cool. Graham avait apporté son repas, scellé dans de petits Tupperware. Ce n'était pas la première fois qu'il prenait ce train.

— Pourquoi est-ce qu'on n'a pas pris l'avion ? demanda Neal.

— Parce que j'ai pas eu envie.

— T'as peur ?

— J'aime pas l'avion, dit Graham, mâchonnant une carotte.

— Et pourquoi tu n'aimes pas l'avion ?

— Parce que j'ai peur en avion.

Graham dévissa le bouchon d'une bouteille thermos et versa du café chaud dans son gobelet. Il adressa un sourire à Neal, et lui fit :

— Qui ne prépare rien n'a rien.

Neal s'emmitoufla dans son blouson et essaya de regarder par la vitre crasseuse. Ils se trouvaient quelque part dans le Connecticut, arrêtés au beau milieu de la nature, sans raison apparente. Ce qui ne semblait pas causer de contrariété excessive au conducteur qui devait dormir du sommeil du juste à l'arrière de la voiture. Neal se dit que ce gars-là devait avoir le métabolisme d'un ours polaire pour pouvoir pioncer par ce temps. Le train n'était pas chauffé et il faisait froid pour un matin de mai.

— Tu veux te saouler la gueule ? lui demanda Graham, rouvrant le thermos et le mettant sous le nez de Neal.

— Ouais.

Neal renifla et gratifia Graham de son regard le plus enfant perdu. Graham soupira, secoua la tête et sortit de son sac un autre gobelet en plastique. Il défit l'emballage et versa une grosse larme pour Neal.

— Je t'adore, p'pa.

— T'as pas le choix, fiston.

Ce qu'il y a de bien avec Irish coffee, songea Neal, c'est qu'il vous garde le corps en éveil et l'esprit en sommeil. Il se cala contre le dossier de la banquette et se laissa gagner par la chaleur du breuvage. Huit ou dix autres du même tonneau rendraient peut-être le voyage supportable. Le train s'ébranla.

— Réveille-toi ! Réveille-toi !

— On est déjà arrivé ?

— Bientôt. Tu dois faire ta toilette.

Graham était penché sur lui. Rasé de près, la cravate impec, l'œil vif, l'haleine fraîche. Il y avait des moments où Neal ne pouvait pas l'encadrer.

— J'ai pris un rasoir pour toi.

C'était couru, Graham avait emporté deux rasoirs à piles, plus une brosse à habits, du Saintol, etc. Neal traîna sa trousse de toilette jusqu'aux lavabos pour se redonner visage humain. Il se trouva une sale gueule et se surprit à avoir le trac. En douze ans de bons et loyaux services pour Les Amis, il allait pour la première fois rencontrer le Big Boss ; celui qui jusqu'alors avait plus ou moins décidé de son existence.

— Pourquoi je ne l'ai pas rencontré avant ? demanda-t-il à Graham, en regagnant sa place.

— Inutile.

— Et maintenant oui ?

— T'as bonne mine, fiston. Rajuste ta cravate.

Levine les attendait sur le quai. Trente et un ans, dans les un mètre quatre-vingt-dix, il commençait à prendre de l'embonpoint. Il avait des cheveux bruns frisés, les yeux bleus, et deux packs de six bières en guise de bajoues. Son corps lourd et musclé n'entravait pas encore sa vitesse. Il avait l'agilité d'un chat et cela, ajouté à son gabarit, n'avait rien d'un paquet-cadeau pour quiconque se trouvait du mauvais côté de ses poings. Il était ceinture noire, mais considérait que casser des briques revenait à perdre du temps – et des briques.

Les Amis l'avaient engagé pour ses muscles, histoire de servir de bras droit à un petit manchot quand les choses tournaient à son désavantage. Mais Levine avait aussi de la matière grise et de l'ambition. Assez de matière grise et d'ambition pour ne pas avoir envie de rester sur le terrain toute sa vie. Il avait donc suivi des cours au City College, en était ressorti avec un diplôme en management en poche, et il était maintenant à la tête du bureau de New York des « Amis », au détriment de son vieil ami et collègue Joe Graham.

— Levine peut pas te saquer, dit Graham à Neal.

— Je le sais.

Ce n'était pas vraiment nouveau pour Neal. Il savait que Levine le détestait et il en avait marre. Vraiment marre.

— Il s' imagine que t' es un privilégié. École privée chicos. Ivy League. Et maintenant troisième cycle. Tous frais payés. Il pense que tu le mérites pas.

— Et il a probablement raison.

— Probablement.

— Je ne veux pas de cette mission, p'pa.

C'était ça le problème, songeait Neal. Levine savait que Neal bénéficiait d'une formation. Neal le savait ; Graham le savait. Big Boss lui payait des études supérieures, des vêtements griffés, un prof de diction qui avait fait disparaître l'accent et l'argot faubourien du langage de Neal. Mais dans quel but ? Neal n'avait pas envie de diriger les « Amis ». Il voulait devenir prof. C'était pas plus compliqué que ça.

— Je sais. Tu veux enseigner la poésie à une bande de tantouzes.

Enfin, pas exactement, songea Neal. Le roman anglais du dix-huitième siècle... Fielding, Richardson, Smollett.

— Combien de fois je vais devoir te le dire ? demanda Neal.

Il l'avait dit à Ed. Il l'avait dit à tout le monde. Il l'avait dit au Big Boss. Ne me payez plus d'études en fac parce que je ne compte pas travailler pour vous toute ma vie. Pas de problème, lui avait-on répondu. « Tu bosses pour nous quand tu peux, à temps partiel, au coup par coup. Tu es libre de tes mouvements. » Et là-dessus, on t'arrache aux cours quinze jours avant les partiels. On ne devient pas prof d'anglais en étant recalé à ses exams. Même un B serait fatal.

— C'est peut-être parce que t'as sauté sa femme, fit remarquer Graham.

Le train entra dans les banlieues sinistres de Providence.

— Elle ne l'était pas encore à l'époque, rétorqua Neal, fatigué de rabâcher. Fais chier, c'est par moi qu'ils se sont connus.

— Peut-être qu'Ed estime que tu as tout ce qu'il aurait dû avoir. Avant toi.

Neal haussa les épaules. C'était possible. En tout cas, lui n'avait jamais rien demandé.

Providence est le genre de ville où les hommes en sont toujours à porter le chapeau. On y respire encore l'air des bonnes vieilles années 40, quand tout cuisait à l'étouffée et que tout le monde déblatérerait contre les Japs, les Boches et les Yankees, pas forcément dans cet ordre. Le chapeau était un symbole de respectabilité, un clin d'œil à l'ordre établi d'une ville dirigée par des politiciens irlandais, des gangs siciliens et des prêtres français qui, tous, se réunissaient pour petit déjeuner au Knights of Columbus ou pour assister aux matchs de basket de l'université de Providence mais qui, autrement, ne quittaient pas leurs royaumes respectifs.

La gare était parfaitement représentative de la ville, terne, fade, crade, à chier. C'était vraiment le bon endroit pour

entrer dans Providence : ça ne laissait pas de faux espoirs.

Levine les accueillit à leur descente du train.

— Laurel et Hardy, fit-il.

— Salut, Ed, fit Graham.

Levine ignore Neal.

— On vous a suivis ? demanda-t-il à Graham.

Graham et Neal échangèrent un regard amusé.

— Je pense qu'on est clean, Ed.

— Y a intérêt.

— Ah, il y a quand même eu ce gars avec des lunettes noires, une fausse moustache et un trench-coat. Tu ne penses quand même pas que... ?

Ed ne rit pas.

— Venez.

Ils descendirent à sa suite l'escalier du hall de la gare où quelques vieux clodos étalaient des lambeaux de journaux sur des vieux bancs de bois. Deux ou trois d'entre eux regardaient la poussière filtrer par les fenêtres jaunes et sales.

Au moment où ils passaient devant la consigne, Ed prit Neal par le col et le poussa pas trop gentiment contre un des casiers métalliques. Il le souleva jusqu'à ce qu'il ne soit plus en contact avec le sol que par la pointe de ses pieds. Graham fit mine de s'interposer mais fut arrêté par un bras tendu et un regard glacial.

Neal essaya de se dégager, mais le gros bras d'Ed le coinçait fermement. Il réussit à glisser un bras sous celui d'Ed et à le saisir au collet. Une prise purement symbolique.

— Maintenant, écoute-moi bien, petit con, lui murmura Ed. Ce job est important. C'est clair ? Im-por-tant. Alors, tu vas faire exactement ce qu'on te dit de faire et comme on te dit de faire. Et tu nous fais grâce de tes grands discours et de tes grandes idées. T'es la dernière personne au monde que j'aurais choisie pour ce job, mais le Big Boss te veut, alors ce sera toi. Mais fais pas chier et fous pas la merde. Parce que sinon, je te démolis le portrait. Tu pourras même plus te reconnaître. C'est clair ?

— Bon sang, Ed, fit Graham.

— C'est clair ?

— Si jamais tu fais ça, Ed, moi je...

Ed resserra sa prise, et rit.

— Toi, quoi, Neal ? Hein ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

Neal pouvait à peine respirer. Il avait besoin d'air – même de celui de Providence. Levine pouvait le briser comme une pâte du même nom. La théorie aurait voulu que, de la paume de la main, il aplatisse le nez de Ed. Les théories ne risquaient pas leur peau, elles.

Aussi Neal fit ce qu'il avait de mieux à faire compte tenu des

circonstances : il la boucla. Au bout de quelques interminables secondes, Ed le lâcha et s'éloigna. Graham regarda Neal, les yeux ronds, et rejoignit Ed au petit trot.

Neal s'affala contre les casiers de la consigne puis, quand il eut repris sa respiration, il cria à l'adresse de Levine :

— Au fait, Ed, comment va Bobonne ?

Il vit Graham qui poussait Levine du coude pour l'encourager à franchir la porte. Neal commençait à en avoir ras le bol de ces conneries – vraiment ras le bol.

À quarante ans, Ethan Kitteredge faisait plus jeune que Neal s'y était attendu. Une mèche de cheveux blond cendré glissa sur son front et devant ses yeux bleu pâle qui vous scrutaient de derrière des lunettes à monture d'acier. Il mesurait dans les un mètre soixante-quinze, estima Neal, et devait peser dans les quatre-vingts/quatre-vingt-deux kilos. Sous le costume gris de banquier, le corps était entretenu : tennis, handball ?

Puis Neal cessa de jouer les Sherlock Holmes, car le Big Boss lui tendait la main, amène.

— Vous devez être Mr Carey, dit-il.

Une poignée de main franche, rapide : il n'avait plus rien à prouver.

— Et vous, Mr Kitteredge, sans doute.

Très fin, Neal, songea-t-il. Géant, comme entrée en matière.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit Kitteredge. Comment se présente votre diplôme ?

— Je devrais être en train de passer un partiel à l'heure qu'il est. À part ça, tout se passe super-bien, je vous remercie.

Graham repéra quelque chose de fascinant à fixer par terre. Levine regardait Neal, hochant la tête.

— Oui, j'en ai touché deux mots au professeur Boskin, dit Kitteredge.

S'il était emmerdé, il ne le montrait pas.

— Il a vaguement parlé de vous dispenser de certaines U.V.

— C'est très gentil de votre part, Mr Kitteredge, mais j'aime bien finir ce que j'ai commencé.

— Ça tombe très bien. Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie. Café, thé ?

Trois chaises en bois avaient été placées en arc de cercle devant le bureau de Kitteredge. Levine prit celle de droite, Graham celle de gauche. Neal s'affala sur la chaise restante. Le centre de l'attention.

Kitteredge s'avança vers un service à café en argent. Neal remarqua qu'il avait la démarche embarrassée due à plusieurs générations de reproduction en Nouvelle-Angleterre – faite d'arrêts et de redémarrages qui impliquent que chaque mouvement est un moindre mal, que la véritable vertu est de rester immobile. Il réussit toutefois à servir et tendre quatre tasses de café.

Cela prit un certain temps, et Neal mit cet intermède à profit pour examiner le bureau. Du pur banquier, du pur Kitteredge. Le vingtième siècle avait encore à y imposer ses vulgarités. La lumière douce et

ambrée du soleil filtrait dans cette pièce régie par l'acajou et le chêne. Le long des murs, les vitrines des bibliothèques abritaient des volumes reliés cuir de Dickens, Emerson, Thoreau et, bien sûr, Melville. Le *Navigation de Bowditch* occupait une place de choix, flanqué de mémoires de pêcheurs à la baleine et de traités de navigation divers et plus ou moins obscurs. Des modèles réduits en bois d'anciens clippers de Chine complétaient le décor. C'étaient les vaisseaux qui avaient transporté le thé Kitteredge, les fusils Kitteredge, l'opium Kitteredge, et les esclaves Kitteredge à travers les océans, et Neal se dit que les bénéfices de ces voyages reposaient toujours à dix pieds sous les siens, dans la salle des coffres Kitteredge.

Un trophée moderne occupait la place d'honneur. Un très beau modèle réduit du sloop *Haridan* trônait sur le chêne poli et luisant du bureau d'Ethan. Un artisan habile avait fidèlement restitué la structure élancée et les lignes pures du bateau. Ethan passait tous ses moments libres à bord du *Haridan*, naviguant dans la baie de Narragansett, dans le détroit de Long Island et au large de la côte atlantique. Il le mettait le plus souvent à quai à Block Island, où il avait une résidence secondaire. Pour Ethan Kitteredge, bon banquier, bon époux, bon père, le *Haridan* était synonyme de rares et précieux moments d'enivrante liberté.

Une fois le café servi avec succès, Kitteredge prit place à son bureau et sortit un dossier du tiroir central. Il le consulta un moment, hocha la tête et, se penchant par-dessus le bureau, le tendit à Neal. Puis il se rassit et joignit les doigts en une pose tout ecclésiastique.

Kitteredge avait une élocution assortie à sa démarche.

— Des... euh... des vieux Amis de la Famille ont des... des petits problèmes, et nous avons offert nos... services... pour les aider à trouver une... solution.

Il souriait, comme pour suggérer que les gens un peu tête en l'air étaient amusants, n'est-ce pas, et un petit peu embêtants mais, bon, ce sont des amis et nous devons faire de notre mieux pour les aider. Il s'interrompit un instant, le temps pour Neal d'ouvrir le dossier.

— Le sénateur John Chase est issu d'une grande famille de Rhode Island, dit Kitteredge. Son nom fut sans doute un atout... dans sa carrière politique, mais je m'empresse d'ajouter que le sénateur est un homme non dénué de talent, d'intelligence et... ah... d'énergie.

Okay.

— Le sénateur siège dans plusieurs comités importants, poursuivit Kitteredge, où sa prestation a attiré sur lui... l'attention nationale, aussi bien de la part de la presse que des éléphants du Parti. En dépit du fait somme toute assez détestable que John est démocrate... nous le soutenons dans ses ambitions.

Sous-texte : fric pour la banque.

— Le présidentiable démocrate probable va devoir se chercher un vice-président au Nord. Ah... des émissaires ont déjà été envoyés.

Kitteredge s'interrompt pour laisser le temps à l'importance de ce dernier propos de faire son effet.

Il n'en fit pas.

Et alors ? songeait Neal. En dépit du fait somme toute assez détestable que je vais voter pour le premier Démocrate qui se présentera, en quoi tout cela me concerne-t-il ?

— Il y a, cependant, un problème.

Et c'est là que j'interviens.

— Et ce problème se prénomme Allie.

Neal tourna quelques pages du dossier et tomba sur la photographie d'une adolescente. Des cheveux blonds, des yeux bleus. Un air de couverture de magazine.

Kitteredge, le regard fixé sur le modèle réduit du Haridan, dit :

— En fait, Alison a toujours été le problème.

Il semblait perdu dans ses pensées, ou dans quelque bon souvenir à bord de son bateau.

— Et en l'occurrence ? demanda Neal.

— Elle a fugué.

Ouais, okay, donc faut la retrouver. Mais Neal avait l'intuition qu'il y avait autre chose. L'atmosphère était un peu trop tendue pour être vraie. Il regarda Graham et ne vit aucun indice. Il regarda Ed, mais Ed ne lui rendit pas son regard.

— On a une petite idée d'où elle se trouve ? finit par demander Neal.

— Elle a été vue pour la dernière fois à Londres, dit Ed. Un de ses anciens camarades de classe l'a croisée là-bas lors d'un séjour pour les vacances de printemps. Il a voulu lui parler mais elle a pris la fuite. Tout cela est dans le dossier.

Neal y jeta un coup d'œil. Cet ex-camarade de classe, un certain Scott Mackensen, l'avait vue il y avait trois semaines.

— Qu'en disent les « bobbies » ?

Kitteredge regarda son petit bateau plus intensément encore.

— Pas de police, Mr Carey. Pas de police.

Cette fois, Ed lança un regard à Neal – un regard dur. Neal se replongea dans le dossier, puis demanda :

— Alison a dix-sept ans ?

Personne ne répondit.

Neal feuilleta un peu plus le dossier.

— Une jeune fille de dix-sept ans a quitté son domicile depuis plus de trois mois et personne n'a prévenu la police ?

Quelques secondes de silence de plus et Kitteredge se hisserait à

bord de son Haridan, maquette de capitaine sur maquette de bateau.

— Le sénateur était peu disposé à faire de la publicité, dit Levine. Davantage disposé à risquer la vie de sa fille.

— Le sénateur aime-t-il sa fille ? demanda Neal.

— Pas spécialement.

La réponse venait de Kitteredge qui poursuivit :

— Toutefois, il veut qu'elle rentre. En août.

Il voulait qu'elle rentre. Pas tout de suite, pas demain matin, mais en août. Voyons, que se passe-t-il en août ? Il fait une chaleur à crever, les lanciers des Yankees partent en eau de boudin... ah oui, les Démocrates ont leur Congrès.

— Je suis sûr que vous ne vous offenserez pas, Mr Carey, si je dis que parfois surgit un... cas de figure... qui nécessite un mélange de... commun... et de sophistiqué. Où l'on a besoin de quelqu'un dont l'éducation a eu lieu autant... dans la rue... que dans les salles de classe. C'est exactement le cas. Et vous êtes exactement ce quelqu'un.

Sauf que je ne veux pas m'en occuper. Bon sang, si vous saviez à quel point ! Pas après le cas du petit Halperin. Pitié, plus d'affaire de fugue après celle du petit Halperin.

Levine se rembrunit.

— Tu vas aller à Londres, dit-il, tu vas retrouver Alison Chase et tu vas la ramener à temps pour le Congrès des Démocrates.

Non, certainement pas.

— Que se passe-t-il si Chase n'est pas choisi comme vice-président, Ed ? Je devrai renvoyer la gosse ?

— Votre indignation, digne du plus grand sens moral, n'est pas de mise, Mr Carey.

— Je ne suis pas l'homme qu'il vous faut pour ce boulot, Mr Kitteredge.

— Le... drame... Halperin... a été une... un accident de parcours, Mr Carey. Ça aurait pu arriver à tout le monde.

— Sauf que ça m'est arrivé à moi.

— Ce n'était pas votre faute, mon petit.

— Alors pourquoi ai-je été sur la touche depuis ?

Du doigt, Kitteredge suivit la proue élancée du Haridan.

— Cette... pause... a été à votre avantage, pas à celui des Amis.

Eh bien, ça a marché. Après les beuveries, les insomnies et les cauchemars, j'ai rencontré Diane. Et retrouvé l'école. Et maintenant, j'ai pas envie de revenir en arrière.

— Pour une fois, je suis d'accord avec Carey, Mr Kitteredge, dit Ed. Il n'est pas l'homme de la situation.

— Je suis navré de vous arracher à vos chères études, mais votre conseiller pédagogique le comprend, dit Kitteredge. C'est un Ami de la Famille.

Ah, c'est donc ça, songea Neal. Vous m'avez acheté ; je vous appartiens.

— Je suis navré, Neal, mais cette mission est importante... vitale.

Neal referma le dossier et le posa sur ses genoux. Il reconnaissait une fin de non-recevoir quand il en entendait une.

— J'aurai besoin de rencontrer le sénateur et sa femme le plus tôt possible.

Car le premier endroit où chercher quelqu'un en cas de fugue, il était bien placé pour le savoir, c'était chez lui.

— C'est une affaire pour les « Rangers » de New York, dit Neal à Graham, une fois sur le trottoir.

— Ça sent le roussi, c'est sûr. Mais c'est comme ça, fiston. Faut bien que tu paies ton loyer.

Ils suivaient Levine ils ne savaient où, qui marchait à grandes enjambées.

— C'est pas parce qu'elle était à Londres il y a trois semaines qu'elle s'y trouve encore. Une gamine aussi friquée qu'elle peut aller n'importe où dans le monde. Et même si elle est toujours à Londres, il y a, quoi, douze, treize millions d'autres individus qui y sont en même temps qu'elle. Les chances de la retrouver sont...

— Merdiques, je sais.

Levine les précéda dans un parking.

— Alors, quel est l'intérêt ? insista Neal.

— L'intérêt c'est... que c'est ton boulot. Tu fais de ton mieux, tu prends le fric, et tu n'y penses plus.

— Le fric ?

— Ouais.

Ils montaient par la rampe. Qu'est-ce qu'Ed a contre les ascenseurs ? se demanda Graham.

— Et pourquoi veulent-ils que leur gamine rentre à la maison tout à coup ? Pourquoi maintenant, pourquoi pas il y a trois mois quand elle est partie ?

— Tu leur poseras la question.

Ils étaient arrivés au troisième niveau, l'orange, quand Ed fit volte-face.

— Porsche blanche. Le type s'appelle Rich Lombardi, dit-il à Neal. C'est le garde du corps de Chase. Il va te briefer et te conduire chez les Chase.

Graham s'efforçait d'avoir l'air grave. Neal s'en moquait.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries à la « Mission Impossible », Ed ?

— Du professionnalisme.

— Tu parles.

— Tout ce que tu as besoin de savoir se trouve dans le dossier.

— Dont l'adresse d'Allie à Londres ?

— Connard.

— J'aurai besoin d'un peu de temps de préparation aux États-Unis.

— Pourquoi ?

— Pour essayer d'en apprendre un peu plus sur cette gamine. Pour parler au mec qui l'a vue. Ce genre de merdouilles.

— Lis le dossier. Je lui ai déjà parlé.

— Ben va la chercher toi, alors.

— Tu n'as pas beaucoup de temps sur ce coup.

— Non, sans blague ?

— Alors n'en perds pas.

Graham passa son gros bras en caoutchouc autour du cou de Neal et l'attira un peu à l'écart.

— Tu connais Billy Connor, le conseiller municipal ? Tu sais combien il ramasse en dessous de table ? Imagine combien un vice-président récolte. Déconne pas sur ce coup, fiston. Je te retrouve en ville.

— Relax, p'pa.

Neal avait fait cinq ou six pas quand il entendit Ed lui crier d'une voix joyeuse :

— Hé, Neal, et tâche de nous la ramener vivante celle-là, O.K. ?

Le type assis au volant de la Porsche blanche lisait le Journal de Providence. Neal tapota contre la vitre. La trentaine, des cheveux bruns, épais, ondulés, matés par une coupe courte, des yeux marron. Le jean repassé, un pull rouge, des chaussures pour la course. Chaussettes blanches. Il semblait à l'aise, cool, sans doute le genre de mec qui devait se regarder dans le miroir en se disant, « à l'aise, Blaise, cool, Raoul ».

Le type baissa sa vitre, faisant un large sourire.

— Vous êtes Neal Carey, exact ?

— Et si vous savez que je suis Neal Carey, c'est que vous devez être Rich Lombardi.

— Hé, on a tous les deux tout bon.

Neal s'écarta de la portière pour permettre à Lombardi de descendre de voiture. Lombardi lui serra la main comme si c'était une pompe à fric.

— Faut qu'je vous dise qu'on est vachement content de vous avoir parmi nous, Neal.

— Il le faut vraiment ?

Lombardi prit le sac à bandoulière de Neal et le balança sur la banquette arrière.

— Sautez dedans.

Neal sauta dedans, ou plutôt il s'enfonça dans l'épais capitonnage du siège. Si le larkin de Chase roulait en Porsche...

- Paraît que vous êtes le meilleur ?
- Hé, Rich ?
- Ouais, Neal ?
- Vous voulez bien me rendre un service ?
- Hé, vous nous en rendez bien un, non ?
- Arrêtez de me cirer les pompes.
- Ah, ouais.

Il démarra, jeta un rapide coup d'œil dans le rétro, et sortit de la place du parking en marche arrière.

— C'est vrai, quoi, à ce qu'on a compris, si vous aviez été là pour le Watergate, Nixon serait toujours président.

— Une bonne chose que je n'aie pas été là, alors.

— Hé, ça, vous l'avez dit.

Hé !

— Où va-t-on, Rich ?

— À Newport. Vous y êtes déjà allé ?

— Non.

Lombardi roulait dans le trafic fluide. Il effectua quelques manœuvres semi-interdites à travers les rues étroites du centre-ville, puis déboula sur la bretelle d'accès de la I-95. S'il se souciait des flics, son pied non.

— On va prendre l'itinéraire touristique, dit-il.

L'itinéraire touristique leur fit traverser deux ponts qui enjambaient la baie de Narragansett. Des voiliers dansaient sur l'eau bleue.

— Bienvenue à Newport, dit Lombardi.

Il s'engagea dans Farewell Street, qui longeait un cimetière, puis il passa devant des maisons au charme vieillot qui dataient d'avant la guerre d'indépendance. Cette ville insulaire avait connu plusieurs vies, étant passé d'un havre pour les flibustiers, à un port de pêche, et à un berceau de pêcheurs à la baleine et de commerçants maritimes. Belvédères et ananas en bois sculpté étaient là pour attester des traditions maritimes. Les femmes des capitaines venaient se promener au belvédère, scrutant l'horizon, espérant y apercevoir une voile qui, peut-être, ramenait leurs époux à la maison. Une fois chez eux, ces braves, qui retrouvaient leurs compagnes après une absence qui pouvait avoir duré deux ans, déposaient un ananas sur leur perron quand ils étaient disposés à quitter la chambre et à recevoir des visites. L'ananas sculpté finit par devenir le symbole de l'hospitalité, ou de la fertilité, ou de satiété sexuelle.

Certaines parties du vieux Newport étant classées, les façades des maisons ne pouvaient être peintes que dans des couleurs existant à l'époque coloniale. Les BMW pouvaient être de n'importe quelle couleur, cela dit.

Au tournant du siècle, Newport était devenu la cour de récré pour des vieux et nouveaux riches dont les manoirs bordaient Bellevue Avenue et Cliff Walk, et n'étaient que des « maisons de vacances ». Ces villas, presque aussi grandes que Versailles, étaient habitées par leurs propriétaires pendant environ les sept semaines du court été de Rhode Island. Elles n'avaient survécu à l'âpreté des hivers venteux, à l'air corrosif et salé, et aux orages d'automne que pour mieux succomber aux assauts meurtriers des contrôles fiscaux. La plupart de ces belles demeures avaient été vendues et transformées en musées ou en universités. Peu avaient survécu intactes. Et l'une de ces rares-là était celle des Chase.

Tout le long du trajet, Lombardi divertit Neal en lui faisant le portrait d'Allie.

— Allie Chase, avait-il commencé, est une nana complètement bousillée.

— C'est ce que j'avais cru comprendre.

— Alcool, drogue, et tutti quanti. Elle a tout essayé. La dernière fois que j'ai fouillé sa chambre, à Washington, D.C., j'y ai trouvé assez de came pour approvisionner un concert des Grateful Dead. Allie se fout pas mal d'être up ou down du moment qu'elle fait un trip.

— Hm, hm. Ça dure depuis quand ?

« Ça dure depuis quand ? » Bon sang, il se prenait pour le médecin de famille ou quoi ? Neal Welby, médecine générale.

— Allie a, quoi, dix-sept ans maintenant. Vers treize ans, j'dirais. On peut dire qu'elle était précoce comme nana.

S'ils s'en sont rendu compte quand elle avait treize ans, songea Neal, ça veut dire qu'en réalité elle a commencé à onze ou douze.

— Vous pouvez prendre la liste des meilleurs internats du pays et l'intituler « endroits d'où Allie Chase s'est fait jeter ». À notre connaissance, elle a fait au moins un avortement.

— Quand ?

— L'année dernière, en mars, et elle est sortie avec au moins quatre de ses profs et un de ses pysys. Titre de leurs bios « les types définitivement grillés ».

— Est-ce que vous me racontez tout ça pour que papa et maman n'aient pas à le faire ?

Lombardi se marra.

— Une grande partie de mon boulot pour le sénateur consiste à lui épargner les emmerdes.

— Et Allie en est un gros ?

— Le plus gros. « Flics et Journalistes à qui j'ai cassé la gueule ou graissé la patte », souvenirs de Rich Lombardi. Drogue, recel, vol à l'étalage... disparus sans laisser de trace.

— Félicitations.

— C'est du travail, l'ami. Mais quand même, elle me plaît, cette gosse.

— Ah ouais ?

Lombardi resta interdit une seconde, puis éclata de rire.

— Oh, non, mec. Pas moi. Je tiens à mon boulot. Vous êtes du genre soupçonneux, Neal.

— Ouais, oh...

— C'est la règle, je m'y plie. Donc, voilà le problème, Neal. On pense qu'on a des chances pour la vice-présidence et après, qui sait ? Le sénateur a la stature, Neal. Vous pouvez me croire sur parole, O.K. ?

— O.K.

— Bon. Titre de notre film : « La splendeur des Eagleton ». Conceptuellement parlant. Vous vous souvenez de l'affaire Eagleton, Neal ? Les types de McGovern surveillent le sénateur du Missouri, il se trouve que son cerveau marche à piles. Le Parti est très chatouilleux sur la question. Maintenant, ils vérifient ce genre de trucs au plus près. Quasiment à l'anuscope.

— Donc une fille ado camée et alcool, ça la fout mal.

— Exactement.

— J'aurais cru que, dans ce cas-là, on aurait plutôt envie de la laisser là où elle est.

Lombardi arrêta la voiture devant un portail. Il sortit de sa poche un de ces gadgets de porte de garage et tapa un code. Les grilles s'ouvrirent.

— Sésame, dit-il. C'est l'éthique post-Watergate, voyez. Tout le monde parle des vraies valeurs, la famille, tout ça. On a comme leader un favori qui est « régénéré », voyez. Tant que c'est pas « dégénéré », vous m'direz. Tout le monde cherche un Mr Smith au Sénat. Merde, on irait même jusqu'à présenter James Stewart si c'était un pote de Ronald Reagan.

Lombardi roulait au pas dans une longue allée gravillonnée bordée de saules.

— Le présidentiable, poursuivit Lombardi, il s'habille comme Robert machin-truc dans Papa a raison, et il fait suivre sa fille partout où il va. Y a plus de gosses dans cette campagne que dans Les petites canailles.

— Chase devrait peut-être s'acheter un chien, avec une jolie tache autour de l'œil.

— Je vais lui suggérer. Non, blague à part, il faut qu'Allie soit rentrée pour le Congrès.

— En ressemblant à Shirley Temple ?

— Ouais. Et... discrètement, Neal. La presse et les gars du Parti vont nous tomber dessus sinon.

Il se gara sur un côté du terre-plein circulaire devant la maison, ou plutôt devant une partie d'une maison aussi interminable que La ballade du vieux marin. Une vaste étendue de pelouse descendait en pente douce jusqu'à l'océan, un quai privé et un hangar à bateaux. Neal vit une barrière qui, supposa-t-il, faisait écran à une piscine, et deux courts de tennis. De l'herbe.

— Où est le terrain d'atterrissage pour l'hélicoptère ? demanda-t-il.

— De l'autre côté.

Lombardi tendit le sac de Neal au domestique en livrée qui le prit et disparut.

— Hé, Rich, je viens d'avoir une idée. On pourrait peut-être faire comme si Allie n'avait jamais existé – l'effacer des photos, voler son extrait de naissance, tuer tous ceux qui l'ont connue...

— Pas mal, Neal. Mais pas de blague de ce genre dans la maison, O.K. ?

O.K.

Le sénateur John Chase faisait partie de ces rares personnes qui ressemblaient à leurs photos. Il était grand, le visage taillé à la serpe, musclé, avec une pomme d'Adam et des épaules qui luttèrent pour se faire remarquer. Il entra dans la pièce avec raideur et se dirigea droit vers le bar.

— Je suis John Chase et je vais prendre un scotch. Et vous ?

— Le scotch me va, merci.

— Le scotch vous va et vous êtes le bienvenu. Soda ou eau ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Glaçons ?

— Mr Campbell, mon prof de physique-chimie en seconde, m'a appris que la glace fondait et devenait de l'eau.

— Mr Campbell ne devait pas boire assez vite. Tenez.

Ce n'est pas parce qu'une pièce correspond exactement à l'idée qu'on s'en était fait qu'elle ne vous impressionne pas pour autant, songeait Neal, impressionné. Trois des murs étaient des baies vitrées et tout le mobilier était fonctionnel et cher. Tous les sièges offraient une vue sur l'océan. Neal prit le verre que Chase lui tendait, se percha sur un accoudoir du canapé et but une gorgée de scotch. Le whisky était plus vieux que lui. Un point que Chase souleva tout de suite.

— Êtes-vous aussi jeune que vous le paraîsez ?

— Plus jeune.

Chase fit pivoter une chaise et s'assit, un coude posé sur le dossier. Une bonne pose de campagne électorale pour un législateur plein de bon sens se préparant à parler vrai.

— Je pensais que la banque m'enverrait quelqu'un d'un peu plus mûr.

— Vous pouvez sans doute encore m'échanger contre le toaster ou la valise.

— Quel âge avez-vous, Neal ?

— Sénateur Chase, quel âge dois-je avoir pour être capable de retrouver votre fille ? Quel âge devez-vous avoir pour la perdre ?

Chase eut le sourire forcé d'un chien qu'on obligerait à bouffer de l'herbe.

— Rich, dit-il, téléphonez à Mr Kitteredge. Ce jeune homme ne fera pas l'affaire.

Neal éclusa son verre et se leva.

— Ouais, c'est ça, Rich, appelez Mr Kitteredge et dites-lui que le sénateur veut Jim Phelps et personne d'autre.

— Et si tout le monde se rasseyait ?

Neal fit volte-face vers la femme qui venait de s'exprimer, n'arrivant pas à croire qu'il ne l'avait pas remarquée. C'était une belle femme qui resta dans l'encadrement de la porte juste une seconde de trop pour laisser le temps à Neal d'apprécier qu'elle était une belle femme. Coutumière de telles entrées, songea Neal. Elle se servait du chambranle de la porte comme Lauren Bacall se servait du cadre de la caméra, sauf qu'elle était petite. Ses longs cheveux blonds tirés en arrière lui donnaient presque l'air guindé. Ses yeux marron pailleté de vert étaient rieurs. Elle portait un tricot noir et un jean. Elle était pieds nus. Elle s'approcha de son mari, but une gorgée de son scotch, grimaça, et passa derrière le bar où elle versa du jus d'orange sur de la glace pilée. Puis elle alla s'asseoir à l'autre extrémité du canapé occupé par Neal, et replia ses jambes sous elle. Personne ne dit mot durant tout ça. Personne n'était censé parler.

— Neal Carey a vingt-trois ans, lança-t-elle à la cantonade d'une voix évoquant des chansons du Sud.

— Comment le sais-tu ? lui demanda Chase.

— J'ai fait ma petite enquête.

— Et tu ne penses pas qu'il est trop jeune ?

— Bien sûr que si, John. Je pense qu'ils sont tous trop jeunes. Mais ce que nous pensons, toi et moi, n'a pas donné de trop bons résultats, tu ne « penses » pas ?

Elle fixait son mari de ses yeux noisette. La question était réglée.

Elle se tourna vers Neal.

— Je suppose que vous avez des questions à nous poser ?

En gros, ça correspondait à ce qu'avait dit Rich Lombardi. Alison Chase était une chieuse de première, un bébé gâté devenu une petite fille gâtée devenue une ado gâtée sur la voie de devenir une adulte pourrie. S'ennuyant à dix ans, blasée à treize, au bord du désespoir quand elle fêtait ses seize printemps, Alison illustrait le cas de figure

classique du beaucoup trop beaucoup trop tôt et trop peu trop tard.

La petite Allie avait reçu toutes les attentions possibles de parents-gâteaux qui la sortaient pour qu'elle fasse son numéro de petite fille modèle devant les convives du dîner et la rentraient quand la dose de mignardise avait été atteinte pour la soirée. Elle avait fait le parcours obligé d'une adolescente de bonne famille, allant des cours de danse classique à ceux d'équitation, via le tennis, et la Nouvelle-Angleterre et Washington étaient jonchés des débris de ses professeurs de danse, d'équitation et de tennis. Ses fiers parents assistaient à tous les ballets, à presque tous les concours équestres et à quelques matchs de tennis – jusqu'à ce qu'Allie commence à perdre et que ça devienne moins drôle.

Tandis qu'Allie grandissait, la carrière politique de John Chase florissait et les pressions sur l'emploi du temps du jeune député se firent de plus en plus fortes, surtout du jour où il fit le pas de géant d'être élu sénateur. De même, l'épouse du politicien fit son serment d'allégeance à la Junior League et se soumit à la torture des comités des femmes mariées de Washington qui consacraient leurs après-midi et leurs soirées à des bonnes causes, comme sauver les enfants des autres.

Rien n'était trop beau pour Allie pourtant, aussi fut-elle envoyée dans les meilleures écoles de Washington, D.C., et, plus tard, dans ces pensionnats de la Nouvelle-Angleterre dont le rôle consistait à préparer les jeunes filles pour les comités de la génération suivante. Et, Allie ayant appris très jeune qu'elle devait se donner en spectacle pour attirer l'attention sur elle, se donna en spectacle – dans le mauvais sens du terme. Car si rien n'était jamais trop beau pour Allie, rien ne l'était jamais assez aux yeux de papa et maman. Ni son jeté trop timide, ni sa mauvaise assiette à cheval, ni la mollesse de son revers et encore moins ses notes qui de B glissèrent lentement mais sûrement jusqu'au E, tandis que de petits coups de canif à la perfection cédaient la place à une indifférence morne puis à des ratages déterminés. Puisqu'elle ne pouvait pas réussir en tous points, elle échouerait en tous. Puisqu'elle ne pouvait pas être une princesse de conte de fées, elle serait la méchante sorcière. La Belle deviendrait la Bête. Et personne ne s'était attendu à ça. Ni p'pa, ni m'man, ni ses moniteurs, ni ses profs. Pas même Allie.

Ce qui, chez la majorité des jeunes filles, n'était qu'une crise d'adolescence prit chez elle la forme d'une guerre perpétuelle. Allie contre les siens ; Allie contre les profs ; Allie contre le monde ; Allie contre elle-même. Elle n'avait pas d'amis ; seulement une succession d'alliés et de co-conspirateurs provisoires. C'est à ses psys qu'elle parlait le plus, puis elle ne leur parla plus sauf pour exercer son jeune talent pour le sarcasme et le dédain.

Très vite, Allie découvrit que les jolies bouteilles qui encombraient les bars de la maison lui procuraient une arme puissante pour sa guerre contre l'existence. Les gorgées volées dans les verres des invités se muèrent bientôt en raids de nuit pour réquisitionner des bouteilles à moitié pleines dont le contenu lui donnait assez de pêche pour chasser l'ennui, calmer ses angoisses et voir ses parents par le gros bout de la lorgnette.

Elle releva le défi quand p'pa et m'man se mirent à verrouiller les bars de la maison, grâce à des bandes bien intentionnées, à l'école, qui lui enseignaient que les cartes de crédit ouvraient toutes les portes – pas seulement métaphoriquement parlant – et que les accessoires de base de manucure, s'ils étaient manipulés avec doigté d'une façon jamais expliquée dans « M. A. T. », faisaient céder toutes les serrures installées pour empêcher les domestiques de chourer l'argenterie.

Plus tard, Allie découvrit les potentialités cachées de l'armoire à pharmacie de m'man. Comment, en laissant tomber un Valium dans un verre de scotch, l'après-midi était beaucoup moins chiant. Elle dériva des jours entiers, des nuits entières, sans le moindre tracass, sans le moindre souci, sauf celui de regarnir le garde-manger chimique. Un psy particulièrement compréhensif goba toutes ses histoires de crises d'angoisse et lui prescrivit des drogues, par ordonnances renouvelables, et dans les couloirs de l'école, Allie fut bientôt connue comme la nana qui pouvait payer en monnaie de songes. Là-dessus, elle alla consulter un autre médecin et joua la fille hyper-déprimée, ce sur quoi le bon docteur consulta à son tour son Vidal, y découvrit que la dépression se soignait à coup d'antidépresseurs et écrivit lui aussi sa petite bafouille renouvelable. Ainsi, Allie bénéficia d'un approvisionnement de speed illimité et tout ce qu'il y avait de plus légal. Elle connut des journées noires et des nuits blanches, et put troquer et commercer avec ses petits camarades.

Les ados, aux hormones bondissant comme des balles de ping-pong dans un aspirateur, repérèrent en elle une cible facile. Allie découvrit la sexualité, ce qui n'était pas mauvais en soi, sauf qu'elle ne découvrit pas simultanément le planning familial, et tomba enceinte. Trouillant suffisamment pour se confier à sa mère, Allie fit un séjour discret dans une clinique discrète. (« Papa va vous faire descendre, dit-elle au médecin et à l'infirmière, pour être sûr que vous ne parlerez pas. ») Après ça, Allie estima que les ados étaient par trop immatures, et de proie elle devint prédateur, tombant sur un grand nombre de messieurs âgés qui ne demandaient qu'à être traqués et abattus.

Et c'était d'une facilité à pleurer ; chiant, en fait. Allie avait hérité de la chevelure de sa mère et, de quelqu'un d'autre, de deux yeux

bleus qui pétillaient de malice même sur le papier glacé des photographies. Le sculpteur génétique lui avait ciselé un visage et une silhouette correspondant à l'idéal américain du moment. « Mais comment se fait-il qu'une nana aussi jolie que toi... » était un refrain qu'on lui répétait à l'infini après ses écarts de plus en plus spectaculaires. Elle était censée être reine du bal des étudiantes et petit ange, et elle répondait à ces attentes avec une perversité quasi sauvage. Le sexe était une arme. Celle de la vengeance.

À dix-sept ans, elle avait tout essayé : tous les alcools, toutes les drogues, tous les mecs. Et elle était revenue de tout. Aussi, un jour qu'elle regardait par sa fenêtre l'immensité de l'océan, elle se dit que, de l'autre côté, il y aurait peut-être quelque chose de nouveau pour elle et, une fois encore, elle sortit sa bonne vieille carte de crédit qui ouvrait toutes les portes, dont celle de l'avion, et elle s'envola pour Paris. Ça remontait à trois mois et, depuis, personne n'avait plus entendu parler d'elle ni ne l'avait vue jusqu'à il y a trois semaines, quand un de ses potes était tombé sur elle à Londres.

Le récit de la jeunesse d'Allie avait pris un certain temps, et un brunch avait été servi par un petit personnel aguerri à servir des branches. Sandwichs au poulet, salades de fruits, crackers et fromages avaient été disposés en silence et consommés sans enthousiasme. L'histoire d'Allie avait tendance à couper l'appétit – sauf celui de Neal. Il se bâfra. Ses diverses missions de surveillance lui avaient appris au moins une chose : ne jamais négliger un os à ronger.

— Pourquoi avez-vous attendu trois semaines pour dire que quelqu'un avait vu Allie ? s'enquit Neal.

La vraie question, songeait-il, serait de savoir pourquoi ils avaient attendu trois mois avant de réagir, mais c'était une question à garder pour plus tard – ou pour soi.

— Ce n'est pas nous qui avons attendu, c'est Scott, s'empressa de dire Chase, trouvant enfin quelque chose dont il ne pouvait être tenu pour responsable. Loyauté d'adolescent, je suppose. Il est venu nous trouver il y a cinq jours seulement. Nous sommes tout de suite allés voir Kitteredge.

— Qui de vous a reçu Scott ? Vous ou Mrs Chase ?

— Moi, répondit Liz Chase.

— Il était son petit ami ?

— Non, juste un ami.

Neal prit un raisin dans la coupe à fruits et en goba un grain. Tout ça ne tenait pas debout.

— Et donc, il a croisé Allie tout à fait par hasard, à Londres ? Qu'est-ce qu'il faisait là-bas ?

— Un séjour organisé par son école.

Une chouette école, songea Neal, dont la sienne n'organisait que

des voyages à Ossining.

— Il s'est passé quelque chose d'inhabituel juste avant le départ d'Allie ? demanda Neal, histoire de dire quelque chose.

C'était le genre de question complètement con, hyper-cliché auxquelles, en général, les parents étaient ravis de répondre.

Personne ne moufeta. Neal croqua un autre grain de raisin histoire de tuer le temps.

Deux grains plus tard, il fit :

— Dois-je comprendre que rien d'inhabituel ne s'est passé ou que quelque chose d'inhabituel s'est passé mais que vous ne souhaitez pas en parler ?

— Allie était venue passer le week-end ici, dit Liz Chase. Elle a traîné à droite et à gauche, c'est tout.

— Non, Mrs Chase, elle n'a pas « traîné à droite et à gauche c'est tout ». Elle a pris l'avion pour Paris. Voyez-vous, dans la plupart des cas de fugues, il y a ce qu'on appelle « un catalyseur » : une dispute avec les parents, une dispute entre les parents... peut-être qu'on l'aura empêchée de sortir, de voir son petit ami... qu'on lui aura coupé les vivres...

— Rien de tout cela, dit Chase.

Il semblait très sûr de ce qu'il avançait.

— Dommage. Ça nous aurait aidés. Quand on sait ce qu'un jeune fuit, on peut deviner ce qu'il va chercher. Donc, rien que de très ordinaire ?

Autres grains de raisin.

— Quand avez-vous vu Allie pour la dernière fois ?

Autre question con et cliché.

— Samedi soir, répondit Liz Chase. Je suis allée à une soirée de bienfaisance. John était à Washington. Il est rentré... quand es-tu rentré, chéri ?

— À dix heures, je crois.

— Moi-même, je suis rentrée tard. Il était plus d'une heure du matin, j'imagine. J'ai regardé si Allie était dans sa chambre. Elle était endormie.

— Endormie ou stone ?

Chase prit la parole.

— Je n'apprécie pas particulièrement votre attitude, dit-il.

— Ni moi la vôtre, rétorqua Neal. Mais il va nous falloir faire avec.

Liz Chase intervint.

— Quand nous nous sommes levés dimanche... tard... Allie était partie. Elle avait dit à Marie-Christine...

— À qui ?

— Une de nos domestiques. Allie lui a dit qu'elle allait faire un tour.

— Ce qu'elle a fait.

— Ce qu'elle a fait.

Pendant quelques secondes, Neal se dit qu'il devrait peut-être se lever et faire les cent pas dans la pièce. Un de ces numéros « que personne ne sorte avant que... ».

En fait, il s'enfonça dans le canapé et dit :

— Bon. Donc, après avoir avalé votre café, votre omelette et lu le Sunday Times, vous vous êtes dit qu'Allie mettait du temps à revenir. Alors ?

— Alors, j'ai pris ma voiture et je suis partie à sa recherche, dit Liz.

Le sénateur ne moufetait toujours pas.

— Et vous ne l'avez pas retrouvée ? !

— Non, mais j'ai retrouvé sa voiture, garée en ville près de la gare routière, alors j'ai tout de suite pensé que...

Elle laissa sa phrase en suspens, comme si elle essayait d'y trouver une autre fin. D'après les têtes que firent les autres dans le silence qui s'ensuivit, Neal se dit que ce pourrait bien être un coup de quatre ou cinq grains de raisin. Il ne l'aurait pas supporté.

— Vous avez tout de suite pensé qu'Allie avait refait une fugue, c'est ça ?

Elle acquiesça. Elle lui lança un regard de ses yeux noisette pailletés de vert et empreints de tristesse. Qu'essayez-vous de me dire, Mrs Chase ?

— Combien de fugues a-t-elle faites ? demanda Neal.

Il feuilleta le rapport. Aucune mention de précédents. O.K.

— Quatre ou cinq, dit Lombardi, faisant son boulot.

— À l'étranger ?

— Non, non, fit vivement Lombardi. Deux fois à New York. Une fois à Fort Lauderdale. L.A.

— Une fois chez ses grands-parents à Raleigh, intervint Liz. C'était quand nous habitions à Washington.

— Allie est proche de ses grands-parents ?

— Allie n'est proche de personne, Mr Carey, dit Mrs Chase.

Le soleil avait fini sa journée. Neal regarda l'océan devenir gris ardoise.

— Donc, vous avez appelé la police, le FBI, la Brigade Mobile, la Garde Nationale ?

— J'ai téléphoné à son école, dit Lombardi, tandis que Chase piquait un bon fard, et j'ai demandé à lui parler...

— Astucieux, ça.

— Et on m'a dit qu'elle n'était pas revenue de son week-end chez ses parents.

— Et c'est alors que vous avez appelé la police, etc., etc.

C'est ce que, dans le jargon du métier, on appelait ferrer le

client ; le genre de méthode qui pouvait soit vous faire virer, soit titiller le client et endormir sa méfiance pour qu'il vous révèle quelque chose de juteux. Soit les deux.

— Ou bien avez-vous appelé l'institut de sondage Gallup ?

Enfoncer l'hameçon dans la gueule et commencer à rebobiner. Chase bondit de son fauteuil comme une truite hors de l'eau.

— Écoutez-moi bien, petit salopard !

Qu'est-ce qu'ils ont tous à me traiter de salopard aujourd'hui ?

— Chéri...

— Okay, tout est de notre faute. Tout est toujours de la faute des parents. On lui a tout donné à cette gosse ! Et maintenant, je devrais la laisser détruire mon avenir ? Elle ne veut pas être ici, pas de problème pour moi !

— Pour moi non plus, sénateur, mais voilà que maintenant vous voulez qu'elle revienne dans les parages.

— Vous ne travaillez plus pour moi.

Neal se leva.

— Je ne travaille pas pour vous, point virgule, je travaille pour la banque. Si, à la banque, on me demande de retrouver votre gamine, je retrouve votre gamine ; si on me demande de laisser tomber, je laisse tomber.

Lombardi se leva. Liz de même.

— Retrouvez ma fille, dit-elle.

Ce n'était pas une prière, c'était un ordre. Le genre d'ordre que donne une belle femme, une mère. Le genre d'ordre que donne une épouse qui n'a pas besoin du feu vert de son petit mari pour agir. Neal perçut ce triple niveau.

La bonne vieille Marie-Christine apporta le café et la discussion reprit.

Non, Allie ne s'était pas resservie de la carte de crédit depuis l'achat du billet d'avion. Oui, elle avait un compte en fidéicommiss approvisionné par ses grands-parents maternels et paternels mais pas la possibilité d'y toucher sans la signature de ses parents. Elle avait aussi un compte courant, mais n'avait fait aucun retrait. Donc, elle subvenait elle-même à ses besoins – ce qui était une très mauvaise nouvelle car ça impliquait qu'elle pouvait en être réduite à faire la manche, les poches, ou la pute. Faire la manche, ce n'était pas très lucratif et, habituellement, il fallait acheter son emplacement au « placeur » local. Faire les poches exigeait beaucoup d'adresse. Faire la pute, non.

Et la petite Allie allait avoir besoin de beaucoup d'argent, car la drogue, ça ne valait pas rien – contrairement à ceux qui la vendent.

— S'il ne tenait qu'à moi, dit Neal, je vous conseillerais de vider les

placards d'Allie, de vous faire un joli album-souvenir et de commencer votre travail de deuil. La jeune fille que vous connaissiez n'existe probablement plus.

Parce que, des fois, c'est tout simplement trop tard, m'sieurs-dames. La rue prend un gosse, voyez, et le transforme en quelqu'un que vous ne reconnaissez pas. Neal revit le petit Halperin, cet air déjanté qui ne le quittait pas, même après que...

— Je peux voir la chambre d'Allie ? demanda-t-il.

Liz et Lombardi l'y conduisirent.

On aurait dit une chambre d'hôtel : élégante, propre, confo... mais inhabitée. Pas de photos, pas de souvenirs, pas de posters de stars aux murs.

Placard, salle de bains personnelle, évidemment. Fenêtre en saillie, vue sur l'océan.

— Ça va me prendre un bon moment, dit Neal.

— Si notre présence ne vous gêne pas... dit Liz.

Neal désigna le lit. Liz et Lombardi s'y assirent, mains sur les genoux.

Neal fouilla la chambre. C'était un soulagement de faire enfin un truc concret, tranquille, un truc pour lequel il était doué. Il passa en revue tiroirs et placards avec soin, avec calme.

— Avez-vous pour habitude de fouiller la chambre de votre fille, Mrs Chase ?

— On l'aurait à moins, Mr Carey.

— Mais vous n'avez rien enlevé ?

— Non.

Neal ouvrit le tiroir du haut de la commode et laissa courir sa main sur le rebord intérieur, en haut. Ses doigts rencontrèrent du sparadrap. Il tira dessus en douceur et sentit les deux joints.

— Planque en cas d'urgence, dit-il. Premier choix, la came, en plus.

— L'argent n'est pas un problème majeur pour Allie, fit Liz.

N'était pas, Mrs C.

Tout en fouillant le tiroir, Neal demanda :

— Est-ce que vous confisquiez la drogue quand vous en trouviez ici ?

Liz acquiesça.

— On s'est disputées à ce sujet.

— Et les drogues prescrites par les psys ?

— Même chose, une fois qu'on a eu compris.

Quand Neal en eut terminé avec le tiroir, il enchaîna avec le placard. Allie avait une garde-robe bien fournie. Neal farfouilla dans les dizaines de vestes puis découvrit une autre bande de sparadrap collée à l'intérieur d'un truc sympa en jean.

Il décolla les trois joints du sparadrap et, d'une chiquenaude, les

lança à Lombardi.

— Hawaï, police dans tous ses états, fit-il.

Il ne trouva rien d'autre jusqu'à ce qu'il en arrive à la télé portable Sony. Il dévissa le bouton de réglage du volume et découvrit du Valium collé à l'intérieur.

— Vous en faites pas, dit Neal. Ils utilisent la même pâte qu'on trouve dans les écoles maternelles. On peut en manger une livre sans être malade.

— Je n'aurais jamais imaginé que..., fit Liz Chase, secouant la tête.

— Mais vous n'êtes pas une pro, Mrs Chase.

Neal passa dans la salle de bains. L'armoire à pharmacie prit, à elle seule, presque une demi-heure et ne livra rien d'intéressant. Idem pour le rebord intérieur de la baignoire. Neal vida le placard qui se trouvait sous le lavabo et rampa à l'intérieur. Il y trouva la planque la plus importante d'Allie : un sac-poubelle en plastique scotché contre le fond du lavabo.

— Bingo ! cria-t-il.

Liz Chase se tenait sur le seuil.

— Qu'est-ce que c'est ?

Neal s'assit par terre, fouillant le sac.

— Eh bien, nous avons nos petits remontants, nos petits calmants, nos petits euphorisants, un peu de hasch, un brin d'herbe et un chouïa de coke.

— Oh, mon Dieu !

— Il y a quand même une bonne nouvelle : pas de seringue.

Neal lui tendit le sac, tout sourire.

— Je peux jeter un coup d'œil à la voiture d'Allie ?

— Elle est au garage.

Et elle avait de la compagnie. Il y avait sept bagnoles dans le garage. Celle d'Allie était une modeste Datsun Z. Les autres étaient toutes des engins sport aérodynamiques que Neal ne reconnut pas. Il faut dire que les seules voitures que Neal reconnaissait étaient celles du métro.

— John s'est beaucoup intéressé aux voitures pendant un moment, expliqua Liz. Allie aussi, en l'occurrence. Ça leur donnait un domaine à partager, je suppose.

— On a tous besoin d'un violon d'Ingres.

Neal commença par la boîte à gants, juste au cas où il s'y trouverait quelque chose que personne n'aurait remarqué. Genre un petit mot qui dirait : « Je suis à tel endroit, ci-joint l'adresse et le numéro de téléphone ». Il ne le trouva pas. Par contre, il trouva les merdes habituelles : cartes routières, manuel d'entretien, un paquet de Polos entamé, un autre de cigarettes, un peigne, une brosse, une demi-bouteille de Walter Black.

Il tâtonna entre les sièges, cherchant un indice « elle est partie par là », et n'en trouva pas non plus. Et il ne trouva pas de drogue d'aucune sorte, ce qui l'étonna plutôt. Il faisait nuit quand il en eut terminé.

Neal s'enfonça dans la baignoire qui allait avec la chambre d'amis. Il s'était fait couler un bain chaud et fumant dans l'idée d'apaiser les courbatures de son corps et de son âme. La première gorgée de scotch lui répandit une chaleur réconfortante dans les entrailles et, au bout de quelques minutes, il fut en mesure de prendre son exemplaire poche des Aventures de Peregrine Pickle et de se plonger dans le dix-huitième siècle. Ce qui était son principal but dans la vie, de toute façon.

Il jouissait de sa tranquillité. Chase et son Jiminy Criquet étaient repartis à Washington pour un de ces votes cruciaux. La madame se préparait pour une énième soirée de bienfaisance pour une bonne – forcément bonne – cause. Comment Dickens appelait ça déjà ? La « Philanthropie Télescopique » ? Cela dit, Neal admettait volontiers qu'entre Mrs Jellyby et Liz Chase, il aurait vite fait de choisir. Bref, elle avait espéré que « cela ne le gênerait pas de dîner seul ». Non. La cuisinière lui avait servi avec, il l'espérait, une ironie involontaire, du bœuf-carottes, suivi d'une tarte aux framboises. Neal arrosa le tout d'un vin approprié et était déjà à moitié pompette quand il plongea dans son bain. Au bout d'un chapitre de Pickle, il reposa le livre et cogita.

Allie n'avait pas dû préméditer son départ. Aucun camé digne de ce nom n'abandonne un stock pareil derrière lui en connaissance de cause. Non. Allie était partie à cause d'une contrariété, sur un coup de tête, entre le samedi soir et le dimanche matin. Elle y avait réfléchi en voiture et était partie avec ce qu'elle avait sur elle. Elle n'était pas repassée chez elle pour prendre quoi que ce soit d'autre, ce qui pouvait vouloir dire qu'elle était une junkie du dimanche ou qu'elle ne voulait à aucun prix rentrer chez elle.

En outre, elle ne voulait pas qu'on la retrouve. Le fugueur lambda qui se tire parce qu'il en a ras le bol de la discipline, ou se fait chier chez papa-maman, ou bien veut attirer l'attention sur lui, s'arrange pour qu'on le retrouve. Consciemment ou non, il laisse une flopée d'indices dans son sillage. Il découvre aussi que la vie dans la rue est bien plus dure que la vie chez papa-maman, et il revient. Sauf dans les cas où il fait meilleur vivre dehors qu'à la maison. Ou qu'à l'école – où Neal allait devoir aller faire sa petite enquête, sauf qu'il ne pensait pas qu'on l'y autoriserait. Les Chase avaient tout bonnement « retiré » Allie de son école, in absentia en l'occurrence, pour éviter le scandale. Alors, oublie ça. Mais il était ébahi que cette pauvre petite fille riche n'ait pas pris le temps de

prendre sa carte de crédit ou n'ait pas câblé pour qu'on lui envoie de l'argent. Elle bouffait de la vache enragée et c'était une fille qui n'était pas habituée à ce plat du jour. Alors, pourquoi ?

Du bout du pied, Neal ferma le robinet d'eau chaude. Il avait la flemme de se redresser et de tendre la main, qui avait ainsi toute latitude pour le scotch. Il regrettait de ne pas avoir enregistré la conversation de l'après-midi, car une chose le chiffonnait, le tracassait, le turlupinait même, et qui allait et venait dans les recoins les plus obscurs de sa tête, hors d'atteinte. Neal consulta sa montre quand on frappa à la porte de sa chambre. Il était deux heures et quelque du mat'. Et merde.

— Entrez, dit-il quand même.

Liz Chase referma la porte derrière elle. Neal se demanda pourquoi elle portait de la soie noire puisqu'elle dormait seule mais, après tout, ça ne regardait qu'elle. Le noir faisait ressortir le doré de ses cheveux. Elle s'assit sur le bord du lit, replia les jambes sous elle tout comme elle l'avait fait l'après-midi même, et tira le bas de sa chemise de nuit sur ses genoux. Puis elle le regarda, et ne dit rien.

Neal avait lu ce genre de scènes dans des polars, mais ça ne lui était encore jamais arrivé dans la vie. Il ne pensait pas que c'était ce qui était en train de lui arriver d'ailleurs, mais quand même, sa gorge se serra et il eut toutes les peines du monde à déglutir.

— Ouais ?

— Ce n'est pas très facile pour moi.

Elle se mordillait la lèvre et hochait plusieurs fois la tête comme si elle essayait de se donner du courage.

— Allie a connu beaucoup d'hommes, commença-t-elle.

— Il y a pire, Mrs Chase.

— Apparemment, le... le sénateur est l'un d'eux.

Wouah !

Allie avait laissé un mot, en fait – dans sa voiture, où elle était sûre que sa mère le trouverait et que son cher papa n'irait pas regarder.

Cela durait depuis des années, depuis qu'elle était « assez grande pour ça », à savoir dix ans. Tout avait commencé par de petites caresses, de petites étreintes en extra, de petits bisous bonus. Ça ne s'était pas passé tout le temps, mais de temps en temps, et Allie avait eu trop peur pour parler. Elle avait essayé, une fois, de le dire à pépé et mémé, mais elle n'avait pas pu tant elle avait honte. « Je t'en supplie, maman, ne m'en veux pas, ne me déteste pas », écrivait-elle. Et ils n'avaient jamais... ils n'étaient jamais allés jusqu'au bout, jusqu'à hier soir où papa ne s'arrêtait plus, ne s'arrêtait plus... et elle ne savait pas quoi faire. Elle ne pouvait plus se présenter devant eux, devant sa mère ; elle préférait partir pour de bon.

Donc, reconsidérons la petite Allie, qui n'était jamais assez douée

pour rien – sauf pour papa. Allie, qui noyait ses souvenirs, insensibilisait ses sentiments, toujours en quête de sexe et non d'amour car elle ne savait pas la différence et qui, peut-être, avait tout refoulé, tout, jusqu'à ce que papa la reprenne, sauf que cette fois elle était assez grande pour ne pas oublier, assez grande pour savoir ce que ça voulait dire. Et tu croyais avoir compris cette gosse, Neal. Tu croyais avoir pigé. T'en apprends tous les jours, hein ?

— Où est le mot ? demanda Neal quand Liz eut achevé son récit.

— C'est important ?

— Ça va l'être quand je vais le montrer aux flics, et si vous l'avez détruit, Mrs Chase, ça vous rend passible, à ma connaissance, d'une demi-douzaine de condamnations.

— Vous comptez aller trouver la police ?

— Dès que je me serai habillé. Vous souhaitez m'accompagner ?

— Mon mari...

— Je l'emmerde.

Elle tint bon encore deux ou trois secondes, puis elle craqua. Comme si on l'avait poignardée en plein cœur et qu'elle ressentît seulement maintenant la douleur du coup. Son beau visage prit dix ans de plus tandis qu'elle retenait ses larmes qui finirent par jaillir en sanglots longs.

— Ma petite. Ma pauvre petite. Elle a tant besoin d'aide. Elle a besoin de moi et je ne sais même pas où elle est ! Il faut que je lui dise ! Il faut que je lui dise !

— Que vous lui disiez quoi ? demanda Neal, se disant que si elle répondait un truc du genre : « que je l'aime », il lui foutrait une beigne.

— Que doit-elle s'imaginer ! Il faut que je lui dise, au moins ça.

— Que vous lui disiez quoi, Mrs Chase ?

Elle se ressaisit – au moins un bon point pour elle, admit Neal. Elle s'éloigna des abords de l'hystérie et se domina pour venir en aide à sa fille. Elle reprit sa respiration et dit, calmement, lentement :

— Qu'il n'est pas son vrai père.

Wouah, et re-wouah.

Elle s'était détournée pendant que Neal se rhabillait, et elle resta patiemment assise pendant qu'il se servait un verre et en buvait la moitié. Eût-il été fumeur qu'il en aurait bien grillé une.

— Est-ce que notre cher sénateur sait qu'Allie n'est pas de lui ?

Elle acquiesça.

— Depuis quand ?

— Je crois qu'Allie avait huit ou neuf ans. Nous avions eu une grosse dispute. Je lui ai tout dit.

— Mais vous ne l'avez jamais dit à Allie ?

— J'en avais l'intention.

— Où est le mot, Mrs Chase ?

— Dans un coffre à la banque. Le mien.

Fine mouche, la petite dame.

— Quelqu'un d'autre est au courant ?

— Non.

— Donc le sénateur ne sait pas que vous savez que...

Elle secoua la tête.

— Je ne lui en ai pas parlé. Si je le faisais, je serais obligée de le quitter. Et si je le quittais, je n'obtiendrais jamais l'aide nécessaire pour retrouver Allie, n'est-ce pas ?

Non, petite dame, nul doute que non.

— Vous allez trouver la police ? demanda-t-elle.

— Non.

Parce que vous avez raison, Mrs Chase. Si je raconte ça aux flics, c'est terminé. Mon enquête est finie, la carrière politique du sénateur est finie, les Amis perdent des dividendes et Allie apprendra tout ça par l'édition étrangère de Newsweek, ce qui l'enfoncera encore plus qu'elle ne l'est. Tout le monde y perd.

Donc, on joue selon les règles établies. John Chase est un riche sénateur américain qui, un de ces jours, pourrait bien être président, et il a de l'argent dans la banque. Donc, il se met à violer sa belle-fille et s'en tire ni vu ni connu et, en plus, engage un mec comme moi pour mettre un semblant d'ordre dans tout ça. Neal Carey, le Surgé des Puissants de ce monde.

Et ce salopard mise sur la honte d'Allie pour qu'elle ferme sa gueule pendant qu'elle posera pour le reportage-photos « La petite maison-blanche dans la prairie », suite à quoi il l'éloignera dans une école vraiment très éloignée, peut-être une de ces fameuses institutions en Suisse. Et moi, je vais l'y aider. Parce que ça vaut toujours mieux que de savoir cette gosse quelque part qui pense qu'elle a baisé avec son propre père et qui, sans doute, en crève. Et parce que j'ai envie de pouvoir achever mes études un de ces jours.

— Nous devons envisager autre chose, Mrs Chase. Si Allie a besoin de drogue, du gîte et du couvert, etc., et qu'elle n'a plus d'argent... il va bien falloir qu'elle fasse quelque chose pour en trouver.

— Où voulez-vous en venir ?

— Vous le savez très bien.

— Allie ne ferait jamais ça.

— Mais si. Vous le faites bien. Je le fais bien.

Et on ne discute même pas le tarif.

Neal ne ferma pas l'œil de ce qui restait de la nuit. Il n'avait plus rêvé du petit Halperin depuis des mois et ça ne lui disait rien de recommencer. Mais quand il fermait les yeux, il revoyait le visage de ce gosse et pensait aux « si ». S'ils n'avaient pas voulu faire de ce gosse

autre chose que ce qu'il était – un petit pédé sympa, pas très fute-fute ; s'ils n'avaient pas considéré cette affaire comme un coup pour rien et avaient envoyé deux gars et pas seulement Neal. Si seulement le service des chambres avait fonctionné cette nuit-là.

À cinq heures, Neal renonça à essayer de dormir. Il prit une douche pour se réveiller tout à fait, dit un rapide adieu à Elizabeth Chase, et se fit conduire en ville. Le chauffeur le déposa devant une agence Avis. Neal se perdit vingt fois avant de trouver l'école de Scott Mackensen, dans le Connecticut.

Scott Mackensen courait à son entraînement de lacrosse.

— Mon entraîneur va me tuer si je suis encore en retard, dit-il à Neal Carey, qui trouvait que ce gamin était un peu trop pressé.

Neal regarda par-dessus son épaule les pelouses joliment entretenues où plusieurs ados se renvoyaient la balle avec une insouciance affectée.

— Ça ne prendra qu'une minute, mentit Neal.

— Ça en fait cinq de perdues sur le stade, rétorqua Scott.

Il était grand, baraqué, un Jack Armstrong aux yeux clairs et toutes ces conneries, sauf que Neal lisait de la peur dans ces bleus yeux-là. Il sut alors que rien ne pressait.

— Plus tard, peut-être ? proposa-t-il.

Scott eut une brève escarmouche avec sa conscience. Neal avait vu ça quelques centaines de fois, si ce n'est plus. Le Devoir contre l'intérêt Personnel. Scott était tout juste assez jeune pour que le Devoir ait une chance de triompher, et Neal ne voulait pas le pousser à prendre une décision à la va-vite. Il patienta.

— Il y a un coffee-shop au village – le Copper Donkey. Donnez-moi deux heures, lui fit Scott, s'éloignant tout en parlant.

— Accordé, fit Neal, tandis que Scott lui tournait le dos et piquait un sprint vers le terrain de jeu.

J'aurais peut-être dû accepter que le Big Boss m'envoie dans un internat, finalement, songea Neal, tout en se dirigeant vers sa voiture de location. La Barker School avait l'air chouette. « Nichée dans les collines ondoyantes du nord-ouest du Connecticut », devait sans doute proclamer la brochure publicitaire, et de fait, le campus s'étendait au pied des Berkshire.

Neal se glissa dans sa Nova de location, enclencha la première croyant que c'était la marche arrière et emboutit un poteau blanc placé là rien que pour les étourdis de son espèce. Il n'aimait pas conduire et ne s'y était résigné que parce qu'il n'avait pu forcer Graham à être du voyage.

— Le Connecticut ? avait fait Graham, rejetant cette perspective. Ils ont tous un grain dans le Connecticut.

Neal trouva le Copper Donkey sans trop d'encombres, mais il lui fallut dix bonnes minutes pour faire un créneau dans l'étroite rue du village. (Vingt dollars lui avaient épargné cette épreuve au permis de conduire.) Le village, Old Farmstead, était de l'authentique pittoresque made in Nouvelle-Angleterre. Des villas coloniales et victoriennes bien entretenues se disputaient les ooooh et les aaaah des

touristes. Neal ne fit ni oh, ni ah. Il avait sa dose de pittoresque avec la plomberie de son immeuble.

Le Copper Donkey servait la clique des écoles privées. Ce coffee-shop était fréquenté par les garçons de la Barker School et les filles de la Miss Clifton's, toute proche. Neal trouvait que ce nom faisait penser à une marque de soupe instantanée, mais non, cet, établissement avait été un des passages obligés d'Allie dans son parcours au sein de l'élite universitaire. Il se dit que même les serveurs patients du Donkey n'apprécieraient pas qu'il fasse mu-muse avec une tasse de café pendant une heure et demie, aussi il sortit flâner en quête d'une librairie. Il trouva « Bookes », qui le surprit par le bon sens dont elle faisait preuve en ayant le dernier John MacDonald sur ses rayonnages. Il trouva un banc pittoresque où il s'installa pour s'apitoyer sur le sort de Travis McGee.

Travis et lui tuèrent une petite heure sans problème. (Du moins, aucun pour Neal, et pas mal pour Travis.) Neal retourna au Copper Donkey et choisit un box au fond de la salle.

Scott arriva presque à l'heure. Il s'était douché, changé, avait l'air fringant et encore plus jeune en polo blanc, jean délavé et mocassins caramel. Il inspecta la salle du regard, repéra Neal, puis réinspecta la salle pour voir qui d'autre était là. Personne.

Il s'assit et entra illico dans le vif du sujet.

— Je sais, j'aurais peut-être mieux fait de ne rien dire du tout. D'abord à Mrs Chase, ensuite à l'autre type, et maintenant vous. Je ne veux pas d'ennuis avec la police. Je viens d'être accepté à Brown.

— J'suis pas flic.

— Alors, en ce cas, rien ne m'oblige à vous parler.

— Non. Quel autre type ?

— Un grand. Plutôt jeune. Plus âgé que vous quand même.

— Grand, costaud, les cheveux bruns et frisés ? Un peu frimeur ?

Scott acquiesça.

— Très frimeur.

Je vais le buter, ce Levine, songea Neal.

— Tu veux quelque chose ? demanda-t-il à Scott, désignant le menu.

— Un café. J'ai un partiel demain.

Neal fit un signe à la serveuse et pointa son doigt vers sa tasse puis vers Scott. Elle apporta rapidement un autre café.

— Je veux juste préciser quelques détails, dit Neal.

— Comme ?

— Comme toute ton histoire qui ne tient pas debout.

Scott reposa sa tasse.

— Comment ça ?

— J'ai consulté ton carnet scolaire, Scott. Course à pied, foot, lacrosse, basket. Tu as raconté que tu avais vu Allie Chase dans Hyde Park et que tu lui avais « donné la chasse ». Personne ne dit ça. C'est le genre de formule que sortent les flics quand ils mentent à la barre des témoins.

— Elle ne m'a pas vraiment semé. Elle a filé dans le métro.

Le gosse mentait. Quand quelqu'un lève les yeux et regarde de côté pendant qu'il vous parle, c'est qu'il invente tout au fur et à mesure.

— Le métro ? Dans Hyde Park ?

— Hyde Park Corner. Il y a une station, là.

Un soupçon de cette sublime plainte d'ado sur la défensive s'était faufilé dans sa voix. Neal ne dit rien.

— Je n'avais pas le ticket, ajouta Scott.

— « Un » ticket, tu veux dire.

— Oui, ah oui, O.K.

Neal fit joujou avec la salière et la poivrière posées sur la table, dessinant des huit paresseux.

— J'suis pas flic, dit-il. Si tu me dis que ça s'est passé comme ça, on termine notre café et basta. Mais on saura tous les deux que c'est faux.

Scott prit une profonde inspiration et poussa un long soupir.

— Vous ne le répétez à personne ?

— Le responsable des admissions n'en saura rien...

— Si jamais ça sort d'ici...

— Ça ne sortira pas d'ici.

— Avec un copain – il n'est pas à l'école ici – on est resté quelques jours de plus à Londres, après la fin du voyage scolaire. Et un soir, on a un peu traîné...

— Continue.

— On a téléphoné à un de ces services, vous savez, on trouve les numéros dans les journaux. On en a appelé un.

Le cœur de Neal s'arrêta de battre.

— Et on vous a envoyé deux filles, c'est ça ?

— Ouais.

— Et vous avez... ?

— Ben ouais.

— Et Allie était l'une d'elles ?

Scott parut scandalisé.

— Ah, non ! Pas du tout. Je vous jure !

— O.K., O.K. Je te crois.

— Après avoir... bref, on a un peu parlé avec les filles et on leur a demandé si elles savaient où on pouvait se procurer du hasch.

Ce dernier mot fut prononcé à la va-vite et Neal vit que le gosse se détendait.

— Et je parie qu'elles savaient, hein Scott ?

— Ouais !

Il eut une sorte de petit rire.

— Elles ont appelé un mec qui a dit qu'on aille le voir.

— Et vous y êtes allés, comme ça ?

— Je sais que ça fait un peu naze mais c'était à l'extérieur. Devant le grand cinéma de Leicester Square. On le connaissait parce qu'on y était allé voir le dernier James Bond.

— Quand Allie a-t-elle fait son entrée ?

— Elle accompagnait le mec.

— Quel mec ? Le dealer ?

— Lui et deux autres. Un mec et une nana.

— Tu lui as parlé ?

— Non. Quand elle est arrivée avec le gars, elle riait aux éclats, mais dès qu'elle m'a vu, elle s'est planquée derrière l'autre fille et elles ont fait demi-tour dans la petite rue.

— Scott, es-tu absolument certain que c'était elle ?

— Archi-certain.

— Pourquoi ?

— Allie et moi... voyez... on est sorti ensemble.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— On a acheté du hasch et on s'est tiré.

— Tu n'as pas essayé de la rattraper pour lui parler ?

Scott piqua un fard.

— Ses copains étaient plutôt du genre punk. J'ai pas eu envie d'insister.

— Et t'as eu raison. Tu as fait ce que tu avais de mieux à faire.

— Bref, une fois rentré, j'ai pensé qu'il fallait quand même que j'en parle à Mrs Chase, mais je n'ai pas voulu...

— Tout dire. Évidemment.

— Alors, j'ai raconté que j'avais vu Allie dans le parc.

— Allie avait l'air d'aller bien ?

— Ouais, je dirais que oui. Un peu débraillée peut-être. En sweat-shirt et en jean.

— Elle était stone ?

— Peut-être bien, oui. Elle riait pas mal.

— Et le dealer ? Quel genre ?

— Cool. Hyper-cool.

Scott souriait.

Certains privés savent comment prendre les « civils », d'autres pas. Ils perdent patience et se mettent à gueuler des trucs dans le genre : « Cool, hyper-cool, ça veut rien dire, ça, bordel ? » De tels privés adorent s'occuper d'affaires de vol à la tire dans les boutiques de fringues car les témoins sont parfaits. (Taille 42, blazer bordeaux

de mauvaise qualité, pantalons gris en polyester, il est entré et... et...)

— Qu'est-ce qu'il avait de si cool ?

— Il avait des cheveux hyper-courts et il portait un costume croisé sur un T-shirt ! Il était très relax avec le fric et la came, comme si tout ça était une grosse farce, comme s'il vendait des hot-dogs, quoi.

— Il était grand ? Petit ?

— À peu près de votre taille. Plus carré.

— Au foot, il jouerait comme quoi ?

— Demi ou petit ailier.

— Et il avait un nom ?

— Pas que je sache.

— Autre chose ?

— Ouais, il avait trois épingles à nourrice enfoncées dans son oreille.

Ravi de l'apprendre, Scott. Ça peut toujours être utile pour l'identifier.

— Trois épingles à nourrice ?

— Ouais, répondit Scott avec une admiration non feinte.

— Et les filles ? Tu te souviens de leurs noms ?

— Ginger et Yvonne.

Super.

— Le nom du service que vous avez appelé ?

— Désolé.

— Arrête. Tu fais ça souvent ?

— Non ! On avait bu ! Vous savez ce que c'est.

— Et l'hôtel ?

— Le Piccadilly Hôtel.

Ne jamais poser plus de deux colles à la suite à un témoin. Faire en sorte de lui balancer régulièrement une question bateau, histoire de lui donner de l'assurance. L'évangile selon saint Joseph-Graham.

— Est-ce que tu as eu l'impression que les deux putes connaissaient Allie ? Elles l'ont saluée, lui ont parlé ?

— J crois pas, non.

— Est-ce que le dealer lui a dit quelque chose ?

— Non. Pas un mot.

— Il y a autre chose dont tu te souviendrais ou que tu voudrais me dire ?

— J'étais un peu dans le coaltar. Tu vois ce que je veux dire ?

Neal acquiesça. Il voyait.

— Je te remercie, Scott, dit-il, sacrifiant au rituel. Tu m'as été très utile.

— Je peux partir ?

— Ben, tu as un partiel demain.

Scott commença à quitter leur box.

— Autre chose, fit Neal, conscient qu'il faisait du sous-Columbo. Le hasch, il était comment ?

Jack Armstrong cent pour cent américain sourit de toutes ses dents.

— Primo.

La chambre de motel de Neal n'avait rien de spécial, que l'essentiel – un lit avec une lampe de chevet là où il fallait, un téléphone à portée de main, et une T.V. couleurs qui vous apportait le sport des Yankees à domicile. Et des verres propres. Se sentant à demi civilisé, Neal utilisa l'un d'eux pour écluser trois scotchs avant de composer le numéro de téléphone.

Ed Levine décrocha à la septième sonnerie. Il dit « allô » avec la voix de quelqu'un qui n'aime pas qu'on lui téléphone chez lui.

— Ed ?

— Ouais ?

— Viens pas foutre tes grosses pattes dans mon affaire.

Neal raccrocha et se rassit sur le lit tandis que Guidry en foutait plein la vue à un Angel. Peut-être, songea-t-il, peut-être pourra-t-il retrouver Alison Chase si elle était toujours avec ce dealer.

Le dealer était un pro, pas de doute. Il avait une bonne technique et des contacts. Il testait ses nouveaux clients et acceptait de faire des petits deals de rien avec eux, des deals de politesse. Allie devait être accro à lui, et lui ne s'en était pas désintoxiqué – pas encore. Définitivement un pas encore, car un bon businessman ne laisse pas perdre une marchandise aussi précieuse qu'une fille jeune et jolie. À moins qu'il ne soit vraiment amoureux d'elle ; alors, ça lui prenait un peu plus de temps.

Donc, il y avait une Case Départ. Trouve le dealer et t'auras une chance de retrouver Allie. Une chance infime, certes, mais on en a déjà vu qui marchaient.

Rien que pour lui donner du cœur au ventre, Guidry tenta un « curve » qui ne marcha pas, que le batteur renvoya à droite, par-dessus la clôture, tandis que le joueur trottinait, fier de lui, jusqu'à la base de départ.

Neal se consola avec le chapitre sept de La montée de la classe ouvrière en Angleterre et un autre scotch.

Neal se fit chier pendant un jour et demi à attendre l'arrivée du recommandé de Graham. Il tua le temps avec les chapitres huit à quinze, Travis McGee, et des rediffs de Mr Ed. La réception l'appela enfin pour le prévenir de l'arrivée du paquet.

Il contenait la photocopie de trois pages d'un torchon appelé le London Daily Leveller : les petites annonces du 7 mai, le jour où Scott Mackensen et son copain avaient laissé leurs doigts travailler pour eux. La plupart des petites annonces étaient du type « pour passer un bon moment, appelez-nous », mais il y avait aussi un certain nombre

de services spéciaux : équipes mère/fille, maîtresses dominatrices (« Le petit doigt d'Imelda lui a dit que vous n'aviez pas été sage »), tout un monde de spécialités ethniques (Neal se demanda à quoi pouvait bien correspondre « toute une heure de soins bulgares »). Il y avait de méchantes petites filles qui ne demandaient qu'à recevoir la fessée avant, d'autres qui voulaient la recevoir après. Beaucoup portaient de jolis noms. Il y avait trois Bambi et, au grand soulagement de Neal, pas de Pan-Pan. Un bon nombre d'entre elles s'étaient donné des prénoms français, et un tout aussi grand nombre des noms effrayants. Neal se dit qu'un mec assez con pour inviter une femme qui se faisait appeler Talons Aiguilles à venir le rejoindre dans sa chambre méritait ce qu'il lui arriverait.

Il y avait aussi toute une liste d'agences. La plupart s'étaient donné des noms évocateurs comme Érotica ou Exotica, et Neal regretta de ne pas trouver une agence de putes frigides qui se serait appelée Antarctica. Sa préférée fut Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Minutes. Évidemment, pas d'annonce « Ginger & Yvonne : Sexe, Drogue et Rock & Roll », parce qu'on n'a jamais cette chance.

— Vous aviez dit que ce serait la dernière fois, protesta Scott Mackensen au téléphone.

— Je sais. Excuse.

— Ça aidera vraiment Allie ?

— Possible.

S'ensuivit un de ces silences interminables et crispants dont Neal avait l'habitude dans ce genre de galère. Et pas de grappe de raisin à l'horizon. Il se rabattit sur un carré de chocolat – le genre nourrissant, avec des amandes.

— J'ai un partiel demain, dit Scott.

Je sais ce que c'est, gamin.

— Sur quoi ?

— Macbeth, fit Scott d'une voix tragique.

— Je vais t'aider. J'ai passé quelques partiels sur Macbeth.

— Ah oui ?

— Ouais. C'est un coup monté par les sorcières.

Scott épluchait les annonces étalées sur le bar de la chambre de motel de Neal. Lentement, il faisait glisser son index sur la page, puis secoua la tête.

— Désolé, dit-il.

— Réessaie.

— Je m'en souviens pas !

— Nom de Dieu ! T'es allé avec combien de call-girls ?

— J'avais bu !

Calmos Neal, se dit-il à lui-même, bouscule pas un témoin

coopératif. Ça peut être utile.

— Excuse, dit-il. On est crevés tous les deux. On essaye autrement : dans ta chambre d'hôtel, à Londres, où se trouvait le téléphone ?

Scott désigna un endroit sur le bar. Neal y posa le téléphone et plaça une chaise à côté.

— O.K., fit-il. Assieds-toi. Où était le journal ? O.K. Tu as composé le numéro avec quelle main ? Bien. Maintenant, regarde le journal, et désigne sans réfléchir.

— Par là, dit Scott, posant son doigt en bas du premier tiers de la première page.

— Bien. Maintenant, est-ce que c'était le nom d'une agence ou juste de deux filles ?

— Juste des filles.

— Bien.

Bien, pas super. Mais il y avait du progrès. Un point de départ.

Scott se cala dans sa chaise et poussa un gros soupir. Le gamin était épuisé. Il regarda Neal, et sourit.

— Il faut qu'on arrête de se rencontrer comme ça, dit-il.

Neal tenta de décrocher le gros lot.

— Dis donc, Scott, vous avez pris des photos de ces filles ?

Neal vit le dos du gamin se raidir.

— Des photos de cul, vous voulez dire ?

— Non, mais tu sais, tu dis à tes copains ce que ; vous avez fait, ils te disent « Tu déconnes », et alors tu exhibes deux Polaroids des nanas.

Scott le regarda droit dans les yeux et lui dit la vérité toute nue.

— Ah non, pas du tout.

— J'y pensais comme ça. C'est quand ton exam' ?

— Premier cours, demain.

Neal balança quelques-uns des grands thèmes de la chère vieille pièce écossaise, discourut sur la récurrence du mot « homme » dans le texte et, pour se faire mousser, jeta quelques informations sur l'utilisation de la couleur dans l'imagerie shakespearienne. Puis il renvoya Scott à ses chères études et téléphona à John Graham.

Neal arriva à l'école de Scott de bon matin, pour la première heure de cours. La porte de sa chambre fut un jeu d'enfant : le genre de serrures qui vous accueillait à verrou ouvert en jodlant « Entre donc, mon poteau ! ».

La chambre était la cambuse d'étudiant classique avec un effet Cristo, mais en linge sale. Neal repéra le bureau de Scott et alla tout droit au tiroir du haut à droite, le seul fermé à clef. Un peu moins hospitalier que la porte, mais il céda après un peu de persuasion.

S'y trouvait l'habituelle collection de merdes. Un paquet de lettres

d'une certaine Marsha, un autre d'une Debbie. Beaucoup de photos : Marsha ou Debbie et Scott à la plage ; Marsha ou Debbie et Scott à une boum ; Marsha ou Debbie seule sur un bateau ; Scott seul sur le bateau, photographié par Marsha ou Debbie ; Marsha ou Debbie dans une pose romantique sous un saule. Neal n'en vit aucune de Marsha ou Debbie en train de dégorger le poireau de Scott. Il passa en revue deux ou trois Penthouse, un passeport et un dépliant sur l'université de Brown avant de tomber sur un petit paquet de photos maintenues par un élastique. Bingo ! Scott et un de ses potes enlaçant deux nanas qui n'étaient ni Marsha ni Debbie – dans une chambre d'hôtel. Salut, Ginger. Compliments, Yvonne.

Neal prit la meilleure de la série et la glissa dans la poche intérieure de son veston. Il referma le tiroir à clef et quitta la chambre, sifflotant un air léger, se demandant si Scott s'en tirait avec son partiel.

Joe Graham, posté dans l'escalier, l'entendit siffler et fila par une porte latérale.

Ils se retrouvèrent dans le parking du bureau de poste. Neal se glissa à la place passager de la voiture de Graham.

— Alors, qu'est-ce que tu as trouvé de si important que je doive venir dans le Connecticut pour te tenir la main ?

— J'ai Allie accro à un dealer, nom inconnu, évidemment, qui a des copines dans le secteur « amour à vendre ». J'ai deux filles qui gagnent leur vie, noms inconnus, évidemment, mais limitées à douze numéros de téléphone, qui connaissent le dealer précité. J'ai de la gnognotte.

— Tu t'en tires plutôt bien.

— Ouais, c'est ça. T'es prêt à miser combien sur mes chances de retrouver Allie Chase à Londres ?

— Presque autant que sur celles que j'ai de m'envoyer en l'air avec Jackie Onassis au Lincoln Center.

Neal posa la photo sur le tableau de bord.

— Support visuel. Très joli, dit Graham.

— J'ai pensé à un truc.

— Sans blague ?

— Allie Chase a déjà fugué.

— Et alors ?

— Deux fois à New York.

Graham fit semblant d'étudier la photo.

— Si je l'avais repérée, je te le dirais, fit-il.

— Donc tu ne l'as pas repérée, je ne l'ai pas repérée, et...

— Il n'y a rien sur cette fugue dans le dossier.

— Du moins, pas dans celui qu'on a vu.

Graham continuait de scruter la photo.

- Jolies filles.
 - Qu'est-ce que ça cache, p'pa ?
 - J'en sais rien, fiston.
- T'as intérêt, p'pa. T'as vraiment intérêt.

Quelques semaines et quelques boulots après que Neal eut commencé à bosser pour Graham, il alla répondre aux coups frappés à sa porte et se retrouva face au farfadet qui avait sur les bras une flopée de sacs à provisions et dans les mains une serpillière et un balai-brosse flambant neufs.

— C'est quoi ça ? lui demanda Neal.

— Je vais très bien, je te remercie. Et toi, comment ta vas ? Ta mère est là ?

— Plus depuis quelque temps.

Graham le poussa sur le côté et entra.

— Tu vis dans un chiotte. Un chiotte.

— La bonne a pris une année sabbatique.

De l'avant-bras, Graham balaya les ordures qui traînaient sur l'évier et y posa les sacs.

— On va arranger ça.

— Tu m'as acheté tous ces trucs ?

— Non, tu t'es acheté tous ces trucs. J'ai pris une partie de ton salaire de ton dernier boulot.

— J'espère pour toi que tu plaisantes, mon vieux.

— Ceci, dit Graham, avec un moulinet théâtral du bras, est une serpillière. On l'utilise pour laver les sols.

— Contente-toi de me filer mon fric.

— Et ceci... est un balai. Également utilisé pour laver les sols, dit Graham, regardant autour de lui. Finalement, j'aurais peut-être mieux fait d'apporter de la dynamite.

Ce matin-là, Neal apprit que Graham était un maniaque de première, un obsessionnel de la propreté. Des sacs à provisions sortirent des éponges, des lavettes, des torchons, des boîtes de cirage, des bombes insecticides, du désinfectant, du produit vaisselle au citron, du papier hygiénique, du détergent « Cornet » (« Le meilleur, te laisse pas avoir »), du détartrant, et un sachet contenant une paire de gants en caoutchouc jaune vif.

— J'aime que les choses soient nickel, expliqua Graham, dans le travail comme à la maison.

Ils firent place nette. Ils jetèrent des mois de détritus accumulés dans des sacs-poubelles en plastique qu'ils descendirent. Ensuite, ils balayèrent – mieux que Blanche-Neige ne l'a jamais fait. (« Avec un balai, on peut pas tout avoir, tu comprends, alors il faut te mettre à quatre pattes et te servir de cette brosse et de cette pelle. ») Ensuite, ils passèrent la serpillière, Graham expliquant à Neal

quelle était la dose correcte de détergent à diluer dans l'eau, et l'initiant à l'art de faire glisser la serpillière « de façon à ne pas seulement étaler la saleté ». Ces opérations furent suivies par celles de récurage, de cirage, d'astiquage, de nettoyage, de raclage, jusqu'à ce Neal Carey, fatigué, irritable, endolori, courbaturé, occupe un appartement immaculé.

— Et tu crois que ça va rester longtemps comme ça une fois que ma mère sera rentrée ? demanda Neal.

— Tu feras en sorte. Autre chose : tu bouffes n'importe quoi.

— Elle est O.K. ma bouffe.

— Bonbons, caramels, esquimaux, chocolat...

— J'aime bien les bonbons et les esquimaux.

— Il reste un sac dans le couloir. Va le chercher.

— Oui, chef.

Neal revint avec ledit sac et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que tous ces machins ?

Graham vida le sac.

— Une poêle, une casserole, un gant en amiante, deux assiettes, deux fourchettes, deux cuillères, deux couteaux, un ouvre-boîte...

— J'en avais déjà un.

— ... Une spatule, des œufs, du pain, du beurre, du bœuf en conserve, du beurre de cacahouètes, un pot de gelée de raisins, des spaghettis... ça fait partie des légumes, tu apprendras à les aimer...

— Pas question.

— Ou je te démolis le portrait. Livraison suivante la semaine prochaine. Tous les jeudis, on aura cours de cuisine.

— « On », tu dis ? Si tu-veux être deux, je te conseille d'amener un pote.

— Ou t'es viré. Tu crois peut-être que t'es le seul chapardeur petit et mineur de New York ?

— Pas le seul, mais le meilleur.

— Alors, t'as intérêt à te refaire une fierté, petit gars. Parce que tu vis comme un animal. Ta mère s'occupe pas de toi, alors autant que t'apprennes à t'occuper de toi tout seul. Sinon tu ne peux pas bosser pour moi.

Il bossa. Et apprit. Des trucs faciles au début, comme filer quelqu'un à une certaine distance ; comment ne pas quitter le type des yeux en donnant l'impression de ne pas le regarder.

— La première chose que tu regardes, c'est les pompes, Neal, les pompes, lui dit Graham au cours d'une de leurs nombreuses conférences-trottoir. Deux raisons à cela. Un, tu pourras toujours les repérer dans une foule ; deux, si le type se retourne et te repère, toi tu regardes par terre et pas droit dans ses yeux bleu outremer.

Ils s'entraînèrent pendant une semaine, Neal filant Graham dans Broadway, dans le métro, dans le bus, dans des rues bondées, dans des rues presque désertes. Un jour, alors qu'il filait Graham dans la Cinquante-Septième Rue Est, Neal était si concentré sur les chaussures de Graham qu'il lui rentra carrément dedans.

— Bon, pourquoi c'est arrivé ? lui demanda Graham.

— 'sais rien, moi.

— Bonne réponse. C'est exactement ça. Tu n'en sais rien. Les enjambées, Neal, il faut que tu surveilles les enjambées. Personne ne fait les mêmes – grandes, petites, lentes, rapides... J'ai raccourci mes enjambées, mais sans ralentir l'allure. Moralité : tu m'es rentré dedans. Le premier gus que tu files, mesure ses pas d'après le quadrillage du trottoir. Comment il marche ? Un pas, un pas et demi d'une ligne à l'autre ? Compte. Lent ou rapide ? C'est comme la musique, chante pour toi-même si besoin est. Garde le rythme. Une autre raison pour laquelle tu dois marcher à son rythme, c'est qu'il a moins de chance de t'entendre. Un gus qui sait comment repérer si on le file va autant écouter que regarder. Il sera capable d'entendre le décalage entre tes pas et les siens, et s'il entend un son plus long, il saura qu'il tire un wagonnet. Alors, il faut que tu imagines qu'il a de la peinture sous ses semelles et que tu marches sur ses traces.

Ainsi, une semaine durant, Neal fila Graham en réglant sa démarche sur la sienne. Graham entraînait le gamin dans des rues noires de monde puis, tout à coup, dans rues désertes, où chaque pas du garçon résonnait à ses propres oreilles.

— Si tu suis un amateur, ça n'a pas d'importance, Neal. Économise ton énergie et contente-toi de rester hors de vue. Mais un pro, c'est presque machinal pour lui, de changer d'allure, de marcher tantôt lentement tantôt vite puis de nouveau lentement... Il va jouer à Jacques a dit : faites un pas de géant, faites un pas d'enfant.

Ils recommencèrent. Un bon mois de filatures. À la fin de la première semaine, Graham avait compris que le gosse était l'élève le plus prometteur qu'il ait jamais eu – rapide, futé, et l'heureux propriétaire d'une gamme de looks littéralement non remarquables. Graham le fit travailler dur, l'entraînant dans des courses-poursuites au paradis des lécheurs de vitrines, la Cinquième Avenue, où chacune offrait, en reflet, une vue sur le métro, sur des coffee-shops, des cinémas, des toilettes pour hommes, et sur des parcs et des ruelles. Au début, le gosse était facilement repérable ou semable, mais bientôt Graham eut de plus en plus de mal à semer ce petit con, et puis de plus en plus de mal à le repérer.

— Trouve l'angle mort, avait dit Graham au gamin, et restes-y le plus longtemps que tu peux.

— C'est quoi, l'angle mort ?

— L'angle mort... la ruelle... le sillage ; l'endroit derrière le mec où il pourra pas te voir. En général, c'est derrière lui, légèrement sur sa gauche, à quelques mètres. Mais ça dépend, tu vois, de sa taille, de sa carrure. C'est pour ça que c'est bien que tu sois un petit merdeux, parce que ça te permet de jouer sur un plus grand angle mort.

— Ah ouais, je vois ce que tu veux dire. Tu suis quelqu'un, tu chopas son rythme et puis c'est comme si t'étais invisible, le gars, il peut pas te voir, quoi.

Ils s'entraînèrent donc pour trouver cet angle mort, choisissant un inconnu au hasard dans la foule et le filant. Neal était doué, très doué même, et Graham s'émerveilla devant l'aptitude du gamin à se fondre dans une foule, à y disparaître momentanément, et puis à refaire surface sur les traces du type. Et Neal Carey faisait moins de bruit que son ombre.

— Sers-toi de la foule, lui enseigna Graham. Horizontalement aussi, pas seulement verticalement, parce que tu peux même être à côté du type si tu utilises la foule correctement. Par exemple, essaie de trouver une femme avec du monde au balcon, et mets-toi à côté d'elle. Là, même si le type tourne la tête, il va pas te voir, il sera trop occupé à mater les loloches.

Très vite, Neal passa à la vitesse supérieure.

— Aujourd'hui, lui dit Graham un beau jour, tu vas me suivre par-devant.

— Hein ? Ça a pas de sens.

— C'est ça qui est beau. Personne va penser que quelqu'un le file devant lui.

Graham lui montra comment faire, traversant la rue puis la retraversant devant un type qu'ils avaient choisi au hasard. Graham se servait des vitrines des magasins et des rétroviseurs des voitures garées pour suivre l'homme en le précédant, ne le manquant pas quand celui-ci entra dans une librairie de la Cinquante-Septième Rue.

Neal s'y essaya mais se planta lamentablement, perdant son objectif au bout de cinq minutes.

— C'est parce que tu n'as pas écouté ce que je te disais, Neal. Chaque démarche est différente. Est-ce que ses semelles giflent le trottoir ? Est-ce qu'elles l'effleurent ? Si c'est une femme en talons hauts, c'est encore autre chose. Peut-être que ton objectif porte des tennnis.

Et re-belote. Jusqu'à ce que la « filature par-devant » devienne un automatisme. Ensuite, ils enchaînèrent avec « Est-Ouest ». Le principe : on reste sur le trottoir opposé à celui de l'objectif. (« Pourquoi traverser la rue ? demanda Graham. Pour que le pigeon qu'il suit ne te repère pas. »)

Puis ils passèrent aux trucs en tandem : passages de relais, entrées principales, sorties de secours, coucous (« Coucou, je t'ai vu. Tu m'as vu. Mais lui, tu l'as pas vu »), et la sempiternelle ruse du « Pseudo-Kamikaze », à savoir : laisser l'objectif vous « distancer », puis vous « semer » tandis que votre co-équipier qu'il n'a pas repéré colle au cul décripé de l'objectif.

Neal adora jouer au « Pseudo-Kamikaze », au point de créer sa propre variation : le « Pseudo-Kamikaze en solo », plus connu dans l'entourage de Carey sous le nom de « La Spécialité de Neal ».

— On peut pas faire le « Kamikaze » en solo, rétorqua Graham avec une moue désapprobatrice quand Neal lui fit part de son invention. Le truc, c'est qu'il faut être au moins deux.

— Pas forcément, répondit Neal, avec un brin de suffisance pré-ado qui aurait pu agacer un type plus sensible que Graham.

— O.K., fit Graham. Je vais sortir par cette porte et revenir dans deux heures et je compte sur toi pour me dire où je suis allé et ce que j'ai fabriqué.

Graham éclusa sa bière et sortit dans la rue. Il repéra Neal au bout de dix secondes à peine, parce que ce petit abruti portait des chaussettes d'un rouge qui aurait aveuglé Ray Charles. Mentalement, Graham prit note de morigéner le gosse là-dessus et s'attela à la tâche non déplaisante de lui donner une bonne leçon. Il traversa Broadway à contre-jour mais s'arrêta sur le terre-plein, remarquant avec fierté que Neal ne lui avait pas emboîté le pas. Puis il traversa l'autre partie de la rue, s'engouffra dans l'entrée du métro direction banlieue de la Soixante-Dix-Neuvième Rue, acheta une babiole, et ressortit direction centre-ville. Sûrement que le Petit Chaperon Rouge était toujours à ses basques. Il s'arrêta donc à un kiosque à journaux, feuilleta un journal, chercha une pièce dans sa poche, se ravisa, et fit demi-tour et fonça droit sur Neal, l'obligeant à le filer par-devant pendant un bon quart d'heure.

Maintenant que je l'ai bien fatigué, songea Graham, je vais porter le coup de grâce et il se retourna et repéra les chaussettes rouges au milieu d'une foule à un arrêt d'autobus. Il prit la queue pour monter dans le bus, se servant du rétro extérieur pour surveiller les chaussettes rouges qui prenaient la queue derrière quatre ou cinq vieilles dames. Quand arriva son tour de monter dans le bus, il fit un pas de côté et se plaqua contre l'avant du bus jusqu'à ce qu'il vit les chaussettes rouges grimper les marches.

Bye-bye, Neal, songea Graham, s'élançant vers le trottoir d'en face. À plus tard.

Graham flâna sur le trottoir, se retournant au cas où, mais vraiment au cas où, le gosse aurait joué les pots de colle. Mais pas de chaussettes rouges, pas de Neal, leçon donnée. Le « Pseudo-Kamikaze

Solo ». Tu parles !

Une heure et demie plus tard, Neal entra chez McKeegan pour trouver Graham occupant sa place habituelle au bar.

— T'es allé te faire couper les cheveux et t'as pris un burger au « The American ». Le pain était pas assez cuit. La prochaine fois, dis-leur d'avoir la main plus légère avec la mayo.

Graham se baissa et souleva une jambe du pantalon du garçon. Chaussettes blanches unies.

— Réversibles, dit Neal. La clé du « Pseudo-Kamikaze en solo », c'est d'être deux en un. Le premier porte des chaussettes rouges. Pas le deuxième. Les portes arrière des bus non plus, c'est pas fait pour les chiens.

— Neal Carey pourrait te suivre jusque dans les chiottes et te tendre le P.Q., annonça fièrement Graham à Ed Levine, que tu ne t'apercevrais même pas de sa présence.

D'autres sujets firent surface, comme la Photographie 101 – (« Vachement dur, expliqua Graham, d'avoir la gueule et la queue d'un mec sur la même photo. Mais faut essayer, parce que si tu n'as que sa queue, le gars va nier que ce soit la sienne. À moins qu'elle soit « hé-naur-me ») –, ou les Coups Bas. (« Les bases de la lutte à mains nues sont simples, Neal. Oublie ces tracs de karaté à la con comme Levine pratique. Contente-toi de prendre un trac dur et lourd qui soit pas ta bite et frappe le mec avec. Et n'essaie pas de lui briser la mâchoire à tous les coups, comme dans Rawhide. T'auras bien assez le temps pendant qu'il sera inconscient. Cogne-le aux genoux, ou dans les tibias. Le coude est toujours un bon truc ».)

Et ainsi l'éducation de Neal Carey, bon an, mal an, se poursuivit-elle.

*

La mère de Neal rentra.

Elle avait une sale gueule. Ses yeux avaient l'air de deux billes bleues qui auraient roulé toute la sainte journée sur un trottoir. Ses cheveux bruns, gras et pas coiffés, retombaient sur son visage ; sa peau avait ; l'éclat de la craie. Bref, elle était comme d'hab'.

Et plutôt contente de voir Neal.

— Mon bébé, fit-elle. T'as l'air en forme, mon bébé. T'as manqué à ta maman, tu sais.

— Où t'étais ? demanda Neal, se dirigeant vers le canapé où elle était vautreée pour l'embrasser sur la joue.

— Ici et là, ici, là-bas.

Neal entendit des bruits étouffés en provenance de la salle de bains.

— Ton mac est là ?

— C'est pas mon mac, mon bébé. C'est mon manager. Ta maman est un peu malade, mon bébé, mais elle va aller mieux bientôt.

— Pourquoi tu restes pas cette fois ? Laisse tomber ces conneries. Je t'aiderai.

— Eh ben, c'est-y pas touchant tout ça ?

Neal se retourna vers la voix et vit Marco qui sortait de la salle de bains. Le mac portait un costume en lin blanc et une chemise bleu ciel ouverte au col. Une seule chaîne en or pendait à son cou. Ses cheveux bruns et gominés étaient lissés en arrière. Il était solide sans faire lourdaud. Il tenait une seringue dans sa main droite.

— Tu es Neal, c'est ça ? Johnny, dis bonjour à Neal.

— Salut, Neal.

Johnny était une armoire à glace. Un alliage de graisse et de muscles. On pouvait faire atterrir des avions sur ses cheveux en brosse ; faire sauter des crêpes dans les paumes de ses mains.

Neal ne répondit pas. Il regarda sa mère qui tendait un bras. Johnny ôta son ceinturon et s'en servit comme d'un garrot, serrant jusqu'à ce qu'une veine saille. Marco appuya sur le piston de la seringue jusqu'à ce qu'une minuscule goutte luise à l'extrémité de l'aiguille.

— Faites pas ça, dit Neal.

— Silence, Neal. Le docteur travaille.

— J'ai dit faites pas ça.

— Ouais, on t'a tous entendu. Maintenant tu tais ta gueule.

Neal glissa une main dans sa poche arrière droite et en sortit un chausse-pied en métal. Il en fit glisser la partie recourbée par-dessus son index et sentit le métal froid s'enfoncer dans sa paume, l'extrémité la plus large vers l'extérieur.

Il attendit que Marco soit penché sur le bras de sa mère, et fonda sur lui. Levant le bras par-dessus sa tête, il abattit de toutes ses forces l'objet en métal entre les yeux du mac. Marco tomba à genoux, du sang jaillissant de son nez brisé sur son costume initialement blanc.

— Bon Dieu ! J'y vois plus rien ! J'y vois plus rien ! hurla Marco, pendant que Johnny agrippait Neal et que la mère de Neal agrippait la seringue. Marco se redressa en s'aidant avec le bras du canapé, chercha sa pochette en soie dans la poche poitrine de son veston et essuya le sang sur ses yeux. Ses jambes tremblaient tandis qu'il se dirigeait vers Neal et lui flanquait un, deux revers dans la gueule.

— Tu te prends pour un homme, petit merdeux ?

La mère de Neal observait, dans un nuage cotonneux, les deux hommes qui déshabillaient son fils et le couchaient sur le canapé. Marco s'acharnait sur lui à coups de ceinturon

depuis, semblait-il, un long moment, avant qu'elle ne commence à entendre les cris de son fils et qu'elle se dise qu'elle devait faire quelque chose. Mais il était déjà si loin.

Ed Levine avait des colères contenues. Graham faisait des efforts pour l'entendre.

— Est-ce que ce Viet est protégé ?

— Par un fil. À part un oncle, personne d'important.

Graham avait arraché son histoire à Neal, qui avait quand même fini par se pointer au boulot avec deux jours de retard, à peine capable de marcher. Avec douceur, il avait nettoyé et désinfecté les plaies de l'enfant. Il avait reçu des corrections étant gosse, mais il n'avait jamais vu une chose comme ça. Le dos et les jambes de Neal n'étaient plus qu'un relief de zébrures et d'hématomes rouges et violets là où le mac avait frappé avec la boucle de son ceinturon.

— Personne ne frappe un de mes hommes, dit Levine.

— Un coup de fil à Mulberry Street et on s'occupera de lui. Ils doivent nous renvoyer un ou deux ascenseurs.

— Non. J'en fais une affaire personnelle. Je le veux pour moi. Piège-le.

— Allons, Ed...

Le regard furibard de Levine clôt la discussion.

Joe Graham n'aimait pas ça.

Levine lui avait demandé de piéger le gars et il avait donc piégé le gars, mais il n'était pas ravi-ravi. En se retrouvant dans un coupe-gorge en compagnie d'un mac revendeur de dope et de sa bête de garde du corps, Graham espérait qu'Ed Levine savait ce qu'il faisait. Si Ed Levine était une baraque, le bœuf qui accompagnait Marco était une super-baraque.

— Où il est, ton pote ? lui demanda Marco.

Le mac, toujours attifé de son complet blanc maison, commençait à s'agiter.

— Il arrive.

— Ça vaudrait mieux. J'aime pas rester planté avec de la came sur moi.

— J'aime pas rester planté, point final.

— Ouais, je sais.

Grouille, Ed, songeait Graham. J'espère que t'es pas en train d'ingurgiter de la bouffe chinoise en ayant oublié notre petit rendez-vous.

— Ça t'ennuie pas si mon copain te palpe, fit Marco. Va pas croire que j'aie pas confiance, mais...

— Hé, les affaires sont les affaires, non ? rétorqua Graham.

Il leva les bras et Johnny vérifia consciencieusement qu'il ne portait pas d'arme. Ce gars-là est un pro, songea Graham, ayant un

peu plus peur et regrettant plus que jamais que Levine n'ait pas laissé les vieux Italiens de Mulberry se charger de ça.

— C'est O.K., conclut Johnny, adressant un sourire sympathique à Graham.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton bras ? demanda Marco.

— Je l'ai enfoncé là où il fallait pas.

— J'espère au moins qu'elle valait le coup ! fit Marco en riant.

Graham rit par politesse et se promit de rajouter ça sur l'ardoise de Marco.

— Bonsoir, messieurs.

Graham, soulagé, se retourna vers la voix d'Ed, pour le regretter tout de suite. Levine était vêtu d'un costume trois pièces rayé gris. Dis donc, Ed, tu comptes te bagarrer ou leur vendre une assurance sur la vie ?

— Comment va ? fit Marco, le jaugeant.

Il n'avait pas l'air d'un type qui voulait acheter de la came.

— Je vais très bien, lui répondit Levine. C'est toi qui m'inquiètes.

— Te fais pas de bile, ami. Je suis réglo.

— Je parlais de ta santé. C'est ta santé qui m'inquiète.

C'était là. Dans l'air. Palpable. Quelqu'un ne s'en sortirait pas indemne.

— T'es qui, toi ? demanda Marco.

Il voulait aller tout de suite à l'essentiel.

— Je suis le mec qui va te faire une tête au carré, lui répondit Ed, sur le ton de la conversation.

Avant que Graham ait eu le temps de faire un geste ou de crier un avertissement, Johnny bondit sur Levine, qui ne l'avait pas vu venir de sa droite, avec un crochet du droit destiné à s'enfoncer dans la joue de Levine. Ébahi, Graham vit Levine esquiver le coup, saisir le poignet de sa main gauche, porter tout son poids sur son pied droit, et frapper bas et fort de son gauche.

Le coup de pied atteignit Johnny sur le côté de son genou gauche, et le bruit écoeurant d'os et de cartilage brisé tandis que le géant s'écroulait par terre en poussant un hurlement donna envie à Graham de rendre son dîner.

Marco commençait à suer mais se força à sourire.

— T'es dans la merde, vieux. Mon oncle Sal...

— ... pense que t'es un résidu de capote pleurnichard. En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit à l'Amicale. Lui non plus n'aime pas les types qui tabassent les petits garçons.

Graham aurait dû se douter que ce minable avait un flingue. N'en avaient-ils pas tous ? Il se maudit de ne pas avoir vérifié pendant l'interminable seconde qu'il fallut au mac pour glisser sa main sous son veston, vers son étui à revolver.

Levine attendit de voir les muscles du poignet de Marco se crispier quand il saisit la crosse du revolver. Il attendit l'instant exact où l'avant-bras était plaqué contre la poitrine. Alors, il prit appui sur son pied gauche, plia sa jambe droite à hauteur de sa poitrine, puis la projeta en un éclair, tapant sur le poignet de Marco comme un marteau sur une enclume. Le poignet de Marco craqua comme une branche morte.

Marco resta figé sur place, sonné, l'air con, son bras droit pendant avec grâce et sa main prise dans son veston. Du moins avait-il maintenant compris ce qui se passait, tout en n'arrivant pas à croire qu'un type puisse l'avoir si mauvaise à cause d'un fils de pute. Il en fut convaincu quand, tout de suite après, il reçut un autre coup de pied qui lui brisa deux côtes et le plia en deux de douleur. Avant qu'il ait eu le temps de récupérer, trois coups de poing lui martelèrent la gueule au rythme d'un marteau-piqueur, lui brisant le nez et la pommette gauche. Il ne fut soulagé que lorsque ses genoux s'écrasèrent sur le béton. La ruelle tournoya devant ses yeux en rouge flamboyant et jaune écœurant tandis que lui parvenait la voix du manchot qui disait : « Où as-tu appris des trucs pareils ? »

Levine reprenait son équilibre et son souffle, la sueur perlant à peine à son front. Toujours prêt à s'admonester pour avoir perdu sa forme, il fit un tour sur lui-même et exécuta un coup de pied tombé qui atteignit Marco en plein sur la tempe, l'envoya valdinguer et retomber en un tas inconscient.

— Il est mort ? demanda Graham.

— Je ne pense pas, répondit Levine.

Il s'accroupit auprès de Marco et le saisit par le poignet cassé, serrant très fort. La douleur cuisante fit reprendre conscience au mac.

— Tu m'écoutes, ducon ? Ta carrière à New York est terminée. Compris ?

Marco écoutait sans réagir. La fin de ses souffrances physiques était devenue sa plus grande ambition temporelle.

Graham était allé chercher le flic en faction à l'entrée de la ruelle. C'était un jeune policier, dans les forces de l'ordre depuis deux ans, qui était impatient de faire une bonne prise.

— Il est à vous, il vous attend, lui dit Graham. Délit mineur. Rendez-nous un service : foutez-le au trou et oubliez-le, O.K. ? Vous vous êtes occupé de l'autre chose ?

— La mère du gosse ? Oui, on l'a mise à bord d'un car il y a une ou deux heures – avec un aller simple.

— Et le gosse ?

— Il n'était pas là.

— O.K. Bon travail. Allez chercher votre récompense. Ils allèrent

dans la ruelle, où le flic considéra la scène. Un mec genre gorille qui sanglotait écroulé contre un mur, et un frimeur bien fringué, avec un visage qui ressemblait à un double cheeseburger, était agenouillé et maintenait une main pointée vers les quartiers chics.

— Nom de Dieu, fit le flic, toutes sortes de signaux d'alarme se déclenchant dans sa tête, vous êtes sûr que ce type n'a pas de protections ?

— Il est sous la nôtre maintenant, dit Levine.

Les policiers tramèrent Marco, sans prendre trop de gants, hors de la ruelle.

Graham les arrêta avant qu'ils n'en sortent.

— Hé, fit-il au mac, qu'est-ce qui est arrivé à ton bras ?

Là-dessus, il se dirigea vers Johnny, se pencha vers lui, et lui murmura dans le creux de l'oreille :

— On te laisse partir pour une seule raison. Tu vas répandre la bonne parole : personne, j'ai bien dit personne, ne doit toucher à un cheveu de Neal Carey. Jamais.

— Pas tant que je serai dans les parages, m'sieur.

— C'est bien. Parce que, faut qu'on te dise : c'est un Ami de la Famille.

Un après-midi, Neal avait treize ans, Graham débarqua chez lui avec deux paquets de cartes à l'effigie de footballeurs, un rouleau de sparadrap et deux paires de petits ciseaux.

Il déposa le tout sur l'évier puis, se hissant sur la pointe des pieds, il inspecta le haut du réfrigérateur.

— Faut que tu nettoies là, dit-il.

— T'es le seul qui va regarder là.

— Je t'ai apporté des cadeaux.

Neal jeta un coup d'œil aux objets posés sur l'évier et dit :

— À choisir, j' préférerais Playboy.

Graham défit les jeux de cartes et posa de côté les deux rectangles de bubble-gum. Il distribua cinq cartes, à l'envers, comme une main au poker, puis les tendit à Neal.

— Regarde-les, lui dit-il.

— J'ai passé l'âge de jouer à ces cartes-là, Graham.

— Et d'être payé, t'as passé l'âge ?

Neal regarda les cartes.

— Bon, maintenant, rends-les moi.

Neal haussa les épaules et lui tendit les cartes. Graham les remit dans le paquet, les battit une petite minute, sortit cinq cartes et les tendit à Neal.

— Et alors ? fit Neal, après les avoir regardées.

Graham ouvrit le réfrigérateur.

— Il n'y a pas de lait là-dedans, pas d'œufs, pas de jus d'orange. Et alors, une des cartes était dans la première et la deuxième donne. Laquelle ? Ne regarde pas.

— Je vais aller faire des courses cet aprèm'. Je dirais Roosevelt Grier peut-être.

— Tu « dirais Roosevelt Grier peut-être » ?

— C'était Roosevelt Grier.

— Bonne réponse. Rejouons.

— Pourquoi ?

Graham ne répondit pas, rebattit les cartes, en sélectionna cinq autres et les tendit à Neal. Neal n'eut le temps de les regarder que cinq secondes à peine avant que Graham ne les lui arrache des mains, les remette dans le paquet, et lui en retende cinq.

— John Brodie ?

Graham fit non de la tête.

— Matt Snell.

— Encore trois chances, et tu trouveras peut-être.

— J’sais pas.

— Réponse exacte mais pas bonne. C’était Doug Atkins.

Neal prit un petit carnet à spirale et fit semblant de se concentrer sur la liste des courses.

— Okay, dit-il, c’était Doug Atkins. Quelle différence ça fait ? À quoi ça rime ?

— Ça rime, dans notre « business », à reconnaître quelqu’un quand tu l’as vu qu’une fois. Ça rime, dans notre « business », à entraîner ton œil au détail. Rapide et précis. Ça rime...

— Dans not’ business...

— À faire travailler sa mémoire.

Graham reprit son inspection de la cuisine.

— Je vais faire les courses, moi, dit-il. Toi, tu restes ici et tu mémorises ces cartes.

— Comment ça, « mémorise » ?

— Donne-moi l’argent des commissions.

Neal alla dans sa chambre et revint avec cinq dollars.

— Où est le reste ? demanda Graham.

— Quel reste ? Le coût de la vie ici...

— Sodas, bonbons, chocolats, magazines... Et le budget qu’on avait établi ?

— C’est mon fric.

— Aboule.

Neal alla chercher sept autres dollars et les jeta dans la main de Graham.

— Je reviens, fit celui-ci.

— Supeeeer !

Graham posa les deux gros sacs à provisions sur l’évier, mit les denrées périssables au frigo, reprit les cartes des mains de Neal et s’assit. Il ouvrit le rouleau de sparadrap, en coupa dix bandelettes et les colla sur le nom des joueurs qui figuraient sur les cartes. Puis il en mit une sous le nez de Neal.

— John Brodie.

Graham lui présenta une autre.

— Alex Sandusky.

Encore une.

— Jon Amett.

Il eut droit aux dix, premier essai, pas d’erreur.

— Pas mal, fit Graham.

— Pas mal ?

— Regarde-les encore, dit Graham.

Il accorda à Neal deux ou trois minutes et reprit les cartes. Puis il recouvrit tout de sparadrap sauf les yeux. Il soumit une carte à Neal.

— George Blanda ?

— « George Blanda » ? singea Graham.

— Alex Sandusky ?

— Non, c'était George Blanda.

— Pas fastoche.

— Il faut te dire que ton premier essai doit être le bon.

Ils continuèrent ainsi pendant la plus grande partie de la journée. Graham disposait les cartes en petits tas, les faisait défiler très vite devant les yeux de Neal, et celui-ci devait les réciter dans l'ordre ; ou bien il lui montrait cinq tas et lui demandait dans lequel se trouvait telle ou telle carte. Et ainsi de suite, en arrière, en avant et sur les côtés – jusqu'à ce que Neal réponde correctement. À tous les coups.

Le samedi suivant. Chez Neal.

— Jilly Orr, dit Graham.

Neal se concentra.

— Un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-douze kilos, huitième année dans la League, Géorgie.

— Gino Cappelletti.

— Un mètre quatre-vingt-deux tout rond, quatre-vingt-quinze kilos, sixième année dans la League, Minnesota.

— Sur la photo de la carte, est-ce qu'il jouait à domicile ou non ?

— À domicile.

— T'en es sûr ?

— À domicile.

— À domicile, exact.

— Ouais, je sais. Écoute, Graham, j'voudrais pas te vexer, mais les cartes de football commencent sérieusement à me faire chier.

— Ah ouais ?

— Ouais.

— Bon.

Le samedi suivant. Chez Graham.

— Miss Avril.

— 91, 60, 93. Brune, les yeux verts. Aime les bains de soleil, la natation et le water-polo. Veut devenir comédienne. Déteste les autobronzants et l'étroitesse d'esprit.

— Miss Octobre.

— 96, 63, 96. Blonde, et bleus. Un mètre soixante-cinq. Originaire du Texas. Aime les chevaux, la musique douce, et les pique-niques. Veut devenir comédienne. Déteste la pollution, la faim dans le monde, et l'étroitesse d'esprit.

Graham sortit le sparadrap.

— C'est laquelle ?

— Janice Crowley. Miss... un mois d'hiver...

— Quel mois d'hiver ?

— Février.

— Tu l'as dit au hasard.

— Mais le hasard a bien fait les choses.

— À quoi tu l'as reconnue ?

— La décence m'interdit de répondre.

Quelques samedis plus tard. Chez Neal.

— J'en ai un nouveau, dit Neal à Graham qui entra.

— Un nouveau quoi ?

— Jeu de mémoire.

Neal brandit le New York Times du samedi.

— Les mots croisés.

Graham regarda. Rien de marqué dans les cases.

— Et alors ? Tu veux faire les mots croisés ?

— Je les ai déjà faits.

— Malin, Neal. Bon, au boulot.

— C'était dur.

Graham se laissa tomber dans le fauteuil décrépit.

— C'est toi qui l'as voulu, fiston. Okay, douze vertical.

— Abside.

— Où sont les réponses ?

— Dans le numéro de demain.

— Trente et un horizontal.

— Kipling.

Et ainsi de suite. Graham inscrivit les réponses et les vérifia dans le journal du lendemain. Toutes exactes. Graham en fit part à Ed Levine, qui en fit part à Ethan Kitteredge. Ethan Kitteredge téléphona à un ami de Princeton qui vint à New York avec une brassée de tests. Neal n'accepta de s'y soumettre que lorsque Graham brandit trois cents cartes de base-ball en lui donnant le choix. Neal fit les tests et s'en tira plutôt bien.

Un soir, Neal et Graham venaient de finir un boulot particulièrement facile : une surveillance rapprochée d'un représentant en joujous qui s'était dégoté sa poupée Barbie à lui au Roosevelt Hôtel et qui aurait mieux fait de ne pas appeler le service des chambres.

— Quand sa bourgeoise va entendre ces cassettes ! fit Neal, tandis qu'ils flânaient dans Broadway.

Graham secoua la tête.

— Non, on va se contenter de compléter le rapport et utiliser les cassettes comme preuves au cas où.

— T'es pas marrant.

Graham ralentit l'allure, laissant à penser à Neal qu'il avait une idée derrière la tête. Il ne fut pas long à la dévoiler.

— Neal, tu te souviens des tests que tu as passés ?

— Ceux que tu m'as obligé de passer ? Ouais.

— Tu t'en étais bien sorti.

— Super-bien.

Graham se fit un devoir de ne pas le regarder en lui disant :

— Et donc, tu vas aller à la Trinity School à la rentrée.

Neal se figea sur place.

— Ça va pas, non ?

Graham haussa les épaules. Neal lui fit face.

— Qui dit ça ? Qui dit que j'irai à la Trinity School à la rentrée ?

— Le Big Boss le dit. Levine le dit... Je le dis.

— Ah ouais ? Ben, moi je dis pas question.

— On te demande pas ton avis.

Neal était furieux.

— C'est une école préparatoire ! Les mecs portent des vestes et des cravates. C'est pour les gosses de riches. Laisse tomber !

Il allait déguerpir, mais Graham le retint par le poignet.

— C'est une grande chance pour toi.

— De devenir pédé, ouais ! Lâche-moi.

Graham le lâcha.

— Tu as treize ans, Neal. Il faut que tu commences à penser à ton avenir.

Neal fixait obstinément le trottoir.

— Je vais y réfléchir.

— Ouais, je sais, tu veux faire comme moi.

Graham vit les larmes se former dans les yeux de Neal. Il n'en insista pas moins.

— Tu veux faire comme moi, fiston. Mais vaut mieux pas.

— Tu t'en sors bien.

— Je m'en sors très bien, mais tu pourras t'en sortir mieux.

— J'veux pas être mieux que toi !

— Écoute-moi, Neal. Écoute-moi. T'es astucieux, intelligent. Tu vas pas passer ta vie à renifler les draps des autres, à zieuter par les fenêtres...

— On fait pas que ça. Et la fois où on a retrouvé la vieille dame qui a hérité du magot... ou l'avocat qui arnaquait l'autre type, là... et ce gosse qui avait fait une fugue et qu'on a retrouvé...

— Je ne dis pas que tu ne vas plus travailler avec moi. J'aurai toujours envie que tu bosses pour moi. Mais il faut que tu ailles à l'école !

— Mais j'y vais déjà !

— Quand tu en as envie, fit Graham en riant.

— Bon, d'accord, j'irai à l'école. J'irai. Mais pas à celle-là.

— Le Big Boss voulait t'expédier dans un internat en Nouvelle-Angleterre. J'ai réussi à l'en dissuader.

— Dissuade-le du reste !

— Mais j'en ai pas envie.

Neal tourna les talons et s'éloigna – très vite. Que Mr le Magicien ose me suivre s'il y arrive, songea-t-il. J'irai dans aucune école pour petits pédés riches et snobinards.

Graham le laissa filer. Qu'il se planque un moment et qu'il y réfléchisse. Il alla montrer le bout de son nez chez McKeegan's pour en siffler un.

Neal s'y pointa deux jours plus tard. Il trouva Graham assis sur son tabouret habituel. Neal s'installa à l'autre bout du bar.

— C'est vachement cher ces écoles, dit-il.

— Vachement, approuva Graham.

— Sans compter les bouquins, les uniformes, et toutes ces conneries.

— Très très cher.

McKeegan servit à Graham son sandwich pain de seigle au bœuf fumé, des frites et une bière fraîche.

— Le gosse veut quelque chose ? demanda-t-il à Graham.

— Le gosse bosse plus pour moi.

— Le « gosse » a du fric à lui, dit Neal. Un coca.

Il se serait bien commandé une bière, mais il savait qu'il n'assumerait pas un refus.

— Un coca pour Diamond Jim, fit McKeegan.

— Alors pour les livres et tous ces trucs, reprit Neal, où est-ce que j'aurai l'argent ? Tu voudras pas que je vole.

— Le Big Boss réglera la note. Plus ton salaire habituel pour les

boulots. Et aussi ce qu'il a appelé une « modeste allocation ». Si tu voles, je te brise les poignets.

— Et un coca, un ! fit McKeegan. Je garde la monnaie ?

— Tu me la rends.

— Tu fréquentes trop Graham.

— Je t'écoute.

Graham mordit dans son sandwich, tout en sachant qu'il aurait mieux fait de commander du corned-beef.

— Le Big Boss a parlé de « t'entraîner pour d'autres épreuves ». Va savoir ce qu'il veut dire par là. Au début, j'ai cru qu'il parlait d'un cheval.

— C'était peut-être le cas.

— Peut-être.

Neal sirota son coca et le reposa – un geste ample. Il était content.

— Je vais te dire. Je veux bien revenir. Même salaire. Pas d'école.

— McKeegan, il serait pas mineur ce gosse ?

— Tu ne trouveras jamais quelqu'un d'aussi doué que moi.

— C'est probable, fiston.

— Alors ?

— Alors, ça se résume à ça, fit Graham se tournant sur son tabouret pour faire face au garçon. Tu vas dans cette école ou alors au diable.

Neal but le coca cul sec, comme il avait vu faire aux mecs qui buvaient pour de vrai.

— À la prochaine, dit-il, et il se dirigea vers la porte.

— Tu sais ce que je pense ? fit Graham tout en inspectant son bœuf fumé en quête de gras. Je pense que tu as envie d'aller dans cette école mais que tu trouilles que les autres gosses soient meilleurs que toi.

*

Le problème, c'est que c'était exactement ce que les autres gosses pensaient. Neal se sentait assez con, faut dire, en blazer bleu, pantalons kaki et mocassins en cuir de Cordoue. Chemise blanche boutonnée et bonne vieille cravate d'écolier flambant neuve. Chaussettes blanches de petit con.

Puis il y eut ce devoir à faire pour le cours d'anglais de Mr Danforth sur « votre vie à la maison ». Neal avait gribouillé un truc sorti tout droit de La Famille Adams et toute la classe avait ri à gorge déployée et Danforth l'avait épinglé.

Qu'est-ce que vous voulez que j'écrive ? songea Neal. Que ma camée de pute de mère s'est fait la malle, et que ce qui me sert de père est un nabot manchot pour qui une balade entre père et fils revient à entrer par effraction dans un bureau pour barboter des dossiers ? Alors

ne me posez pas de questions sur ma vraie vie, Mr Danforth, parce que je ne crois pas que vous pourriez davantage supporter de la lire que je pourrais supporter de l'écrire. Restons-en à Mortitia Adams, et basta !

Oh, et que dire des blagues habituelles ? Ta mère s'appelle Madame Laporte : tout le monde peut la défoncer. Ta mère, y a que le train qui lui soit pas passé dessus. Quand ces plaisanteries circulaient, Neal était le seul gosse de l'école qui pouvait se dire que c'était la vérité.

Et quand la conversation tombait sur les vacances en famille, les cadeaux de Noël, les frères et sœurs, et les Taties Danièle, Neal n'avait rien, mais rien de rien, à dire et il était trop fier et trop malin pour inventer des trucs. Il ne pouvait pas non plus inviter les autres gosses chez lui, parce que ce n'était justement que chez lui – pas de petit orchestre avec m'man et p'pa, ni de petits fours sur la table – et chez lui, c'était un taudis d'une pièce.

Neal était un gosse solitaire et malheureux. Puis ce connard de Danforth l'obligea à lire Dickens.

Oliver Twist. Neal le dévora en deux nuits blanches. Puis il le relut et quand il fut question de faire un devoir dessus... Wouah, Mr Danforth, vous pensez si je peux écrire là-dessus. Vos autres élèves s'imaginent peut-être savoir ce que ressent Oliver Twist, mais moi j'en suis sûr.

— C'est excellent, dit Danforth, en lui rendant son devoir. Pourquoi n'interviens-tu pas davantage en cours ?

Neal haussa les épaules.

— Tu as aimé Dickens ? demanda Danforth.

Neal fit oui de la tête.

Danforth se dirigea vers sa bibliothèque et en sortit un exemplaire des Grandes Espérances qu'il tendit à Neal.

— Merci, dit Neal.

Neal fila, s'acheta un pot de Nescafé, un litre de glace au chocolat, et s'isola pour passer le week-end avec Pip.

La lecture, c'était super. La lecture, c'était génial. Il ne se sentait jamais seul quand il lisait ; il n'avait jamais froid, jamais peur, jamais le blues dans l'appart'.

Il rendit Les Grandes Espérances avec une courte dissertation et, en échange, reçut David Copperfield.

— Tu as aimé ? lui demanda Danforth.

— Ouais, j'ai... beaucoup aimé.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je me suis senti...

Il ne trouva pas le mot juste.

— Je comprends ce que tu veux dire, fit Danforth en souriant. Tu sais que tu es quelqu'un de bien, Carey ?

La réunion des parents d'élèves fut un cauchemar.

La trouille de Neal avait un nom : la mise à nu. Il entendait déjà les moqueries qui allaient le suivre le long des couloirs le lendemain et les jours suivants : bâtard.

Ce soir-là, il prit place tout au fond de la salle de classe tandis que les parents entraient les uns après les autres, faisaient leurs sourires compassés, échangeaient de raides poignées de mains, feignaient de s'intéresser aux fades pastels de leurs filles et aux poèmes insipides de leurs fils.

Toutes les trois secondes, Neal consultait impatiemment sa montre et fronçait les sourcils, genre « Mais qu'est-ce qu'ils foutent, bon sang ? » à l'adresse de qui voulait bien le voir. Il était si tassé sur sa chaise qu'il ne la vit pas entrer, mais il l'entendit. Sa voix chaude exsudait la classe.

— Bonjour, je suis Mrs Carey. La mère de Neal. Je suis ravie de faire votre connaissance.

Elle était belle. À côté d'elle, Mrs Cleaver ressemblait à une serveuse de drive-in. Ses cheveux auburn étaient parfaitement coiffés. Sa robe grise, idéale pour la circonstance. Ses yeux marron lançaient un regard étincelant à l'enseignant et, quand elle lui tendit la main, le pauvre homme faillit lui faire un baise-main et non la lui serrer.

D'une démarche assurée, elle gagna le fond de la salle, arborant un sourire maternel tout en embrassant Neal sur les deux joues et le faisant adroitement se lever.

— Fais-moi visiter, lui dit-elle.

Ils firent tous deux le tour de l'école, feignant de s'extasier devant tout. Elle poussa des cris d'admiration sur sa dissertation très remarquée sur le Londres de Dickens. Elle conquiert professeurs et parents, sirota du punch, et grignota des biscuits. Elle s'excusa d'être obligée de partir si tôt et sortit majestueusement, oui, c'était le mot juste, majestueusement.

Un peu plus tard, Neal retrouva Graham chez McKeegan's.

— Vous l'avez trouvée où ? lui demanda-t-il. Elle a été parfaite.

Graham hocha la tête.

Pour deux cents dollars, songea-t-il, elle pouvait l'être.

— Tu savais que t'étais faginien ? demanda Neal à Graham, alors qu'ils se trouvaient dans la pénombre d'un escalier du bâtiment de Neal.

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'aime les femmes. Et ne marche pas sur la pointe des pieds. C'est pas en posant le pied sur la marche qu'on fait du bruit, c'est en le retirant.

— C'est ce que je disais. Fagin est un personnage d'Oliver Twist qui apprend aux petits garçons à voler et tout ça.

— Je ne t'apprends pas à voler.

Ce jour-là, Graham n'était pas d'humeur à supporter ces conneries sur ce Fagin. Il essayait d'enseigner quelque chose d'important au gosse.

— Tu poses ton pied – pas lourdement, mais franchement. Et tu le retires avec légèreté, comme si tu étais léger comme l'air.

— Ouais, O.K., pas voler. Mais tous les autres trucs.

Neal posa le pied sur le bord de la marche. Résultat : un grincement atroce.

— Tu veux réveiller tout l'immeuble ? fit Graham. Toujours, toujours poser le pied vers le fond de la marche. C'est la partie la plus solide, la moins susceptible de grincer. Et, de plus, ça te permet de tâter le terrain, de repérer où est la marche suivante. « Faginien », je t'en foutrai, moi du « faginien ». Allez, au boulot !

Ce soir-là, le boulot consistait à apprendre comment gravir un escalier sans faire le moindre bruit. Le boulot, c'était y arriver les yeux fermés. Le boulot, c'était se rendre compte qu'on faisait plus de bruit en descendant qu'en montant et donc, généralement, il fallait monter en catimini et descendre en trombe.

— À Noël, dit Graham à Neal pendant qu'il s'entraînait, je courrai acheter des cadeaux à ceux qui ont posé un tapis sur cet escalier.

— Ils sont sympas, approuva Neal.

Descendre était une vraie saloperie, surtout parce qu'il ne fallait pas toucher le rebord de la marche du bout de l'orteil et qu'on avait la trouille de se casser la gueule et de se rompre le cou. Ce fut ce que dit Neal à son tuteur à son quatrième ratage.

Si le pire se produisait, dit Graham, et il se produira, eh bien, tu te mets sur le ventre et tu nages jusqu'en bas.

— Je nage ?

— Essaie. N'aie pas peur. Couche-toi, la tête vers le bas, et nage en chien.

— J'sais pas nager et j'suis pas un chien.

Neal se sentait con comme un balai, couché par terre, pendouillant dans l'escalier.

— Tu as déjà vu Lassie, hein ? demanda Graham. Fais comme Lassie fait quand elle doit sauver l'autre petit couillon de la noyade.

— Timmy.

— Peu importe. Arrête de tergiverser.

Graham posa un pied sur les fesses de Neal et poussa.

Ce n'était pas si terrible que ça une fois qu'on s'y était habitué, songea Neal, de faire comme Lassie quand etc., etc. Il se fraya un chemin jusqu'au bas de l'escalier.

— Comment on fait ça quand on n'a qu'un bras ? demanda-t-il à

Graham.

— On le fait pas. On embauche un petit con pour le faire à sa place.

Il enjamba Neal et fila par la porte.

Deux ou trois mois plus tard, Neal essayait d'entrer par une fenêtre tout en suivant son idée. Il avait quelque chose en tête.

— Si je te donne le fric, tu voudras bien aller m'acheter quelque chose ?

Graham se trouvait sur l'escalier de secours.

— Quoi ? fit-il. De la bière ? Des cigarettes ? Des capotes ?

— Un livre.

Neal, qui entraît à reculons, avait déjà les pieds dans l'évier de la cuisine.

— Un livre ? Tu veux vraiment passer par une fenêtre comme ça ? Pour ne pas voir qui attend ton arrivée dans la pièce avec une batte de base-ball ? Quel bouquin, Neal ? Des Suédoises esclaves du sexe ? Ruby chez les pompiers ? Un truc comme ça ?

Neal ressortit.

— Tom Jones, dit-il.

Il rentra à nouveau par la fenêtre, la tête la première cette fois.

— Tom Jones ? C'est cul, ça ?

— Assez pour qu'on me le vende pas à moi.

— T'es vraiment con à ce point-là, Neal, ou c'est ton jour de congé ? Rentrer dans un appartement la tête dans les airs comme une balle en suspens ? Si tu rentres comme ça, tu peux être sûr que tu ressorts sur un brancard si quelqu'un est à l'intérieur.

Neal se glissa à l'extérieur.

— Alors, tu veux bien ?

— Qu'est-ce qu'il a de si important ce bouquin ?

— David Copperfield l'a lu quand il était petit. Tu connais David Copperfield ?

— Oui, je connais. Je l'ai vu deux fois. Freddie Bartholomew et W.C. Fields.

— Vraiment ? W.C. Fields ? Il jouait qui ?

— Je sais plus. Le mec qui est toujours fauché, qui doit du fric à tout le monde.

— Mr Micawber.

— Ouais, O.K. Bien, Mr Carey consentirait-il enfin à me montrer la façon correcte d'entrer dans un domicile via une fenêtre, si cette parenthèse littéraire est refermée ? Ou bien monsieur désire-t-il que je fasse du thé ?

— Je ne sais pas.

— Quoi, tu ne sais pas ?

— La façon correcte d'entrer dans un domicile via une fenêtre.

— Ben, fallait le dire !

D'abord les pieds, face à la fenêtre, et tu passes en te tortillant. Comme si t'étais sur une cage à écureuil. Puis tu traverses la cuisine d'un pas assuré, tu longes le couloir et tu entres dans la chambre, à coup sûr sur ta droite. Marche pas sur la pointe des pieds. Faire les pointes, c'est bon pour les petits rats et les types qui vont en tôle pour vol avec effraction. Et tu n'es ni l'un ni l'autre. Première chose, saisis-toi d'un truc qui te paraît négociable au mont-de-piété et fourre-le dans ta poche. Si quelqu'un surgit et que tu peux pas sortir, pas de bagarre. Laisse-le te choper et appeler les flics. Levine se pointera sous peu pour t'arrêter.

Donc, t'es dans la chambre et le type est endormi. Tu mets sa montre dans ta poche et ce joli petit micro sous sa table de chevet. Remets la montre en place. J'ai dit remets la montre en place. Maintenant ressors par où tu es venu.

Plus facile que la sœur de Maloney. Ton paternel t'a bien appris. À la maison maintenant pour un plateau-télé et un livre.

Et c'est ainsi que Neal Carey grandit en apprenant un métier utile.

— Aujourd'hui, dit Joe Graham, avec son sourire le plus faux jeton, on va jouer à un jeu.

— Chouette, fit Neal du haut de ses seize ans, aussi sarcastique qu'on peut l'être à cet âge.

Ils étaient assis dans l'appartement de Graham, dans la Vingt-Sixième Rue, entre la Deuxième et Troisième Avenue. L'endroit ressemblait à une salle d'opération, en plus petit. Le comptoir de la kitchenette reluisait ; l'évier et les robinets étaient aussi nickel que l'âme d'une catholique de quinze ans au sortir de confesse. Neal n'arrivait pas à concevoir comment un manchot pouvait réussir à faire un lit au carré, les angles si droits qu'on risquait de s'y couper. La salle de bains contenait une cuvette de chiottes à laquelle il ne manquait plus que des lunettes de soleil, un lavabo qui n'avait rien à envier à l'évier, et une douche – pas de baignoire. (« J'aime pas tremper dans ma crasse ».) Graham avait emménagé là dix ans plus tôt parce que le voisinage était irlandais et à mobilité sociale ascendante. Il ne s'était pas rendu compte que tous ces Irlandais à mobilité sociale ascendante allaient s'installer dans le Queens et ne revenaient dans le quartier que les week-ends pour poser leurs culs dans la taverne du coin et écouter des chansons qui parlaient de tuer les Angliches, concerts sanguinaires ponctués par des interprétations larmoyantes du redouté « Danny Boy ».

Ce samedi-là, par un après-midi d'automne chaud pour la saison, le quartier résonnait des bruits d'enfants qui s'amusaient, de vieux couples rentrant de faire leurs courses pour la semaine, et de voisins s'attardant sur les trottoirs, profitant du soleil.

Neal, lui aussi, aurait préféré profiter du soleil, surtout en compagnie d'une certaine Carol Metzger, avec qui il avait projeté de se faire une balade à Riverside Park et, peut-être, un cinéma. En l'occurrence, il était confiné dans le temple que Graham avait élevé au dieu Palmolive, sur le point de jouer à un jeu.

— On va jouer à « Cache-toi et Va-te-faire-foutre », annonça Graham. La règle en est très simple. Je cache un objet et tu vas te faire foutre.

— T'as gagné. Je peux partir ?

— Non. Bon, disons que j'ai perdu ma boucle d'oreille...

— Ta quoi ?

— C'est un jeu. J'ai perdu ma boucle d'oreille. Elle est quelque part dans cet appart'. Trouve-la.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

- Je vais boire une bière.
- Je peux en avoir une ?
- Non. Tu peux chercher la boucle.

Graham alla s'en chercher une fraîche dans le frigo. Puis il s'assit sur un des tabourets qui étaient alignés le long du comptoir de sa kitchenette et ouvrit les pages Sports du Daily News.

Neal commença sa fouille de l'appartement. S'il pouvait dégoter ce trac à la con assez vite, peut-être Graham le laisserait-il sortir d'ici et aurait-il encore le temps d'aller retrouver Carol. La pensée de ses cheveux bruns lui tombant aux épaules lui nouait l'estomac.

Si j'étais une boucle d'oreille, où irais-je me nicher ? se demanda-t-il. Ça lui semblait le moyen le plus logique pour s'en sortir. Il regarda sous les coussins du petit canapé du « coin salon ».

— Bonne idée, commenta Graham.

Pas de boucle d'oreille dans le canapé. Pas de boucle d'oreille sous le canapé. Pas le moindre grain de poussière sous le canapé ; pas de pièces de monnaie, pas d'élastiques, pas de trombones, pas de cure-dents non plus. Neal regarda dans les replis du tissu entre le dossier et l'assise du fauteuil Naugahyde de Graham. Pas de boucle d'oreille.

— Les Giants sont à huit contre un demain, signala Graham. À domicile contre les Colts. Ça te branche ?

Neal ne se donna même pas la peine de répondre. Il connaissait la chanson. Graham essayait de le distraire, de le déconcentrer.

— Huit contre un, poursuivit Graham. Tentant. Je peux te prêter si tu veux parier. Évidemment, ces connards trouveraient le moyen de perdre l'avantage dans les dix dernières secondes et tu l'as dans l'os.

— Où est cette putain de boucle d'oreille ?

— Va te faire foutre, fit Graham, avec bonhomie.

Il y avait des façons bien pires de tuer un samedi après-midi que de torturer Neal ; regarder les étudiants jouer au football, par exemple.

Un affreux soupçon germa en Neal.

— Est-ce que cette boucle d'oreille est, comme on dit, sur toi ?

— Ce serait, comme on dit, retors.

— Parce que j'irai pas la chercher dans ton slip.

Graham faillit dire un truc sur cette Carol mais se ravisa, l'amour à seize ans étant un point sensible.

— Donc si je te dis de fouiller mes dessous, tu ne penseras pas qu'il y a un sous-entendu ?

Neal passa en revue le contenu des tiroirs de Graham. Ce ne fut pas très difficile. Les chaussettes étaient rangées par piles et par couleurs. Les sous-vêtements soigneusement pliés. Il y avait des petites boîtes en plastique pour des vêtements de rechange autrefois amples. Neal eut une bouffée d'espoir quand il trouva le vide-poche contenant des boutons de manchette et des épingles à cravate, mais il

ne s'y trouvait pas de boucle d'oreille. Elle ne se trouvait pas non plus sous les draps revenant du pressing, amidonnés dans du carton et du papier de soie, ni sous les pulls.

— Tu m'as dit de regarder dans les tiroirs !

— Et alors ?

— Alors elle n'y est pas !

— Tu m'en diras tant.

Neal enchaîna avec la penderie : poches des manteaux, étagères, la totale. En un moment d'inspiration, il fouilla le sac de l'aspirateur. Pendant qu'il le remettait en place, Graham quitta son tabouret et vint vers lui.

— Tu fais tout ce qu'il ne faut pas faire, fiston.

— Raconte.

— Le truc pour trouver un objet, c'est de pas le chercher.

— Ça, je peux le faire.

Graham éluda la remarque.

— Ne fouille pas pour trouver l'objet ; fouille l'espace. Ne trifouille pas partout où tu crois qu'il est possible que l'objet soit ; regarde ce qui est. Pigé ?

Neal secoua la tête.

— O.K., fit Graham. T'as une pièce, O.K. ? Voilà ce qui est. Dans la pièce, il est censé y avoir une boucle d'oreille quelque part, O.K. ? Voilà ce qui est possible. Qu'est-ce que tu vas regarder : ce qui est, ou ce qui est possible ?

— Ce qui est.

Graham s'excitait tout seul.

— Ouais ! Exactement ! Donc, il faut que tu fouilles la pièce.

— C'est exactement ce que j'étais en train de faire.

— Non. Toi, tu fouillais dans la pièce.

Neal se laissa tomber dans le fauteuil.

— Désolé, mais je pige pas, dit-il.

Graham se dirigea vers le frigo et en sortit une bière et un coca.

— O.K. T'aimes lire, O.K. ?

— Ouais.

Graham était hyper-concentré.

— Bon, dit-il, quand on lit, est-ce qu'on saute des pages ? Est-ce qu'on lit un mot par-ci par-là ?

— Non.

— Et pourquoi pas ?

— Ça n'aurait pas de sens.

— Et donc, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ben... on lit les paragraphes... les phrases.

Maintenant, c'était au tour de Neal de s'exciter tout seul. Il n'avait pas encore tout à fait compris où Graham voulait en venir, mais il

était sur la bonne voie.

— Ouais, mais comment est-ce qu'on divise une pièce en paragraphes ?

— Divise-la en cubes.

— En cubes ?

— Bien sûr. On pourrait la diviser en carrés, sauf que les carrés ne sont qu'à deux dimensions, et les pièces en trois. Puis tu fouilles cube par cube. Ne cherche pas l'objet, fouille le cube. Si l'objet y est, tu le trouveras. S'il ne s'y trouve pas, passe au cube suivant.

— C'est logique.

— Alors, qu'en dis-tu ? Bon, maintenant trouve la boucle d'oreille pendant que je finis ma bière et que je consulte les possibilités d'investissement.

Il retourna se percher sur son tabouret et feuilleter ses pronostics sportifs.

Neal trouva la boucle d'oreille dans le cinquième cube, sous le radiateur.

Il la brandit, triomphant.

Graham hocha la tête.

— Le système des cubes est bon, aucun doute, quand tu es à la recherche d'un objet précis, mais il est encore mieux quand tu ne cherches rien de particulier.

— Qu'est-ce que t'entends par là ?

Graham poussa un soupir d'exaspération forcée.

— Parfois, Neal, on t'envoie dans un appartement ou dans un bureau ou dans une maison juste histoire de voir s'il y a quelque chose de particulier, un truc pas ordinaire. Avec le système des cubes, tu as peu de chances de rater quoi que ce soit, comme peut-être un gode de quarante centimètres sculpté comme le Mont Rushmore ou un truc dans ce goût-là.

— Parce que tu cherches, et pas un truc précis, donc tu ne limites pas ta vision par une idée préconçue.

— Si tu le dis, fiston. On verra ça la semaine prochaine. Maintenant file que je puisse assister en toute quiétude au massacre du Wisconsin par l'Ohio.

— C'est fini ? demanda Neal, des visions de Carol Metzger dansant dans sa tête.

— Pour aujourd'hui.

Neal fonça à la porte.

— Neal !

Neal se figea sur le seuil. Il savait que c'était trop beau pour être vrai. Probable que Graham allait l'envoyer dehors pour chercher quelque chose, genre un papier de Malabar qu'il avait signé, et jeté dans Times Square.

— Ouais ?

— T'as du fric pour le cinéma ?

Comment il savait ça ?

— Ouais...

Graham lui tendit un billet de dix dollars.

— Tu auras envie de l'emmener dans un endroit bien après, pour manger un morceau.

Neal secoua la tête.

— Je te remercie, Graham, mais je ne veux pas...

— Prends. Tu travailles ; tu mérites une prime. Invite-la dans un restau où ils donnent de vraies serviettes.

Neal prit le billet.

— Merci, Graham.

— File. Je ne veux pas rater le show d'avant le match.

Neal se tira. Graham reprit son journal, mais il pensait davantage à Eileen O'Malley, qui avait eu seize ans la même année que lui, et des yeux bleus à couper le souffle.

— Bonne fouille, Neal, lui dit Joe Graham un samedi matin durant une de leurs séances d'entraînement hebdomadaires.

— Merci.

— Tu lis très bien une pièce.

C'était vrai. Neal venait de finir sa fouille de l'appartement de Graham pour trouver un M & M, un classique, un marron, sans cacahouète. Il l'avait trouvé en moins de dix minutes, scotché dans le réservoir d'eau des toilettes.

— Mais, continua Graham, et Neal se raidit, si Helen Keller entraînait ici, elle saurait tout de suite que la pièce a été chamboulée.

— Elle est pas morte, celle-là ?

— C'est pareil. Elle le saurait quand même.

Ce samedi soir-là, Neal avait un rencart, un vrai, avec Carol Metzger, aussi était-il particulièrement pressé. Mais ça le faisait chier de voir que Graham n'était jamais content. Que voulait-il ?

— Va fouiller mon tiroir du haut.

Voilà ce qu'il voulait.

Neal ouvrit ledit tiroir et, mentalement, le divisa en cubes. Il souleva le plateau en plastique plein de monnaie, ne vit rien de très intéressant et allait le reposer quand Graham lui intima de ne plus bouger.

— Regarde la façon dont tu l'as soulevé, dit Graham.

Il attendit une réponse qui ne vint pas. Neal avait juste soulevé ce foutu machin, un point c'est tout. Il haussa les épaules.

— Tu l'as soulevé en diagonale, incliné.

— Je plaide coupable.

Quelle différence cela faisait-il ?

— Tu dois soulever les choses verticalement. Pourquoi ?

— Ah ouais, pour les reposer exactement pareil.

— T'es pas aussi bête que t'en as l'air. Ce ne serait pas possible, tu m'diras. Maintenant, exécution.

— Exécution ?

— C'est pas si facile qu'il y paraît, de soulever des objets verticalement, et de les reposer de même. Je vais m'entraîner sur une bouteille fraîche de Knickerbocker.

Ainsi Neal passa-t-il une heure et demie à soulever et à reposer des objets, et ce n'était pas aussi facile qu'il y paraissait. Il trouva que la meilleure technique était de se tenir un peu moins qu'à bout de bras, le coude légèrement plié et le poignet incliné vers le bas.

Et pour les empreintes digitales ? demanda-t-il à Graham. Tu y as

pensé, gros malin ?

— Ouais, bon, si tu fouilles chez un agent du FBI, tu pourras mettre des gants, mais si tu fais les choses bien, ta ménagère moyenne va pas se rendre compte de ton passage, et encore moins penser à d'éventuelles empreintes digitales.

Ils travaillèrent ensuite sur les traitements des fenêtres.

— Ce que les décorateurs d'intérieur appellent rideaux, stores vénitiens, tous ces machins, dit Graham.

— Qu'est-ce que t'y connais, à la décoration d'intérieur ?

— Il y en a une qui vit dans l'immeuble dont j'aimerais bien décorer l'intérieur.

— Oh, arrête, hé !

— Alors regarde derrière le rideau.

— J'ai déjà regardé.

— Ouais, mais t'as mal regardé, maintenant je veux que tu regardes bien.

Neal tendit le bras vers le rideau.

— Stop !

— Je l'ai même pas touché.

— Tu allais le pousser. Ne le pousse pas, tire-le vers toi, et épargne-moi tes réflexions.

Neal tira le rideau.

— Maintenant relâche-le.

Neal s'exécuta.

— Et alors ? fit Graham.

— Alors, il s'est remis en place.

— Ça a pas beaucoup d'importance si c'est chez un mec, mais les femmes, elles remarquent ces choses-là. Une femme rentre chez elle et trouve un cadavre sur sa moquette, elle appelle les flics et leur dit : « Il y a un cadavre chez moi qui baigne dans son sang au pied de mes rideaux qui ont été bougés. » Maintenant remonte les stores.

— Et tu vas m'arrêter avant que je touche le cordon, c'est ça ?

— Oui. Pour commencer, humecte ton doigt.

— Et après, qu'est-ce que je dois faire ? Trois tours sur moi-même en claquant des talons et en disant : « There's no place like home » ?

— Fais trois tours là-dessus, fit Graham, tendant un doigt en un geste obscène. Mais avant, humecte ton doigt, puis...

— Lequel ?

— N'importe lequel. Fais-le. Bon. Maintenant, en te servant de ta salive...

— Ma salive !

— Marque le rebord de la fenêtre et fais-le coïncider avec le bas d'un des machins du store.

Neal le fit, leva le store, puis le rabaissa jusqu'à la marque exacte.

— Et tu disais que ton oncle Joëy était frapadingue ?

— Même chose avec les fenêtres à guillotine, O.K. ?

— Pas con.

Neal alla se chercher un coca dans le frigo.

— J'imagine que maintenant tu vas me montrer comment faire avec les portes de placard, les armoires à pharmacie, etc. ?

— Je te considère avec un nouveau respect, Neal. Bon, en général, c'est le genre de trucs que seuls les pros, les femmes et les paranoïaques au dernier degré remarquent, mais ça n'a jamais fait de mal à personne d'être prudent, hein ?

— Mouais.

Ils allèrent donc s'entraîner sur la porte du placard de la chambre de Graham. D'abord vint un exposé de Graham, qui ne gêna pas Neal puisqu'il lui permettait de s'asseoir et de finir son coca peinard. Graham lui expliqua que, si le placard était fermé, il n'y avait pas de problème. Mais parfois, des petits méfiants laissaient délibérément la porte de leur placard entrouverte, et alors là on devait faire en sorte de la laisser exactement dans l'écart où on l'avait trouvée en rentrant. Il existait pour cela deux bonnes méthodes.

— Tu peux mesurer l'ouverture avec ton pied, ou bien tu peux faire ce que le sujet a sans doute fait, c'est-à-dire aligner l'arête de la porte avec autre chose dans la pièce, le plus souvent quelque chose au mur et le plus souvent quelque chose de très évident.

— Les portes à gonds comme celle-ci, c'est plus dur que les portes coulissantes, pourquoi ? demanda Graham.

— Parce que tu dois vérifier à la fois si les bords intérieurs et extérieurs de la porte ne sont pas alignés par rapport à d'éventuels repères sur le mur, et aussi parce qu'il est plus dur d'épouser exactement la même perspective que le sujet pour prendre tes repères.

— T'es en forme aujourd'hui, dis donc. C'est pourquoi je préfère mesurer l'écartement de la porte avec le pied parce qu'on n'a pas à se soucier de perspective. Si c'est cinq centimètres, c'est cinq centimètres, comme tu le sais, malheureusement pour toi, par expérience.

— Il faut se méfier des portes fermées aussi, non ? N'y a-t-il pas des gens qui mettent du scotch ou des cheveux ou autre chose en travers de la porte ?

— Ils font ça pas mal dans les bouquins et dans les films, ouais. Et, des fois, dans la vie réelle mais, oui, fiston, t'as raison. Ça fait de mal à personne de vérifier.

— Tu l'as déjà dit.

— Et je te le redirai peut-être cinquante mille fois.

Ils s'entraînèrent à la prudence pendant une ou deux heures, laissant des points de repères sur le lit, les oreillers, et même

les bouquets de fleurs. C'était un boulot astreignant qui exigeait beaucoup de méticulosité. Neal était claqué quand ils en eurent terminé.

— Alors, demanda Graham, comment s'appelle ton rendez-vous ce soir ?

— Si on te le demande...

— Ça se dit, ces choses-là, à son vieux papa.

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que t'arrêtera pas de me charrier. Tu voudrais tout savoir.

— Est-ce une de ces riches babies de Trinity Collège ?

— 'sais pas.

— Tu « sais pas » ? Tu la connais quand même ?

— Je ne sais pas si elle est riche.

Elle l'était. Ou du moins ses parents l'étaient. Leur appartement occupait la moitié d'un étage d'un immeuble dans Central Park West.

Neal était tendu. C'était la première fois qu'il venait chez Carol, la première fois qu'il allait rencontrer ses parents. Elle insistait depuis des semaines.

— Il faut qu'ils te connaissent, avait-elle dit, si tu veux qu'on se voie vraiment. Le soir, je veux dire. Ou sinon ils ne me le permettront pas.

Aller chez elle, être présenté à ses parents, rendez-vous du samedi soir : la route était semée d'embûches, et à plus d'un niveau. Cela élevait leur relation du statut pépère d'amis qui se promenaient ensemble les après-midi du week-end au statut de petits amis, et la nouvelle aurait fait le tour de l'école dès lundi matin avant même le début des cours. Neal n'arrivait pas à démêler ses sentiments. D'un côté, ça lui foutait la trouille, mais de l'autre, il trouvait ça super. Et puis il y avait les parents. Neal n'avait pas beaucoup d'expérience en matière de parents, qu'il s'agisse des siens ou, de ceux des autres. Il savait que les parents avaient tendance à poser plein de questions, et les réponses qu'il ferait avaient toutes les chances de les pousser à le foutre à la porte et à enfermer Carol dans sa chambre – gardée par des hommes armés.

— Carol n'est pas encore prête, dirait son père, allumant sa pipe tout en examinant Neal de la tête aux pieds. Prenez un siège, jeune homme. Tenez, cette chaise, là. L'électricité.

Sa mère ferait nerveusement les cent pas, se forçant à sourire tout en envisageant de changer toutes les serrures.

— Que fait votre père ? demanderait le père de Carol, haussant haut les sourcils.

— Il est dans les voyages, monsieur.

— Et votre mère travaille ? demanderait Mrs Metzger.
— Heu... oui, m'dame.
— Que fait-elle ?
— Elle est dans les relations publiques... elle vend...
— Cela nous ferait plaisir de faire la connaissance de vos parents, un de ces jours, dirait Mr Metzger.
— Et moi donc !
Ça allait être un désastre.
— Quel étage ?
— Hein ?
— Vous allez à quel étage ? lui demanda le portier.
— Les Metzger ?
— Oh, c'est l'appartement sur le toit.
— Génial.
— Vous êtes attendu ?
— J'en ai peur.

Le portier lui lança un regard torve et désigna l'ascenseur. Le liftier opta pour un sourire narquois tandis qu'il le conduisait en haut. Dans le hall, Neal inspira profondément et sonna à la porte. Et vogue la galère !

Carol ouvrit la porte tout de suite.

— Salut ! lui dit-elle.

Elle semblait rougissante, nerveuse, et contente de le voir.

— Je te présente mes parents.

Ils étaient à quatre pattes sur le sol.

Mrs Metzger releva la tête. Neal vit à qui Carol devait son physique. Mrs M. portait une robe du soir pailletée et un max de bijoux.

— Je suis ravie de vous voir, Neal, mais n'avancez plus d'un pas, je vous en supplie.

Mr Metzger, vêtu d'un smoking, dit :

— Même chose pour moi, Neal.

— N'êtes-vous pas censés vous agenouiller vers l'Est ? demanda Neal.

Oh, bon sang, pourquoi est-ce que je sors ce genre de trucs, moi ?

— Une lentille de contact de Mrs Metzger, fit le père de Carol en guise d'explication.

— Et nous sommes déjà en retard, ajouta Mrs Metzger. Carol lança un regard à Neal et haussa les épaules.

— Je peux la retrouver, dit Neal.

— Et comment ? fit Mr Metzger, faisant lentement glisser sa main sur l'épaisse moquette grise.

— Je peux la retrouver. Si personne ne bouge.

Carol le regarda, intriguée.

En moins de deux minutes, Neal tendit la lentille délicatement posée sur le bout de son index. Il l'avait retrouvée sur le revers du pantalon de Mr Metzger.

— Neal, dit Mrs Metzger, merci ! Mais comment avez-vous fait ?

— L'entraînement.

Mrs Metzger se tourna vers sa fille et lui dit :

— Il me plaît bien celui-là.

— À bientôt, j'espère, Neal. Nous devons y aller, Joan.

— Mes parents t'aiment beaucoup, dit Carol bien plus tard, un soir qu'ils revenaient de dîner chinois après un cinéma. Et ils ont bon goût, tu sais.

L'ascenseur mit quatre-vingt mille ans à monter – à quelques minutes près. Ses parents n'étaient pas encore rentrés, et Carol et Neal s'assirent sur le canapé, côte à côte. Elle embrassait divinement, et s'embrasser était suffisant, amplement suffisant, pour ce soir-là. Ils étaient assis à bonne distance quand les clés des parents cliquetèrent discrètement derrière la porte.

— J'ai pas vraiment envie de faire ça, dit Neal à Graham.

Neal avait dix-sept ans et il y avait pas mal de trucs qu'il n'avait pas vraiment envie de faire. Lacer des gants de boxe dans une salle de sport pérave vers Times Square arrivait en tête de liste.

— Je te comprends, lui répondit Graham, mais c'est soit ça soit cette connerie de kung-fou que fait Levine.

La salle de sport était située au deuxième étage d'un immeuble décrépi après la Quarante-Quatrième Rue et puait autant qu'un boxer-short resté un mois dans un sac à linge. Du regard, Neal refit le tour de la pièce où une dizaine de boxeurs bon enfant cognaient sur des punching-balls ou se cognaient sur la gueule. Un mec sautait à la corde, activité qui semblait un peu plus attirante.

— Pourquoi, demanda Neal, est-ce que je dois apprendre à me battre comme ça ?

— Règlement intérieur de la société.

— C'est con.

Le gars qui lançait ses gants avait l'air d'être sorti tout droit d'un casting pour Darby O'Gill and the Little People. Il s'agenouilla devant le tabouret qu'occupait Neal et souffla la fumée de sa cigarette au visage de l'ado.

— C'est l'art viril par excellence, fit Mick d'une voix rauque, serrant encore plus fort les lacets pour souligner son propos.

— Je ne me suis encore jamais trouvé dans une bagarre où on prenait le temps de mettre des gants, fit Graham.

— C'est que tu fréquentes des bouseux. Okay, le jeunot, debout.

Neal se leva. Il cogna ses gants l'un contre l'autre comme il l'avait vu faire à la télé. Le son creux du « bong » était rassurant.

— Vas-y, punche.

— T'as pas mis de gants.

Mick fut amusé. Son ricanement fit le bruit d'une vieille loco à vapeur qui rendrait l'âme.

— Mais tu vas pas m'frapper, fit-il.

— Il a sans doute raison, dit Graham.

Neal envoya un timide coup droit qui lui donnait l'air aussi impressionnant qu'un chaton donnant un coup de patte à une boule de Noël.

Mick se pencha pour parer le coup et balança un centre-droit qui finit à un demi-centimètre du nez de Neal.

— Ne baisse pas ton gauche, fit-il, avec un zeste de dégoût. Tu t'es jamais battu ou quoi ?

— Je me sauve.

— Ouais, j'ai connu des boxeurs dans ton genre. Mais la quadrature du cercle diminue dans les derniers rounds.

— La quadrature du cercle ?

— On peut pas rester toute la nuit sur sa bicyclette.

— C'est justement pour ça que je prends le métro, fit Neal.

— Va falloir partir de zéro, fit Mick, en soupirant.

Et ce fut de là qu'ils partirent. Trois fois par semaine, après l'école, Neal se présentait à la salle de sport pour apprendre la boxe sous la tutelle de Mick, pugiliste. Il apprit à ne pas baisser son gauche, à projeter son droit, à contrer les crochets par des directs, et à fermer sa gueule et à rentrer le menton. Il apprit à faire des pompes, des abdos, des tractions. Et il n'aima rien de tout cela.

Après trois mois de ce régime, Mick décréta que Neal était prêt à faire un combat d'entraînement contre un vrai boxeur.

Le grand événement eut lieu un samedi matin, et Joe Graham et Ed Levine tinrent à y assister. Levine voulait vérifier de visu les progrès de Neal. Graham déclara que toutes les fois que Neal avait une chance de se faire cogner, il comptait être là pour en profiter.

Le sparring-partner de Neal était un jeune homme nommé Terry McCorkandale. Originaire de l'Oklahoma, il avait des cheveux roux coupés en brosse, et l'air de quelqu'un dont la mère avait fauté avec son cousin germain. Il était le sparring-partner d'un autre pro, qui était lui-même le sparring-partner d'un adversaire classifié.

Ce C.V. rassura quelque peu Neal. Le type était peut-être un pro, mais à peine, à en juger d'après ses états de services. À côté, Neal se sentait plutôt bien entraîné. Il n'était pas boxeur, il le savait, mais il pouvait tenir bon. Il s'avança sur le ring, serra la main à McCorkandale, et sourit de toutes ses dents à Levine et à Graham. Puis il prit sa position de défense et décocha un gauche un peu raide.

Il reprit connaissance, entendant McCorkandale qui se défendait sur un ton implorant :

— Mais j'y ai juste filé une petite taloche. Sans blague.

— Boxeur médiocre ? demanda Mick à Graham.

— Q.I. médiocre, répondit Graham.

— Quel jour on est ? demanda Mick à Neal.

— Janvier.

— Presque ça, dit Levine. Réessayons.

Neal était de nouveau debout sans vraiment savoir comment il s'était relevé. Il savait qu'il s'était fait humilié, mais il s'en foutait davantage que de la douleur physique. McCorkandale lui souriait avec l'air de s'excuser.

Mick lui chuchota à l'oreille :

— La chance, jeunot. Démolis-le.

Chez lui, Neal avait un album de l'Ouverture solennelle, et pendant trois minutes, il eut l'impression d'évoluer au milieu des cuivres. La Terreur de Tulsa lui cogna dessus comme sur un tambour à timbre, frappa sur quelques timbales et donna quelques coups de grosse caisse, avant que Neal ait eu le temps de lever le petit doigt. Il n'était pas plus efficace que s'il avait été ligoté dans un fil de téléphone. Il ne pouvait que s'estimer heureux que ce ne soit qu'un match d'entraînement.

— Stratégie intéressante, commenta Levine à Graham. Laisser s'épuiser l'adversaire...

— Ce Neal est une terreur.

Neal la Terreur fit ce qu'il put. Il se mit à rire. Il commençait à trouver drôle maintenant que, chaque fois qu'il tentait d'attaquer ou de se défendre, il recevait trois coups de poing, aussi il se couvrait du mieux qu'il pouvait et subissait les coups. En se marrant.

— Je dois arrêter ça, dit Mick.

— Il ne lui fait pas mal, dit Ed.

— Le gamin a un combat ce soir. Il ne pourra pas lever les bras.

— Alors ? demanda Levine à Mick pendant que Neal était sous la douche.

— Alors, c'est un cas désespéré, fit Mick de sa voix cassée. Le pire que j'aie vu.

— Ouais. Bon, O.K. On arrête les cours.

— Oh, tant mieux, Ed. Cela me faisait mal au bide. Ce que ce gamin fait au doux pugilat, ça devrait être interdit.

— Tu veux un milk-shake ?

— Je peux manger du solide. Je veux un cheeseburger.

Neal et Graham étaient allés au Burger Joint, bien sûr, après le grand match. Neal avait une mâchoire un peu enflée et un œil au beurre noir.

— C'était marrant, Neal. Je me suis bien amusé. Merci pour le spectacle.

— Il valait le coup, hein, Graham ?

— Tu t'en es bien tiré. Je crois qu'il s'est fait un bleu en cognant sur tes côtes, en fait.

— Je faisais de lui ce que je voulais. Vous me l'auriez laissé dix minutes de plus, il serait tombé K.O.

Neal examina son visage dans le miroir sur le mur à côté.

— Cela va pas être au goût de Carol, dit-il.

— Tu rigoles ? Les femmes adorent ça. Si t'avais le nez cassé, elle t'aurait demandé de l'épouser.

— J'ai besoin d'un café glacé.

— Pour ton visage ?

— Ça fait quand même un peu mal.

Neal commença à manger son cheeseburger à petites bouchées. Le café glacé arriva et Neal tantôt le buvait à petites gorgées, tantôt le tenait plaqué contre sa mâchoire. Il était crevé tout d'un coup.

— T'en fais pas. Ce gars-là était un pro.

— C'est pas ça, fit Neal, secouant la tête. Je ne sais pas ce que je vais dire à Carol, à ses parents.

— Elle ne sait pas ce que tu fais ?

— Tu imagines !

— On n'est pas là, comment ça s'appelle déjà, la CIA, fiston. Tu peux lui dire.

— Si je lui dis ce que je fais, il va falloir que je lui explique comment j'en suis arrivé à le faire.

— Et alors ?

— Alors, elle me larguera. Et si elle le fait pas, ses parents l'y obligeront.

— T'as un sacré problème, là, fiston...

— Je t'écoute.

— Dans la tête.

Graham jeta un billet de cinq dollars sur la table, lui caressa le menton et partit. Neal s'attarda un moment puis rentra chez lui pour se préparer pour son rendez-vous.

Et, deux ou trois jours plus tard, Neal raconta tout à Carol. Qu'il n'avait jamais su qui était son père, que sa mère était une junkie et ce qu'elle faisait pour gagner sa vie. Qu'elle avait disparu, et qu'il vivait seul. Et il lui raconta qu'il faisait des petits boulots au noir pour un genre d'agence de détectives, mais que ce n'était pas ce qu'il avait envie de faire toute sa vie. Il voulait devenir prof.

Et elle le serra dans ses bras, l'embrassa, et il la raccompagna chez elle, où ils firent l'amour, et ce fut merveilleux et ils parlèrent d'aller à l'université ensemble et d'être toujours là l'un pour l'autre.

Huit jours plus tard, le père de Carol le prit à part quand il vint la chercher, et le conduisit dans son bureau. Carol leur avait tout dit sur la vie de Neal, et son épouse et lui-même ne pensaient pas que Carol était assez mûre pour être déjà confrontée au monde réel de la sorte. Neal pouvait certainement le comprendre, et ils pouvaient toujours se fréquenter en amis, à l'école.

Neal et Carol continuèrent à sortir ensemble en cachette. Elle mentait à ses parents, se servant d'une amie comme couverture. Parfois, elle passait même la nuit chez Neal. Au début, c'était excitant et romantique, puis ça devint chiant et triste, et Neal se dit qu'il n'avait fait que trop de cachotteries dans sa vie. Il devrait pouvoir l'aimer au grand jour. Aussi, au bout d'un moment, ils ne se virent qu'en amis, et puis ne se virent plus du tout.

Un soir, après un dîner tardif, Neal raconta toute l'histoire à

Graham, la concluant par son jugement mature.

— On peut faire confiance à personne, p'pa.

— Ce n'est pas vrai, ça, fiston. À moi, tu peux me faire confiance.

À son retour du Connecticut, Neal trouva son appartement vide. Cela ne le surprit pas, bien que Diane y ait passé la plupart de ses nuits ces derniers temps.

Ils avaient eu une de ces disputes brèves mais sanglantes le matin où il était parti pour rejoindre Graham à la gare. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'il pouvait y avoir de si urgent qui justifie qu'il rate un partiel, ni ce qu'il pouvait y avoir de si secret qu'il ne puisse lui dire où il allait et ce qu'il allait faire. Il avait envie de lui dire qu'il ne le comprenait pas lui-même, mais le règlement lui intimait de rester coi.

— Puis-je au moins savoir quand tu vas revenir ? avait-elle demandé.

— Je te le dirais si je le savais.

— Oh, merci beaucoup.

— Comment ça marche, à la fac ?

— Très bien.

Il n'en doutait pas. Il savait que Diane était plus intelligente que lui et travaillait d'arrache-pied pour réussir. Elle était la vedette de tous les cours et de tous les séminaires, et si peu sûre d'elle qu'elle était la seule à ne pas le voir.

Ils s'étaient connus au séminaire de Boskin sur la littérature comparée du dix-huitième siècle, juste quelques semaines après l'affaire Halperin. Il lisait et buvait, ou plutôt buvait et lisait, quand ils s'arrangèrent pour se parler dans le couloir. Il lui offrit un café et elle lui offrit son lit, lui expliquant entre-temps qu'elle avait le temps de sortir avec un mec mais pas de se faire draguer. Il découvrit que la coupe à la page de ses cheveux bruns et que les chapeaux, chemises, et vêtements informes qu'elle portait camouflaient un corps très féminin. Elle faisait l'amour comme ses études : avec une concentration farouche et un souci du détail. Et elle dormait à poings fermés au côté des cauchemars qui le hantaient à l'époque.

Donc, aujourd'hui, il lui téléphonait dans sa chambre, à Barnard. Elle décrocha à la quatrième sonnerie.

— Oui ?

— Salut !

— Tu as raté un partiel d'enfer.

Autant lâcher le morceau tout de suite.

— Il faut que je parte pendant un moment.

Sa colère était presque palpable dans le téléphone.

— Encore un truc top-secret ?

— Ouais.

— Je couche avec toi, tu sais ?

— Je sais.

— Alors, quand vais-je finir par te connaître ? Quand verrai-je l'autre moitié ? Qu'est-ce que tes secrets ont de si atroce ? De si spécial ?

Elle eut un petit rire et ajouta :

— Hé, Neal, si tu me racontes les tiens, je te raconterai les miens.

Il se sentait oppressé. Une douleur lui traversa la poitrine.

— Si je te les raconte, tu vas me quitter.

— C'est si tu ne me les racontes pas que je vais te quitter.

Une autre douleur l'élança. Il n'avait rien à dire.

— De plus, fit Diane, je te signale que ce n'est pas moi qui m'en vais, mais toi qui t'en vas.

— Je peux venir ?

— Toi tout entier ou toi en partie ?

Moi en partie, et va te faire foutre.

— Bon, ben, on se verra à mon retour alors, dit-il.

— Peut-être.

Elle raccrocha.

Félicitations, Neal, songea-t-il. Oh, ça vaut sans doute mieux, de toute façon. Tu as élevé l'auto-apitoiement au rang d'art ; ça va te donner l'occasion de créer un autre chef-d'œuvre.

Il consulta sa pendule : 11 h 30. Il composa le numéro perso de Levine.

— Salut. J'espère que je ne te réveille pas.

— Pas tout à fait.

— Et tu as décroché ? Comment va ta petite dame ? Au mieux de ses formes ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— J'aurai besoin d'une planque.

— Quel est le problème avec un hôtel ?

— Il y a d'autres résidents. Je veux une planque sûre.

Neal entendait la voix de Janet, en fond sonore. Une voix plaintive qui s'était améliorée avec l'âge.

— Je vais m'en occuper, dit Ed. Quoi d'autre ?

— Des espèces.

— Fais tes comptes.

— Quand Allie a fait sa première fugue, c'est toi qui es allé la repêcher ?

Le silence fut un tantinet trop long.

— Mais de quoi est-ce que tu parles, putain ?

Ça a failli, espèce de sac à mensonges de merde.

— Rien. Écoute, retourne à tes moutons.

Levine raccrocha violemment.

Comment se fait-il que tout le monde me raccroche au nez ce soir ?
Il appela Graham.

— P'pa !

— Fiston...

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Rien du tout.

— Et dans le bureau d'Ed ?

— Itou. Si nous avons déjà traité le cas Allie Chase, il n'en existe plus aucune trace.

— Bon... merci quand même.

— De rien. Tu pars quand ?

— Demain. Après-demain. J'attends certains trucs d'Ed.

— Tu m'en veux pas si je retourne me coucher ?

— Fais de beaux rêves.

Il s'empressa de raccrocher, juste histoire de briser le mauvais sort. Puis il fouilla son réfrigérateur jusqu'à ce qu'il trouve une cannette de bière cachée dans le fond. Il la décapsula et but presque la moitié cul sec. Peut-être que s'il passait chez Diane, exhibait sa belle petite gueule triste, peut-être qu'elle l'inviterait à entrer. Mais probablement pas. Il termina sa bière et alla se coucher.

Le téléphone le réveilla à l'aube.

— Réveille-toi, tête de nœud, lui dit Levine.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien, fit Ed.

Et il raccrocha.

Vers midi, on sonna à la porte. Neal faisait le café ; du noir, du fort, pour gueule de bois. Le genre de café qui vous réveille jusqu'au bout des ongles. Il ne fut pas ravi-ravi d'entendre la sonnette. C'était peut-être Diane, mais probablement pas. Il envisagea de ne pas aller ouvrir, jusqu'à ce que la sonnerie reparte de plus belle, dans le genre mitrailleuse, comme si quelqu'un s'appuyait sur le bouton.

Ce quelqu'un était Joe Graham.

— Debout, debout, dit-il quand Neal ouvrit la porte.

Sans attendre d'y avoir été invité, il entra, sentit l'odeur du café, alla se chercher une tasse dans le buffet. Il l'examina avec attention.

— Elle est propre ? demanda-t-il.

— Je l'ai lavée moi-même.

— Bon, je prends le risque.

Il se servit du café, trouva le lait, le sucre, et ajouta une bonne dose de chaque. Puis il servit une autre tasse de café – noir, sans sucre – et la posa sur le comptoir. Il leva sa tasse pour porter un toast.

— Bonne voyâââge, dit-il, en français dans le texte.

— Tu sais quelque chose que je ne sais pas ?

Neal but une gorgée de café et crut une fois encore en la possibilité d'un Dieu tout-puissant et miséricordieux.

— Je sais beaucoup de choses que tu ne sais pas, fiston. Entre autres, que tu pars ce soir à huit heures.

Il sortit un lot de tickets de la poche de sa veste et le lança à Neal.

— Je sais aussi qu'un certain Simon Keyes – tu es bien assis ? C'est un guide de safari – t'attendra à l'aéroport. Il sera parti presque tout l'été. Tu pourras utiliser son appart' pour la désintox de la petite.

— Un guide de safari ! Ça devient bizarre, Graham.

Neal entama sa deuxième tasse de café.

— Il a servi de guide au Big Boss une fois. Un Ami de la Famille, pour ainsi dire. Devine ce que je sais d'autre.

— Au nom de la décence, je ne...

— Tu dois ramener la petite le 1^{er} août au plus tard.

— À une heure particulière ?

— Je suis sérieux.

— Et moi donc.

Graham écrasait sa main en caoutchouc dans sa main naturelle, comme il le faisait toujours quand il était inquiet.

— Ce café n'est pas trop infect. Je suis surpris. D'un autre côté, ils ne tiennent pas spécialement à ce qu'elle revienne avant le 1^{er} août.

— On devrait voir les enfants et pas les entendre ?

— C'est un peu ça.

Ouais, un peu ça, songea Neal. John Chase marche sur des œufs et il croit qu'il est le seul à le savoir. Il veut qu'Allie revienne juste le temps de jouer son rôle dans La petite maison blanche dans la prairie, mais qu'elle prenne pas celui de chanter My heart belongs to daddy. Il doit avoir très envie de devenir vice-président pour prendre ce genre de risque.

— Aujourd'hui, on est le, quoi, vingt-huit mai ?

— Vingt-neuf.

— Vingt-neuf. Ce qui me laisse environ neuf semaines pour la retrouver, la coincer et la persuader de rentrer, et ces gens veulent tout ça clé en main ? Mince, et si j'échoue ?

La main en caoutchouc était très occupée maintenant, se frottant contre l'autre. Ça non plus, Graham n'aimait pas.

— Si tu ne la ramènes pas à la date... laisse tomber, dit-il.

— Laisse tomber ?

Graham haussa les épaules. Un geste éloquent, la conclusion d'une méditation zen.

— Ah ouais, d'accord, dit Neal. J'ai compris.

Allie est utile pendant quelques jours – si c'est les bons jours. Autrement, on la laisse où elle est.

— Puant, hein ? fit Graham, polissant sa main en caoutchouc.

— Autant que pendant une grève des éboueurs en plein mois de juillet.

Graham se servit une autre tasse de café. Neal comprit qu'il n'avait pas encore fini de dire les dernières nouvelles.

— Qu'est-ce que tu sais d'autre ? lui demanda Neal.

— Pour ton exam' à ton univer-chie-té. Tu pourras le passer, dit-il, remuant son café avec une grande application. À la rentrée.

Ç'aurait pu être pire, songea Neal. Ils auraient pu tout simplement me radier. Mais la main en caoutchouc se frottait toujours contre l'autre. Il y avait autre chose, et il savait quoi.

— Si je ramène Allie pour le 1^{er} août.

Graham fronça les sourcils, hocha la tête.

Le bruit d'une main qui applaudit.

DEUXIÈME PARTIE

CIRQUE À PICADILLY

À Londres, point de brume. Il faisait soleil et chaud, super-chaud. L'été avait pris une longueur d'avance sur le printemps. Neal quitta l'air conditionné méritant de Heathrow pour se retrouver dans un sauna à ciel ouvert.

— Il fait un peu chaud, j'en ai peur, dit Simon. Si ça continue, ça va tourner à la sécheresse. Au marron monochromatique.

— Je croyais qu'il n'arrêtait pas de pleuvoir par ici, dit Neal.

— Je suis ravi de partir en Afrique : il y fait plus frais, rétorqua Simon.

Neal rit poliment à cette gentille blague, puis l'air pincé de Simon lui apprit qu'il ne plaisantait pas.

— Il fait vraiment plus frais qu'ici. Vous y êtes déjà allé ?

— Non, j'en ai peur.

Simon était un excentrique. Neal lui donnait une cinquantaine d'années, tout en pensant qu'il pouvait en avoir dix ans de plus comme de moins. Il était grand, anguleux, avec une pomme d'Adam qui appartenait à une autre espèce, et il avait la démarche résolue du Britannique que l'on trouve soit attachante soit agaçante. Sous une température avoisinant les quarante-cinq degrés, c'était plutôt le deuxième cas de figure.

Simon portait une chemise rose à rayures, un pantalon vert feuille, une écharpe en cachemire, des chaussettes écossaises bleues, et un genre de mocassins. Le tout couronné par des cheveux gris parsemés de quelques rares mèches brunes, des yeux d'un bleu lumineux, et un nez qui aurait eu sa place sur le Mont Rushmore, eût-il culminé plus haut.

Simon était un ami de Kitteredge, avait servi de guide à Ethan et sa femme pour un safari, et était basé à l'extérieur de Londres. Dans le monde civilisé, peu de chose avait d'intérêt à ses yeux et, par conséquent, on pouvait compter sur lui pour ne pas révéler l'histoire d'Allie Chase. Il serait l'hôte londonien de Neal.

— Je pars dans une semaine, mais ça devrait nous laisser du temps. J'ai cru comprendre que j'allais vous servir d'expert local. Vous faites une sorte de chasse à l'homme ou quelque chose dans le genre.

— Une chasse à la fille, en l'occurrence.

— Ah oui ? Bravo, fit Simon, en riant.

Il le précéda dans le labyrinthe des parkings comme s'ils étaient en retard pour un déjeuner avec la reine Herself. Il s'arrêta une fois devant une décapotable gris métallisé, capote baissée.

— Ceci, annonça-t-il avec un geste d'emphase, est une Gordon-

Keble.

— Sympa, dit Neal, un peu gauchement.

Ses connaissances en matière d'automobiles se limitaient à savoir qu'elles étaient munies d'un volant et de quatre roues – enfin, tant qu'elles n'avaient pas passé une nuit dehors dans son quartier.

— Il n'en existe que treize au monde, poursuivit Simon avec une timide fierté. J'en possède trois.

— Super.

— C'est l'un de mes vices, lâcha Simon, comme s'il confessait avoir eu des rapports sexuels avec des Chinoises de douze ans déguisées en religieuses.

— Quels sont les autres ?

— Les autres voitures ?

— Non, vos autres vices.

— Vous verrez ça, répondit Simon, très sérieux. On emmène la Keble en ville ?

Simon jeta l'unique sac de Neal dans le minuscule espace à l'arrière et Neal s'installa, se calant dans son siège en ayant l'impression d'être, au moins, à cinq centimètres au-dessus du sol.

Simon mit le contact et la petite voiture prit vie avec une énergie démoniaque. Neal eut l'effrayante impression que la Gordon-Keble n'attendait que ça ; elle était secouée de vibrations sadiques que Neal sentait de la plante de ses pieds à la pointe de ses cheveux. Elle grognait comme un loup approchant des brebis, comme le pire des voyous qui serait de sortie.

— Une sacrée impression, hein ? demanda fièrement Simon.

— Ouiiii.

De la terreur, ouais.

Simon conduisait comme s'il savait quelque chose en physique qui aurait échappé à Einstein et aux desseins de Dieu. Si la nature détestait les vides, il était clair que Simon les abhorrait, se précipitant dès qu'il le pouvait pour combler le plus petit espace qui se faisait jour dans la circulation dense et rapide. Il filait sur la droite, la gauche, le centre, plus toutes les variations possibles, et la Keble réagissait comme si elle était liée par le sang à son maître.

Neal se tassait au maximum sur son siège et fermait les yeux aussi souvent que l'honneur le lui permettait.

— Pourquoi treize seulement ? cria-t-il pour dominer le souffle du vent, et lutter par la parole contre son envie de vomir.

— Quand Gordon s'est tué, Keble n'avait plus le cœur à continuer !

— Il s'est tué comment ? demanda Neal, s'en voulant, parce qu'il savait que la réponse ne ferait qu'empirer son état.

— Il a braqué pour éviter une grouse et il est passé par-dessus un mur de pierre ! Il a atterri à côté d'une église, dans un

cimetière ! Pratique, ça !

Simon traversa trois files, ignorant un tintamarre de klaxons et de jurons, pour combler un espace de soixante centimètres laissé par une voiture qui s'était déportée. Il accéléra dans un virage à droite assez méchant, fonça dans la descente, freinant juste à temps pour ne pas sodomiser une camionnette de laitier, s'immisça dans la voie fluide, et appuya à fond sur le champignon. La boîte de vitesses couinait comme un opéra chinois.

— J'ai eu trois graves accidents moi-même ! cria Simon, rassurant. Un à Madagascar ! Cloué au lit pendant des mois ! Plusieurs os de cassés !

Tandis que la circulation un peu plus fluide permettait au conducteur de donner libre cours à ses capacités et au potentiel démoniaque de son véhicule, Neal priait pour que la boîte crânienne de Simon n'ait pas fait partie du lot. Pâle, le cœur au bord des lèvres, Neal était collé à son siège par, ça ne pouvait être que ça, la force de gravité, n'espérant plus survivre et appelant à la délivrance d'une immolation rapide. Tandis que la sueur due à l'angoisse se mêlait à celle due à la chaleur et que le démon gris métallisé fonçait toujours plus loin, toujours plus vite, vers une mort flamboyante, Neal Carey rédigeait mentalement une carte postale à Joe Graham : « Cher papa, je m'amuse comme un petit fou. Comme je regrette que tu ne sois pas là ! »

L'appart' de Simon était un premier étage sans ascenseur dans Regent's Park Road, une rue tranquille pas très loin du zoo de Londres : un bon coin pour une planque. Simon était propriétaire de toute la maison mais louait le rez-de-chaussée à un couple de concubins, respectable et gay.

— Après tout, expliquait Simon tandis qu'ils gravissaient l'escalier étroit qui menait chez lui, comme je passe la plupart de mon temps en Afrique, ce n'était pas utile de garder tout pour moi.

Son appart' était petit. Un salon en occupait toute la largeur, côté rue. Il donnait sur une petite cuisine qui, elle-même, donnait sur une chambre et une salle de bains.

Deux portes-fenêtres assuraient la luminosité du salon ; un Clic-Clac flanquait l'une d'elles. Simon posa le sac de Neal au pied du canapé-lit.

— Vous y voici, du moins jusqu'à mon départ la semaine prochaine. J'espère que ce sera assez confortable.

— C'est super, dit Neal.

Là-dessus, il remarqua les murs. Il les contempla, bouche bée, ce qui n'échappa pas à Simon.

— Voilà mon autre vice, dit-il. Les livres.

Tu parles. Des étagères couraient sur tous les murs de la pièce, croulant sous des éditions originales. Au centre de la pièce, une table de jeu résistait de son mieux sous le poids de lourds catalogues. Des livres étaient entassés aux quatre coins et recoins de la pièce. Neal s'avança vers les étagères les plus proches et examina les dos des livres. Beaucoup étaient des récits d'exploration du dix-neuvième siècle – Burton, Speke, Stanley ; tous des éditions originales. Et Neal vit les romans de Fielding et de Smollet.

— Simon, ça c'est fantastique !

Le visage de Simon s'éclaira ostensiblement.

— Vous aimez lire ?

Neal acquiesça, les yeux toujours fixés sur les volumes.

— Qu'est-ce que vous lisez ? lui demanda Simon.

— Cela, justement, répondit Neal, désignant les étagères. En édition poche.

— Vous pouvez toucher, vous savez.

— Non, ça va.

— Ils ne vont pas s'effriter entre vos doigts.

C'était ce que Neal craignait, effectivement – des livres aussi précieux, aussi anciens que ceux-là. Il se dit qu'il serait heureux de

passer toute sa vie dans cette pièce.

— Vous les collectionnez ? lui demanda Simon.

— Je suis un étudiant fauché.

— Je croyais que vous étiez un privé.

— À mes heures, oui, fit Neal avec un sourire.

Et ce n'est pas ça qui rapporte beaucoup, songea-t-il.

— Vous étudiez quoi ?

— La littérature du dix-huitième siècle.

— Un mélange curieux : détective et étudiant.

Un certain nombre de réponses ironiques et désabusées traversèrent l'esprit de Neal, mais il se contenta de dire :

— Ben, les deux impliquent des travaux de recherche.

— En effet.

Rien n'aurait pu obliger Neal à détourner les yeux des bibliothèques.

— Vous avez un auteur préféré ? lui demanda Simon.

— Je fais ma thèse sur Smollett.

— Aah.

C'est ce que me dit tout le monde, songea Neal, et qui signifie : Aah, comme ça doit être chiant.

Simon s'approcha de la bibliothèque et en sortit quatre volumes. Il en tendit un à Neal et attendit, dans l'expectative, qu'il l'ait feuilleté.

C'était une édition originale rarissime, le premier tome des Aventures de Peregrine Pickle.

Neal n'aurait jamais cru voir ces volumes un jour, et voilà qu'il en tenait un entre ses mains.

— Simon, c'est une édition originale.

— La version non expurgée de 1751, fit Simon, tout sourire. Mais c'est mieux que ça encore.

D'un mouvement du menton, il encouragea Neal à examiner l'ouvrage.

— Des notes manuscrites dans les marges...

Neal les regarda de plus près. Il n'en croyait pas ses yeux, mais ça lui semblait bien être le griffonnage de Smollett. Il regarda Simon, l'air interrogateur. Celui-ci fit oui de la tête, enthousiaste.

— De Smollett lui-même. Génial. Des remarques acerbes sur les vraies personnes dont il faisait la satire, des petits apartés, en quelque sorte.

La main de Neal se mit à trembler.

— Simon, dit-il, est-ce que c'est...

— LE Pickle, oui.

— On n'était pas sûr qu'il existait.

— Moi, j'en étais sûr, fit Simon, avec un petit rire satisfait.

— Cela doit valoir...

— Je l'ai payé dix.

— Mille ?

— Oui.

— Livres ?

— Oui.

Neal déglutit avec peine. Les notes contenues dans ces quatre volumes faisaient sa thèse. Que diable, sa carrière même... Il rendit le livre à Simon.

— Vous pensez, je pourrais le revendre pour vingt mille livres ou plus. Je devrais, en fait. Je n'aime pas vraiment Smollett, soit dit sans vouloir vous vexer.

— Non, non.

Seuls une poignée de gens aimaient Smollett. Le professeur Leslie Boskin, de la Columbia University, était l'un d'eux.

Simon posa les volumes sur le lit de Neal.

— Je connais un collectionneur, Arthur Ducon Kendrick... Sir Arthur Ducon Kendrick, qui se doute que j'ai ces volumes. Il serait prêt à payer des sommes fabuleuses, vous savez.

— Pourquoi ne pas les lui céder ?

— Cette ordure n'aime pas les livres, il aime les posséder. Il les considère comme un investissement. Il n'en est pas digne, rétorqua Simon, rouge de colère. En fait, vous êtes l'un des rares qui savent que je les possède. Un des rares qui savent que ces volumes existent bel et bien.

— J'en suis très honoré.

— Vous aimez les livres, ça se voit. Je vous souhaite d'avoir le temps de les feuilleter pendant votre séjour.

Et moi donc, songea Neal.

— En fait, dit Neal, je dois partir. Je suis attendu à mon hôtel ce soir.

Simon prit un air déçu.

— Oh, fit-il, j'espérais que nous aurions l'occasion de parler livres. Je pars pour ma maison de campagne demain à la première heure. Juste pour deux ou trois jours avant mon départ pour l'Afrique. Vous êtes sûr que vous ne préférez pas m'accompagner ? Vous ne devez pas être si pressé que ça.

— J'ai bien peur que si.

— Dommage. Ma maison se trouve dans les landes du Yorkshire. Une ancienne maison de berger, en fait. Le calme absolu. On y entend les battements de son cœur. Je vais laisser un plan au cas où vous changeriez d'avis.

— Merci.

— Restez au moins dîner. On pourra parler livres.

Le dîner consista en un steak plus nerveux que la fesse d'un

jockey, des légumes verts bouillis et fades, des pommes de terre, des fruits en conserve, un vin rouge si épais qu'on aurait pu marcher dessus et une conversation entièrement consacrée aux livres. Neal trouva que, l'un dans l'autre, c'était délicieux. La seule chose qui aurait pu l'améliorer eût été la présence du professeur Leslie Boskin.

— Les universitaires parlent du *Pickle* depuis des années, mais je ne pense pas qu'il existe vraiment, dit le professeur Boskin, faisant des moulinets avec sa cigarette.

Il fumait comme un pompier quand il s'excitait, et il s'excitait toujours quand il parlait de Smollett.

Neal Carey l'écoutait, fasciné. Il était en fac à l'époque, et avait choisi la littérature britannique comme dominante. Boskin était une star universitaire. Neal avait choisi la Columbia University pour deux raisons : selon les instructions des Amis, et à cause du professeur Leslie Boskin, le spécialiste américain du roman anglais du dix-huitième siècle. Une autorité à trente-sept ans, il était sorti d'une obscure ville sidérurgique de Pennsylvanie pour remporter une bourse pour Harvard, qu'il exploita à Oxford. Son premier livre, *Le roman et le nouveau lecteur*, redéfini le domaine. Il était un vrai gentleman du dix-huitième siècle : il réglait ses factures, payait sa tournée, et croyait avant tout au caractère sacré de l'amitié. Un de ses amis était Ethan Kitteredge qui, sur le pont de l'Haridan, avait raconté à Boskin la vie picaresque de son jeune étudiant le plus prometteur : Neal Carey. Peu de temps après, Boskin invita Neal à dîner chinois. Tous les étudiants en licence d'anglais savaient ce que cela signifiait : une invitation à passer son diplôme sous la protection de Boskin. Deux années de harcèlement, de rudolement, de travail minutieux, de torture lente.

Neal était aux anges. C'était exactement ce dont il avait rêvé. Il se plongeait dans son canard laqué et écouta. Boskin était parti sur sa lancée. Ses yeux noirs étincelaient.

— Vous voyez, Smollett a dû se battre des années pour se faire remarquer. Il souffrait d'un complexe d'infériorité aussi fort que celui d'une mule qui se retrouverait à une convention du Parti démocrate. Il était écossais, et sans grande instruction... à cette époque, on situait les chirurgiens assez bas sur l'échelle sociale. Aussi, quand son premier roman, *Les aventures de Roderick Randon*, parut, il crut qu'il serait accepté par les cercles littéraires de Londres.

Boskin s'interrompt, le temps d'étaler de l'émincé de canard aux prunes sur sa crêpe et de boire une gorgée de Tsingtao.

— Mais ce ne fut pas le cas. Johnson, Garrick, et compagnie le snobèrent. C'est alors qu'il leur servit *Les aventures de Peregrine Pickle*. Une satire très caustique. Sans parler des mémoires de lady Vane qu'il y insère juste pour le plaisir de mettre le feu aux poudres. Imaginez un peu, le soi-disant journal intime d'une femme de la haute société qui ne parle que de ses baisers ; et tout le monde qui se

demande d'où Smollett tient ces cochonneries. Et Pickle obtient un succès retentissant. Le public adore ! Et Smollett est accueilli par la bonne société de Londres. Johnson, Garrick, et compagnie.

Neal regarda Boskin enfourner une grosse part de la crêpe, la mâcher à toute vitesse, et la faire glisser avec une lampée de bière. C'était vrai, songeait Neal, Boskin préférait parler de Smollett que bouffer.

Boskin reposa sa bière et reprit :

— Mais voilà bientôt qu'il s'en veut de toutes les vacheries qu'il a écrites dans Pickle, aussi quand on lui demande de préparer une deuxième édition, il en coupe la plus grande partie. Mais il garde un exemplaire – un seul exemplaire dans lequel il écrit toutes ses notes : qui est qui, quelles sont les références, et la vérité sur cette lady Vane. Était-elle sa maîtresse ? Tous les détails salés sont-ils vrais ?

Boskin agita ses baguettes dans son Dragon & Phoenix et en ressortit une crevette.

— Et puis Smollett vieillit. Et, comme tout le monde, il boit. Il va en Europe pour sa santé. Il chope une tumeur, aussi grosse qu'une balle de base-ball. Sa fille unique meurt. La vie a raison de lui. Malheureux, ruiné... il finit par clamser en Italie. Mais nous savons de façon formelle qu'il avait avec lui un exemplaire de chacun de ses livres quand il a fait le grand saut. Alors que pouvait faire sa veuve ? Pas d'argent... aucune perspective... pas de part du gâteau.

— Les vendre.

— Exactement ! Tout ce qu'elle pouvait vendre était la gloire de son amour défunt. Aussi a-t-elle vendu toute sa collection, un par un. Et chaque livre a fait régulièrement surface. Sauf son Pickle, le Pickle. Quatre volumes de trésors littéraires. C'est ainsi que la rumeur a commencé. On dit qu'il n'a jamais été vendu à cause des notes dans les marges, toutes les révélations sur Samuel Johnson, Garrick, Akenside et, bien sûr, la très légère lady Vane. N'importe quel collectionneur, n'importe quel dix-huitiémiste donnerait sa couille gauche pour avoir la chance de jeter un coup d'œil à ces volumes. Sauf qu'ils n'existent pas. Vous pouvez finir le canard, si vous voulez.

Sauf qu'ils existent – dans l'appartement de Simon Keyes. Neal les avait tenus en main, des livres qui pouvaient assurer son avenir, sa fortune, et sa liberté. Et il les avait reposés sur leur étagère.

Le Piccadilly Hôtel était aussi simple que son nom l'indiquait. Ni moche ni dénué de charme, mais simple dans le sens où il savait où il se situait : un lieu solide à partir d'où on pouvait faire des affaires, visiter la ville, aller au théâtre, et admirer des vues de Londres. Il offrait de vastes chambres, de grands lits, une cuisine correcte, et un bon service. Au Piccadilly Hôtel, on pouvait sonner pour tout ce qu'on voulait. Le Piccadilly Hôtel savait que les gens descendaient à l'hôtel pour faire des choses qu'ils ne faisaient pas en famille.

Le hall, très grand, datait d'une époque où les gens se rencontraient en société dans les halls d'hôtels. Il comprenait un salon agrémenté de vieilles bergères dont les oreillettes étaient assez larges pour dissimuler Peter Lorre et Sydney Greenstreet, ainsi qu'un bar en acajou raisonnablement foncé où il faisait toujours frais quand il faisait chaud, et chaud quand il faisait frais. Le genre de bar où les hommes n'avaient pas besoin de dénouer leurs cravates pour se sentir à leur aise ; le genre de salon où le barman ne vous dérangeait jamais pour vous demander si vous désiriez autre chose mais vous resservait au moindre regard.

Le hall se terminait par la réception. Le Piccadilly Hôtel avait trop de bon sens pour obliger un nouveau client à chercher ce foutu comptoir, et il s'y trouvait toujours une demi-douzaine de réceptionnistes en veston rouge qui connaissaient leur métier : s'assurer que la chambre était réglée, et y conduire le client. Qui voulait réserver au Piccadilly Hôtel avait toujours une chambre. Ici, la surréservation, ça n'existait pas : ils laissaient toujours deux ou trois chambres inoccupées en cas d'urgence. Au Piccadilly Hôtel, on pouvait rester une nuit comme un an. Le règlement était le même. On réglait sa note et on ne retournait pas sa veste.

Neal tomba la sienne dès qu'il eut mis le pied dans sa chambre, une belle pièce, grande, au sixième étage avec, sur la fenêtre, un petit climatiseur qui faisait un bras de fer contre la canicule. Du pied, il ôta ses chaussures sur la moquette rouge flashy et examina la pièce avec le regard du consommateur. Le papier peint bleu avait la couleur de la mer après la tempête, et aux murs étaient accrochées des gravures représentant des boxeurs hyper-musclés, torse nu, mains nues, en rang sur le ring. Une chambre d'homme.

Le lit avait été fabriqué à une époque où les gentil-hommes ne quittaient pas leurs bottes de cheval pour leurs cinq à sept. Comme l'hôtel, il était grand et solide, et s'assumait comme épicecentre de la

pièce. Une petite salle de bains se trouvait sur la droite. Elle proposait une baignoire ancienne et très profonde, un lavabo correct, des tablettes et des miroirs récents. Une petite fenêtre s'ouvrait en haut du mur, et un acrobate aurait peut-être eu une chance de profiter de la vue sur Piccadilly Circus.

Neal donna au groom un pourboire ridiculement important et le congédia sur un « Comment vous vous appelez, au cas où j'aurais besoin de quelque chose ? ».

Puis il pendit ses vestes avec soin – le blazer tout usage et infroissable en polyester bleu, et le rayé en coton – et ses pantalons d'été. Il rangea ses chemises dans une commode, posa son réveil de voyage à deux sous sur la table de chevet, et quelques livres de poche sur la tablette inférieure. Il répartit son nécessaire de toilette sur la tablette de la salle de bains, sortit plusieurs chemises en papier kraft de son porte-documents et les disposa dans la pièce, puis il posa l'édition anglaise du mois de Playboy et de Penthouse sur le sol de la salle de bains.

Après avoir sonné pour qu'on lui monte une bouteille de scotch et des glaçons, Neal changea de chemise, optant pour une bleue, et choisit une cravate rouge régimentaire. Il la noua, puis défit le premier bouton de sa chemise et desserra son nœud. Il alluma un cigare, tira dessus à grosses bouffées jusqu'à ce qu'il soit allumé et le laissa se consumer dans un cendrier pour qu'il enfume la pièce.

Il donna un pourboire plus que généreux au garçon d'étage, vida trois doigts de scotch dans le lavabo de la salle de bains, et s'en servit une larme pour lui-même. Puis il s'assit avec la photocopie des annonces classées qui avaient attiré Scott Mackensen dans le monde du péché et du stupre, et composa le premier numéro.

Le Tandem Numéro Un se pointa une demi-heure plus tard. Toutes deux étaient plutôt jolies. La plus âgée arborait une chevelure de la rousseur de ses taches, portait une robe verte et des bas résilles noirs plus clichés tu meurs. Sa coéquipière était une dame blonde joliment dodue. Aucune d'elles n'était une de celles qui avaient reçu Scott et son pote. Toutes deux se raidirent quand elles virent qu'il n'y avait qu'un mec dans la chambre.

— Relax, leur dit Neal. Je veux juste parler.

— P'rquoi ? On t'plaît pas, chéri ? demanda la robe verte, qui avait l'air d'en avoir ras le bol des barjes.

Neal leur versa leurs honoraires en espèces, avec ses excuses et ses dénégations.

Le Tandem Numéro Deux était composé de deux brunes, yeux bleus, robes noires, le genre strict, qui acceptèrent les excuses et le fric de Neal avec un ricanement méprisant. Le Tandem Numéro Trois consistait en deux Irlandaises, qui furent ravies d'empocher le fric. Le

Tandem Numéro Quatre était deux Blacks absolument sublimes et Neal était si confus que son refus resta un long moment coincé dans sa gorge. Le Tandem Numéro Cinq se faisait passer pour mère et fille, ce qui, à vue d'œil, était tout à fait possible. Il en vint à se demander quel genre de type partouzerait avec la femme plus âgée et une nana d'au moins vingt-cinq berges fringuée comme Alice dans son Pays des Merveilles à la con. Le Tandem Numéro Six arriva vers une heure, un look d'enfer, un prix d'enfer, mais toujours pas les bonnes. Neal eut quand même la sensation qu'il approchait du but et il leur montra le Polaroid.

— T'es raide, c'est ça ?

— On peut le dire.

— Désolée. Jamais vues. Si c'est ça, on se taille. Tes branché frustration, hm ?

Tu n'en sais que le quart, ma jolie.

Le Tandem Numéro Six proposa de lui faire un numéro d'exhib, s'il voulait. Le Tandem Numéro Sept était deux traves.

Le Numéro Huit, un flic.

Un flic balèze. Ses épaules de déménageur avaient fini par se voûter à force de devoir passer sous des plafonds trop bas et des portes trop petites. À son visage large était assorti un nez en patate. Il avait des yeux de chien policier battu. Des yeux qui regrettaient d'en avoir tant vu. Il portait un costume trois pièces de gabardine et s'entêtait à ne pas suer. Neal lui accorda une petite cinquantaine.

— Je peux entrer ? demanda-t-il en entrant.

— Bien sûr.

Les bons flics prennent tout de suite possession de l'espace, et celui-là était un bon. La plupart des flics vous brandissent leur carte sous le nez, mais ce type-là s'en foutait. Il s'assit et invita Neal à faire de même.

— Je m'appelle Hatcher, dit-il. Je suis du poste de police de Vine Street. Vous savez où ça se trouve ?

Neal s'assit sur le bord de son lit.

— Non.

— C'est en face du Man-In-The-Moon Passage. Vous savez où ça se trouve ?

— Je connais rien ici.

Hatcher hocha la tête.

— Ça se trouve juste après la cuisine et la buanderie. Vous savez pourquoi je vous raconte ça ?

Ouais, ça, je le sais, songea Neal. Tu pourrais me dire tout de suite ce que tu veux me dire, mais tu installes un schéma questions/réponses.

— Pas vraiment, dit Neal.

— Cet hôtel n'a pas besoin d'un flic à demeure parce que je peux être là en deux temps trois mouvements. Je ne travaille pas pour cet hôtel. Je suis un inspecteur de la police londonienne.

— Vous voulez un verre ? scotch, scotch à l'eau, scotch on the rocks ?

— Scotch, merci.

Neal en versa deux doigts dans un verre et le tendit à Hatcher. Puis il se rassit sur le bord du lit et attendit.

— Le personnel de l'hôtel n'a pu faire autrement que de remarquer de nombreuses allées et venues dans votre chambre.

— Je cherche une fille.

— On avait compris.

— Une fille particulière.

— Plutôt particulière, en effet, Mr Carey.

Neal haussa les épaules et s'efforça de prendre un air interloqué. Ce n'était pas très difficile. Il ne s'était pas attendu à ce qu'un flic vienne mettre son grain de sel.

— Et vous l'avez trouvée ? s'enquit Hatcher.

— Pas encore.

Hatcher but une gorgée de son scotch.

— Mais vous avez l'intention de poursuivre votre quête de... du « Sein Graal » ?

— Ui.

Les yeux tristes de Hatcher devinrent un peu plus tristes. Il les baissa vers le plancher avant de les reporter sur Neal. Un vieux truc de flic qui ne surprit pas Neal. Mais ce qui le surprit, c'est qu'il en fut un peu décontenancé.

— Pas dans cet hôtel, mon gars, fit Hatcher.

Neal se leva et se resservit à boire. Il tendit la bouteille en guise de proposition à Hatcher, qui accepta.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il.

— Un peu de va-et-vient nous gêne pas, mon gars. Mais tu les fais défiler à un rythme qui foutrait la honte à un lapin australien.

Neal saisit l'occasion de se bidonner.

— Et alors ? Ce n'est pas illégal ?

— Ce n'est pas convenable.

— Donc ce qui vous gêne, ce n'est pas que des clients fassent monter des putes, mais que ça pourrait nuire à la réputation de l'hôtel.

Hatcher secoua la tête.

— Je me fous que des « clients fassent monter des putes ». Mais je veux recevoir ma part.

Neal sourit.

— Comprenez-moi, Mr Carey, dit Hatcher. Ces contacts par téléphone tendent à supprimer les intermédiaires – les grooms, le

réceptionniste, les policiers en fin de parcours et qui ont peu de chances d'avoir de l'avancement avant de toucher leur retraite... Si, en plus, on nous sucre nos primes d'intermédiaire...

— Que me suggérez-vous ?

Neal vit que le flic était ennuyé de devoir mettre les points sur les i.

— Je vous suggère d'essayer de contrôler un minimum votre libido et, quand le besoin se fait pressant, pour ainsi dire, que vous sonnerez le garçon d'étage.

Et si j'avais envie de baiser, songea Neal, je n'y verrais aucun inconvénient. Mais ma seule chance de retrouver Allie est le téléphone. Il alla ouvrir la porte et dit :

— Désolé.

Hatcher l'ignora.

— Ça vous ennuie si je jette un coup d'œil ?

— C'est votre ville.

— Qu'est-ce qui vous amène à Londres ? demanda Hatcher de la salle de bains.

— Je dois m'occuper de certaines affaires.

— Vous avez été pas mal occupé.

Neal savait ce qui allait suivre.

— Oh, mon Dieu, fit Hatcher.

Et voilà.

Hatcher ressortit de la salle de bains tenant la boîte plastique d'une pellicule photographique.

— Ce n'est pas à moi, dit Neal.

Hatcher mit la main dans sa poche et en sortit une paire de menottes.

— Quoi qu'il en soit, fit-il.

Neal tendit les mains devant lui pour montrer son esprit de coopération et dit :

— Et si je vous disais ce que je suis vraiment venu faire à Londres ?

Hatcher revint une demi-heure plus tard avec la liste des appels téléphoniques passés de l'hôtel.

— Votre Mackensen n'a passé que trois coups de fil de sa chambre.

Ils comparèrent les numéros appelés avec ceux des annonces « Rencontres ». Le onzième correspondait. Neal décrocha le téléphone.

— Plus en service, mon gars. J'ai déjà vérifié.

— Mais le numéro suivant devrait être celui du dealer.

— Exact, mais ça ne nous avance pas beaucoup. C'est celui d'une cabine de Leicester Square.

Ils s'y rendirent en dix minutes. Hatcher désigna la cabine en question. Elle était inoccupée.

— Votre dealer est un malin, dit-il. Les filles savaient qu'elles pouvaient le joindre ici. Possible qu'il y vienne à heures régulières. Différentes cabines à différentes heures. Vous ne me demandez pas mon avis, mon gars, mais je vous le donne quand même. Laissez tomber. Retournez aux U.S. et dites à votre oncle et à votre tante d'oublier leur fille. C'est chouette ce que vous essayez de faire, mais... Même si vous la retrouviez, vous avez plus de chances de finir avec un couteau dans le bide que de ramener votre cousine. Ça vous amènera rien de bon.

— Il faut que j'essaie, fit Neal, avec un brin de pathos dans la voix.

— À votre guise.

— Merci de votre aide.

Hatcher sourit.

— Oubliez ça, dit-il. Au premier sens du terme.

Neal rangea sa chambre. Il ramassa les magazines, les journaux, et les jeta à la poubelle. Il ouvrit une fenêtre pour chasser l'odeur de cigare. Il rinça les verres dans le lavabo de la salle de bains puis se servit un scotch pendant que son bain coulait.

Pas si mal que ça, songea-t-il, allongé dans l'eau chaude. Il n'avait pas d'adresse, mais il avait cette cabine téléphonique, rouge british. Et son emplacement confirmait le récit de Mackensen. Et demain, je ferai le guet. Et je coincerai le dealer. Qui me mènera à Allie.

Super.

Sauf qu'il ne se pointa pas. Comme lors d'une tournée Shakespeare où Hamlet aurait raté l'autobus, le dealer n'était pas sur scène pour le lever de rideau alors que tous ses partenaires étaient en place.

Et donc, Neal l'attendit ; ce qui aurait pu ne pas être trop chiant, n'était cette foutue chaleur. Neal avait pris le pli de dire, comme tout le monde autour de lui, « foutue chaleur ». Dans un pays où l'air conditionné était jugé décadent et où les glaçons étaient comptés en supplément, une température dans les trente-cinq degrés était effectivement un peu rude.

Neal passa de longues après-midi à suer dans le square. Il s'était trouvé un banc qui offrait une vue imprenable sur la cabine téléphonique et les alentours. Il pouvait également surveiller la plupart des pubs, des cinémas et des restos de Leicester Square. Mais un banc sur une place publique est un bien jalousement gardé, aussi Neal mettait-il un point d'honneur à ne pas le monopoliser de façon à ne pas se faire repérer par les poivrots à temps complet, les aficionados séniles des pigeons ou les clodos schizos qui considéraient que le square et ses bancs étaient leur « home sweet home ». Les parcs et jardins publics, bâtis grâce à de fiers protecteurs et protectrices des villes comme d'agréables lieux de promenade pour la haute bourgeoisie, étaient depuis belle lurette devenus l'un des rares habitats pour la lie de la société, un lieu de premier choix où s'asseoir, s'allonger, ou se vautrer. Aussi un pilier de Leicester Square était-il plus ou moins toléré, du moment qu'il ne foutait pas la merde. Gueuler au-dessus du décibel naturel de la ville, faire la manche en chahutant le touriste, dealer de la came de façon trop visible, ou brandir une arme pour revendiquer son coin du banc, étaient quelques-uns des délits susceptibles de froisser la sensibilité de la police locale. Les placides bobbies de Londres, ces légendaires parangons de patience et de civilité, pouvaient très bien entraîner le récidiviste dans une ruelle ou sous un porche et lui faire une tête au carré. L'application judicieuse de coups de matraque contre un tibia avait tendance à décourager le récidivisme. Parfois, un cas difficile exigeait un passage à tabac plus complet et le plus novice des flics ne tardait pas à se rendre compte qu'un séjour à l'hôpital permettait d'éloigner un emmerdeur de son secteur pendant plusieurs semaines d'affilée. Neal ne fut pas surpris de découvrir que les flics de Londres avaient leur propre version de la technique chère à leurs alter ego de New York du « Vous permettez, monsieur... », par laquelle un policier fait lever les bras de l'étudiant très haut au-dessus de sa

tête, étirant le fin faisceau de muscles de la cage thoracique. Là, son partenaire administre la leçon selon un des deux modes : s'il veut juste faire comprendre son point de vue, il frappe les côtes de son étudiant avec le gros bout de sa matraque, lui coupant instantanément le souffle et lui offrant quelques instants d'une douleur aiguë, encore que temporaire ; mais si le professeur veut que son élève ne vienne plus en cours pendant plusieurs jours, il fait un swing avec sa matraque digne d'un coup droit de Jimmy Connors à Wimbledon, fêlant les côtes de son étudiant. Dispensé de cours.

Aussi Neal prit-il soin de ne pas se faire remarquer, ce qui était de toute façon plus ou moins son rôle dans la vie, et lui venait donc naturellement. Quiconque se donne du mal pour passer inaperçu finit à tous les coups par attirer l'attention sur lui. Ceci est particulièrement vrai dans la rue où les habitués ont des antennes sensibles au moindre frémissement, au moindre geste anormaux. La seule façon de passer inaperçu est de rester en évidence. Ainsi, les gens ne nous voient pas.

— Ça remonte à l'époque des cavernes, avait expliqué Joe Graham au cours d'un des interminables cours d'anthropologie qu'il avait donnés au jeune Neal, quand nous agissions selon la théorie que ce qui ne bouge pas ne pouvait pas faire de mal. C'était faux, évidemment, mais c'est ce qu'ils pensaient, parce qu'ils étaient pas très malins. Ils avaient à peu près le même Q.I. que les douaniers. Bref, en tous les cas, ils pensaient : si ça bouge pas, c'est que c'est un rocher. Et si ça bouge, c'est que c'est un machairodus ou un truc dans ce goût-là qui peut nous bouffer. C'est pourquoi, jusqu'à aujourd'hui, les gens ne voient que ce qui bouge. Assis, immobile, ils te voient pas. Montre-moi un machairodus qui peut rester immobile, et je te montrerai un tigre obèse.

Et un tigre qui se fait chier, songea Neal. L'ennui est le plus fidèle ami du détective. Il ne s'éloigne jamais trop longtemps et revient toujours. Neal se marrait quand il voyait une série policière à la télé, qui était faite de douze minutes de pub et de quarante-huit minutes d'action. Il savait qu'elle aurait dû consister en douze minutes de pub, quarante minutes de monotonie stupéfiante, sept minutes et cinquante secondes de paperasserie et dix secondes de ce qui pourrait passer pour de l'action, si on n'était pas regardant sur la définition du mot.

Non que l'ennui soit nécessairement une mauvaise chose. Lors des rares occasions où les événements se précipitaient – quelqu'un sortant un couteau, ou pire, un flingue – on trouvait que l'ennui avait du bon. Il y avait pire que l'ennui. Mais Neal avait bien du mal à garder cette perspective en vue en ce mois de juin, à Leicester Square, à Londres, durant l'été le plus chaud de l'Histoire connue, à attendre quelqu'un qui ne venait pas, et qui ne viendrait peut-être

jamais. Quelqu'un qui avait peut-être passé une soirée avec Allie Chase puis l'avait remise sur son chemin pas si droit que ça. Quelqu'un qui, en l'occurrence, était le chaînon manquant d'une chaîne hyper-fine.

Attendre, tandis que l'horloge tictaquait lentement et que le calendrier piquait un sprint. Neal avait réussi à s'épargner Einstein, mais il avait quand même entendu parler de la relativité. Les minutes se traînaient, les heures se figeaient, mais les jours défilaient devant lui comme des taxis sous la pluie. Mai s'était achevé, juin avait déjà une semaine d'avance, et Neal n'était pas plus proche d'Allie pour autant. Et la trouver ne serait que le commencement. L'isoler prendrait du temps, lui refaire une santé aussi, et le temps était une chose marrante : chaque heure semblait durer une semaine, et chaque semaine ne semblait durer qu'une heure. Il avait du temps devant lui et il en manquait. Aux U.S., les Démocrates se préparaient pour leur sauterie d'août, le sénateur Chase signolait son discours, Ed Levine envoyait des fax à Neal demandant des nouvelles, et Neal était assis sur un banc, fonçant au ralenti vers son « dead-line », ou sa date butoir comme on voudra – huit semaines maintenant –, et faisant le décompte.

La chaleur n'aidait pas. La chemise de Neal collait au banc dix minutes après qu'il s'était assis. L'entrejambe de son jean s'accrochait furieusement à ses bûmes, et ses aisselles puaient autant qu'une équipe de terrassiers du Mississippi en plein midi.

Pas le moindre souffle de brise pour rafraîchir l'air immobile et maussade.

Neal restait assis sur son banc pendant deux heures, puis se forçait à marcher pendant une. Covent Garden, Piccadilly Circus, Soho, Chinatown. Certains jours, il allait à la National Gallery et déambulait parmi les centaines d'ados qui traînaient à Trafalgar Square : pas d'Allie.

Mais la plupart du temps, il restait assis, tigre à l'affût. Il arrivait à son banc vers midi. (Le truc bien avec les dealers, c'est leurs horaires. Si vous voulez parler à un dealer avant midi, vous avez intérêt à savoir où il crèche.) Il se laissait tomber sur son banc, s'étirait, et jetait un coup d'œil sur l'International Herald Tribune pour voir les classements au base-ball. Il fallait à peu près cinq minutes pour que les picotements dus à la chaleur commencent le long de ses bras et de son dos, suivis bientôt par des gouttes de sueur qui deviendraient ruisseau, puis cascade. Il s'était trouvé une buvette près de la station de métro qui vendait d'assez ressemblants fac-similés de beignets. Il prit l'habitude de commencer sa journée par une tasse de café noir et un beignet au sucre. Après s'être assuré que les Yankees occupaient toujours la première place, il parcourait les gros titres, puis

roulait en boule le papier qui enveloppait le beignet, le fourrait dans son gobelet vide et jetait le tout dans la poubelle qui se trouvait derrière le banc. Alors, il était prêt à regarder le spectacle. Il commença à savoir ce que les ouvreuses des cinémas devaient ressentir quand le film passait depuis trois mois. Les marchands ambulants installaient déjà leurs étals le long des grilles en fer forgé du square. Ils vendaient l'assortiment habituel de souvenirs à bon marché : de jolies poupées-policiers qui ne passaient jamais aucun fou furieux à tabac, des T-shirts avec Buckingham Palace imprimé dessus, des boutons sur lesquels on lisait LONDON UNDERGROUND – toutes les merdes habituelles. Le préféré de Neal était un T-shirt blasonné d'une carte de métro londonien. Il faillit en acheter un. Il y avait aussi les vendeurs de bouffe et de boissons qui colportaient des cocas sirupeux, des glaces italiennes qui duraient en moyenne trente-quatre secondes avant de vous dégouliner sur les poignets, de grosses barres de chocolat Cadbury qui fondaient encore plus vite et qui se débrouillaient toujours pour trouver le chemin de votre chemise, des cacahouètes salées que seul un débile profond consommerait par un temps pareil et qui avaient un succès fou. Neal aurait tout donné pour... pour un vrai hot-dog made in New York, un de ceux faits à partir de poils de rats, de déchets industriels, de balayures, et Dieu savait quoi d'autre, pour lequel il aurait trucidé la reine avec plaisir. Le truc le plus ressemblant qu'il put trouver fut un petit stand tenu par des Pakistanais qui vendaient un produit que les gens du coin appelaient le « Kébab de la Mort ». Pas mauvais, en fait, sauf que c'était l'équivalent d'un laxatif qui n'arrivait pas à la cheville d'un hot-dog de Manhattan avec moutarde et oignons étalés par-dessus.

Après l'arrivée des marchands, les touristes entraient en scène ; logique, si on y réfléchissait. Il y avait beaucoup d'Américains, mais aussi de jeunes Italiens qui semblaient toujours se déplacer par hordes de trois mille et de petits troupes de Japonais propres accros à la photo. Neal n'avait jamais vu un cliché ethnique avéré, mais c'était le cas avec les Japonais : ils photographiaient tout, et photographiaient tous la même chose, comme s'ils ne savaient pas qu'on pouvait faire plusieurs tirages à partir du même négatif. Neal était fou. Il s'était toujours acharné à éviter d'être pris en photo et voilà qu'à coup sûr, il allait apparaître dans cinq cents albums de photos nippons. Ça n'avait aucune importance. C'était juste une question de principe.

Mais la grande majorité des touristes étaient des Américains. « Mes chers concitoyens », songea Neal, repensant un quart de seconde à Lyndon Johnson. La plupart d'entre eux étaient des gens d'âge moyen qui, voulant voyager sans être dépaysés, allaient dans des pays anglophones. Le Canada, ça allait un moment ; et les voici qui étaient

venus à Londres, et là, mazette, ils étaient surpris. Londres avait beaucoup changé par rapport aux films des années 40. Dans ces grands mélos, les gens n'avaient pas une masse de cheveux violets sur la tête et ne disaient pas « fuck » tous les trois mots. Et puis, il faisait toujours frais et brumeux dans le Londres des films des années 40. Hm, hm.

Et leur agence de voyages leur avait assuré qu'il n'y avait pas de criminalité à Londres. Le crime était l'apanage de ces gommeux, genre Italiens, Français, sans parler des Africains, Indiens et Orientaux – mais pas les Anglais.

Neal était assis, songeant à la criminalité en Angleterre par une chaude journée tout en observant un pickpocket palper son salaire de la semaine grâce à un groupe de touristes isolés qui se baguenaudaient dans le square. Comment se fait-il, songeait-il, que pratiquement la moitié de la grande littérature populaire anglaise ait pour thème la criminalité, et que pourtant tout le monde, Anglais ou étrangers, dise qu'il n'y a pas de criminalité en Angleterre ? La tradition populaire anglaise ne parle que de vol, de meurtre, de Robin des Bois à Dickens pour enchaîner avec Sherlock Holmes et Agatha Christie qui, à elle toute seule, avait pas mal dépeuplé l'aristocratie. Jusqu'à de timides ouvrages historiques qui décrivaient par le menu les flagellations et pendaions sur la place publique, et les déportations en masse vers l'Australie et autres destinations, ce qui n'empêchait pas l'Angleterre de maintenir sa réputation d'ordre public et de civilité. Peut-être, conclut Neal, peut-être s'imaginait-on que l'Angleterre s'était débarrassée de ses criminels par le gibet ou le long-courrier et que tous ceux qui étaient restés au pays étaient génétiquement disposés à respecter la loi. Il songea un moment à cette théorie, puis la rejeta en observant le pickpocket s'approcher d'une nouvelle victime.

Neal songea à quantité de choses tout en observant ses compatriotes se plonger dans la culture de la rue londonienne. Il se demanda combien d'entre eux, hésitant à visiter des pays plus exotiques où les gens parlaient une autre langue que la leur et faisaient vraiment des trucs étranges, se rendaient compte qu'une bonne partie du tiers monde avait émigré ici, dans le bon vieux Londres civilisé ; que beaucoup d'anciens sujets de l'Empire britannique avaient pris le mot « Commonwealth » dans son sens étymologique et avaient décidé d'essayer d'avoir leur part de la richesse commune au cœur de la cité impériale. C'était d'une ironie cruelle, vraiment, considérant le fait que ces Africains, ces Asiatiques et ces Antillais avaient contribué à créer une grosse part de cette richesse commune, au bon vieux temps, dans leurs pays d'origine, où ils achetaient à prix fort les biens de consommation bon marché fabriqués dans les usines de Manchester et de Birmingham et

commercialisés par des firmes londoniennes. Eh bien, le bon vieux temps était révolu depuis longtemps, pulvérisé dans les tranchées de la Marne, le Blitz, et les « vents du changement » qui avaient transformé l'Empire britannique en pays du Commonwealth ou, comme diraient certains petits farceurs, du « Commonpoor ». Neal se demanda combien de touristes pousseraient la curiosité jusqu'à aller voir au-delà des artifices du Londres Mary Poppinssien, dans les quartiers pauvres de Brixton, les taudis de Hill Gate, ou dans la partie de Bayswater Road rebaptisée le « Petit Karachi », ou combien d'entre eux se rendraient au nord de Londres, dans la grande ceinture industrielle des Midlands, où les usines avaient perdu leurs marchés, ou bien plus au nord encore, dans les villes minières noires de suie à côté desquelles leurs cousines de la Virginie de l'Ouest ressemblaient à Opryland, U.S.A. Il se demanda comment un homme de cinquante ans moyennement intelligent pouvait être assez con pour ranger son portefeuille dans la poche arrière de son pantalon.

Autre phénomène qui préoccupait Neal (il faut dire qu'il n'avait rien d'autre à foutre pendant cette mission impossible) était la propension des touristes américains à porter des vêtements qui vantaient les vertus de leurs villes qu'ils avaient payé si cher pour quitter. Il lui semblait que la moitié des gens qu'il observait portaient des T-shirts avec des slogans du genre THERE'S NO PLACE BUT ELKHART OU I LOVE ALBUQUERQUE, ou encore des casquettes de base-ball proclamant leur loyauté à leur équipe locale, ce que Neal, après réflexion, comprenait parfaitement. Après tout, c'était bien lui qui, deux fois par jour, consultait les journaux pour suivre les résultats du base-ball et encourager in absentia l'équipe de Steinbrenner pour qu'elle batte les Pennant, ce qui revenait, Neal était le premier à l'admettre, à encourager les nazis à envahir la Hollande. Il se demanda pourquoi diable il se sentait si supérieur aux touristes qui affichaient leur affection pour leur pays. Merde, songea-t-il, lui aussi préférerait être chez lui. Il se demandait bien pourquoi, cela dit. Il se demandait aussi où pouvait bien être ce dealer à la con. Et qu'était devenue la petite Allie, du temps qui pa-a-sse... Sept semaines déjà, et ce n'était pas fini.

Entre-temps, entre une et deux heures, badauds et vendeurs à la sauvette avaient pris leur place sur scène et, vers deux heures et demie, zonards, alcolos, camés et givrés venaient prendre les leurs, attendant plus ou moins impatiemment que les figurants dégagent.

Vers cette heure-là, Neal quittait son banc et marchait jusqu'à Piccadilly au cas où Allie aurait quitté les rangs des putes pour s'en aller grossir ceux des hippies récalcitrants et des pseudo jeunes baroudeurs fauchés qui se rassemblaient pour s'asseoir comme des

vautours en pierre, autour de la statue d'Éros. Ces jeunes restaient assis, le dos voûté, à se mater les uns les autres, regardant le flot de la circulation, faisant furtivement circuler un joint, hyper-autosatisfaits de leur non-conformité de masse. Pas le genre d'endroit pour Allie, la non-conformité individuelle étant plus à son goût et dans ses cordes. Neal eut pitié, pourtant, de ce pauvre Éros, condamné à surveiller une bande de jeunes pour qui le sexe était devenu quelque chose de très banal et de complètement chiant. Ne développerais-tu pas un certain cynisme ? songea-t-il. Il ne s'aimait pas trop en ce moment.

Cette vaine balade lui donna l'occasion de se dégourdir les jambes et de renouveler sa transpiration qui commençait à dater. Son itinéraire le fit passer devant, et trop souvent, par un Wimpy Bar, qui éveilla des souvenirs mélancoliques de Chez Nick. Il apprit à ingurgiter les morceaux de carton que les Anglais appelaient un hamburger avec moutarde (avec supplément), ketchup (idem), et sel (offert à titre gracieux) avant de l'ingurgiter avec des « frites », dénomination que les Brits donnent à leur fac-similé huileux de la spécialité belge.

À la fin de la première semaine, il avait un peu modifié son itinéraire. Il descendait St. Martin's Lane, passant devant les sempiternelles manifs devant l'ambassade d'Afrique du Sud, et gagnait Trafalgar Square. Il jetait un coup d'œil sur la masse des touristes et les groupes scolaires agglutinés autour de la colonne Nelson. Ce bon vieux lord Nelson qui, en gagnant la grande bataille navale de Trafalgar, sauva l'Angleterre des griffes napoléoniennes et accorda à tous les Anglais le droit de rouler du mauvais côté de leurs foutues routes. Puis, Neal traversait la place, prenait par Whitehall Street où il se frayait un chemin parmi la foule qui cheminait sur l'étroit trottoir, puis via les casernes de la Garde à cheval, puis par Horse Guards Road et dans St. James's Park.

S'il était un endroit de Londres que Neal, même dans ses plus grands moments de xénophobie, devait admettre qu'il adorait, c'était St. James's Park. Là était le refuge. Bâti autour d'un superbe lac artificiel, le parc était l'oasis de la distinction portée à son plus haut degré. Les tours de Buckingham Palace se dressaient au loin par-dessus les quelques centaines de variétés d'arbres. Neal déambulait, oui, c'est le mot, jusqu'à une grande buvette qui proposait du thé, des sandwichs, des pâtisseries, et ça ne l'ennuyait même pas de devoir faire la queue pour acheter sa tasse de thé, deux ou trois beignets au sucre ou, peut-être, un sandwich au jambon, avant de se rendre au bord du lac. Là, il louait une chaise pour dix pence et lançait des miettes de beignets ou de pain aux canards, dont le nombre de variétés était stupéfiant. Il était certain qu'il aurait

remarqué Allie Chase si elle avait traversé le lac sur le dos d'un des énormes cygnes noirs qui glissaient sur l'onde devant lui mais, sinon, il oubliait complètement cette affaire.

Sur un kiosque à musique non loin de la buvette, un orchestre militaire jouait des airs de comédies musicales ou d'opérettes à un public réparti sur des chaises en osier ou en train de pique-niquer sur la pente herbeuse. Neal, qui détestait les orchestres militaires, les comédies musicales et l'opérette, se prit d'affection pour ces concerts quotidiens et fut navré quand l'IRA fit sauter le kiosque à musique plus tard cet été-là, mettant une note finale aux concerts et tuant deux soldats.

Voilà bien la bonne vieille Angleterre, songea Neal, ou du moins voilà ce que, selon lui, l'Angleterre aurait pu être ou aurait dû être. Les touristes allaient surtout à Hyde Park, alors que St. James's Park était plein de nounous poussant des landaus ou surveillant des bambins, de fonctionnaires des ministères du proche Whitehall pendant leur pause-déjeuner et de retraités pour qui une promenade en ce lieu était la routine quotidienne.

Une fois qu'il avait fini son thé, Neal allait parfois se promener au nord, jusqu'au Mail puis jusqu'à Waterloo Place et Regent Street et, de là, jusqu'à Piccadilly. Ou bien il optait pour le sud jusqu'à Horse Guard Road, Great George Street, Bridge Street, un salut à Big Ben et, de là, la longue balade le long de Victoria Embankment.

Ce large quai de la Tamise était l'ancre de quelques vagabonds et de quelques jeunes, mais il ne lui offrit jamais Allie Chase. Qu'à cela ne tienne, il en fit quand même une promenade habituelle. Neal préférait l'inutilité active à l'inutilité passive, même s'il trahissait le concept de Joe Graham du tigre repu et heureux.

Il retournait à Leicester Square vers quinze heures trente, seize heures, refaisait le tour du décor, puis se blindait pour l'épreuve du métro. Tous les après-midi, il faisait la tournée de plusieurs stations de métro à l'heure de pointe. Même des zonards amateurs, indépendants, pouvaient se faire du beurre dans une métropole aux heures d'affluence, s'ils avaient un tant soit peu de jugeote et une jolie petite gueule. Allie avait l'une et l'autre, aussi Neal se lançait-il dans un périple de deux heures de Leicester Square à Piccadilly, puis il prenait la Bakerloo Line jusqu'à Charing Cross – où il faisait son petit tour dans l'immense gare – puis il continuait jusqu'à Embankment, et de là il prenait la Circle Line jusqu'à Victoria Station, Sloane Square, South Kensington et Gloucester Road. Puis, c'était la District Line avec un petit crochet par le lugubre Earl's Court puis continuer jusqu'à Notting Hill Gate, où il espérait ne pas la trouver, puis plus au nord jusqu'à Paddington, où il rattrapait la Metropolitan Line, allait jeter un rapide coup d'œil dans Baker Street –

ce qui lui ramenait toujours Sherlock Holmes en mémoire (peut-être serait-il capable de localiser Allie, lui) –, et jusqu'à King Cross, où il prenait l'interminable correspondance souterraine parmi la foule des banlieusards pour reprendre la Piccadilly Line, jeter un coup d'œil à la station Covent Garden, puis revenir à Leicester Square.

Le tout avec le faible espoir que la jeune Allie utilisait une variante de la grosse arnaque « J'ai perdu mon porte-monnaie et i'm'faudrait de l'argent pour rentrer chez moi » qui était le grand classique universel de la manche.

Ça avait tendance à mieux marcher aux heures de pointe, quand il y avait beaucoup plus de bons samaritains potentiels à arnaquer et quand on était moins repérable par les voyous qui contrôlent ce commerce prospère qu'est la mendicité. Une mendiante rapide peut mieux se faufiler au milieu d'une foule dense et se faire pas mal de blé même si elle est infoutue de slalomer au milieu de la circulation.

Bon, il existe un grand nombre de stratégies dans cette arnaque dont le choix dépend de votre courage et des moyens dont vous disposez pour vous habiller. Si vous êtes vraiment fauché, autant que vous demandiez pour un ticket de métro – de la ferraille, quoi – à une station près de chez vous, parce que personne n'avalera que vous habitez en banlieue et que vous manquez d'argent pour regagner vos pénates. Mais si vous arrivez à dégoter de plus belles nippes, vous pouvez tenter votre chance au coup du gros ticket, surtout si vous avez le culot de tenter le sempiternel : « Je n'habite pas en ville et il me faudrait cinq ou dix livres pour rentrer chez moi et voici ma carte d'identité avec mon nom et mon adresse et je vous renverrai l'argent dès que j'arrive. » Le plus extraordinaire dans tout ça, c'est qu'il existe encore de par le monde des gens pour croire à cette histoire et refiler du fric. Si vous êtes ado et que vous voulez essayer ça, tapez les bonnes femmes qui ont l'âge d'avoir un gosse du vôtre car elles ne voudraient pas voir leur enfant en rade dans la grande méchante ville et ont peur de ne pas vous donner de l'argent.

Ou bien vous pouvez vous en tenir au sempiternel : « T'aurais pas de la monnaie ? », mais vous devrez aborder un bon paquet de potes avant d'en trouver un qui paie. Bref, les gens préfèrent se faire avoir, même s'ils se doutent qu'ils se font avoir, parce qu'ils veulent que vous en fassiez un peu pour l'argent. Ou tentez de vous faire une pancarte : sans argent et sans espoir ou encore je suis seul et j'ai faim. Ne jamais oublier de signaler deux mauvaises conditions sur votre pancarte. Tout le pathos est dans le « et ».

Mais peut-être qu'Allie ne faisait pas la manche. Peut-être qu'elle fauchait dans le métro ? Neal espérait que ce n'était pas le cas et, d'ailleurs, il n'y croyait pas vraiment. Malgré une idée reçue tenace, le métro est un endroit terrible pour les pickpockets. S'ils

aiment qu'il y ait du monde, ils aiment aussi pouvoir se tirer vite fait si ça tourne au vinaigre. Le métro regorge de trucs genre tourniquets, portillons, escalators, couloirs interminables qui sont autant d'obstacles à un bon sprint. Ajoutez à cela le fait que des tas de banlieusards sont de plus en plus irrités par de plus en plus de retards. Mais l'éventualité qu'Allie gagne son pain quotidien dans le métro envoyait Neal faire son petit séjour quotidien au purgatoire. Ça lui rappelait un sermon où le prêtre avait commencé à leur prendre la tête avec l'enfer, comme quoi c'était là où les assassins, les voleurs, et les luxurieux mijotaient dans une pestilence éternelle. Sur le moment, ça lui avait fait penser au bain de vapeur de Démocratie Club du West Side quand tous les frères Ryan s'y trouvaient. Mais maintenant, il en savait plus long. Neal, qui avait grandi dans le métro de New York, n'était pas préparé à ce qui l'attendait dans celui de Londres.

Poisseux n'était pas un terme vraiment approprié pour l'évoquer. Ni même moite. Il y faisait une chaleur tuante. Une chaleur d'enfer. Une chaleur qui contaminait tout, qui niait l'existence même de fraîcheur. Une chaleur immobile, morose. Comme si elle se confondait avec l'air ambiant. Comme si la fraîcheur de la brise n'était plus que le souvenir de quelque chose qui fut et ne serait plus jamais.

Non qu'il y eût beaucoup de place pour respirer même s'il y avait eu un tant soit peu d'oxygène. L'entassement abominable dans les wagons entamait le légendaire stoïcisme britannique. Les moues hautaines se décomposaient. Et ça, c'était quand le métro roulait. Quand il se retrouvait coincé entre deux stations, comme ça arrivait fréquemment, et qu'une voix polie résonnait au-dessus des têtes, les voyageurs grommelaient comme un seul homme, laissaient pendre leur tête, fixaient leurs pieds, regardaient leur sueur s'égoutter sur leurs chaussures. Puis la rame redémarrait par saccades, ne provoquant que le soulagement de savoir que la fin de l'épreuve était un peu plus proche.

Sauf pour Neal, qui voyageait sans but, et n'atteignait pas le sien en voyageant. Allie ne se trouvait pas dans le métro. Pas trace de brise, pas trace d'Allie. Et plus que six semaines.

Pareilles aux femmes vieillissantes, les villes sont plus belles la nuit. Les lumières du soir adoucissent les outrages du temps. L'obscurité gomme les rides et les flétrissures que toute femme digne de ce nom et toute ville digne de ce nom affichent comme les signes qu'elles ont mené une existence digne de ce nom.

Si, le jour, vivre en ville paraît impossible, la nuit, c'est irrésistible. La nuit, on s'amuse, on dîne, on danse, on drague, on baise. On se fait les yeux doux, on fait l'amour. On a le pied un peu plus léger, et le cœur bat un peu plus vite, et le regard est attiré par

les clins d'œil des néons bleus, rouges, orangés sertis dans la soie noire de la nuit.

La nuit, les gens font des trucs qu'ils n'imagineraient même pas la journée. Ils voient les choses autrement. Le rude devient doux. Le sordide, haut en couleurs. Les putes deviennent des courtisanes ; les racoleuses, des belles de nuit. Les tessons de bouteille qui traînent dans les caniveaux reflètent de jolis éclats de lumière. On a tous un peu du diable en soi, la nuit. On aura toujours le temps de se colleter à Dieu, au matin.

Les aboyeurs se tiennent sur les seuils de Soho, vantant les vertus de la nudité, la nudité complète, des danseuses à l'intérieur. Mais aucune de ces danseuses n'était Allie. Et les videurs gardent les portes de boîtes tape à l'œil, s'effaçant devant les beaux, les bien fringués et les branchés et jetant les autres. Mais Allie ne faisait partie ni des élues ni des maudites. Et les serveurs servaient des plats et des boissons aux couples et groupes élégants qui sortaient des théâtres et investissaient les pubs et les snacks du West End longtemps après le baisser de rideau. Mais Allie ne faisait partie ni des serveuses ni des servies.

De retour sur la place, Neal surveillait la cabine téléphonique et, de temps en temps, il composait le numéro histoire de voir qui répondait, si on répondait. Mais ce n'était jamais ni Allie ni le dealer. Alors Neal continuait sa surveillance ; et la nuit, il surveillait de plus près. Il ne restait jamais assis très longtemps, la nuit, quand l'odeur d'un étranger solitaire et sédentaire risquait d'aller chatouiller les narines des gros prédateurs qui rôdaient dans la nuit.

Neal savait que la nuit, comme tout ce qui était beau, était dangereuse. Les mises, plus élevées, poussaient les gros joueurs à sortir. Et beaucoup trop d'entre eux avaient fait le plein d'alcool et de came, ce qui donnait un sale air à l'imprévisible, et Neal avait horreur de l'imprévisible.

Aussi, Neal patrouillait dans le coin, mais en restant dans l'ombre, celle des recoins, des portes d'entrée, achetant des casse-croûte à la vitrine de snacks, se faisant tout petit derrière des groupes de gens qui vérifiaient les horaires de salles de cinéma, de boîtes de nuit ou écoutaient des musiciens de rues. Il se servait de toutes les ombres et de tous les masques, et autres subtiles conneries que lui avait enseignées Graham, sans s'en remettre à la « protection de l'obscurité ». L'obscurité protégeait tout le monde.

« Tout le monde », c'était bien là le cœur du problème. Les macs relevaient les compteurs, les dealers faisaient leur ronde, les arnaqueurs faisaient marcher le commerce du cul et les body-buildés cherchaient des tantouzes à braquer. Et les bandes étaient dangereuses, prêtes à bastonner à la moindre occasion ; les pires étant

les schizos, car ils n'avaient même pas besoin d'autre excuse que le concert de voix qui résonnait en permanence dans leur tête. Et ils étaient tous de sortie dans le coin.

Sauf Allie. Sauf son dealer. Qui n'étaient nulle part.

Cinq semaines.

Tout ce cirque dura un mois. Neal ne disposait que de son maigre indice et de ses brassées de peut-être. Peut-être que le dealer était tombé et qu'il était en taule. Peut-être qu'il n'avait pas payé ses dettes et qu'il était au fond de la Tamise. Peut-être qu'il avait opté pour une réorientation professionnelle et qu'il s'était lancé dans la science actuarielle. Peut-être qu'Allie n'était sortie qu'un soir avec lui. Peut-être que tout ça était vain.

Aussi Neal se retrouvait-il assis dans sa chambre aux petites heures du jour à engouffrer son plat chinois à emporter, l'arrosant de deux bières tiédasses de l'hôtel, et passant son coup de fil de contrôle à Graham. Lui demander s'il devait laisser tomber et rentrer. S'entendre dire non. Râler pendant deux ou trois minutes et raccrocher. Prendre un bain pour essayer de se débarrasser de la sueur et du sordide accumulés pendant la journée. Ne jamais y parvenir tout à fait.

Puis il envisageait de téléphoner à Diane. Merde, songea-t-il un soir, t'as eu deux femmes dans ta vie et tu les perds toutes les deux. Une que tu ne sais pas où chercher et une qui ne sait pas où te chercher. Super.

Et tu vas bientôt manquer de temps – avec Diane comme avec Allie. Alors téléphone-lui. Pour lui dire quoi ? Tout lui dire sur les Amis et ta fascinante activité professionnelle ? Lui dire que la thèse, tu ne devais plus y penser parce que tu avais raté le sale boulot de retrouver une fille abusée et désabusée et de la ramener à son abuseur de père ?

Alors, il trouva mieux. Essaie de lire. Laisse tomber et bois du scotch.

Jour après jour, nuit après nuit. Et les nuits étaient mauvaises. Pires au fur et à mesure que les jours passaient sans qu'il retrouve la gamine. Les pires souvenirs de l'affaire Halperin se faufilaient dans sa tête quand il essayait de dormir, infectant ses pensées d'images de mort.

Regarde les choses en face, se dit-il. Allie pouvait être n'importe où. Elle pouvait être malade, elle pouvait être blessée. Elle pouvait être rouée de coups, plombée jusqu'aux dents, camée à mort. Aussi morte que le dernier gosse qu'on l'avait envoyé chercher.

De plus en plus souvent, il s'endormait avec l'image d'Allie dans la tête. Et dans sa tête, elle était morte.

Elle avait l'air en super-forme.

Il vit d'abord son reflet en passant devant l'une des brasseries les plus chères de la place. Il leva les yeux et ce reflet attira son regard, lui dévissa la tête. Elle était à quelques mètres de lui, là, de l'autre côté d'une vitre. Et elle avait l'air en super-forme.

Au-dessus d'elle, un plafonnier faisait scintiller ses cheveux blonds et, même dans la lumière chiche de la salle de restaurant, elle semblait éclatante de santé, débordante de vie. Elle riait, riait. Sa tenue, un T-shirt noir à manches courtes enfoncé dans un jean noir lui-même enfoncé dans des bottines noires, lui donnait l'air d'un Peter Pan fille démoniaque. Ses cheveux étaient coupés courts, en échelles. À son oreille gauche pendait une fine chaînette en argent qui lui arrivait presque à l'épaule. Ses lèvres étaient peintes en rouge sang. Elle buvait une bière au goulot. C'était une belle fille qui passait du bon temps. Et plus stone qu'elle, on pouvait pas.

L'espace d'une seconde, Neal crut bien qu'il allait taper à la vitre et gueuler : « Hé, Allie, il est temps de rentrer à la maison maintenant ! » Mais il battit en retraite, trouva une brèche dans le flot de la circulation et observa, étonné que son cœur battît à tout rompre.

Allie était attablée avec trois autres personnes. L'une d'elles était un jeune homme de la stature de Neal. Il portait une barbe de deux jours et un T-shirt hyper-crade qui avait dû être blanc au début de notre ère. Il était déchiré en nombreux endroits et le message **FUCK THE WORLD** avait été grossièrement graffité au feutre sur le devant. Il avait une épingle à nourrice enfoncée dans le lobe de son oreille droite. Il exhibait fièrement une dentition dégueulasse à chaque fois qu'il souriait, ce dont il ne se privait pas, car il ne manquait jamais de réagir avec force aux bons mots de l'autre type, la figure dominante du groupe. Le rire du singe servile. Celui-là ne serait pas un problème.

Une jeune femme était assise à côté de lui. Elle arborait une coupe de cheveux en brosse orange, violette et jaune, de l'eye-liner et du rouge à lèvres noirs et ses seins énormes avaient du mal à tenir dans une veste en cuir noir. Elle était boulotte, ses hanches et ses fesses saucissonnées dans un pantalon en cuir, et Neal n'essaya même pas d'imaginer les rigoles de sueur qui devaient couler là-dessous. Elle avait failli être séduisante mais elle était suffisamment jolie pour le garçon rieur qui était vautré sur elle. Elle pouvait poser problème, songea Neal, mais pas trop.

L'autre type, par contre, posait problème. Il était le leader de la bande. C'était sa table, sa soirée, ses invités ; son Allie.

De taille moyenne, trapu, baraqué – le type rugbyman, il portait un costume kaki clair par-dessus un T-shirt noir uni ; pas de chaussettes sous ses mocassins marron clair. Une pierre minuscule, genre émeraude, ornait son oreille gauche et trois estafilades récentes lui barraient le visage de l'œil gauche à la pommette. Elles étaient à peine cicatrisées et Neal pensa qu'il avait dû se les infliger lui-même. Il buvait un truc qui ressemblait à du gin qu'il sirotait tout en regardant Allie par-dessus son verre, lui souriant. Lui posait problème : ligue majeure.

Il prononça un nouvel exemple de son humour qui expédia Fuck The World dans un nouveau fou rire. La blague était destinée à Allie, et FTW ne se rendait sans doute pas compte que c'était lui la victime.

Un serveur qui en avait sa claque vint à leur table. À son air, Neal comprit que le personnel ne demanderait pas mieux que de foutre dehors ce quatuor punk et, pourquoi pas, de les faire brûler vifs si l'occasion se présentait pour peu qu'ils aient une allumette à portée de main. Seulement ces punks-là avaient du fric, beaucoup de fric. Probable que le gérant avait envie qu'ils aient mangé et qu'ils partent avant que les habitués ne pensent que leur présence n'était pas qu'un mauvais hasard. Les autres clients trahissaient déjà des signes de nervosité, mais étaient trop intimidés pour se plaindre.

Le Costumé commanda pour les quatre.

Neal s'éloigna une minute, histoire de réfléchir. Il se trouvait devant un choix : rester dans l'ombre et les filer, ou bien entrer en scène. La filature était sans doute le choix le plus sage. Il y avait un petit risque que le futé le repère, mais il en doutait. Il pourrait les suivre dans la nuit, obtenir une adresse, et puis se tirer ni vu connu. Mais il y avait le risque, comme toujours pour un filateur solitaire, qu'il se fasse semer et qu'il n'ait plus une autre chance.

D'un autre côté, s'il entrerait en scène sans s'y être préparé, il pouvait tout foutre en l'air.

Il prit une profonde inspiration, joua des coudes à travers les passants, et entra dans le restau. Le maître d'hôtel l'accueillit avec le sourire fermé réservé aux dîneurs en solitaire qui signifie : « Je suis bien obligé de vous donner une table mais vous auriez dû vous installer au bar où, au moins, vous n'auriez pas monopolisé une table à vous tout seul, alors commandez au moins un grand verre de liqueur, S.V.P. » The sourire.

— Une table pour une personne, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur. Si vous voulez bien me suivre.

Neal désigna une table pour deux inoccupée de l'autre côté de l'allée face à Allie.

— Et celle-là ?

— Vraiment, monsieur ?

— Oui, pas de problème.

L'homme haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Il l'installa à la table et lui tendit le menu.

— Bon appétit, monsieur.

Bon, et maintenant ? songea Neal. Allez, petit génie, on enchaîne avec quoi ? Tu pourrais tendre le bras, lui taper sur l'épaule et lui crier : « Chat ! ». Tu pourrais lui expliquer que tu participes à un rallye et que le but du jeu est de ramener une fille de dix-sept ans chez elle, auprès d'un candidat à la vice-présidence, et de gagner vingt mille points, tu pourrais... en fait, sentir son parfum qui était, en l'occurrence, perversément musqué. Tu pourrais comprendre d'un coup comment un pauvre prof de lycée privé a pu...

Calmos, mon gars. Cool. Essuie tes mains moites. Putain, tu n'as fait qu'environ mille filatures et la règle de base est toujours la même : approche-toi, reste proche, et attends une ouverture.

Il étudia le menu. Autant en profiter pour faire un bon repas. Il se décida pour de l'agneau.

— Garçon ! Hé, garçon ! entendit-il le Costumé crier.

À sa voix, il était de l'East End. Mais il parodiait très bien un crétin d'Oxbridge.

— Où sont nos steaks ?

— Sur le grill, monsieur. Vous les vouliez crus ?

— Quand je te demanderai de la merde, je te presserai la tête.

Ses yeux se rapetissèrent. Il n'aimait pas qu'on lui tienne la dragée haute.

— Bute-le, Colin, lui dit Jean-qui-rit.

Un prénom. Colin. Merci, petit Jésus.

— Si monsieur n'est pas satisfait..., commença le serveur.

— Monsieur se tire pas, si c'est ce à quoi tu pensais. Maintenant, apporte-nous not'bouffe. Le service est meilleur dans les Wimpys.

— Et la bouffe aussi.

Jean-qui-rit ne riait plus.

— Dégage, fit Colin.

Jean-qui-rit fit son devoir.

— Et maintenant !

Ce cri fit se tourner toutes les têtes.

— Calmos, Crisp, dit Colin. Il faut faire ça avec art. Bouffe ta salade.

— Sinon je le fais à ta place. Je crève de faim.

Oh, Allie, si tu savais comme j'attendais que tu dises ça... ou autre chose d'ailleurs.

Crisp poussa son assiette devant elle.

— T'as toujours la dalle, toi. Comment ça se fait qu'tu sois pas plus grosse ?

— Mais ouais, Colin, comment ça se fait ça ?

C'était une plaisanterie entre eux.

— Pour rester mince, y a rien de mieux que la came, chérie, dit Colin. Pour bien baiser aussi d'ailleurs.

Nom de nom.

— Vous avez choisi, monsieur ?

Le serveur le fit sursauter.

— Je prendrai de l'agneau, s'il vous plaît.

— Et pour le vin, monsieur ?

— Je vous laisse décider.

— Merci, monsieur.

Colin faisait son numéro devant une salle comble et il adorait ça. Il savait comment doser ses effets pour agacer la foule d'Anglais et de touristes sans que le gérant ne soit en droit de le mettre à la porte. Il parlait juste assez fort pour ne pas se faire oublier des consommateurs. Bien décidé à faire chier la classe moyenne, pas d'erreur.

— Dites, demanda Colin à ses copains et à tous ceux à portée de voix, est-ce que vous avez déjà rencontré un mec à Oxford qui soit pas pédé ?

Crisp tenta de donner dans la surenchère.

— Est-ce que t'as déjà rencontré un mec à Oxford ?

— Pas moi. J'aime pas les pédés.

— Ou bien est-ce que tu détestes les mecs d'Oxford ? demanda Allie.

— Les mecs d'Oxford, de Cambridge, d'Eton, d'Arundel... c'est tous des pèdes. Ce qu'ils font dans le noir sous les draps ferait chialer ma mère.

— Ta mère est morte.

— C'pareil.

— Faut que j'aille aux chiottes, fit Allie.

— Encore ?

— Ça fait un moment.

Décèlerais-je un zeste d'agacement ? songea Neal.

— Alors vas-y.

— Viens avec moi.

— T'es une grande fille maintenant. C'est la porte avec la robe dessinée dessus.

— Tu sais de quoi je parle.

Ils avaient baissé d'un ton. Ça, c'était une affaire privée. Neal vit que Colin n'appréciait pas que son numéro ait été interrompu.

— Plus tard, dit Colin.

— Allez, Collie. Maintenant.

Collie ? Comme Lassie, comme ouah-ouah, vite, vite, Timmy est tombé dans le puits ?

— Allez, s'te plaît ?

Neal regarda les yeux d'Allie. Il n'arrivait jamais à se souvenir si les yeux étaient censés être les fenêtres ou les miroirs de l'âme. Les deux peut-être, comme ces glaces sans tain qu'on trouve dans les commissariats de quartier et les boutiques de luxe.

Le regard d'Allie virait aux larmes, au trouble. Neal aurait pu jurer qu'il était scintillant et clair quand il était entré. Un regard comme ça dans la Soixante-Douzième Rue attirerait tous les représentants des rues environnantes.

Colin reprit les commandes.

— Prends une autre bière.

Les doigts d'Allie se lancèrent dans une imitation de Buddy Rich sur la bouteille. Ses narines, comme on dit dans les mauvais romans, frémissaient. Puis elle enchaîna avec le charme qu'elle tenait de papa et maman.

— Peut-être juste un petit quelque chose pour mon rhume. J'ai le nez qui coule...

Était-ce toujours comme ça ? conjectura Neal. Il avait un pote à la Columbia qui disait que la vie était comme une pile de 45 tours sur le bras automatique d'un pick-up. Sauf que c'étaient tous le même disque.

Colin rendit son sourire à Allie. Le contact avait été établi.

— Ouais, le rhume des foin, y a rien de pire. Je renifle un peu moi aussi.

Il se leva.

— Allons-y, ma puce. Vous deux, vous gardez la table, hein ? Vous pourrez partir quand on sera revenus.

Les toilettes se trouvaient au sous-sol, au bout d'un couloir étroit et obscur. Allie s'adossa au mur du couloir tandis que Colin, faisant écran devant elle, lui tenait la cuillère sous le nez. Elle la cala contre une de ses narines et pinça l'autre avec son index. Elle inhala profondément et garda un moment la tête rejetée en arrière pendant que Colin prenait une autre cuillerée dans le flacon qu'il tenait dans sa main. Allie sniffa et balança doucement la tête d'avant en arrière.

Colin replongea la cuillère dans le flacon pour un petit sniff. Puis il frotta l'extrémité de son petit doigt contre le goulot du flacon et, de sa main gauche, releva le T-shirt d'Allie au-dessus de ses seins. Avec tendresse, il frotta un peu de coke sur chaque mamelon, et se pencha pour la lécher. Allie se mordit l'index et gémit, une fois, tout en glissant une main dans l'entrejambe de son compagnon. Il rebassa le

T-shirt. Ses seins pointaient sous le fin tissu noir.

Colin sourit, et retira sa main.

— Hyper-sexy, ma puce. T'es super. Maintenant sois gentille et remonte. Faut que je chie.

Elle frôla Neal dans l'escalier. Il faillit la prendre par la main. Mais il l'ignora et entra dans les toilettes pour hommes à la suite de Colin.

Pour découvrir que Dieu le lui servait sur un plateau : Colin avait posé sa veste sur le haut de la porte des toilettes.

— Oui, monsieur ? demanda le maître d'hôtel à Neal venu le trouver.

— Quelqu'un a perdu son portefeuille. Je voulais le rendre à son propriétaire.

— Oh, mon Dieu, comme c'est aimable à vous.

Il inspecta le contenu du portefeuille de Colin et réussit à maîtriser ce qui faisait jour en son âme.

— Merci, monsieur. Je vais le mettre là jusqu'à ce qu'on vienne me le réclamer.

Neal retourna à sa table. Colin et compagnie étaient en train de bâfrer joyeusement, la conversation ayant cédé la place à la gloutonnerie. Ils mangeaient comme des porcs, cela dit, histoire d'être à la hauteur de leur look.

Neal trouva son agneau délicieux. Dessert, café, et on verra comment ça va tourner, se dit-il.

Le maître d'hôtel avait manifestement fait part de la bonne nouvelle à ses serveurs qui, sans perdre de temps, dirigèrent Colin vers le chemin de la facilité et de la destruction. Un bon serveur est capable d'accélérer ou de faire durer un repas grâce à quelques mots et inflexions bien choisis, et ces gars-là étaient des orfèvres en la matière. Depuis un moment, ils traitaient Colin comme le Duc des Blancs-Becs, lui proposant les suppléments les plus chers sur un ton qui laissait entendre que les moins que rien pouvaient dire non.

Colin, sous les effets combinés du gin, de la bière, du vin, de la coke, du sexe capiteux, et de l'orgueil pur, opposait peu de résistance.

— Du pudding, monsieur ?

— Un cognac, peut-être, monsieur ?

— Un petit pousse-café, monsieur ?

(Une addition égale au PNB du Paraguay, monsieur ?)

Et, pour finir :

— Votre note, monsieur.

— Merci, chef.

La table était jonchée des détritres de somptueuses bacchanales qui n'auraient pas reniées le sieur Weston et ses dix amis affamés. Crisp punctua cette orgie de gourmets d'un rot retentissant et satisfait de ténor richterien.

Colin essuya les dernières traces de sa troisième mousse au chocolat de ses lèvres et plongea une main dans une poche de sa veste pour y prendre son portefeuille. Il l'y replongea, puis tenta une autre poche, puis ses poches de pantalon, de devant et de derrière.

Il se leva.

Le serveur haussa un sourcil amusé. Cela suffit.

— Y a un enculé qui m’a piqué mon portefeuille.

— Vraiment, monsieur ?

Le maître d’hôtel s’approcha et observa ostensiblement la scène, s’assurant que toutes les personnes présentes regardaient. Ce qui était le cas.

— Un problème, monsieur ? s’enquit-il.

— Le morveux d’une pute à deux sous m’a piqué mon fric !

Le maître d’hôtel sautait presque de joie.

— Nous ne serons que trop heureux d’accepter un chèque.

— J’ai pas d’chèques, moi, bordel !

— Oh, mon Dieu.

Allie eut un petit rire. Un coup d’œil de Colin le coinça dans sa gorge.

— Vous auriez une carte de crédit, peut-être ?

— C’est ça, ouais, il m’a tiré mon portefeuille mais il m’a rendu mes cartes de crédit, brailla Colin.

Crisp se leva.

— Tirons-nous, fit-il. On vient dans un endroit honnête et on s’aperçoit que c’est plein de voleurs.

Le maître d’hôtel ne broncha pas.

— Comment comptez-vous régler l’addition, monsieur ?

— Je vais revenir avec du fric.

— Je crains que cela ne soit pas envisageable, monsieur.

— Je suis tout à fait capable de la payer !

— Avec quoi, telle est la question.

— Avec le fric qu’y a dans mon portefeuille, bordel !

C’était maintenant au tour du maître d’hôtel d’occuper le devant de la scène. Avec des générations de music-hall derrière lui, il balançait parfaitement ses répliques.

— Ah oui... – un, deux, trois – ... bien sûr, votre portefeuille.

Il roula des yeux en direction de son public, ménageant ses effets.

Au tour de Neal. Entrée en scène, côté cour.

— Excusez-moi, mais peut-être veut-il parler de celui que j’ai trouvé ?

Le maître d’hôtel devint cramoisi et braqua sur lui un regard qui l’accusait de trahison. Il hésitait entre bluffer ou non. Il y avait beaucoup d’argent dans ce portefeuille. Neal augmenta la pression.

— Ouais, vous savez bien, le portefeuille que j’ai trouvé dans les toilettes et que je vous ai donné tout à l’heure.

Il accentua son accent popu new-yorkais à l’intention de Colin.

— Quoi ? rugit ce dernier.

Le maître d’hôtel chuinta, sans quitter Neal des yeux :

— Harry, on nous a ramené un portefeuille ?

— Je vais voir.

— Merci, Harry.

— Tu mériterais que j'écrase ta sale gueule en bouillie, mon gars, fit Crisp au maître d'hôtel.

— Laisse tomber, lui dit Colin.

Il dévisageait le maître d'hôtel, mémorisant ses traits.

La coupe en brosse violette et orange faisait le tour de la salle du regard, s'assurant que tout le monde était témoin de sa bonne foi. Allie souriait derrière sa serviette.

Le serveur revint.

— Serait-ce celui-là ? demanda-t-il.

Il jouait aussi bien la comédie que son supérieur.

— Ouais, c'est çui-là, fit Colin, le lui arrachant des mains. Le maître d'hôtel continua son numéro.

— Avez-vous une pièce d'identité, monsieur ?

Colin ouvrit son portefeuille sur une photo de lui.

— Alors, heureux ?

— Ravi.

Colin jeta rageusement quelques billets sur la table.

— Gardez la monnaie, patron.

Puis, s'adressant à la foule :

— Et quant à vous, mesdames, j'espère que ce soir vous vous ferez aussi bien baiser qu'ici ! Allez, venez, vous autres, on se tire.

Suivi de sa bande, il sortit du restaurant.

Ouais, O.K, songea Neal, maintenant que le contact est établi, faut que t'assures. Si tu te contentes de les suivre et si tu te fais repérer, t'es baisé. Ou alors, tu sors par la porte, tu souris et tu leur dis bonjour.

Il laissa un billet de dix livres sur la table et se dirigea vers la porte. Le maître d'hôtel l'intercepta.

— Je vous remercie, cher monsieur, d'avoir restitué le portefeuille de monsieur, dit-il, avec un sourire aussi froid que ses couverts à salade. J'espère vivement que nous aurons l'occasion de vous rendre la pareille.

— Comme me gaver de pâté avec une pelle à charbon ?

— Hmm, quelque chose dans cet esprit-là, oui.

— Ça promet d'être drôle. Maintenant écarter-vous de mon chemin.

— On court après ses nouveaux petits copains, c'est ça, « monsieur » ?

Le maître d'hôtel ne bougeait pas d'un pouce, contrairement à Colin et ses amis. Neal se rendit compte que le serveur servile se tenait juste derrière lui. Était-il agressé par un gang de serveurs retors, nom

de Dieu ?

Neal fit son plus beau sourire.

— Vous savez, en général, les petits connards dans votre genre empêchent les types dans le mien de rentrer dans leurs restaus, pas d'en sortir.

— Nous voulions simplement vous exprimer notre gratitude, « monsieur ».

Tic, tic, tic. Plus les secondes passaient, tandis qu'il parlait à ces trous du cul, plus Allie s'éloignait. Neal se demanda si la police était déjà en route. Oh, puis merde, rien à foutre, songea-t-il. Il sauta au collet du maître d'hôtel, puis il tordit les mains d'un coup sec, pressant son col amidonné contre sa carotide. Le monde devint tout beau tout rose pour le serveur qui piqua du nez sur Neal. Neal le fit tourner sur lui-même, le tendit à son sbire médusé et fonça dehors.

La première étape, se dit-il, est de se fondre dans la foule. T'as pas envie que le serveur fasse un numéro genre « Il est parti par làààà ! » pour les flics du coin. La deuxième étape est de repérer le Petit Colin et ses Frères Perdus avant qu'ils ne disparaissent dans une ville de treize millions d'individus en nage. Alors à toi de choisir, mon gars, à droite ou à gauche en sortant, et en espérant de tout ton cœur que tu fais le bon choix. Neal aurait préféré lécher les cuvettes des chiottes de tout Cleveland plutôt que d'expliquer à Graham et à Levine comment il avait perdu la trace d'Allie Chase qui était assise juste à côté de lui dans un restau. En sortant, il choisit de tourner à gauche et plongea dans la foule de touristes qui avaient envahi la rue.

La plupart des gens ne savent pas comment se faufiler dans une foule, mais il faut dire que la plupart n'ont pas passé toute leur adolescence à filer Joe Graham dans Chinatown les jours de marché ou dans la Cinquième Avenue au moment de Noël. In petto, Neal remercia ce malveillant farfadet tandis qu'il fonçait à travers la circulation, vers Leicester Square, son pari, son va-tout, quant à la destination de Colin. Il savait que les gens en colère marchaient vite et aussi qu'ils avaient tendance à se rendre dans des endroits qu'ils connaissaient pour décompresser. Et Colin était en colère, c'était plus que sûr.

Neal crut apercevoir la tête de Crisp dodelinant à une cinquantaine de mètres devant lui, puis elle disparut. Si Colin arrivait sur la place sans que Neal ait eu le temps de voir la direction qu'il prenait, c'était foutu. Colin pouvait prendre n'importe quelle direction au sud de la place, laissant Neal à son intuition et à une quête désespérée dans tous les pubs du coin. Il pressa le pas, zigzaguant dans la foule. Il se retrouva devant, envisageant de se mettre à courir pour, peut-être, arriver sur la place avant Colin. C'est à ce moment-là que le flic

l'arrêta.

Neal leva les yeux sur l'immense bobby qui lui avait barré la route en jetant un bras devant sa poitrine.

— Doucement, mon gars, entonna le flic. Vous avez envie de vous faire écraser ?

Neal aperçut le bord du trottoir sous son pied et se rendit compte qu'il avait failli s'engager sur la chaussée où des taxis fonçaient. Son cœur ralentit à une allure effrénée tandis qu'il se forçait à sourire et disait.

— Non, monsieur l'agent. Merci.

Il se dit qu'il aurait mieux valu qu'il se fasse réduire en bouillie par ce taxi à la con plutôt que de perdre Colin et Allie, ce qui était justement en train de se passer. Ils devaient être arrivés sur la place maintenant et, à moins qu'ils ne s'y attardent, Neal avait gâché sa dernière chance.

Le feu passa au rouge. Neal traversa la rue et gagna le large trottoir qui formait le côté nord-ouest de la place. Pas de Colin, pas d'Allie, pas de coupe en brosse, pas de Crisp. En fait, il ne pouvait rien voir avec tous les connards qui se trouvaient sur la place. Une seconde, le déplaisant bourdonnement de la panique emplit ses oreilles. Puis il eut une idée « plus rien à perdre ». Il longea le trottoir côté nord, s'éloignant de la place, et monta au premier étage d'un immeuble du coin. Il se retrouva sur le seuil d'une salle de restaurant où quelques tables donnaient sur la place. Il y entra. La salle était comble ; les gens faisaient la queue. Neal se faufila jusqu'au maître d'hôtel. (Si on lui avait dit que sa vie dépendrait tant des serveurs londoniens !)

— Monsieur, fit celui-ci sur un ton qui apprit à Neal que ces gars-là devaient tous avoir fréquenté la même école, peut-être avez-vous remarqué que des gens font la queue derrière vous ?

— Je rejoins des amis, lui répondit Neal, et je suis très en retard.

— Vos amis ont-ils un nom, monsieur ?

Tic-tac, tic-tac, tic-tac.

— Lord et lady Hectare, dit Neal, se dressant sur la pointe des pieds et faisant un signe de la main à un couple âgé attablé près de la vitre.

Le vieil homme, intrigué, lui répondit par un signe peu enthousiaste, mais juste à temps pour que le Cerbère le voie.

— Amenez une autre chaise, voulez-vous ? dit Neal avant que le serveur ait eu le temps de vérifier sa liste de réservations.

Neal pariait sur le fait que le serveur ne faisait pas les quatre cents coups avec des membres de la noblesse, et il se dirigea droit sur la table et s'arrêta devant le couple, lui présentant son sourire le plus engageant.

— Bonjour, fit Neal, tout en regardant par la vitre. Vous ne me connaissez ni d'Ève ni d'Adam, mais j'ai juste besoin de rester ici un petit moment pour regarder par la vitre.

Son regard balaya la place de gauche à droite, du plus loin au plus près, et peut-être...

— Bon, écoutez, disait le vieil homme.

— Exactement, répondit Neal. J'ai cru avoir vu un très rare pigeon Bumbailey se poser il y a quelques instants à peine sur un arbre de la place. Je ne pouvais pas rater cette chance de le repérer et de l'ajouter à ma liste.

— Un pigeon Bumbailey ! s'exclama la femme. Je n'en ai jamais vu de ma vie !

Elle se tourna et regarda par la vitre.

— Sornettes ! fit le vieil homme.

— Je crois qu'il s'agit d'une femelle, en fait. Mais évidemment, je ne l'ai qu'entrapecue.

Les voilà, se dirigeant sans s'arrêter vers la partie ouest de la place, plaçant Neal devant le choix de Hobson. Il pouvait rester là à les regarder s'éloigner hors de portée, ou bien redescendre sur la place en courant pour les perdre de vue.

— J'ai mes jumelles de théâtre dans mon sac, disait la femme.

Neal ne l'écoutait pas. Il ravalait son amertume d'avoir tout gâché pour de bon. Un pigeon Bumbailey mon cul ! Il était sur le point de foncer vers l'escalier quand il entendit les échos de tambourins et de cymbales et vit Colin et son trio s'arrêter net et essayer de faire demi-tour. Trop tard. Un groupe se forma derrière eux tandis que devant eux avançaient les Haré Krishna, au moins une cinquantaine, serpentant vers la partie ouest de la place en ordre parfait. Tandis que les membres de tête commençaient à former un cercle autour de Colin et d'Allie, Neal sourit longuement. Peut-être y avait-il un Dieu, songea-t-il. Haré Krishna, Haré Haré !

— Je crois que je le vois ! s'écria la femme.

Les autres dîneurs commençaient à la regarder.

— Un pigeon Bumbailey, leur expliqua-t-elle patiemment.

— Il faut que je file, dit Neal. Je vous remercie.

Il regagna le foyer.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ? lui demanda le maître d'hôtel.

Neal le gratifia d'un regard empreint de dégoût.

— Ce n'était pas lord Hectare.

Et il sortit pour rejoindre le défilé.

Assez impressionnants ces Haré Krishna, songea Neal, se glissant jusqu'au premier rang des spectateurs. C'est vrai, quoi, on a toujours tendance à penser qu'ils ont une case de vide, mais ils savent organiser

un défilé. Et on pouvait dire que Colin avait l'air jouasse, coincé au beau milieu des figures complexes qu'ils tissaient autour de lui qui, rouge comme une tomate, gardait les yeux fixés au sol tandis qu'Allie s'esclaffait tout en reprenant les chants en chœur.

Neal se faufila à travers la procession chantante, s'arrangeant pour se mettre en travers du chemin de Colin. Il se retrouva à côté de la statue de Charlie Chaplin. N'ayant jamais été du genre à snober un pilier, il s'appuya contre la statue et fit face, regardant les Krishna agiter leurs clochettes, taper sur leurs tambourins et pousser leurs chansonnettes avec un détachement amusé. Suprêmement cool. Cela lui donna aussi l'occasion de reprendre son souffle et d'arrêter de suer à grande eau.

Ce fut lui que Colin vit en premier quand les gens finirent par se disperser. Regardant au-delà du dernier Krishna qui tournait comme un derviche, Colin aperçut Neal, un pied calé contre la statue, qui lui souriait. Colin ne croyait pas aux coïncidences. Dans son job, comme dans celui de Neal, il existe un terme pour désigner ceux qui croient aux coïncidences : les victimes. Il rendit son sourire à Neal et se dirigea vers lui à pas mesurés. Neal ne bougea pas d'un pouce, son sourire ne diminua pas, et ce numéro-frime ne fut pas au goût de Colin. C'était son territoire, ici.

Neal le regarda venir, regardant aussi Crisp arriver vers lui par la gauche. Petite erreur tactique, songea Neal, car on doit toujours miser sur le fait que votre adversaire est droitier et se placer en position de pouvoir lui choper cette main avant qu'elle ait eu le temps de faire bobo à votre boss. À moins, bien sûr, qu'on ait sur soi quelque chose qui ferait encore plus bobo que vous n'hésiteriez pas à utiliser. Neal chassa cette mauvaise pensée de son esprit, n'arrêtant pas de balancer son grand sourire à la gueule de Colin.

Neal tira le premier.

— J'ai bien aimé ton numéro au restau.

— C'est pas un numéro, bouffon.

— Te vexes pas. On fait tous un numéro.

— C'est quoi le tien ?

Il souriait toujours, mais Neal y vit l'énervement transparaître. Il eut soudain envie de chialer et de dire que tout ça était un malentendu. Mais il opta pour :

— Je choue les portefeuilles.

Le regard de Colin vira au froid assassin. Son sourire disparut sous le froncement de ses sourcils. Il secoua légèrement sa tête d'avant en arrière pendant que Crisp attendait l'ordre de faire une tête au carré à Neal. Par-dessus l'épaule de Colin, Neal voyait Allie qui observait la scène avec un sourire sarcastique. Neal savait qu'il pourrait parer le premier coup de Crisp. C'était le deuxième et troisième qui

l'inquiétaient, sans parler de l'éventuelle contribution de Colin. Brillante idée, se dit-il, que de se laisser coincer contre une statue. Très intelligent.

Colin finit par parler.

— Qu'est-ce que t'avais besoin de me dire ça, bouffon ? T'avais réussi un beau coup, le coup de me rendre mon portefeuille et tout ça, alors maintenant pourquoi faut que tu foutes tout en l'air en me racontant ça !

Neal n'en était pas certain, mais il crut bien déceler, dans ce discours, le ton plaintif produit par la dernière goutte qui fait déborder le vase d'une sale journée. Il avait la sensation que Colin était plus embarrassé que furieux et il s'autorisa presque à respirer. D'un autre côté, il avait vu des gens embarrassés faire des trucs vachement vicelards.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse maintenant, hein ? poursuivit Colin. Tu me cherches, là, et je devrais trancher tes mains de voleur, hein ? Pourtant je te suis reconnaissant de m'avoir tiré d'affaire au restau ! Pourquoi que tu te mets dans une position comme celle-là ?

— Je m'emmerde, j'suppose.

Colin le regarda droit dans les yeux. Ou ce gars-là était fou ou c'était le mec le plus cool qu'il ait vu depuis celui qu'il avait vu dans la glace de sa salle de bains ce matin.

— Eh ben, bouffon, commença-t-il, puis il éclata de rire. Si c'est des sensations fortes que tu cherches...

Toujours se méfier de l'hospitalité des cas sociaux. Voilà ce à quoi songeait Neal Carey, en prenant appui contre le mur en brique pour dégueuler ce qui eut pour effet de le refaire saigner du nez.

Ça avait commencé en douceur par quelques demis qu'ils s'étaient jetés dans un pub sympa de Garrick Street. Colin joua l'hôte, présentant Neal à la ronde, commençant par son escorte personnelle.

— J'te présente Crisp, dit-il. On l'appelle comme ça p'ce qu'il bouffe tout ce qui croustille. J'le connais presque d'puis qu'j'suis né, et je crois que j'sais même pas son vrai nom.

— Je joue de la guitare, dit Crisp.

Colin présenta la fille aux cheveux violets.

— V'là sa nana, Vanessa.

— Moi, c'est Crisp que j'arrête pas de bouffer, dit-elle, avec un accent étonnamment bourgeoise.

— Et elle, dit Colin avec fierté, ayant manifestement réservé le meilleur pour la fin, c'est Alice, ta Yankee de compatriote.

Alice ? songea Neal. Alice ? Elle a fait les meilleures écoles d'Amérique et c'est tout ce qu'elle a pu trouver ?

— Enchanté. Tu es d'où ?

Elle ne prit pas la main qu'il lui tendait et ne lui rendit pas son sourire.

— Du Kansas, répondit-elle.

Ses yeux bleus le défiaient de la traiter de menteuse.

— Eh bien, Dorothy, tu n'es plus au Kansas ici.

— 's'appelle Alice et elle vient de Californie.

Maligne Alice, songea Neal. Quoi de mieux pour exciter le fantasma d'un Brit citadin que de se faire passer pour une beach-girl de Californie ?

— J'y suis allé. D'où en Californie ?

Elle n'hésita pas une seconde.

— De Stockton. C'est un trou à rats.

Neal lui sourit. Tu n'es pas mauvaise, Allie, pas mauvaise du tout.

— J'connais pas, dit-il.

Elle ne lui souriait toujours pas. Elle le regardait en face et lui dit :

— T'as rien raté.

J'ai rien raté ? Pousse pas trop, ma belle.

— C'est ma tournée, dit Neal.

Le barman tira quatre Guinness à la pression.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène à Londres, Neal ? demanda Colin. Quel vent te pousse jusqu'à nos terres vertes et plaisantes ?

Un dealer citant Blake ? De plus en plus bizarre.

— Le boulot, répondit Neal.

— Et qu'est-ce que tu fous ?

— J'suis flic.

Colin ne s'étouffa peut-être pas sur sa bière mais il est sûr qu'elle ne glissa pas avec toute la douceur escomptée par lord Ivey quand il brassait son houblon.

C'était marrant à voir.

— J'suis détective privé, fit Neal.

Pas l'ombre d'une réaction de la part d'Allie.

— Tu déconnes ! s'écria Colin.

— Parole de scout. Je suis ici comme garde du corps d'un gars qui est directeur et qui est venu acheter des antiquités, ou j'sais pas trop quoi.

— Et tu t'es dit que tant qu'à faire, tu pouvais arrondir tes fins de mois.

— Why not ?

— Et quand qu't'as vu ma veste suspendue à la porte des chiottes, t'as cru qu'elle appartenait à Jean-Cul Le Touriste...

— Mais quand j'ai vu que c'était à toi, je me suis dit qu'il valait mieux que je le rende.

Voyons un peu la taille de ton ego, songea Neal. Si tu gobes celle-

là...

— T'as bien fait, dit Colin.

... tu te prends pas pour une merde.

— Tout le plaisir était pour moi, dit Neal, zieutant juste assez haut par-dessus l'épaule de Colin pour lancer son sourire le plus charmeur et le plus racoleur à Allie.

— Et toi, tu es d'où ? lui demanda-t-elle.

En voilà une qui ne parlait pas pour ne rien dire.

— « New York, New York, the town so nice they named it twice », entonna Neal en guise de réponse.

Il savait qu'une des erreurs souvent commises par les privés inexpérimentés était de dire un bobard trop énorme pour se couvrir. Rester près de la vérité, il y avait moins de chances de s'emberlificoter dans ses mensonges, surtout quand on en est à tâter le terrain.

— The Big Apple, fit Colin, de son air le plus cosmopolite.

Allie chuchota quelque chose à l'oreille de Colin. Neal n'entendit pas.

— Plus tard, dit Colin.

Re-chuchotements.

— Plus tard, j'ai dit, répéta Colin.

Une trace de mécontentement traversa son visage. Il se tourna vers Neal.

— Alors comme ça, bouffon, t'as envie de sensations fortes ?

— Si t'en as à me proposer.

« Malveillant » est le terme le mieux choisi pour qualifier le sourire de Colin.

— Oh, pour en avoir à te proposer, on en a. Sous quelle forme ?

Il ouvrit sa main. Dans sa paume, des capsules de speed.

Voilà, songea Neal, le moment où dans les séries T.V. le détective privé fofolle trouve une bonne raison de dire non, ou fait semblant d'avaler la pilule et simule les effets. Mais c'est surtout parce que Kellogg sponsorise le feuilleton et n'achèterait pas de la pub si le héros est stone pour un oui pour un non. À moins, bien sûr, que les méchants le plaquent au sol et le gavent de came comme une oie. Flou artistique. Mais là, on était dans la vie réelle – et parfois, le scénario est encore plus retors qu'à la télé, et le flou pas vraiment artistique.

Neal prit une des capsules et l'avalait, déglutissant vaillamment.

— Si on allait au Club ? fit Allie. J'ai envie de danser. Et de danser vraiment !

— Et ton rencart ? fit Colin.

— J'ai encore deux heures devant moi !

— O.K. pour le club, alors.

Le Club était la cave « basic », en encore plus primitif que celles du

SoHo de New York auxquelles Neal était habitué. Si New York était faite pour l'homme de Cro-Magnon, cet endroit était fait pour celui de Néandertal. Il n'avait même pas de nom.

— 'sais rien, bouffon, avait répondu Colin à la question de Neal. On l'appelle Le Club, c'est tout.

Neal n'avait pas le sentiment d'être accepté par le groupe, qui avait un nom : les Fouteurs Assassins. Ils passaient en première partie des vedettes de la soirée : Pas folle la Reine.

— On est dans quel quartier ? cria Neal par-dessus le vacarme.

— Earl's Court ! lui répondit Colin.

Ils avaient joué des coudes jusqu'au bar. Allie, Crisp et Vanessa s'étaient mêlés à la foule des bondissants sur la piste de danse. Ça sentait la bière et la sueur.

Neal but une grande gorgée d'ale, qui lui donna deux choses : la sensation de n'avoir jamais avalé un truc aussi près de la pisse de cheval, et le temps de la réflexion. Cette dernière activité devenait de plus en plus difficile. Presque une nuisance. Le groupe battait quatre cents fois la mesure.

Colin était dans une meilleure forme pharmacologique que Neal, moins stone, aussi les blancs dans la conversation s'étiraient en longueur, comme c'était le cas pour tout à l'Heure Locale Amphétamine. Mais les deux ou trois décennies suivantes donnèrent le loisir à Neal d'observer Allie, qui était quand même le but du voyage, il ne devait pas l'oublier. Une bonne chose à ne pas perdre de vue, ça. Allie se contorsionnait d'une façon frénétique qui faisait craindre que sa tête ne se dévisse de son corps. Elle s'éclatait.

Les Fouteurs – pour les intimes – enchaînèrent avec une ballade romantique sur le thème « baiser à mort, baiser au sang » et le guitariste fit une démonstration de la technique appropriée à grand renfort de coups de reins qui auraient relégué Elvis lui-même à tenter sa chance aux radio-crochets rétro. Le groupe réduisit sa structure harmonique à la simplicité sublime d'un unique accord, ce qui n'était pas dénué de sens, finalement, vu le sujet. La foule en redemandait. Évidemment, la grande majorité du public avait une épingle à nourrice fichée dans l'oreille ou dans la narine, signe d'une certaine résistance à la douleur. Ils suaient sous leur cuir ou leur treillis.

Neal observa Vanessa et Crisp qui faisaient des bonds de Watusis sur la piste bondée. De temps à autre, Crisp distrait un de ses cocélébrants en lui gerbant de la bière au visage, une façon admise de se saluer, semblait-il. Neal chercha Allie du regard et la vit au pied de l'estrade en carton-pâte qui servait de scène. La sueur perlait à ses cheveux blonds tandis qu'elle secouait la tête à un rythme tout personnel.

Lent, un battement lent pour chaque mesure de ce rock and roll frénétique. Allie n'avait pas envie d'un amour à mort et au sang ; elle le voulait lent, et doux.

— Elle est belle, hein ? fit Colin, suivant le regard de Neal.

— Ouais.

— Chasse gardée, Neal.

— Pas de problème.

T'en fais pas, Ducon, songea Neal. Je vais juste enlever ta bien-aimée et lui refaire traverser le grand bleu. Qu'elle le veuille ou non.

Enfin, il fallait bien jouer le jeu.

— Le genre dure à contrôler, quand même, hein ? fit Neal.

— Alice ? Naaan.

Neal lui aiguillonna un peu plus ses couilles mentales.

— Si tu le dis, fit-il, avec un sourire.

Colin serra les dents. Le mac but une rapide gorgée de bière et reposa la cannette avec bruit sur le bar.

— O.K., fit-il.

Il fendit la foule et rejoignit Allie qui se déhanchait en rythme, les yeux clos. Il l'attrapa par les épaules, la redressa et, gentiment, lui souleva le menton de sa main gauche. Elle ouvrit les yeux et lui sourit. De sa main droite, il lui balança une gifle magistrale. Les yeux d'Allie s'écrouillèrent et s'emplirent de larmes.

Neal maîtrisa son impulsion de voler à sa rescousse. Trop tôt pour aller jouer le « preux chevalier », se dit-il. De plus, Colin te tabasserait à mort et ses petits copains piétineraient les restes.

Colin caressait maintenant la joue rougeie d'Allie, puis il se donna de l'élan et la frappa à nouveau, plus fort cette fois, lui dévissant la tête.

Bravo, songea Neal par-devers lui. Jusqu'à présent tu fais de l'excellent boulot.

Il observait Colin qui, immobile, bras ballants, fixait Allie. Elle refoula ses larmes, laissa tomber son menton sur sa poitrine et regarda le sol. Sans relever la tête, elle tendit les bras devant elle. Au bout de deux ou trois secondes qui durèrent une bonne semaine, Colin lui prit les mains et la tira vers lui. Elle se blottit dans ses bras et enfouit son visage dans le creux de son épaule. Ça donnait la chair de poule, mais Neal avait vu pire lors de certains cocktails à Westchester. Pour couronner le tout, Colin chercha Neal des yeux, le trouva, et lui adressa un large sourire. Alice, dure à contrôler ? T'as vu ça ?

Bon, où ai-je déjà vu ce merdier ? se demanda Neal. Ah, ouais, depuis que je suis tout petit. Un mac est un mac est un mac. Viens voir papa. Oups, un mot mal choisi ici.

Il continua à observer Colin et Allie qui s'étaient mis à danser. Après une guérison miraculeuse, elle se mit à bouger au

rythme de la musique. Et comme l'art nul imite la vie nulle, le groupe enchaîna avec un autre morceau, une chanson à texte très hard que son public semblait connaître.

C'était un genre d'hymne. Neal ne comprit pas le titre, mais le refrain disait : « Faut tout cramer, tout détruire, tout foutre en l'air, tout démolir ». La foule le reprenait avec une fougue qui ne pouvait jaillir que d'une conviction profonde et Neal se sentit honteux de la condescendance qu'il éprouva toute la soirée. C'était un chant de colère des dépossédés, un « cri du cœur » jailli de milliers d'années de lutte des classes. Les danseurs tourbillonnaient furieusement, se tamponnant les uns les autres, objets de substitution d'une fureur commune. Je te veux pas de mal, mon pote, mais faut tout cramer, tout détruire, tout foutre en l'air, tout démolir.

La fureur naissante prit de l'ampleur, emportant tout, même Neal, sur son passage. Il ressentit leur colère, la partagea. Colère pour les défavorisés, pour p'pa et grand-p'pa et sa pomme vivant tous du chômedu dans la même cité à la con dans la même rue à la con avec les mêmes voisins à la con sous le même soleil à la con. Colère contre les riches qui vous regardent du haut de leur BBC à la con, de leur accent d'Oxbridge à la con. Alors, faut tout cramer, tout détruire, tout foutre en l'air, tout démolir. Fureur devant tous nos efforts inutiles, quand tous les boulots reviennent à lécher les culs et obéir au doigt et à l'œil, et qui a besoin de leur parti travailliste et leurs plans de redressement sociaux à la con, alors faut tout cramer, tout détruire, tout foutre en l'air, tout démolir.

Neal secoua la tête pour s'éclaircir les idées, et se rendit compte qu'elles étaient parfaitement claires. Personne ne demandait aux Fouteurs Assassins d'être diserts, encore moins de s'exprimer correctement. Et ne ressentait-il pas un peu la même chose ? Une vraie colère contre les nantis dont il devait réparer les conneries pour gagner sa vie ? Dans les salons desquels il s'asseyait et buvait leur scotch quand ils étaient dans la merde ? N'était-il pas leur chien de berger ? Va rattraper ma gosse, Fido, gentil toutou, va ! Tout soudain, il se dit qu'il était un Judas en ce lieu, et la colère monta en lui, et il eut envie de démolir le portrait du sénateur John Chase, de lui dire d'aller se faire foutre, de prendre la maquette du bateau d'Ethan Kitteredge, de la broyer entre ses doigts, et de lui jeter les débris à la gueule, et de lui dire que son éducation privée il pouvait se la foutre où il pensait, et qu'il allait tout cramer, tout détruire, tout foutre en l'air, tout démolir, et il se retrouva à se déhancher, à agiter la tête, à sauter sur place et à pousser les autres danseurs tandis que la musique vibrait en lui et qu'il entendait les paroles sur ta sempiternelle famille puante qui comprendra jamais rien à rien avec son patriotisme à la con pour ce pays putride, agonisant, et ses

interminables enfilades d'immeubles qui forment une prison insupportable, et le Christ, lui, il avait tout compris, putain ! L'ennui complètement abêtissant, stupéfiant, chiant de chiant de tout ça ! Et qu'on ne peut pas échapper à son milieu, alors c'est même pas la peine d'essayer.

Il se retrouva en train de danser avec Allie – enfin, en train de la bousculer plutôt. Épaule contre épaule, riant, chantant, leur sueur volant de l'un à l'autre, et il la fit tomber à la renverse, sur le cul, mais elle se releva d'un bond, riant, et tourna sur elle-même, puis lui balança un coup d'épaule dans la poitrine et le fit tomber, et faut tout cramer, tout détruire, tout foutre en l'air, tout démolir. Tout réduire en cendres, en miettes, en lambeaux. Deux mille ans de civilisation pour arriver à quoi ? Au sénateur Chase comme vice-président ? Là-dessus, Allie l'aida à se relever, le poussa, et il se retrouva en train de danser avec Colin. Leurs doigts noués, se poussant d'avant en arrière, se donnant des coups de thorax, hurlant à pleins poumons le refrain devenu maintenant un chant frénétique. Regardant Colin et se voyant lui-même ici, un autre pays, une autre époque. Tout détruire, tout détruire. Un accord plaqué en contrepoint aux cris, hurlant la colère. Haré Krishna, Haré, Haré ! Tout détruire ! Puis Colin et lui s'effondrèrent en tas sur le sol et la chanson s'acheva en un solo apocalyptique, et ils restèrent étendus par terre, riant, riant, n'en pouvant plus de rire, puis riant encore plus en voyant Allie leur tomber dessus la tête la première, secouant ses cheveux pour mouiller leur visage de sa sueur.

Neal écouta les battements de son cœur et se rendit compte qu'il était à bout de souffle et, là, en cet instant, il prit un certain nombre de décisions concernant Colin, Allie, Kitteredge, et lui-même.

Allie fit un brin de toilette dans les W.C. pour femmes. Elle ôta son T-shirt, s'aspergea d'eau, se frotta au déodorant, et se vaporisa une touche de parfum entre les seins. Elle sortit un chemisier en soie bleu foncé de son sac, l'enfila par-dessus son jean puis, saisissant sa petite trousse, s'attaqua à son maquillage. D'une main experte, elle se traça un trait de crayon autour des yeux, utilisa juste une ombre de mascara, puis un blush léger ; un rouge sang compléta son look de tous les jours, coûteux, vaguement dangereux.

— Super, fit Colin.

Se tournant vers la porte fermée, il cria :

— Hé, Neal, entre, mon pote, tu prendras bien une goutte de thé !

Neal jaugea Allie et sut qu'il avait déjà vu ce film.

— Tu t'habilles comme ça pour quoi faire ? demanda-t-il.

— Pour me faire « qui ».

— Oh.

Colin prit une généreuse cuillerée de coke et la tendit à Allie. Elle

poussa un gros soupir.

— Autre chose, baby ?

— Plus tard.

— C'est toujours plus tard.

Elle sniffa quand même la coke ; deux cuillérées, les doigts dans le nez pour ainsi dire.

Colin fit une ligne et l'offrit à Neal. Il la sniffa, sentant ce drôle de goût de métal tout au fond de sa gorge.

Pas très bonne, comme coke.

Colin tendit un bout de papier à Allie.

— Tu veux que je dise à Crisp de t'accompagner ?

Allie secoua la tête.

— C'est un fastoche. Je l'ai déjà fait. Je te retrouve à l'appart'.

Elle lui déposa un petit bisou sur la bouche, fit un signe d'adieu et sortit. Neal ne dit rien ; il préféra en laisser le soin à Colin s'il voulait.

— C'est juste de la baise, tu crois pas ? fit Colin.

— Sûr.

— J'ai besoin d'une bière.

— Je t'invite.

Le groupe rock faisait un break. On pouvait enfin s'entendre parler. Et penser.

— T'as aimé ?

— Ouais.

— C'est pas trop merdique par rapport à d'autres. Presque tout le rock est devenu merdique, t'vois. Comme s'ils avaient oublié ce que c'était.

— C'est physique.

— C'est vivre le moment présent et oublier toutes les autres conneries. D'toute façon, y a pas d'avenir, alors laisse tomber. Moi, t'vois, j'en aurais rien à foutre si l'IRA faisait sauter toute la ville, à commencer par Buckingham Palace.

— Tu veux tuer les riches. Moi, je veux juste leur prendre leur fric.

On ne peut plus vrai, mon vieux Neal, on ne peut plus vrai.

— Si tu prends leur fric, tu prends leur merde.

— Tout dépend comment tu t'y prends.

Colin le regarda d'un autre œil.

— Faudrait peut-être qu'on en parle.

— Peut-être.

Ils partirent du Club à deux heures du matin. Neal s'était super éclaté grâce au speed, à la coke, et à Dieu sait combien de demis. Son crâne cognait sous les effets combinés de la drogue, de l'alcool, du bruit et l'angoisse crispante de ne pas savoir où était Allie. Peut-être que j'aurais dû la suivre ? Et si elle s'était tirée pour tenter sa chance ailleurs ? Peut-être que j'aurais pu la coincer dans l'hôtel où elle a

atterri et lui dire : « Me voilà, ton Sauveur » et l'emmener tout droit à Heathrow et prendre le premier avion en partance. Peut-être. Mais il est plus probable que j'aurais tout foutu en l'air.

Aussi il colla aux basques de Colin, Crisp et Vanessa.

— On va se pieuter à mon appart', dit Colin.

— Non, je te remercie. Je vais rentrer à l'hôtel en taxi.

— Pas à cette heure de la nuit par ici. Viens, tu pourras dormir par terre et rentrer demain matin.

— Les rues sont pas sûres à cette heure de la nuit, dit Crisp. Y a pas mal de punks qui traînent.

Il sourit comme un vieux cheval qui sentirait l'écurie.

— Ouais. O.K.

Ils marchèrent le long de rues monotones bordées d'immeubles, de confiseries et de marchands de journaux. Tout était fermé pour la nuit ; quelques rares bagnoles hantaient les rues. C'était chiant comme la pluie. Jusqu'à ce qu'ils rencontrent la bande de Pakis.

Ils étaient cinq et ils étaient bourrés. Bourrés genre complètement. Bourrés genre agressifs. Cinq armoires à glace made in Pakistan, en chemises aux couleurs criardes, jeans blancs et mocassins noirs. On aurait pu les prendre pour l'orchestre d'un mariage de province. Ils leur bloquèrent le passage.

— Salut, Colin, dit leur chef, dont la musculature impressionna Neal.

— Tu t'appellerais pas Ali, des fois ? s'enquit Colin, badin. Le problème, c'est que vous vous appelez tous Ali.

De fait, Ali s'appelait Ali. Et Ali ne trouvait pas ça drôle du tout.

— Où est ta bande, Colin ?

— En train de baiser ta mère, j'dirais.

Crisp fit chorus, histoire de ne pas être en reste.

— Pourquoi qu'vous retournez pas chez vous, au Pakistan, sales mêtèques, dit-il.

Ali, souriant, dit :

— Colin prend des airs de caïd parce qu'il a des protections à Piccadilly. Seulement, ici, on n'est pas à « Dilly », et y a personne pour vous protéger ici.

— T'vois, Neal, dit Colin, t'es tombé sur ce que la BBC appelle des tensions raciales. Ici, on aime pas les Pakis. On aime pas qu'i'nous piquent nos boulots, nos appart', nos boutiques, nos parcs. On aime pas qu'ils se regroupent dans notre ville avec leur ribambelle de mioches et leurs femmes qui ont des gueules de rat. On aime pas leur teint merdeux, leur bouffe qui pue, leurs cheveux gras, leur mauvaise haleine et leurs têtes de cons. La seule chose à quoi ils sont bon, c'est qu'ils procurent une distraction à des pauvres gars comme nous. Une adaptation du tir aux pigeons : le tire-toi-le-Paki.

— Eh oui, Neal, fit Ali, d'une voix qui laissait présager qu'il était partant, mais une des règles pour casser du Paki, c'est que les Blancs doivent être deux fois plus nombreux que nous.

De sa poche, il sortit une matraque en cuir d'apparence très méchante.

Neal Carey avait horreur de la baston. Et ce, pour plusieurs raisons. Un, il trouvait que c'était con. Deux, ça faisait trouiller et on pouvait se faire mal. Trois, il n'était pas doué pour ce genre de sport et, en général, il faisait partie des blessés.

— Une autre fois, alors, fit Neal, qui dépassa Ali.

Ça aurait pu marcher, sauf que Colin avait encore une question à poser.

— Dis-moi, c'est ton père ou ta mère, ou les deux, qui se la prend dans le cul dans les pissotières de King's Cross ?

La matraque fendit l'air et aurait pu endommager très sérieusement la boîte crânienne de Colin, sauf qu'il n'était plus là. Il s'était baissé et, d'un seul coup de rasoir, avait ouvert une longue entaille de la hanche au genou d'Ali qui s'effondra par terre en poussant un hurlement que Colin s'empessa de réduire au silence avec le bout de sa chaussure sur la bouche, dans le plus pur style football américain.

Entre-temps, Crisp réagit plutôt négativement à un sale coup de pied dans les couilles, se redressant en brandissant sa cannette de bière qui alla se briser contre le menton de son assaillant. Imperturbable, le jeune Pakistanais donna un coup de poing à Crisp sur le côté de la tête, se cassant deux phalanges, aussi était-il un peu distrait quand Vanessa lui passa une chaîne autour du cou.

Neal était extrêmement reconnaissant à son adversaire de ne pas porter d'arme, semblait-il, et était prêt à en découdre aux poings de façon virile et honorable. Neal prit la pose : la main droite à hauteur des pecs prête à frapper ; la gauche haute pour bloquer les coups droit de l'adversaire. Bloquer puis contre-attaquer. Sauf que le type était gaucher et lui balança un uppercut que Neal reçut en plein sur le nez. Et qui fit bobo. Et refit encore plus bobo quand il recommença.

Neal aurait eu envie de s'écrouler par terre, un truc qui avait toujours marché au gymnase, mais il se dit qu'ici ce serait une invite à des coups de bottes dans le cou ou des coups de lattes dans la gueule, aussi resta-t-il sur ses deux pieds et attendit que le jeune force sa chance avec un troisième coup ; ce qu'il fit. Bénissant le manque d'imagination de son agresseur, Neal fit un pas sur la gauche, para le coup et asséna un crochet du gauche dans le ventre du jeune. Ce serait bien la merde si ça ne marchait pas. Le jeune se plia en deux et Neal, tirant parti de la situation, lui tomba sur le râble, l'assomma et se coucha sur lui.

Colin tabassait le dernier Pakistanais quand Vanessa repéra la

voiture de police qui tournait au coin.

— Les keeeuuuuufs ! hurla-t-elle.

Colin rompit son engagement et saisit Neal par le col.

— Cours aussi vite qu'une pute !

Neal n'était pas très sûr de savoir comment couraient les putes, mais il supposa que Colin faisait ce qu'il disait, et donc il le suivit. Ils coururent sur plusieurs rues puis plongèrent dans la traditionnelle ruelle où Neal s'adossa contre un mur, reprit son souffle, vomit et se remit à saigner de plus belle.

L'appart' de Colin créa la surprise.

Ce qui n'aurait pas dû être le cas, songea Neal. Les dealers et les macs se font toujours beaucoup de fric, même les nouveaux venus dans le genre de Colin. L'appart' était loin d'être luxueux, mais il était situé dans un quartier pas trop moche dans la partie pauvre de Earl's Court. Il était au premier étage, mais spacieux et étonnamment bien tenu. Le salon était vaste et une porte-fenêtre s'ouvrait sur un petit balcon. La cuisine n'était pas petite mais incontestablement sous-utilisée. Une cafetière et une bouilloire étaient posées sur une cuisinière au côté de pots de Nescafé et de sucre.

La chambre de Colin était grande et obscure. Le store était toujours baissé, même la nuit. Neal s'attendait au water-bed et à l'affiche de Che Guevara. Il s'attendait à cinq verrous pour renforcer la porte d'entrée. Il ne s'attendait pas au poste de télévision haut de gamme dans le salon, ni à la hi-fi coûteuse ni, surtout, aux étagères de fortune bondées d'œuvres poétiques en poche : Coleridge, Blake, Byron. Colin assurait pas mal.

Colin disparut dans sa chambre et en reparut avec un bol plein de hasch.

— Voilà. Ça va aider à te détendre.

Il alla dans la cuisine et en revint avec des glaçons enveloppés dans une serviette en papier. Il la tendit à Neal, qui la posa sur son visage. Super. Son nez commençait à le lancer. Il le tâta de nouveau et décida qu'il n'était pas cassé.

Il adorait s'infiltrer de la sorte.

Colin alluma la pipe, tira une grosse bouffée et la tendit à Neal. Neal refusa d'un signe de tête. Trop c'est trop.

— C'est du léger, Neal.

Neal céda et inhala le hasch dans ses poumons. Il retint sa respiration un long moment puis expira lentement.

Des bruits carnassiers s'échappèrent de la petite chambre.

— La violence excite Vanessa, expliqua Colin.

— Ça vaut le coup ?

— Pour Crisp, oui.

— C'est quoi son vrai nom ?

Colin haussa les épaules, tira une autre bouffée. Il tendit le joint à Neal qui déclina son offre. Trop c'est trop.

— Je vais me pieuter. Je te passe une couvrante.

Petit Papa Colin !

Neal venait de s'assoupir quand Allie rentra. Il l'entendit pousser un gros soupir puis poser la bouilloire sur le feu. Elle attendit impatiemment qu'elle siffle. Il l'entendit remuer son lait et son sucre puis marcher sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la chambre. Il l'entendit l'ouvrir, la refermer, puis fut surpris de l'entendre revenir dans la salon sur la pointe des pieds. Elle but son thé en regardant par la fenêtre. Puis il l'entendit qui ôtait ses chaussures, son jean, et la sentit qui s'allongeait à ses côtés.

— Rapproche-toi et donne-moi plus de couverture.

— Si Colin sort...

— Je veux juste dormir.

— Il est au courant ?

Nouveau soupir d'Allie.

— Il n'est pas tout seul.

— Il est rentré seul.

— Ça n'empêche.

— Oh.

— T'as tout compris.

Neal sauta sur l'occasion.

— Ça te plaît de vivre comme ça ?

— Oui. Bon, maintenant ferme-la et laisse-moi dormir.

Cher P'pa. Je m'amuse comme un petit fou. Je regrette que tu ne sois pas avec moi. Au fait, ce soir je dors avec Allie Chase.

Il se réveilla en ayant mal. Il avait l'impression que quelqu'un lui avait enfoncé son poing dans le nez et le reste de son corps souffrait d'une indignation justifiée. Il crevait de soif et alla dans la salle de bains pour boire de l'eau.

Allie était assise sur la cuvette des W.C., les genoux sous le menton. Elle était penchée en avant avec une grâce poignante, l'aiguille au-dessus d'une petite veine entre ses orteils. Elle se concentrait de toutes ses forces et ne remarqua la présence de Neal qu'une fois qu'elle eut doucement appuyé sur le piston. Elle releva la tête vers lui, recevant l'héroïne. Une petite pression, et voilà.

— Bon, fit Neal, certains disent que le petit déj' est le meilleur repas de la journée.

— Ne le dis pas à Colin.

— C'est pas mes oignons.

— Exact.

— Il ne sait pas que tu te shootes ?

— Et tes oignons dans tout ça ?

— C'est de la merde, ça.

— En attendant, ça me fait un bien !

Elle se releva, rangea, soigneusement son matos dans son sac et, passant devant Neal, regagna le salon où elle s'allongea par terre pour regarder le plafond.

Neal la suivit et s'allongea à côté d'elle.

— Ça fait combien de temps que tu prends ce remontant ?

— Mince, ce qu'on peut être dans le vent ! Deux ou trois semaines. J'sais plus.

— Une habitude qui revient cher.

— J'ai les moyens.

— Je m'en doute.

— J'suis pas accro.

— J'ai jamais dit ça.

Elle roula sur le côté, loin de lui.

— Il sait que je me shoote. Mais il ne sait pas quelle dose.

Elle sombra.

Neal inclina sa chaise en arrière et posa les pieds sur la rambarde du balcon. La fin du soleil de l'après-midi était agréable sur son visage. Il s'était douché, rasé, avait emprunté un T-shirt propre à Colin et était maintenant en train de siroter une tasse de Nescafé des plus amers, en bonne voie de se sentir au moins vaguement humain. Allie était au lit et dormait à poings fermés. Crisp et Vanessa étaient sortis acheter de la bouffe, et Neal et Colin s'étaient installés sur le balcon.

Colin était habillé détente. Torse-nu, jean, bottes de motard. Des lunettes de soleil réfléchissantes protégeaient ses yeux contre la lumière crue du jour.

— C'est chiant les dimanches, disait-il, alors je laisse pisser. Trop de ploucs dans les rues, les keufs ont pas envie de te voir. Y a que le dimanche soir qu'est cool.

— Il faut que j'y aille, dit Neal, bâillant.

— Pourquoi ?

— Pour le boulot.

Colin s'étira comme un chat.

— Quand on parle du con de renard dans le poulailler.

— Je déconne pas avec ça.

— Dommage.

— Est-ce que tu arnaques tes clients, toi ?

— Jamais.

Ils restèrent un moment silencieux. Neal songea à ce qu'il devait faire, puis s'efforça de ne plus y penser. Il se sentait merdeux.

— Et t'es un gros dealer, Colin ?

— Pas assez. Un peu de hasch, un peu de coke...

— De l'héro ?

— Non. Ça me gênerait pas, remarque, mais le fric, mon gars, le fric...

Il frotta son pouce contre le bout de son index et de son majeur : langage des signes universel pour désigner le fric.

— Il en faut un tas, de pognon, pour être crédible avec l'héro.

— Et les dames ?

— Tu me fais quoi, là ? La BBC ?

— La conversation, c'est tout.

— J'ai quelques copines qui préfèrent se faire payer pour ça. Je prends un pourcentage à titre d'intermédiaire.

Oui, moi aussi, je prends une prime à titre d'intermédiaire pour ainsi dire, songea Neal.

Colin recula la tête pour mieux capter les rayons de soleil.

— J'étais un petit con durant tout le truc hippie. Love & Peace, toutes ces conneries. Ces connards de Beatles et leur gourou bridée. Sitars à la con.

— Tu l'as dit.

— Ce truc punk. Ça dit vraiment que le monde est de la merde. Pinte-toi, came-toi, prends ton pied. Tout est dit.

Mes occupations favorites.

— On vient de rentrer de vacances en France, dit Colin. Histoire de se pinter, de se camer, de prendre son pied ailleurs.

Sans déc ? Sans déc ? Il ne fallut pas longtemps pour que Neal réagisse. Alors comme ça, vous les héros de la classe ouvrière vous vous doriez sur une plage française pendant que je suais sang et foutre à votre recherche sur le pavé londonien !

— Colin, tu aspires à être un petit-bourgeois.

— J'aspire à un monceau de fric.

— Ah ouais ?

— Rien de moins.

— Je sais peut-être où tu pourrais trouver ça.

S'ensuivit un silence qui pourrait être qualifié de lourd de sens.

— Où ça ?

Neal redressa sa chaise, posa sa tasse sur la rambarde et se leva. Il s'étira, bâilla.

— On en reparlera.

Il donna une tape amicale sur la tête de Colin et partit.

Toujours les laisser sur leur faim, se dit-il.

Le lendemain matin, Neal était dans le cabinet d'un médecin, grimaçant bravement contre la douleur.

— Je vous ai fait mal ? lui demanda le Dr Ferguson.

Il reposa la jambe de Neal.

— Un petit peu, répondit Neal, soulevant la tête de la table d'auscultation.

— Vous vous êtes fait une sale entorse. Vous pouvez vous rhabiller.

Neal se rassit lentement et remit sa chemise à grand-peine.

— Je vous remercie de m'avoir reçu si vite.

— Les amis de Simon, etc., répondit le Dr Ferguson sans lever le nez de son ordonnancier.

Ferguson avait une tendance à l'embonpoint, et semblait s'en satisfaire. Il avait une tête de hibou surmontée d'une tignasse brune. Il habitait à St. John's Wood, et avait installé son cabinet chez lui. Rien ne l'y obligeait. Il percevait de gros revenus annexes en complément à sa clientèle. Il avouait une passion publique pour le cricket, une passion privée pour sa femme, une passion secrète pour les éditions originales, d'où ses liens avec Simon Keyes. Neal avait trouvé son numéro dans le carnet d'adresses de Simon.

— Je me sens vraiment bête d'être tombé dans l'escalier, dit Neal.

— Oui, oh, l'escalier chez Simon... fit Ferguson, tendant l'ordonnance à Neal. Cela devrait vous aider à dormir. Et calmer ce que nous, médecins, appelons l'inconfort du malade.

— Je n'arrive pas à trouver une position confortable.

— « Comme disait l'actrice à l'évêque. » Eh oui, ce sont les inconvénients des blessures du dos. La prochaine fois, tâchez de vous tordre la cheville. Simon me disait que vous vous intéressiez aux livres ?

Neal réprima une autre grimace comme il se remettait debout.

— Vous en avez parlé avec lui ?

— Je faisais ma tournée nord et je suis passé chez lui à l'improviste. Il a été très élogieux à votre égard. Il m'a dit que vous étiez un spécialiste de Smollett.

— Loin de là.

— Et que vous étiez venu ici pour consulter sa collection.

Merci, Simon, songea Neal.

— Elle est incroyable.

— Il a toujours le Pickle ?

Neal lui servit son meilleur sourire Mona-Lisien.

— Je vois que oui, dit Ferguson. Bon. Essayez de ne pas trop

fatiguer vos pieds. Restez couché, pas assis. Si vous avez toujours mal dans huit jours, revenez me voir.

— Merci encore.

— Ne me remerciez pas, mais piquez-lui son Pickle et amenez-le-moi à la nuit noire.

Ferguson rit à sa plaisanterie.

Les boutiques n'ouvriraient que dans une heure, aussi Neal en profita pour se balader dans Regent's Park. Il descendit Park Road, traversa Hanover Gate et trouva un sentier qui le conduisit sur la rive opposée du lac, après le hangar à bateaux. Quand il finit par atteindre la porte sud du zoo, sa chemise était trempée de sueur mais il était heureux d'évacuer de son organisme les poisons du week-end.

Chez un épicier de Regent's Park Road, il acheta dix boîtes de Coca-Cola, dix de Pepsi, vingt Mars, trois paquets de biscuits à thé, une livre de sucre raffiné, deux pots de miel, une douzaine d'œufs, du pain, du beurre, de la confiture.

Il trouva une lingerie et acheta deux paires de draps, trois serviettes de bain et une dizaine d'essuie-mains. Dans un petit magasin de sport, il acheta quatre paires de chaussettes. Une petite papeterie pas donnée lui fournit un petit attaché-case pas donné, avec serrures à combinaison. Dernier arrêt : la pharmacie où il échangea l'ordonnance que lui avait prescrite Ferguson contre un grand flacon de somnifères.

L'appartement de Simon était irrespirable tout à coup, confiné. La première chose que fit Neal fut d'ouvrir les fenêtres. Puis il rangea les produits alimentaires dans la cuisine, mit les boissons au frigo. Il déchira les draps en fines bandelettes et les laissa dans la chambre, puis il calfeutra les tables de toilette et de chevet à l'aide des serviettes. Il fit des nœuds à toutes les chaussettes. Ensuite, il ôta les ampoules blanches du plafonnier et de la lampe de chevet et les remplaça par des ampoules dépolies plus faibles. Il prit la moitié des somnifères, en mit dans l'armoire de toilette et le reste dans sa poche.

De retour au salon, il prit les quatre tomes de Peregrine Pickle de Smollett et les plaça dans l'attaché-case. Il mémorisa la combinaison et le verrouilla.

Quand il en eut terminé, il était midi, et la rue était un vrai sauna. Il acheta le Times et s'appropriâ une table à la terrasse d'un café sous un parasol. Il ingurgita un express et une assiettée de pâtes italiennes tout en parcourant le journal. Il ne lui fallut pas longtemps pour trouver ce qu'il cherchait : le London Philharmonic à l'Albert Hall. Jeudi soir. Concert au profit de la Faune et la Flore Mondiale. Discours d'ouverture par le prince Philip. Public bienvenu. Et un grand complet barrant le texte de la pub. La prochaine fois prenez-vous-y plus tôt pour acheter, cher public.

Il s'enfila un autre express et chopa un taxi pour rentrer à l'hôtel.

Un réceptionniste leva son visage angoissé de sa liste de problèmes. La maison était bondée de touristes.

— Oui, monsieur ?

— Auriez-vous des places pour le concert du Philharmonique, jeudi soir ? Le deux juillet ?

— Je regarde, monsieur.

Ce qu'il fit, dans un épais registre.

— Non, monsieur. Désolé, navré. Tout est complet.

— J'ai déjà réservé. Au nom de Mr Carey.

Un soupir s'échappa du sourire du réceptionniste.

— Ou peut-être est-ce sous un autre nom. Je fais partie d'un groupe.

Il laissa au silence le temps de s'installer.

Le réceptionniste céda le premier.

— Quel groupe, monsieur ?

— Le groupe Henderson.

Retour au registre.

— Dans cet hôtel, monsieur ?

— Je ne descendrais ailleurs sous aucun prétexte.

— Mmmmmerci, monsieur.

Le réceptionniste regarda, par-dessus l'épaule de Neal, le client suivant et lui adressa un sourire réclamant son indulgence. Puis il se remit à feuilleter son registre.

— Non, désolé, navré, monsieur.

— Oh, mince ! Peut-être qu'elle a donné son nom de femme mariée, alors.

Le réceptionniste ne put résister à laisser passer deux temps d'un silence comique avant de déclamer :

— Si nous connaissions le nom en question, monsieur, nous serions peut-être en mesure de le trouver.

— Zacharias. Z comme zèbre, a comme approprié, c comme chorégraphie, h comme...

— Je crois que je pourrai me débrouiller avec ça, monsieur.

Pas de chance.

— Désolé, navré, Mr Carey. Êtes-vous absolument certain que...

— À moins que ce ne soit pas Susan qui ait réservé les billets, mais Nell. Vous pourriez regarder à Taglianetti ?

— Mr Carey, il se trouve que nous sommes un tout petit peu débordés en ce moment. Serait-ce abuser que de vous demander de regarder vous-même et de me tenir au courant des progrès de vos recherches ?

— Mais pas du tout !

— Tenez, en ce cas.

Il tendit le registre à Neal. Neal le parcourut, y cherchant des noms

de femmes mariées susceptibles de se rendre seules au concert. Il en trouva cinq, leur numéro de chambre noté à l'encre au côté de leur nom. Il les repassa plusieurs fois dans sa tête : Harris, 518 ; Goldman, 712 ; Ulrich, 823 ; Myers, 665 ; Renaldi ; 422. Il se précipita dans sa chambre et les nota par écrit.

Bon, maintenant, le plus chiant, se dit-il.

Ulrich 823 se révéla être une allemande, donc ça n'allait pas. Neal raccrocha dès qu'il entendit le « Ja ? » à l'autre bout du fil.

— Pourrais-je parler à Joe Harris, s'il vous plaît ?

La voix d'une vieille dame lui répondit :

— Je suis navrée, cher monsieur, mais vous avez fait un mauvais numéro. Demandez à la réception.

D'acc tout d'acc. Tentons Goldman, 712.

— Bonjour, pourrais-je parler à Mr Goldman, s'il vous plaît ?

— C'est moi.

Une voix d'homme. Un Américain. Côte Est. L'âge adéquat, à la voix.

— Mr Goldman, ici Mr Panto, de la Consolidated S.A., qui vous appelle pour vous confirmer votre rendez-vous de demain matin.

— Vous faites une erreur de numéro.

— Je vous prie de m'excuser. Vous n'êtes pas Mr Alan Goldman de Schreff & Sons ?

— Non, je suis Dave Goldman de Goldman tout court. Je suis avoué.

— Excusez-moi.

— C'est O.K. Bonjour chez vous.

Dave Goldman raccrocha.

Voilà, se dit Neal, je connais certaines choses sur Goldman 712. Il est avoué, il est ici avec sa femme, et elle ne le traîne à aucun concert du Philharmonique jeudi soir, et il n'en a rien à foutre de savoir qui va faire le discours d'ouverture. J'ai peut-être bien trouvé mon couple. Autant jeter un coup d'œil sur eux pour être sûr.

Beau couple, songea-t-il. Et ils avaient intérêt, après m'avoir fait attendre une heure et demie dans le hall. Environ quarante-cinq ans, élégants ; elle, une brune collet monté qui va faire des séjours dans des stations thermales ; lui, bien bâti, des cheveux bruns qui commençaient à grisonner, des dents d'une blancheur incroyable, toute une série de cartes de crédit : AmEx, Diners Club. Pourboires généreux.

Plutôt que de les suivre hors du restaurant, Neal termina son repas – du nom qu'on donnait ici à un hamburger qui aurait arraché les larmes aux clients de chez Nick – en lisant The International Herald Tribune. Les Yankees étaient toujours en tête.

La sonnerie du téléphone le tira d'une sieste agréable. Il n'était que

cinq heures et il n'avait prévu de ressortir qu'à sept.

— Trois jours que tu n'as pas appelé, lui dit Ed.

— R.A.S.

— Dans ce cas-là, tu appelles et tu dis « R.A.S. » fit Levine. Ça n'avance pas du tout ?

— Je fais de mon mieux.

— Fais encore mieux. Il te reste quatre semaines.

— Bordel, Ed, tu sais aussi bien que moi que c'est donquichottesque.

— Alors, t'es le mec idéal pour le boulot. Téléphone.

Neal se tira du lit et passa sous la douche. L'eau chaude finit de l'éveiller. Quatre semaines, songea-t-il. Il peut s'en passer des choses en quatre semaines, Ed.

Ed Levine reposa le combiné.

— Rien, hein ? lui demanda Rich Lombardi.

— Pas encore.

Lombardi reposa le dossier de l'affaire sur le bureau de Levine.

— C'était peut-être trop demander, de toute façon.

— On n'a jamais dit que ce serait du tout cuit.

Lombardi quitta les bureaux des Amis et entra dans la cabine téléphonique la plus proche. Il avait pas mal de coups de fil à passer. La Convention était imminente, le sénateur faisait partie des présélectionnés pour la vice-présidence et il y avait tant de choses à régler. Titre de cette histoire-là : « Un homme peut en cacher un autre ».

Plus stone qu'Allie, tu meurs.

Quand Neal arriva à l'appart' de Earl's Court, vers les huit heures, il la trouva en train de faire les cent pas, marmonnant une diatribe à demi incohérente anti-jeux télévisés, surtout ceux de la télévision britannique où les candidats ne gagnaient même pas de fric, ou si peu.

— Ni des frigos. Ni des cuisines équipées. Ni des salons. Ni des machines lavantes-séchantes. Ni des Toyotas. Ni des voyages à Honolulu !

— Entre, dit Vanessa à Neal. Mais Colin est pas là.

Neal le savait déjà. Il l'avait déjà largué à Leicester Square.

— Il est où ? demanda-t-il.

— Il fait marcher les affaires.

Avisant Neal, Allie se lança dans une attaque contre les Américains mâles, surtout les New-yorkais, qui s'imaginaient tout savoir de la baise alors qu'ils avaient encore tout à apprendre.

— C'est des porcs ! Des pooorcs ! Les mecs, à New York, ils veulent juste entrer dans ta culotte et une fois qu'ils y sont ils ne savent plus quoi faire. J'ai horreur de ça !

Vanessa disparut dans la salle de bains.

— Et les glaces, marmonna Allie. On trouve pas de glaces dignes de ce nom dans ce pays à la con. Ils te refilent un truc merdique qu'ils appellent de la glace, mais c'en est pas. Neal, est-ce que tu as amené des vraies glaces dans tes bagages ?

— Non. Désolé.

Elle alla se planter devant lui et le regarda droit dans les yeux.

— T'es nul, Neal. Tu savais ça ? Nul. Archi-nul !

Et elle le dit avec une telle sincérité, le gratifia d'un sourire si éclatant, qu'il eut toutes les peines du monde à croire qu'elle était défoncée. Il ne pouvait s'empêcher de la trouver séduisante. C'était un peu comme si elle savait ce qu'elle faisait, divertissant son petit monde en jouant la chieuse américaine.

— Et le temps, poursuivit-elle. Fait trop chaud, putain, trop chaud ! Il est censé y avoir du brouillard, pleuvoir ! Dans tous les films, y a du brouillard, et il pleut. T'as déjà vu un Sherlock Holmes bronzé ? Mais y a ni brouillard ni pluie depuis que je suis ici et ça fait des semaines et des semaines et des semaines et des semaines et qu'est-ce que Vanessa est en train de faire à ses tifs ?

— Elle s'en rase la moitié, lui cria Vanessa.

Neal passa la tête dans la salle de bains. Bordel de merde, elle en

rasait vraiment la moitié – celle de gauche.

Fascinée, Allie arriva sur son petit nuage.

— Pourquoi ? fit-elle.

— Ça m'emmerdait.

— J'peux r'garder ?

— Bien sûr, ma petite, mais tu m'aides pas. Tu me découperais en lanières.

Allie se coucha sur le sol carrelé et joua avec les mèches de cheveux de Vanessa qui tombaient à terre. Neal resta sur le seuil.

— Alice, dit-il, t'as des rendez-vous ce soir ?

— Si j'ai des « rendez-vous » ce soir ? Oui, Troy Donahue passe me chercher et on va faire le plein de bière. Non. Frankie Avalon et moi, on va à une soirée sur la plage. Il a rompu avec cette conne aux gros nichons. Non... Martin Landau et moi, on va au drive-in et je vais lui apprendre comment on rend une fille heureuse, sauf qu'il est vraiment amoureux de Barbara Bain. Si j'ai des rendez-vous ce soir ? Tu te prends pour l'assistant de Colin maintenant ? Vice-mac, ça sonne bien. Non, j'ai pas de rendez-vous ce soir.

— Pas de problème.

— Oh, super. Neal, va nous chercher des vraies glaces, O.K. ? Des vraies de vraies, des vraies de vraies de vraies. Au chocolat. Miaaam !

— Il faut que je parle à Colin.

— Toi ? Faut que tu lui parles ?

— De quoi j'ai l'air ? leur demanda Vanessa.

La moitié gauche de son crâne était chauve. La droite, une cascade de boucles magenta.

— J'aime bien, dit Neal. J'aime beaucoup.

Il se détourna pour partir.

Allie lui emboîta le pas.

— Je viens de me rappeler une chanson qu'on chantait à la chorale. Tu veux l'entendre ?

Tu pourrais l'emmener maintenant, songea Neal. L'attirer dehors sous un faux prétexte et filer avant que Vanessa ait eu le temps de penser à appeler la cabine... Il descendit l'escalier quatre à quatre, suivi par la voix d'Allie qui chantait :

— « Un petit bijou, voilà ce que tu es, la prune des yeux de ton petit papouneeeet... »

Neal prit la District Line à Earl Court, changea à South Kensington pour prendre la Piccadilly Line et descendit à Leicester Square. L'interminable escalator en bois le hissa jusqu'au niveau de la rue. Il trouva Colin sur la place, sous la statue du comte de Leicester. Sur le socle, on pouvait lire cette inscription : IL N'EST D'OBSCURITÉ QUE L'IGNORANCE.

— Salut, bouffon, dit Colin.

Crisp était assis à ses pieds, en bon chien fidèle.

— Comment vont les affaires ?

— Ces enculés bloquent le phone, répondit Colin, désignant des gens qui faisaient la queue devant la cabine.

— Je t'offre une bière ?

Colin regarda vaguement autour de lui, puis dit :

— Why not ? Crisp, tu gardes la boutique, t'es sympa.

Ils allèrent dans un petit pub de Floral Street. Neal leur trouva une table près de la vitre et alla chercher deux bières.

— Je suis passé voir si t'étais à ton appart', dit-il.

— Jamais aux heures de bureau.

— Alice est complètement stone.

— C'est ses affaires, t'crois pas ? fit Colin, haussant les épaules.

— Ça pourrait avoir des conséquences sur les tiennes. Les michetons n'aiment pas les junkies.

Colin regarda au-dehors.

— Écoute, bouffon, ses affaires et mes affaires, c'est pas tes affaires.

— Possible, fit Neal, regardant au-dehors.

— C'ment ça ?

— Il faut que je trouve une fille.

Colin éclata de rire.

— Pas Alice. Je vais t'en trouver une autre.

— Il me faut une fille pour un job.

Colin s'enfila une grande goulée de bière avant de dire :

— Mon père a été au chômage tout' sa putain de vie, et il m'disait toujours : « Fiston, trouve-toi un boulot syndiqué. Trouve-toi un boulot syndiqué ou tu peux foutre toute ta vie en l'air ». C'était la grande ambition de mon père. C'est un boulot syndiqué ?

— Non.

— Ça nous intéresse.

— C'est un gros coup, Colin. Beaucoup de fric, mais très risqué. Pas d'erreur possible. Je risque ma peau.

— Combien d'argent ?

— Assez pour que t'aies plus besoin d'envoyer Alice au tapin.

Soit une trace de honte assombrit le visage de Colin, soit il était un acteur de première.

— J'l'aime, Neal.

— Je sais.

— C'est quoi, ce boulot ?

Neal secoua la tête.

— Je t'en reparle demain. Au Serpentine. À une heure. Parce qu'il ne faut pas faire trop simple, songea Neal, et qu'il faut l'installer dans l'habitude d'obéir aux instructions. Inverser le rapport. Sinon, ça ne marchera pas.

— Pourquoi toutes ces complications ? demanda Colin.

— C'est oui ou c'est non ?

— C'est oui, bouffon.

Le type fila Neal de Leicester Square jusqu'au pub. Il attendit sur le trottoir d'en face, puis le suivit jusqu'à son hôtel, en gardant bien ses distances, en étant très prudent. Il était censé être un pro.

Ce fut Levine qui décrocha.

— J'appelle, fit Neal.

— C'est bien, ça.

— Dis à ton connard de mec de me lâcher les baskets.

— Hein ?

— La prochaine fois, envoie quelqu'un qui connaît son boulot.

— Hé, Neal...

— Qu'il me lâche les baskets.

Neal raccrocha.

Levine regarda Graham et Lombardi.

— Ce Neal est complètement chtarbé. Il s'imagine que je le fais suivre. Quel petit con !

Graham frotta sa main en caoutchouc contre la vraie. Il n'avait pas appris à Neal à se croire suivi quand il ne l'était pas.

— Laissez tomber.

— Le gars est sur quelque chose. Je le sens.

La ligne avec Londres était mauvaise, aussi dut-il répéter.

— Il vous a repéré. Laissez tomber.

— Mais non, il m'a pas repéré.

— Qui vous paye ? Laissez tomber !

— O.K.

Le type raccrocha. Écœuré. Ce gars-là était un pro. Un vrai.

Deux scotchs et un bon bain chaud n'eurent pas raison de l'énervement de Neal. Quel salaud, ce Levine, songea-t-il. Et ce salaud de Levine allait tout foutre en l'air. Si jamais je revois ce type, je...

Le mardi matin, Neal décida de faire un petit déj' énorme. Il choisit une table d'où il avait vue sur la porte et se plongeait dans son *Times*, ses deux œufs au plat, ses céréales, ses toasts, son bacon, sa saucisse et son café. Il prit tout son temps, mais personne ne vint se joindre à lui.

Après quoi, il sortit faire un tour. Il faisait une chaleur torride, une chaleur d'enfer, et s'ils voulaient faire mu-muse, il n'était pas contre. Mais personne ne le prit en filature à la porte de l'hôtel, en tout cas pas le gars de la veille au soir ; mais c'était bien le genre des Amis de lui laisser repérer un fileur pour en mettre un autre à ses basques. Or, il se trouvait qu'il n'avait pas envie de compagnie – pas encore.

Il tourna à droite vers Piccadilly et marcha d'un bon pas jusqu'à la station de métro de Green Park. Il s'acheta un ticket à 20 pence au distributeur et s'engagea dans l'escalier puis, changeant d'avis, il fit demi-tour et ressortit dans la rue. Il se balada dans Queen's Lane, sans se presser, s'arrêta à un stand pour se payer une glace, pensa à Allie, et revint sur ses pas jusqu'au métro. Là, il réaccéléra le pas, *rapidos*, ainsi si quelqu'un le suivait, il allait suer sang et eau. Il prit le métro jusqu'à Leicester Square, en sortit par un escalator, redescendit jusqu'aux quais par un autre, puis prit la Northern Line jusqu'à Tottenham Court Road où il prit la Central Line jusqu'à Bond Street, où il prit la Jubilee Line qui le ramena à Green Park.

Alors, il fut sûr et certain que Levine avait renoncé à le faire suivre, et il était couvert de sueur et de crasse, mais il se sentait bien, comme s'il rebossait, comme s'il était le privé en méga-forme. Il s'auto-hypnotisait pour s'en convaincre ; un agent secret, hyper-secret.

De l'étage du restaurant, il voyait le quai de location des barques sur le Serpentine. Il attendait en sirotant un café glacé. Il avait une bonne heure à tirer avant que Colin arrive. Assez de temps pour inspecter le terrain, assez de temps pour être prêt si on cherchait à le doubler. Neal Carey ne voulait rien laisser au hasard.

— J'sais pas nager, bouffon, le prévint Colin tandis qu'il se baissait pour prendre place dans le petit bateau à aubes.

— Je te sauverai, lui répondit Neal, observant Allie, Crisp et Vanessa, qui investissaient une autre embarcation.

Neal s'amusait bien, et faire un petit tour au fil de l'eau d'un lac artificiel au centre de Hyde Park n'était pas une mauvaise façon de tuer un après-midi suant. Et la déconfiture de Colin n'était pas pour

lui déplaire.

Ils ramèrent vers le centre du Serpentine puis laissèrent leur embarcation dériver. Neal étala sa veste au fond du bateau et s'allongea dessus. Il se sentait sublimement cool. Il laissa Colin assis en pleine canicule.

Il entendait Crisp et Vanessa qui, un peu plus loin, chantaient à pleins poumons – une chanson qu'il ne reconnut pas mais il supposa que c'était un massacre d'après Gilbert et Sullivan.

— Alors, de quoi s'agit-il, bouffon ?

Prudence, mon petit Neal, songea-t-il. Nous y voilà.

— Mon client est venu ici pour acheter un livre.

— Tu m'fais marcher, j'espère.

— Ce bouquin vaut vingt mille livres.

Voilà qui te branche, pas vrai, Colin ?

— Quel bouquin pourrait valoir ce prix-là ? demanda Colin, soupçonneux.

— Le Pickle.

Il lui déballa toute l'histoire : Smollett, les première et deuxième éditions, lady Vane, le voyage en Italie, les volumes manquants.

— Et alors ? fit Colin, quand il en eut terminé.

— Et alors notre client, le type dont j'assure la sécurité, vient de l'acheter pour dix mille livres.

— Dix, c'est pas vingt, mon pote.

— Et je connais quelqu'un prêt à le racheter vingt mille, bébé Colin.

Et je t'ai bien ferré, songea Neal. Colin se découpait en ombre chinoise, une ombre chinoise pliée en deux en avant, écoutant intensément.

— Tu peux mettre la main sur ce bouquin ?

— Avec ton aide.

— Je suis tout ouïe.

— Nom de Dieu !

Le bateau pencha dangereusement. Neal vit un crâne émergeant de l'eau, puis une tête apparaître sur le côté du bateau.

— Alice, pour l'amour de Dieu bordel !

— J'ai eu envie de nager.

Elle se hissa à bord de leur embarcation.

— Je me sentais seule, dit-elle. Vous me manquiez. Et puis, regardez ce que ces deux idiots sont en train de faire.

Ces deux idiots de Crisp et de Vanessa donnaient des coups de rames dans tous les bateaux qui passaient à leur portée. Pour l'heure, ils s'acharnaient contre des touristes japonais. Sur le quai, des gardes montaient à bord d'un canot.

— Retourne à la baille, chérie. Neal et moi on a une discussion

d'affaires.

— Qu'elle reste. Cela la concerne.

— Moi ?

— Je voudrais que tu baisses avec un mec.

— Combien ?

— Cinq mille livres.

— C'est un monstre ou quoi ?

Ils ramèrent tout juste un peu plus vite que les flics qui avaient chopé Crisp et Vanessa et voulaient toute la bande. Le couple de Japonais, ayant abandonné le navire, nécessita une opération de sauvetage bilingue assez compliquée qui laissa le temps à Neal et à son équipage de regagner la rive, d'abandonner le bateau dans des buissons et de courir jusqu'à Rotten Row. Ils hélèrent un taxi à Alexandra Gate.

— Westminster Bridge, dit Neal au chauffeur.

— Tu veux quand même pas que je me fasse baiser sur le pont de Westminster, dit Allie.

— Dix mille, dit Colin.

— Cinq, pas une livre de plus.

— Je ne baiserais avec personne sur le pont de Westminster.

— Dix ou on laisse tomber.

— On laisse tomber quoi ?

— Où ça, sur le pont de Westminster ? demanda le chauffeur.

— Nulle part, répondit Allie.

— Sur l'Embankment, c'est parfait, dit Neal.

Sur le pont, Neal paya le chauffeur et s'élança sur la passerelle-piétons. La vue qu'il offrait sur la Tamise était une de ses préférées. C'était peut-être le meilleur endroit d'où voir Londres, songea-t-il, et il s'arrêta à mi-chemin pour profiter de la vue. À sa droite, une vue de carte postale de Big Ben et des Chambres du parlement. Le quai Victoria. Et juste devant lui : Colin.

— Sept, alors.

Neal lui tourna le dos et s'accouda à la rambarde du côté de la rivière.

— Jeudi soir, la femme de Goldman va à un concert à Albert Hall. Goldman n'a pas envie d'y aller, il dit qu'il déteste ces trucs-là, à la place il va aller voir le dernier James Bond à l'Odeon. Mais ce qu'il veut vraiment, c'est tirer un coup. Mais un bon coup. Il veut que je le branche. Alors, je lui ai dit O.K., j'ai tout arrangé. Il veut utiliser ma chambre, au cas où bobonne s'ennuierait et rentrerait plus tôt.

— Mais...

— Tais-toi, et écoute-moi. Il a mis les livres dans un attaché-case qui est dans sa chambre. Et pendant qu'il s'envoie en l'air dans la mienne, je serai dans la sienne... en train de garder l'attaché-case.

— Ils vont deviner que c'est toi.

— C'est sûr. L'agence va envoyer quelqu'un. En fait, je sais déjà qui. Un certain Levine. Un dur. Je vais devoir disparaître un petit moment. Tu pourras assurer ?

— Sûr.

— Et si ça tourne mal ?

— Alors, je ferai encore plus mal.

Neal s'accouda plus encore contre la rambarde, faisant celui qui pesait le pour et le contre. Laissons Colin voir des milliers de livres lui passer sous le nez.

— J'sais pas, Colin. J'prends un gros risque là.

— Prends-le.

Neal tourna sur lui-même et s'adossa contre la rambarde. Il prit le temps d'observer les bateaux et les péniches sur la rivière. Il scruta Waterloo Bridge comme s'il envisageait de l'acheter. Son regard alla de Colin à Allie à Colin à Allie et retour sur Colin. Allie n'en avait rien à foutre. Colin pourrait la vendre à des Gitans contre cinq mille livres de came. Neal savait deux ou trois choses sur les arnaques. Entre autres : on ne persuade pas quelqu'un de se mouiller, on le laisse plonger tout seul. Il joua la vierge effarouchée pendant quelques secondes encore.

— O.K., finit-il par dire, mais il va falloir préparer notre coup.

— Encore une fois, dit Neal.

Un soupir collectif emplit l'appart' de Colin. Cela faisait trois heures qu'ils étaient là-dessus et ils avaient recommencé des dizaines de fois, et cet enculé de Neal avait banni alcool, hasch, pilules, et héro de la séance de mise au point.

— Allez, répéta-t-il.

— Colin et moi, on attend devant l'hôtel, ânonna Crisp.

— Et...

— Et j'essaie d'être habillé comme un être humain. Neal me désigne la bonne femme au moment où qu'elle sort. Et Colin et moi, on lui colle au cul.

— Bien. Pourquoi ?

— T'as pas demandé pourquoi avant ? se plaignit Crisp.

— Dis-moi pourquoi, et tu pourras avoir une bière.

Instantanément, quatre personnes se portèrent volontaires pour donner la réponse. Neal leur intima le silence et se tourna vers Crisp.

— Oui ?

— Pa'ce que, si la dame, elle se fait chier à son concert – ce que, personnellement, j'arrive pas à imaginer –, elle pourrait décider de rentrer et ça foutrait tout en l'air.

— Exact.

Neal entendit la voix de Joe Graham lui conseiller de toujours

alimenter ses mensonges de moult détails. Tu dois éloigner Crisp et Colin pendant un bon moment, donc donne-leur une mission et qu'ils se concentrent dessus.

Neal sortit une bouteille de son sac et l'agita sous le nez de Crisp.

— Et, dans ce cas, vous feriez quoi ?

— On irait dans une cabine pour te phoner.

— Où ça ?

— Dans la chambre de Goldman.

— Quand ça ?

Crisp sourit fièrement.

— Tout de suite ! dit-il.

Neal lui lança la bouteille et regarda Colin.

— Moi, je file la dame et je trouve un moyen de la retenir.

— Mais...

— J'y fais pas de mal.

Neal haussa les sourcils.

Aucun mal.

Neal se tourna vers Allie qui s'acharnait, avec succès, à prendre un air indifférent. Colin lui arracha le livre qu'elle tenait à la main, ouvrit la fenêtre et jeta le livre dans la rue. Allie écarquilla les yeux.

— Je me mets sur mon trente-et-un, dit-elle, fixant Neal d'un regard qui en disait long. Et même sur mon trente-deux. Et j'attends au bar.

— Où...

— Où je bois un verre, un seul, et j'attends que Neal vienne me chercher. Neal me présente à Mr de Monts-zé-Merveilles, que je fais grimper au septième ciel, mais en prenant le temps. Je fais durer. Puis je prends mon dû, et je rentre sagement à la maison.

— Quoi d'autre ?

— Je prends pas trop d'héro.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire un fixe.

Il lui tendit une bière. Elle, son majeur.

— Colin ? fit Neal.

— On attend une heure devant l'Albert Hall. Si elle sort pas, on prend le métro à Covent Garden. On te guette. Si tu portes pas ta veste, c'est que c'est foutu et on met les bouts. Si t'as ta veste, on te suit dans la rue. On prend le tax' qui est derrière le tien. On te suit jusque chez l'acheteur. On t'attend devant. Tu sors – et t'as intérêt d'sortir –, avec deux sacs. Un avec not' fric, l'aut' avec ton fric. Tu nous files le nôtre et tu remontes dans ton taxi. On reste dans not' tax' et on reste pendant cinq minutes comme ça on peut pas savoir où que t'emmènes ton fric, monsieur le méfiant. Tu nous r'trouves ici, après. On te planque jusqu'à ce que ce soit sûr.

— Vanessa.

— J'attends ici à côté du téléphone pour prendre les messages. Sexiste et chiant.

— Des questions ?

Aucune. Ils avaient ressassé tout ça tant de fois ces deux derniers soirs qu'ils ne voulaient pas prendre le risque qu'il les fasse recommencer.

— Très bien.

Neal se leva et s'étira. Les autres se bousculaient pour leur choix de drogue. Colin décapsula deux bières et en tendit une à Neal. Vanessa et Crisp allumèrent un bol de hasch et la télé. Allie s'éclipsa dans la salle de bains.

— C'est une junkie, dit Neal.

— Mais non, elle est pas junkie.

— Combien de fois par jour maintenant ?

— Deux ou trois. Rien que des petits fixes, bouffon.

— Pas dans ses bras, j'espère. Si Goldman voit des marques de piquûre, il pourrait déblander.

— Le premier petit cochon alla au marché, le deuxième petit cochon resta à la maison, le troisième petit cochon fit bou-bou-bou...

— Cela ne te gêne pas ? Tu l'aimes, pas vrai ?

— Elle décrochera.

— Ouais.

Neal sortit sur le balcon. Colin l'y rejoignit.

— Cinq livres tout de suite, dit-il. Mille par mois pendant deux mois, à supposer que tu sois toujours en un seul morceau.

— Marché conclu.

Oh, Colin, songea Neal, cette fois tu as été d'accord vitesse grand V. Qu'est-ce que tu mijotes ?

— Je vais emmener Alice faire des achats, demain, dit Neal. Qu'elle se trouve un truc super.

— Ouais, fais ça, petit gars.

Ouais, Neal, songea Colin, va faire tes achats. Et moi, je vais faire les miens.

Colin avait horreur du thé. De son odeur, de son goût, de la sensation qu'il procurait en coulant dans la gorge. Il s'était juré, en quittant le domicile familial, qu'il n'avalerait plus jamais une autre tasse de cette merde omniprésente pendant le restant de sa vie terrestre.

Néanmoins, il en sirotait un poliment, installé dans un compartiment de la salle du fond du Human Garden, assis face à un Dickie Huan tout sourire.

Dickie Huan était un Chinois d'âge moyen qui avait plusieurs restaurants, une foi inébranlable dans la libre entreprise, et un tailleur de premier ordre. Cet après-midi-là, il arborait un costume trois pièces rayé gris foncé, une chemise en soie saumon, et une cravate rouge sang. Conscient de la sensibilité de Dickie en matière vestimentaire, Colin avait fait des efforts de toilette. Il se rendait compte que son costard blanc faisait un peu faisandé comparé à l'état de conservation de celui de Dickie, mais c'était ce qu'il avait trouvé de mieux.

— Comment est le thé ?

— Super.

Dickie Huan avait, lui aussi, horreur du thé, mais il croyait aux traditions. Il eut un sourire avenant par-dessus le rebord de sa tasse, qu'il tenait à hauteur de sa bouche.

— Que me vaut le plaisir de cette visite ?

Colin déglutit avec difficulté. C'était le moment d'avoir des mégacouilles.

— Je cherche à élargir mon champ d'activités. Dickie Huan ne dit mot. C'était pas original. Tout le monde cherchait à élargir son champ d'activités.

— Diversifier mes opérations.

À nouveau, Dickie ne répondit rien – juste pour le fun.

Colin cracha le morceau.

— Je voudrais t'acheter de l'héro, lui dit-il.

— Tout le monde veut m'en acheter.

Colin desserra son col de chemise. Sa cravate lui faisait l'effet d'un nœud coulant.

— J'ai cru comprendre que t'attendais une livraison. Dickie haussa un sourcil et sourit, bien que ça le fasse vraiment chier que ce zonard aux yeux ronds avec des épingles à nourrice dans les oreilles en sache tant sur son bizness.

— Et ? fit-il.

- J'voudrais vous en acheter une partie.
- D'où tireras-tu le fric qu'il faut pour ça, Colin ?
- J'l'aurai. Samedi.

Donne-moi une journée pour me charger de Neal, songea-t-il.

- Samedi est un autre jour.

Tu te prends pour qui, une diseuse de bonne aventure ? songea Colin, qui se limita à dire :

- Je t'en achèterai jusqu'à vingt mille livres.

Dickie s'accorda un long moment avant de répondre.

Il tenait à ce que l'insulte soit bien tournée.

- C'est que, d'habitude, je ne vends pas au détail.

- Alors, t'es pas à ça près.

Pas mal, songea Dickie. Pas mal du tout.

- Navré, Colin, mais j'ai déjà promis les miettes.

Colin se jeta à l'eau. Il songea un moment à ses doigts comptant les billets, puis dit :

- J'peux te faire entrer sur des marchés que John Chen peut pas t'ouvrir.

Un déluge d'injures cantonaises poussa trois serveurs à trotter jusqu'à leur table. L'un d'eux y posa un digestif d'un revers de main. Les deux autres s'empressèrent de débarrasser les tasses pendant que leur patron reprenait son sang-froid.

- Comment se fait-il que tu en saches autant ? demanda Dickie en reposant son verre avec bruit.

Colin se sentait regonflé à bloc.

- En gardant mon oreille collée par terre. Écoute, Dickie, ces miettes, c'est juste un début. Je pourrai t'avoir des marchés dans toute la ville. Là où les Chinois n'ont pas accès.

Il n'était pas nécessaire de rappeler le racisme primaire des punks anglais au bon souvenir de Dickie Huan. Il rougit légèrement à cette insulte mais décida de passer outre pour le moment. Après tout, lui non plus ça ne le dérangerait pas d'élargir son marché.

- Pourquoi être venu me voir moi, Colin ?

Colin lui fit son sourire le plus engageant et lui répondit la vérité :

- T'es le seul qui était susceptible de m'écouter, Dickie.

Ainsi le punk vient au Chinetoque, songea Dickie.

Un proscrit à un autre proscrit. Cette symétrie n'était pas pour lui déplaire.

- Allez, Dickie, je t'ai jamais déçu pour le hasch, non ?

- Le hasch, c'est de la gnonotte, Colin. L'héroïne, c'est du business sérieux.

- Alors, pense business. Pense aux marchés que je t'apporte. Vingt mille livres, c'est qu'un début.

Dickie Huan y pensa. Il avait effectivement dit à John Chen qu'il

pourrait avoir toute la livraison. Mais il pouvait toujours rendre vingt mille livres à Chen, lui dire que la cargaison était moins importante qu'il ne s'y était attendu. L'occasion de s'immiscer dans les quartiers des yeux ronds ne se présentait pas tous les jours.

— Retournons dans la cuisine, Colin, dit Dickie.

Voyant Colin blêmir, il ajouta :

— Tu regardes trop la télé, Colin. Viens.

Colin le suivit dans la petite cuisine pleine de vapeur où une demi-douzaine de cuisiniers en nage se préparaient à assurer pour la foule des dîneurs. Dickie s'appuya contre un billot bas, en bois.

— Colin, tu sais que si j'en garde une part pour toi, je ne pourrai pas la revendre à l'autre gars.

— Il te manquera pas.

Dickie hocha la tête et dit quelque chose en cantonais à l'un des cuisiniers qui lui tendit un hachoir à viande et se recula. Dickie prit un gros morceau de porc et le jeta sur le billot. Dickie était le fils d'un boucher de Nathan Road ; il savait ce qu'il faisait. À coups rapides, il coupa la viande en tranches et, en coups tout aussi rapides, coupa les tranches en petits dés. Le tout, en dix secondes. Puis il poussa les dés de viande dans une poêle. Pas une goutte de sang sur son costume à trois cents livres. Il tourna le visage vers Colin et lui adressa un large sourire.

— Vingt mille livres. Samedi soir. Ne me déçois pas, Colin.

Colin sortit du restaurant en sifflotant. Sa rencontre avec Neal avait été une aubaine, il le savait, et pas mal de types se seraient contentés des vingt mille livres. Colin avait assez de couilles pour vouloir le gros lot.

Allie pirouetta avec grâce. La vendeuse lui fit un grand sourire qu'elle tourna vers Neal. Quel joli couple ils faisaient.

— Ça te plaît ? lui demanda Allie.

— Ça me plaît.

Elle inclina la tête, parodiant les mannequins. Elle était belle à tomber à la renverse. La nouvelle robe était un fourreau noir tout simple tout juste assez court pour évoquer les plaisirs de l'intimité. Un collier en or valorisait la robe, les cheveux, les yeux, le maquillage léger.

— Vous désirez autre chose ?

Neal regarda Allie.

— C'est toi qui fais le film, lui dit-elle.

— Ce sera tout, merci.

— Alors, venez, chère mademoiselle, nous allons emballer tout ça.

Dès que la vendeuse eut le dos tourné, Allie porta ses doigts à sa bouche, s'écarta les lèvres et lui tira la langue. Après quoi, elle alla se changer.

Une fois dans Oxford Street, Neal lui proposa d'aller déjeuner.

— Je ne savais pas que les escrocs déjeunaient, dit-elle.

— C'est pas une obligation.

— J'ai la dalle. Tu veux aller où ?

— À New York.

— Pour un hamburger, c'est ça ? Je te comprends.

— Ils en font de mangeables à Stockton ?

— Y a un MacDo.

Ils dénichèrent un super endroit français où on se foutait qu'il ne porte pas de cravate et qu'elle soit en jean.

Elle sait s'y retrouver dans le menu, constata Neal, amusé. Stockton est célèbre pour sa cuisine française. Allie commanda un potage de légumes glacé, une aile de poulet à l'estragon et une mousse à l'abricot. Elle conseilla également quels vins prendre. Il prit la même chose.

Peut-être était-il encore temps d'utiliser la méthode douce, songea-t-il.

— T'envisages de rentrer aux States ?

— Pour quoi faire ? fit-elle, la bouche pleine de soupe.

— Des hamburgers.

Elle secoua la tête en souriant.

— Et ta famille ?

— C'est elle que j'ai fuie.

— Ce serait peut-être différent.

— Non.

Elle but une gorgée de vin blanc et se cala dans sa chaise.

— Et puis... et Colin ?

Elle le gratifia d'un sourire froid, mimique bien rodée, ambiguë, destinée à indiquer aussi bien l'intérêt que l'indifférence. Un joueur de poker qui annoncerait sans rien mettre au pot.

— Tu me dragues ou quoi ? lui demanda-t-elle.

— Non.

— Tant mieux.

Elle replongea dans sa soupe.

— Comment se fait-il que tu ne m'aimes pas ? demanda Neal. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Je t'aime bien. Disons que je n'ai pas eu de très bonnes expériences avec les hommes, okay ? Je n'ai rien contre toi.

— O.K.

— O.K.

Pendant le poulet, elle dit :

— Je suis amoureuse de lui.

— De lui ou de sa dope ?

— Quelle différence ?

Aucune.

Ce fut un déjeuner super, l'addition le confirma. Neal régla, laissant un généreux pourboire.

— Merci pour le déjeuner, lui dit-elle une fois dehors.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— J'ai dit merci. C'était, sympa de ta part. Ça faisait pas partie du marché.

— De rien. Merci de ta compagnie. Tu veux faire un tour dans le parc ?

Elle le dévisagea longuement, sourit.

— Mais c'est qu'il me drague, l'animal !

— Je dis simplement que t'as le choix.

— Lequel ?

— Celui d'aller te balader... dans le parc.

— Si je disais à Colin que tu m'as draguée, il te tuerait.

— Il essaierait, oui. Tu es un bien de valeur.

— Il m'aime.

— Bien sûr. Pourquoi il s'en priverait ?

— Et pas seulement pour l'argent que je fais.

— Ah ouais ? Quelle part tu prends dans ce job ? Quel est ton intéressement ? Cinq mille ? Trois mille ? Deux mille ? On va manquer de chiffres, Alice.

Elle piqua un fard.

— Colin gère tout le fric. Il s'occupe de moi.

Neal lui éclata de rire au nez.

— C'est lui qui s'occupe de toi ?

— Il m'a dit que je ne serai plus obligée de faire ça après ce soir. Il me l'a promis... plus de rencards. Il me l'a promis.

— Jusqu'à ce qu'il ait de nouveau besoin de fric... alors, tu reprendras du service, et il aura bien besoin d'argent : tout part dans tes veines.

Il la vit tressaillir et l'observa qui réfléchissait.

— Quel parc ?

— Te voilà devant un autre choix là.

Elle héla un taxi.

— St. James's Park, dit-elle au chauffeur. Par Horse Guard Road.

Là-bas, il la suivit docilement jusqu'à la buvette où elle acheta deux énormes beignets.

— Après le déjeuner qu'on vient de faire ? s'étonna Neal.

— C'est pas pour nous, idiot. Viens.

Elle l'entraîne jusqu'au lac. Les canards s'approchaient de la rive, attendant que des imbéciles portant d'énormes beignets les nourrissent. Elle tendit un des beignets à Neal et lui dit, le plus

sérieusement du monde :

— Bon, alors, écoute, tu le brises en petits morceaux et tu les jettes aux canards, O.K. ? Et essaie de bien répartir cette manne, que chacun en ait sa part.

Il la regarda nourrir les canards. Elle y consacrait toute son attention, comme si elle était la seule personne présente et qu'elle n'ait rien d'autre à faire en ce bas monde. Son sourire perdit de sa colère pendant la dizaine de minutes que dura le beignet.

— Tu fais ça souvent ? lui demanda Neal.

— Non.

Elle tremblait un peu.

— Vaut mieux qu'on y aille, dit-elle.

— Pourquoi ?

— C'est le grand soir ce soir.

— Tu as froid ? Il fait plus de quarante !

— Il faut que je rentre.

— Pour un fixe ?

— Faut que je me prépare, Neal.

— Respire profondément, ça ira mieux.

— Ta gueule.

Elle s'assit sur un banc. Il l'y rejoignit.

— Alors, ce soir, c'est mon dernier rencard, hein ?

— Si tu veux.

Elle fit plusieurs fois oui de la tête. Les couleurs commençaient à quitter ses joues.

— Ouais, ça me plaît, cette idée.

— Alors, c'est ton dernier rencard.

Elle gloussa.

— Oh, tu me protégeras alors, hein ? Tu me feras décrocher ? J'aurai plus à tapiner ?

— Exactement.

— D'ac'o d'ac', prince charmant, fit-elle, se levant. Accompagne-moi à un taxi. Faut que je rentre.

Il la déposa à l'appart', et continua en taxi jusqu'à l'hôtel. Il n'avait pas le cœur à la regarder se shooter, et puis il avait des trucs à faire. Comme avait dit la belle, c'était le grand soir ce soir.

Neal était installé dans une des bergères ultra-rem-bourrées du hall de l'hôtel. Il avait choisi un siège d'où il pouvait voir les deux ascenseurs et la porte à tambour qui donnait sur la rue. Il faisait de son mieux pour avoir l'air cool, décontracté, mais son estomac était noué et son cœur battait à trois milliards de pulsations minute.

S'il vous plaît, Mrs Goldman, sortez, sortez. Vous ne voudriez pas arriver en retard au concert. S'il vous plaît sortez de l'ascenseur. Non.

Il jeta un coup d'œil en direction de la rue où il savait que Colin et Crisp étaient postés. La patience n'était pas le fort de Colin. Allez, Mrs Goldman. Nouvelle arrivée de l'ascenseur. Deux Américaines bien fringuées, dont aucune n'était Mrs G. Et là ? Non, ce n'était pas Mrs Goldman.

Il songea à Allie qui attendait au bar de l'hôtel. Pourvu, songea-t-il, qu'elle soit vraiment au bar et pas en train de se shooter dans les toilettes pour dames ou pire encore sur le trottoir en train de racoler. Le temps ne jouait pas en sa faveur sur ce coup, alors, chère Mrs Goldman, nous vous serions extrêmement reconnaissants de bien vouloir vous magner. Le signal d'arrivée de l'ascenseur retentit une nouvelle fois. Il l'avait suivie jusqu'à sa chambre, ça faisait deux heures, alors il était sûr qu'elle s'y trouvait faisant les ablutions et rituels compliqués, préludes à une soirée mondaine. Enfilez la robe maintenant, Mrs G., et descendez, on vous demande ! Non, elle n'était pas dans l'ascenseur.

Colin porta le poids de son corps sur son autre pied et lança un regard mauvais à Crisp. Non que ce soit de sa faute, il le savait, mais Crisp était le seul à se trouver là, et en plus il s'en foutait. Il était là pour ça.

— En retard, en retard, dit Crisp, la bouche pleine.

— Il se passe quelque chose.

— Elle est en retard, c'est tout. P't-être qu'elle en fait une vite fait à son mari.

Colin lui lança un regard particulièrement menaçant.

— Ça, ce serait vraiment sympa de sa part, hein ?

Allie essayait de tenir le coup. Sa main trembla légèrement quand elle prit son mouchoir dans son sac. Ce salaud de Colin, songeait-elle, et ce triple salaud de bâtard de Neal Carey. S'ils l'avaient laissée se faire un fixe, rien qu'un, elle irait bien. Tout serait parfait. Elle se sentirait fantastiquement bien. Colin l'avait même soumise – à l'insistance de ce con de Neal, pas de doute – à une fouille en règle. Le fait qu'ils aient trouvé une petite enveloppe de poudre n'avait pas

arrangé les choses. Elle lui revaudrait ça.

Pour le moment, elle avait juste envie d'en finir. Faire ce micheton, retrouver cet enculé de sa mère de Neal et rentrer à l'appart' pour se fixer comme promis.

Elle se foutait même que ce soit ou non sa dernière passe ; que Colin lui ait dit que ce serait ses adieux de pute, son dernier client avant la retraite, son chant du cygne. Super, formid', Colin chéri, mais j'ai besoin d'une petite dose. Et si Neal se pointe pas, et fissa, je me tire pour m'en trouver une. Une chose qu'elle avait apprise dans sa courte carrière de belle de nuit : tout endroit a une sortie des artistes.

Mrs Goldman était très élégante. Ça valait presque le coup d'avoir attendu, songea Neal, la regardant qui traversait le hall à grandes enjambées et sortait par la porte à tambour. Il lui laissa prendre un peu d'avance, puis sortit à sa suite. Elle demanda au portier de lui appeler un taxi et, tandis qu'il surveillait la rue, sifflet en main, Colin et Crisp marchèrent jusqu'au coin, où leur taxi les attendait. Neal regarda Mrs Goldman monter dans son taxi et il suivit des yeux la voiture transportant Colin et Crisp tandis qu'elle se fondait dans la circulation à sa suite. Colin regarda par la vitre, vit Neal et lui fit « super » de ses deux pouces levés. Espérons, Colin, espérons.

Neal trouva Allie au bar. Elle en était à son troisième gin. Il s'approcha d'elle dans son dos et se pencha par-dessus son épaule. Elle sursauta quand il lui murmura :

— Encore cinq minutes, et tu montes.

Elle fit volte-face et lui lança un regard furibard.

— Mais t'étais où, bordel ?

— Calmos. Doucement. T'es super.

— Je t'emmerde.

— Cinq minutes !

Neal monta dans sa chambre et prépara un gin tonic et un scotch. Il compléta le gin tonic en y ajoutant quatre décontractants, s'assit sur le lit et attendit. Quelques minutes plus tard, des coups discrets furent frappés à la porte.

— Entre. C'est ouvert.

Allie fit son entrée. Robe noire moulante, sourire éclatant, son long rang de perles dans une main. Sexy, jeune, décidée. Elle la jouait grandiose.

Son sourire se figea quand elle vit Neal. Ses sourcils se haussèrent en une interrogation muette.

— Il vient d'appeler, dit Neal. Il arrive. Il est un peu nerveux, je suppose. Assieds-toi. Je t'ai préparé un verre. Ton préféré.

Elle s'affala sur le lit.

— Et il est nerveux comment ? demanda-t-elle, soulevant le spectre affreux d'une potentielle impuissance.

— Assez nerveux.

— Super.

— À la tienne.

Elle but une gorgée de son gin et ils restèrent assis, à se regarder. Elle sirota son gin pendant deux bonnes minutes, puis elle dit :

— Le concert est censé durer longtemps ?

— Comme tous les concerts, non ?

Deux autres minutes plus tard, elle fit :

— Écoute, et si j'allais dans sa chambre, je me désape et...

— Ça gâcherait l'idée.

— Ah, ouais.

Trois minutes plus tard, elle reprit la parole.

— Il s'est peut-être suicidé, il pouvait pas supporter la culpabilité précoïtale.

Deux minutes plus tard, elle tombait dans les pommes. Neal décrocha le téléphone, appela la réception, et donna le numéro de Hatcher.

Cinq minutes plus tard, le flic le rappelait.

— J'ai un problème, lui dit Neal.

— Pourquoi est-ce que ça ne me surprend pas ? J'arrive.

Hatcher fit de gros efforts pour réprimer un sourire malin en avisant la jeune fille inconsciente sur le lit de Neal.

— On a voulu se montrer un peu trop persuasif, mon gars ?

— Elle est arrivée dans cet état.

Hatcher sentit le verre de gin presque vide.

— Et elle a apporté ça avec elle, je suppose ?

Neal haussa les épaules.

— Je ne pourrais jamais refuser d'offrir un verre à une dame.

— Je dirais plutôt que vous ne devez jamais pouvoir vous refuser une dame.

— Il faut que je la fasse sortir d'ici.

— Ça, c'est votre problème. Quel est le mien ?

— Hatcher, vous voulez vraiment que je la traîne jusque dans le hall avec tout le monde qui s'y trouve ? Ça aura l'air de quoi ?

— Sans vouloir m'immiscer dans votre vie privée, pourquoi cette jeune demoiselle ne pourrait pas dormir dans votre lit ?

Neal fit de son mieux pour rougir juste ce qu'il fallait. Il faut dire qu'avec l'énervement, la peur et tout et tout, ce n'était pas trop difficile.

— Parce que cette jeune « damoiselle » est très jeune, Hatcher. Je veux juste la ramener chez elle. Aidez-moi à la sortir d'ici en douce et à la mettre dans un taxi. S'il vous plaît ?

— Ça fait beaucoup.

— O.K. Vous avez raison. Je vais la traîner dans le hall.

Il commença à soulever Allie.

— C'est la nièce ? demanda Hatcher.

Neal acquiesça.

— J'arrive pas à croire que vous ayez pu la retrouver ET que l'affaire soit dans le sac.

Je ne suis pas sûr que j'y croirais non plus, songea Neal.

— Elle est pas encore dans le sac.

— Je vais appeler un taxi. On va passer par la porte de service.

— Il l'a.

La liaison avec l'étranger n'était pas géniale. La ligne téléphonique grésillait et éclatait comme du pop-corn.

— Qui l'a ?

— Carey a la fille. Elle est montée dans sa chambre avec lui, puis ils sont sortis par derrière.

— Et merde. Vous savez où ils sont allés ?

Le type se délectait.

— Vous m'aviez dit de plus le suivre.

Le silence se fit long.

— Moi, je crois savoir où il est allé.

— Et maintenant, patron ?

— Vous pouvez le faire ?

— J'fais pas ce genre de boulot. Mais je connais quelqu'un qui le fera. Un mec du coin. C'est son mac, vous savez comment sont les macs.

Craquements, grésillements et turbulences diverses brouillèrent la ligne avant qu'il obtînt sa réponse.

— O.K. Arrangez ça. Voilà l'adresse. Et le téléphone si vous le voulez.

— Ça peut servir.

— Hé, faites que ça se passe, c'est tout.

Colin suait comme un joueur de base-ball d'une ligue majeure. Ça faisait près d'une heure qu'il poireautait dans la station de métro à la con de Covent Garden. Et toujours pas de Neal. Il attrapa Crisp par la chemise quand celui-ci revint de la cabine téléphonique.

— Alice est pas rentrée et pas de nouvelles de Neal. On s'est fait baiser, Colin.

— Naaan, pas encore.

Ils sautèrent dans un train et descendirent à Piccadilly. Colin passa en coup de vent sous le nez du jeune portier, gagna l'ascenseur. Arrivé devant la chambre de Neal, il vérifia qu'il avait bien son cran d'arrêt dans sa poche, prêt à l'usage. Il fit signe à Crisp d'aller se poster de l'autre côté de la porte, puis sonna. Et attendit. Il attendit cinq bonnes minutes avant de mettre Crisp en faction devant l'ascenseur et de

s'attaquer à la serrure de la porte.

À l'intérieur, tout avait disparu : bagages, vêtements, Neal, Alice, et les bouquins.

Deux minutes plus tard, il était à la réception.

— La chambre de Mr Carey, s'il vous plaît ?

Triple toccard P.Q. de mes deux.

— Il a laissé une adresse ?

— Une seconde, monsieur.

Grouille, connard. Grouille, grouille, grouille, grouilleeeeeuuu.

— Non, monsieur, navré.

Colin flanqua un coup de poing sur le bureau, puis gagna la porte.

Le portier connaissait son texte.

— Vous avez perdu quelque chose, jeune homme ?

— Pourquoi, vous avez trouvé quelque chose ?

Un peu plus tard, Colin et Crisp étaient dans un taxi. Colin avait des idées de meurtre dans la tête.

Le portier alla trouver l'homme au bar, là où il lui avait dit qu'il attendrait.

— J'ai fait ce que vous m'aviez demandé. L'homme lui glissa un billet de dix livres dans la main.

— Bravo.

L'homme alla à un téléphone et attendit d'avoir la communication avec l'étranger.

— C'est terminé.

— Hein, vous êtes sûr ?

— C'est comme si c'était fait.

— Et elle ?

— Vous plaisantez ? Une junkie et un mac ? C'est le couple parfait. Oubliez-la.

— O.K. Disparaissez. Qu'on ne vous revoie plus.

Allie commença à revenir à elle au moment où Neal la laissa tomber sur le lit de Simon. Il était à bout de souffle d'avoir porté son poids mort dans l'escalier et jusque dans la chambre. Elle s'éveilla tout à fait pendant qu'il était en train de lui lier les poignets avec les draps déchirés.

— C'est un plan sado-maso ou quoi ? fit-elle, avisant les liens, mais pas forcément contre.

— J'ai pas encore eu l'occasion de vérifier.

Il serra les liens juste assez pour lui maintenir les poignets. Ce qui sembla l'éveiller tout à fait.

— Neal, mais qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. Je veux que tu te reposes.

— Pourquoi tu m'attaches ?

Neal s'assit sur le lit. Lui prenant le menton dans la main, il lui

inclina le visage et ils se regardèrent dans les yeux.

— Alice, écoute-moi. Plus d'héro. C'est fini tout ça.

Il vit la panique affleurer dans son regard.

— Je vais te donner un truc pour te calmer, lui dit-il. Ce sera O.K., mais l'héro, c'est fini pour toi.

Elle était encore un peu trop dans les vapes pour vraiment saisir ce qu'il lui disait ; ce qui valait sans doute mieux pour eux deux. Il coupa un Valium en deux et le lui donna à avaler avec un coke. Le sucre aiderait. Elle résista un peu au début, mais son corps réclamait le sommeil et son esprit le repos, aussi, au bout de quelques secondes, elle avala la pilule. Neal resta assis à côté d'elle pendant les quelques minutes qu'il lui fallut pour s'endormir. Puis il ferma la porte de la chambre et alla dans la cuisine se faire un café.

Soixante-douze heures. Il avait besoin de soixante-douze heures, après quoi le pire serait passé. Elle n'était pas accro au point de mourir du manque. Il savait qu'il pourrait la soigner, il savait qu'il pourrait la faire décrocher de l'héro et qu'elle devienne accro à Neal, parce qu'il allait falloir en passer par là. Trois jours, et elle lui appartiendrait aussi sûr que s'il l'avait achetée aux enchères. Plus encore, parce qu'elle aurait envie de lui appartenir. Les junkies sont ainsi, et il faut beaucoup de temps avant qu'ils puissent tenir debout tout seuls. Donc, il la détournerait de la drogue, lui dirait qu'il l'aimait, qu'il serait son nouveau mec et s'occuperait d'elle, qu'ils prendraient le fric, fileraient, et vivraient heureux en ayant beaucoup d'enfants. Puis il la foutrait dans un avion, la ramènerait, la rendrait, et le tour serait joué. Et c'est un monde merdique, mais il aurait tout le temps qu'il voudrait pour méditer sur le trou noir qu'est l'univers quand cette mission particulièrement merdique serait finie. Et il n'allait pas la quitter des yeux, car elle n'allait pas lui jouer une Halperin bis. Tout ce qu'il lui fallait, c'était soixante-douze heures... soixante-douze heures pourries et moites – surtout pour Allie.

La sonnerie du téléphone le glaça jusqu'aux os. Son cœur faillit flancher, avant qu'il ne se dise que c'était sans doute un ami de Simon qui ignorait son absence. Il alla dans le salon et décrocha.

— Allô ?

— Salut, bouffon.

Neal s'approcha de la fenêtre et écarta légèrement le rideau. Probable que Colin n'avait pas de flingue, mais c'était inutile de prendre le risque.

Colin lui fit un signe de la main depuis la cabine téléphonique – un signe amical ponctué d'un large sourire. Vanessa était avec lui. Pas de Crisp à l'horizon, ce qui signifiait qu'il était derrière la maison – avec Dieu sait combien d'autres. Neal laissa tomber le rideau et retourna au

milieu de la pièce.

— Salut, Colin.

— T'es un homme mort. Elle est avec toi.

— Non.

— Salaud de menteur. Elle aussi, c'est un homme mort.

— Monte. On va causer.

— Je vais monter, bouffon. T'inquiète pas. Quand je serai prêt.

Il raccrocha.

Les pensées tourbillonnaient dans la tête de Neal. Réfléchis. Dépasse ta peur et réfléchis. On ne t'a pas suivi, ça, t'en es sûr. Sûr ou bien es-tu trop sûr de toi ? Non, sûr. O.K., qui connaissait cette planque ? Simon. Il est hors de cause. Kitteredge, Levine, et Graham. Ça ne peut pas être Kitteredge ; ça n'aurait pas de sens. Levine et Graham. Me dis pas que c'est ça, Joe. Mais comment seraient-ils en contact avec Colin ? Sauf s'ils étaient au courant depuis le début. Sauf si on ne m'a envoyé ici que pour faire plaisir à Liz Chase pendant que le sénateur et tous les autres ne voulaient pas qu'Allie ressurgisse. Aussi, quand je la retrouve... je passe aux pertes et profits. J'aurais dû m'en douter. Aucun dossier sur la fille. On me gave de l'histoire à la con de Mackensen comme si c'était parole d'évangile. Pas de partenaire pour me seconder. Rapport quotidien, qu'on sache où vous en êtes... Eh ben, pour le moment, je suis dans une sacrée merde.

Il est 11 h 15, à quelques minutes près. Colin va attendre la nuit noire, quand les hurlements peuvent être pris pour des cauchemars. Quand les rues sont désertes. Alors, il l'aura.

La peur le reprit à nouveau. L'estafilade d'un couteau en travers du visage. Il n'avait aucun moyen de coincer Colin, aucun.

Suffit, Neal. Réfléchis. Passe tout en revue. Tu pourrais appeler les flics. Pour leur dire quoi ? Que tu as kidnappé une nana ? Que tu l'as droguée ? Qu'elle est ligotée dans la chambre à côté ? Non, non, mauvais choix. O.K., le deal. T'as les livres. Tu échanges les livres contre Allie. Pourquoi accepterait-il quand il peut avoir les deux ? Sauf qu'il a besoin du nom de l'acheteur pour que les bouquins lui servent à quelque chose. C'est ça qu'il faut marchander. Non, il peut te faire parler. Tu parleras. Colin tenant le couteau devant le visage d'Allie. Merde, vieux, sois réaliste. S'il tient un couteau devant ton visage, tu parleras.

Et où irais-tu ? Même si tu réussis à sortir d'ici, où irais-tu ? Et si tu prenais la fuite ? Tu la jettes sur tes épaules et tu fonces au métro. C'est fermé, ducon, et tu ferais cinq pas au mieux. Un tacot ? Idem. Ça ne laisse plus que la bagnole. Au garage par l'escalier de service. À supposer que t'y arrives, tu l'emmènerais où ? Fais chier. Peut-être que tu pourrais régler son compte à Colin dans

l'escalier de service et réussir à atteindre la voiture, mais sans elle. Laisse-la tomber, vieux.

Bon, songea-t-il. Comme ça, t'auras un autre visage à mettre à côté de celui de Halperin. Alors, recommence à l'envers. Pars de la solution pour aller vers la méthode. Où voudrais-tu être ? Quel est l'endroit idéal ? Sûr, tranquille, isolé. Un endroit que le bureau ne connaît pas. Gamberge, gamberge, gamberge... un endroit où on entend les battements de son cœur. Que dirais-tu d'un petit cottage dans les landes du Yorkshire, hm ?

Où Simon avait dit que ça se trouvait déjà ? Au boulot, Neal.

Il commença à fouiller l'appart'.

Neal trouva ce qu'il cherchait quasi immédiatement. Peut-être la chance tournait-elle. Il s'agissait d'une carte routière de la Grande-Bretagne où l'itinéraire pour se rendre à la ferme de Simon dans le Yorkshire était tracé en orange vif, ainsi que des notes signalant les routes non répertoriées. Neal décrocha le téléphone et composa un numéro. La sonnerie dura un bon moment.

— P'pa ?

— T'es où ?

— Tais-toi et écoute-moi, j'ai pas beaucoup de temps. Y a des trucs qu'il faut que tu saches...

*

Neal s'assit sur le bord du lit. Allie dormait toujours à poings liés et fermés. Son visage et ses cheveux étaient trempés de sueur. Du revers de la main, il lui caressa la joue.

— Navré, petite. J'ai tout gâché. J'ai voulu essayer de te sortir de là, et te voilà encore plus dans la merde. Vraiment navré.

Il se disait qu'il lui restait environ une heure avant le début du show. Il n'avait pas vraiment envie de rester là, sur le cul, à laisser la peur le dévorer tout cru. Il pensa de nouveau à Joe Graham, puis fit un truc très Joe Graham : le ménage.

De toute façon, c'était un vrai bordel cet appart' et c'était bien la moindre des choses pour remercier Simon de son hospitalité. Il dégota un balai et une serpillière, du détergent en poudre, de la cire pour parquet, et il se mit au boulot. Il passa l'aspirateur, le chiffon à poussière, astiqua les meubles, récura et cira le sol de la cuisine jusqu'à ce qu'il brille autant qu'une glace.

Quand tout fut fait, il se sentait beaucoup mieux. Puis il s'assit avec un livre pour tromper l'attente.

Les bruits de pas le réveillèrent. C'était Colin qui montait l'escalier en essayant de ne pas faire de bruit. Neal consulta sa montre et fut surpris qu'il soit quatre heures moins le quart.

Les pas s'arrêtèrent sur le palier. Il entendit qu'on farfouillait. Il vit la fine tige de métal entrer par la serrure. La porte s'entrouvrit un tout petit peu. Apparemment, Colin n'avait pas envie de se prendre un objet dur et lourd sur la gueule. Dommage. Neal sentit monter en lui la nausée de la peur. Il déglutit avec effort tandis que Colin ouvrait prudemment la porte. Colin resta immobile sur le seuil, les deux mains enfoncées dans son blouson de cuir. Laquelle tenait le couteau ? se demanda Neal. C'était le jeu auquel il jouait avec les vieux Italiens de son quartier quand il était gosse. Quelle main, le bonbon ? Il n'avait jamais été très doué à ce jeu-là, d'ailleurs.

— T'as essayé de téléphoner mais c'était occupé, c'est ça ? fit Colin.

Et si je laissais tomber, Colin ? Et si je mettais les mains en l'air et que je te dise que tu vas avoir les livres, et Allie ? Mais il dit :

— T'aurais mieux fait de venir avec un régiment, Colin.

Colin fit un pas dans l'appartement et referma la porte derrière lui.

— Pour toi, bouffon ? Tu parles, je t'ai vu te battre.

— Tu veux un thé ? Une bière ?

— On pourrait commencer par un livre.

— Commencer et finir.

Colin secoua la tête.

— On est où, Neal ? C'est chez qui ici ?

Neal vit le poignet gauche de Colin se crispier.

Donc ça viendra par ce côté si ça doit venir. Quand ça va venir.

— Un pote.

— Tu l'arniques, lui aussi ?

En l'occurrence...

— Je vais te donner le livre. Tu me laisses Allie.

— C'est le grand amour, c'est ça ? Le livre m'avancera à rien sans le nom de l'acheteur.

— O.K. Je te l'offre avec.

Colin fit un pas timide vers lui. Neal recula.

— T'es pas en position d'offrir quoi que ce soit, cher Neal. Je crois que je vais prendre et le bouquin et la fille. Et tu me donneras le nom en prime.

Le couteau lança un éclair quand il le sortit de sa poche gauche. Il le brandit, la lame à plat, au niveau des yeux de Neal, à moins de trente centimètres de lui.

Le point lumineux dansait devant les yeux de Neal. Il sentit son estomac se nouer, son souffle se couper. Il avait déjà vu des gens se faire taillader au couteau.

Il laissa la terreur l'envahir, imagina son visage tailladé, la chair ouverte pendant sur le côté, la cicatrice à vie... Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Elle est morte, Colin. Une overdose sans doute.

La main de Colin retomba, pas de beaucoup, mais juste assez – assez pour que Neal fasse volte-face et file en courant. Il courut à travers le salon, et se jeta dans la cuisine, sur la gauche. Il avait juste assez d'avance pour sauter sur le comptoir.

Colin le talonnait. Quand il s'élança à pleine vitesse sur le sol trop ciré de la cuisine, ses mocassins en cuir à semelle lisse se dérobèrent sous lui. Il atterrit sur le dos de tout son poids, mais après que sa tête fut allée joliment rebondir sur le lino ultra-propre. Neal leva la serpillière bien au-dessus de sa tête et la rabattit de toutes ses forces dans l'entrejambe de Colin comme s'il plantait le drapeau national sur le mont Everest. Cela offrit à Colin une nouvelle approche du concept de douleur, et il roula sur le sol dans la position fœtale, gémissant.

Neal ramassa le couteau qui tramait par terre et le mit sans sa poche. Puis il s'approcha du réfrigérateur et retira la poêle qu'il avait mise au congélateur. Elle était maintenant recouverte de glace.

— Crisp ! brailla-t-il, imitant au mieux la voix de Colin. Ramène ton cul !

Crisp défonça la porte de service mince comme du papier à cigarette et déboula dans la cuisine, glissant sur le sol. Il n'eut pas le temps de voir Neal faire, avec sa poêle, un revers digne d'un Jimmy Connors au mieux de sa forme. La poêle lestée de glace le frappa en plein sur l'arête du nez, brisant os et cartilage. Crisp tomba dans l'inconscience avant de tomber par terre, ce qui valut sans doute mieux pour lui, car il atterrit sur son nez brisé.

— Espèce de fils de pute ! persifla Colin, ne croyant pas si bien dire.

Il essayait tant mal que bien de se relever mais une douleur nauséuse le clouait au sol.

Neal alla dans la chambre, souleva Allie tel un pompier qui la sauverait des flammes, et la descendit par l'escalier de service. La surexcitation, la peur, et l'effort physique qu'il avait fait pour cogner Colin et Crisp lui avaient coupé le souffle, et il lui fallut plus de temps de prévu pour arriver au garage. Et il n'en avait pas beaucoup avant que Colin récupère assez pour se lancer à sa poursuite. Avec ou sans couteau, Colin lui réglerait son compte en combat singulier, aussi Neal se grouillait-il pour être sûr qu'il n'y en aurait pas. Il appuya Allie contre le mur du garage pendant qu'il cherchait la clef dans sa poche de pantalon. Il remarqua au passage que ses mains tremblaient. Pour couronner le tout, Allie commençait à revenir à elle.

Neal ouvrit la porte du garage, tira Allie jusqu'à la terrifiante Keble, ouvrit la portière passager et installa tant bien que mal Allie sur le siège. Il avait l'impression que ces manœuvres lui avaient pris plus d'une heure, et il s'attendait à ce que Colin déboule dans le garage d'une seconde à l'autre. Il finit par installer Allie et lui-même à l'avant

du véhicule.

Allie revint à la vie.

— 'ce qui se passe ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— On va faire un tour.

— Hmmm, sympa, fit-elle tout heureuse, se rendormant.

Ouais, sympa, songea Neal, si j'arrive à faire démarrer cet engin de malheur et qu'on se tire d'ici. Il mit la clef de contact – la clef du coffre. Elle ne rentrait pas. Ni celle de la portière, dans un sens comme dans l'autre.

Colin trifouillait son attirail, qui semblait être intact, même si cette pute de Yankee avait essayé de le châtrer. Ses parties intimes lui faisaient mal, pas d'erreur, et sa tête était aussi lourde que le dimanche au réveil. Il se releva et s'approcha de Crisp, qui était allongé aussi raide et immobile qu'une jeune fille sortie du couvent.

— Allez, mon pote, debout, dit Colin, aiguillonnant Crisp du bout du pied.

Crisp ne bougeait pas.

*

La clef de contact entra comme dans du beurre. Neal la tourna, appuya sur l'accélérateur et attendit que cette voiture démoniaque vrombisse à tous les diables. Mais elle ne fit qu'expectorer une plainte syncopée. Neal réessaya. Même chose. Il prononça des mots que votre mère ne vous a jamais appris, et essaya encore.

Crisp ne bougeait pas d'un pouce. Colin le secoua plusieurs fois de suite. Il finit par revenir à lui.

— Mon nez ! Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Ce connard de Neal te l'a cassé. Allons lui casser la gueule.

— Toi, va lui casser la gueule, gémit Crisp, se laissant retomber par terre. J'ai eu ma dose.

Colin lui flanqua un coup de latte dans l'entrejambe, juste histoire qu'il ne soit pas en reste, et fonça dans l'escalier. Ses couilles endolories bringuebalaient dans sa course et il décida qu'il prendrait deux ou trois jours pour tuer Neal quand il l'aurait retrouvé. Soudain, il reconnut le son caractéristique d'un moteur de voiture qui refusait de démarrer venant du garage au bas de l'escalier. Dieu n'existe peut-être pas, songea-t-il, mais, sûr, le Diable, oui.

Neal était presque debout sur la pédale de l'accélérateur, mais la Keble refusait toujours de démarrer.

Elle ne faisait que toussoter, crachoter et Neal qui, en temps ordinaire, n'aimait déjà pas les bagnoles, éprouva une aversion sans

bornes pour celle-ci.

— Mets l'starter, fit Allie, d'une voix rêveuse.

— Quoi ?

— Mets sur l'starter. Ces putains de Gordon-Keble démarrent jamais sans l'putain d'starter.

Elle se pencha sur ses genoux et tira sur le starter. Le moteur vrombit à plein régime.

— Comment t'as fait ça ? demanda Neal, mais elle s'était déjà rendormie.

Colin entendit le moteur. Trop tard, salaud de Neal, songea-t-il, tournant la poignée de la porte du garage. Cette enclée de porte était verrouillée de l'intérieur. Il leva une jambe pour flanquer un coup de pied dedans, mais la douleur aiguë qui le lança dans son testicule droit le fit changer d'avis. Il clopina jusque devant le garage, prenant le temps de ramasser au passage un rondin qui pourrait toujours lui être utile. Il se posta d'un côté de la porte du garage. Quand tu viendras l'ouvrir, cher Neal, que tu auras les bras joliment levés et tout...

*

Neal appuya sur ce qu'il pensait être le frein à main et enclencha la première. Gardant un pied sur la pédale de frein, il fit vrombir le moteur deux ou trois fois, tout heureux du résultat retentissant. Il lâcha le frein.

Colin attendait patiemment que la porte bascule. Il tenait le rondin à hauteur des épaules, prêt à décapiter Neal. Le délicieux fourmillement de l'imminence de la vengeance apaisa les élancements de la raclée récente. Amène-toi, Neal...

Sur une boîte de vitesses, on peut facilement confondre la première et la troisième. Surtout un nul en mécanique dans le genre de Neal Carey. Il appuya à fond sur l'accélérateur et lâcha le frein. La voiture fonça en arrière. C'est alors seulement que Neal se souvint qu'il avait oublié d'ouvrir la porte du garage.

Sauf que Colin y avait pensé pour lui. L'impatience de sa fureur avait eu raison de lui et, soupçonnant quelque autre coup bas, il s'était penché dans l'idée de faire basculer la porte, d'entrer et d'aller régler son compte à ce salaud quand la petite bagnole de sport lui fonça dessus. Colin fit une petite balade sur le capot avant de rouler sur la droite, n'évitant les roues que de quelques centimètres.

Neal avait donné un coup de volant pour l'éviter, freiné à fond et, ce faisant, calé.

— Meeeeerde ! hurla-t-il, tournant frénétiquement la clef de contact.

Dans le rétro, il pouvait voir Colin à quatre pattes dans la rue, qui

secouait la tête comme pour s'éclaircir les idées. La Keble se remit à tousoter.

Allie se redressa contre la portière, perdue dans un rêve heureux, juste assez consciente de ce qui se passait pour marmonner :

— Le starter... faut tirer sur l'star...

— Ouais, je sais, je sais, le starter, aboya Neal, un peu trop occupé pour réfléchir sur le fait qu'une nana qui avait dans le sang assez de drogue pour endormir tous les habitants d'une petite ville de province savait mieux conduire que lui. Il tira sur le putain de starter à la con, le moteur tourna, et Neal enclencha la première.

Colin se releva comme il le put et comprit alors qu'il avait été renversé par une voiture. Il vit son assaillant devant lui, ne pouvant plus redémarrer. Il ramassa son rondin et allait donner la charge quand la voiture commença à reculer, lentement au début puis plus vite – droit sur lui.

*

Neal n'était déjà pas un excellent conducteur en marche ayant, mais en marche arrière, c'était carrément un danger public. Il essaya de freiner quand il vit Colin, vraiment, mais quand on appuie sur le champignon au lieu du frein, on va plus vite.

Colin fit ce que tout dur à cuire normalement constitué aurait fait : il courut. Et pas en ligne droite. Il zigua, zagua, il courut aussi vite qu'un type qui avait été foutu à terre, avait reçu des coups de lattes dans les couilles, et qui avait été renversé par une bagnole, pouvait courir. Mais la petite tuture ne le lâchait pas d'un pneu, comme s'il avait un aimant fixé au cul.

Neal essayait de faire exactement le contraire, mais c'était justement ça le problème. N'ayant pas l'habitude de penser à l'envers, il obtenait l'inverse des résultats escomptés. Chaque fois qu'il essayait de braquer dans la direction opposée au chaplinesque Colin, il fonçait droit sur lui. C'était vraiment déboussolant, surtout à cette vitesse.

Les cris de Colin réveillèrent Vanessa qui avait piqué du nez dans la cabine téléphonique. Elle évalua très vite le cas de figure et réagit promptement.

— Arrêêêête ! hurla-t-elle tout en poursuivant la voiture le long de la rue. Mais arrêêêête ! Tu vas le tuer. Arrête !

Neal freina. Ses pieds et ses mains trouvèrent la bonne combinaison et le véhicule haute-performance pila en crissant, précipitant Neal et Allie dans le tableau de bord puis les replaquant contre leurs sièges.

Ce qui surprit Vanessa qui ne pensait pas vraiment qu'on pouvait

forcer quelqu'un à s'arrêter en criant simplement « Arrête ». Elle était assez fière d'elle, jusqu'au moment où elle se rendit compte que la petite tuture se dirigeait maintenant droit sur elle, et elle était sur le point de tourner les talons et de prendre ses jambes à son cou, quand elle fut distraite par un cri venant de la fenêtre.

— Vanessa ! l'm'a cassé le nez ! beugla Colin, penché à la fenêtre. L'm'a cassé mon pif !

Il y a deux choses importantes à savoir sur Vanessa en ce moment critique. La première, c'est que de tous les participants, elle était la plus en forme. C'est-à-dire qu'elle n'était pas dans la Forêt Enchantée tellement elle était stone et qu'elle n'avait pas à lutter contre un démon de l'engineering automobile. Elle ne s'était pas non plus fracassé la tête par terre, n'avait pas fait une baise hard avec une serpillière et n'avait pas eu le visage écrabouillé par le cul d'une poêle. Le deuxième facteur était que Vanessa était relativement peu attirante. Elle n'avait jamais eu une horde de chevaliers combattant pour elle et elle était bien décidée à s'accrocher au seul qu'elle avait, un type qui la trouvait spirituelle, sexy, et bandante. Un mec qui, pour l'heure, était penché à une fenêtre, défiguré, en sang, pleurant à l'injustice.

Aussi, alors que la voiture fonçait sur elle, Vanessa ne bougea pas d'un pouce. Neal la voyait, immobile au beau milieu de la rue, genre il-faudra-me-passer-sur-le-corps. Il était sur le point de reprendre un semblant de contrôle sur sa virago à moteur, réussissant même à ralentir et à tourner autour de Vanessa. Erreur.

On a tous entendu ces histoires de mamans réussissant à soulever des camionnettes parce que leur marmot était dessous. Un truc genre combinaison de l'instinct maternel et de l'adrénaline ? Vanessa avait sans doute pas mal des deux quand elle saisit la poignée de la portière et sauta sur l'étroit marchepied.

— T'as fait mal à mon mec ! hurla-t-elle, tout en balançant par la vitre baissée un droit sonore sur la mâchoire de Neal.

Il appuya à fond sur le frein, oubliant ce putain d'embrayage et la voiture cala. Pendant que Neal s'efforçait de remettre le contact, Vanessa le recogna sur le coin de la tête.

— T'as fait mal à mon mec !

Neal essaya de la repousser de sa main gauche, mais elle s'accrochait au rebord de la portière. Neal jeta un coup d'œil dans le rétro et vit Colin qui s'amenait vers lui en clopinant, un bâton dans la main et du sang dans l'œil.

Crisp se sentait honteux, à sa fenêtre, à regarder la femme de sa vie et son meilleur copain donnant courageusement l'assaut dans la rue. Et lui se trouvait deux étages au-dessus du combat, au chaud et en sécurité.

— Je vais te sauver, Vanessa ! hurla-t-il.

Et il s'efforça de trouver le moyen de joindre l'acte à la parole.

— Nessa, vire-toi de là, dit Allie d'une voix douce mais ferme, de sa position pas vraiment dominante, à savoir des genoux de Neal. On v'juste s'balader.

Vanessa faisait de son mieux pour ouvrir la portière côté chauffeur, passant sa rage sur l'agresseur de son amant mais, dans le même temps, Neal tirait de toutes ses forces sur la portière pour la maintenir fermée tout en essayant de refaire démarrer la voiture, et ne s'en tirait pas trop mal, vu la volée de coups qu'il prenait. Mais ça ne marchait pas. Alors Neal lâcha le levier de vitesse pour pouvoir prendre appui, se cala dans son siège et balança un droit à Vanessa en plein dans les côtes. Cette fille pouvait se prendre un coup de poing, songea-t-il. Il devait lui accorder ça.

*

Colin tendit la main vers la portière passager dans l'idée de choper cette salope d'Alice avant de réduire son nouveau petit ami en bouillie. La portière s'ouvrait...

— O.K., Nessa, c'est toi qui l'auras voulu, dit Allie, à bout de patience.

Elle avait envie d'aller se balader. Se lovant sur les genoux de Neal, elle enfonça la pédale d'embrayage du pied gauche, enclencha la première et appuya à fond sur l'accélérateur. La Keble fit ce que son papa lui avait dit de faire. Elle partit comme un lapin ayant pris de la Dexedrine.

Neal fut surpris quand Vanessa disparut soudain à sa vue tandis que du verre se fracassait sur le toit de la voiture. Il n'eut pas trop le temps d'y réfléchir, de toute façon. Il eut juste le temps de saisir le volant tandis que la voiture fonçait en avant.

Une action qui plaça Colin devant un choix : lâcher, ou perdre son bras. Il opta pour conserver ce dernier, et ne roula que quinze ou seize fois sur lui-même avant de s'arrêter sur la chaussée.

— Excuse, Vanessa ! cria Crisp, qui avait lancé une bouteille de gin mais n'avait raté sa cible que de ça.

Il lança une autre bouteille sur les fuyards.

Le ciel s'était retenu tout l'été pour ce jour-là, et il ouvrit ses écouteilles. Il fallut quatre ou cinq minutes de tâtonnements frénétiques à Neal, pas davantage, pour trouver le bouton des essuie-glaces et une autre minute pour remonter les vitres, après quoi il fut trempé jusqu'aux épaules. Il arrêta la voiture dans Camden High Street pour consulter sa carte. L'itinéraire lui avait paru des plus simples quand il l'avait mémorisé un peu plus tôt, mais tout lui paraissait différent sur

le terrain, surtout quand on avait une lèvre ouverte, un œil au beurre noir qui prenait du volume, et qu'on n'y voyait goutte à travers un rideau de pluie.

Il décida de prendre la Seven Sisters Road jusqu'à la A 406, puis la A 406 jusqu'à la M-11, la voie principale vers le nord.

Il ne remarqua même pas qu'il n'eut aucun problème à passer la première et à s'élancer sur la route.

*

Colin gémit de douleur en enfourchant sa moto. La pluie ? songea-t-il. Cette putain de pluie ? Ça faisait trois mois qu'il pleuvait pas et maintenant il tombait des cordes ? Il y a bien un Dieu, songea-t-il, et c'est un briseur de couilles. Bon, y avait rien d'autre à faire que de les poursuivre et voir si la chance tournait. Il démarra à pleins gaz.

Le jeune à la station service eut l'émotion de sa vie de voir comment Neal s'arrêtait.

— Il me faut de l'essence. Le plein, dit Neal.

Le gosse cracha l'eau qu'il avait dans la bouche et répondit :

— Le fric d'abord. Après, t'auras l'essence pour ton auto.

Neal lui tendit un billet de dix livres.

— Comment je fais pour rattraper la A 406 ? demanda-t-il quand le pompiste eut fini de le servir.

— Au rond-point tout droit, puis deuxième à droite.

— Merci.

— De rien.

Le gosse fut encore plus émotionné quand un connard à moto surgit en vrombissant.

— Hé ! T'as pas vu passer une petite bagnole de sport ? lui cria le motard d'une voix plus forte que la pluie.

— Elle est pas passée. Elle s'est arrêtée pour faire le plein.

— Il allait où ?

— J'en sais rien où il allait, mais il passait par la A 406 pour y aller.

— Comment...

— Tout droit au rond-point et deuxième à droite.

— Merci.

— De rien.

Neal roulait sous la pluie. Allie dormait paisiblement et il n'était pas spécialement pressé jusqu'à ce qu'il voie un phare dans son rétro, fonçant vers lui.

Neal ralentit. Si c'était Colin, autant le savoir tout de suite au lieu de le laisser les suivre et griller une autre planque.

Il roulait à soixante à l'heure quand Colin le rattrapa et roula à

hauteur de la portière côté chauffeur.

— Gare-toi ! lui cria Colin.

Neal donna un coup d'accélérateur et la Keble partit comme une flèche.

Colin resta à sa hauteur.

— Gare-toi ! cria-t-il à nouveau.

Il était trempé jusqu'aux os, écarlate, et furieux. Neal savait qu'il pouvait facilement distancer la moto avec la Keble. Le problème, c'est qu'il n'osait pas rouler trop vite sous cette pluie. Colin pourrait probablement gagner à ce jeu des nerfs. Oh, et puis zut, songea-t-il, rien à foutre.

Il appuya de nouveau sur l'accélérateur, forçant Colin à accélérer pour se maintenir à ses côtés. Puis il freina brutalement.

Les roues arrière dérapèrent et la voiture fut déportée sur trois cents mètres. Colin continua à tout allure, freina, et fit faire la culbute à sa moto.

Neal se souvenait vaguement du laïus de l'auto-école sur le fait de devoir tourner dans le sens du dérapage, mais ne savait plus trop ce que ça voulait dire, aussi il n'arrêta pas de braquer et contre-braquer jusqu'à ce que la voiture soit de nouveau droite et s'arrête. Il regarda dans le rétro et vit Colin qui se dépêtrait de sa moto – très lentement. Il résista à son insincère impulsion de faire demi-tour pour voir s'il allait bien. Puis il appuya sur le champignon et roula aussi vite qu'il l'osa.

Toutes ces manœuvres avaient réveillé Allie – pour quelques secondes.

— Déjà arrivés ? demanda-t-elle.

— Je cherche une place pour me garer.

Colin regarda les feux arrière de la petite voiture disparaître derrière le dos d'âne. Ce n'était pas son jour. Il avait perdu le bouquin, le fric, la came, Alice, Neal, sa bécane, et un demi-litre de sang. Il était baisé. Et dans les grandes largeurs.

Neal leva le pied jusqu'à ce que la vitesse de la Keble soit inférieure à celle du son. Maintenant qu'il n'avait plus à changer de vitesse, il se sentait bien au volant, son cœur se remettait en place dans sa poitrine et il roulait vers un endroit où il pourrait, c'était sûr, l'entendre battre.

TROISIÈME PARTIE

**OÙ L'ON ENTEND
LES BATTEMENTS
DE SON CŒUR**

La maison de Simon était en briques.

Neal se sentit con en pensant au troisième petit cochon qui était à l'abri quand le grand méchant loup déboula, haletant et soufflant, mais il se dit que c'était déjà pas mal qu'il soit capable de penser, fatigué comme il était. Allie dormait tandis qu'il engagea lentement la voiture sur le chemin de terre battue qui traversait la lande jusqu'à la ferme. Loin au-dessous et derrière, les cheminées du hameau pointaient au-dessus de la cime des arbres. Ils avaient roulé vers le nord, échappant à la pluie ; le sol était dur et ferme sous les roues, et ils atteignirent la ferme sans difficulté.

Neal descendit, laissant Allie dans la Keble. Il étira son corps courbaturé et regarda alentour. Il n'était jamais allé dans un endroit pareil. La lande s'étendait, déserte, sur des kilomètres. La maison se dressait sur un plateau au pied d'une colline abrupte et rocailleuse. La lande courait à plat sur la droite et la gauche, et devant lui, et la colline descendait en pente douce jusqu'à un petit ruisseau et un bosquet et, à un peu plus d'un kilomètre, au village. De la bruyère pourpre, de l'herbe et des rochers recouvraient la terre. L'endroit était exposé au vent, et la brise fraîche qui lui séchait la sueur sur le visage lui procurait une sensation agréable. La fatigue lui donnait mal aux yeux. Il inspira profondément l'air pur. Il savait qu'il avait envie de dormir... il avait besoin de dormir.

Il se retourna pour s'assurer qu'Allie était toujours endormie, puis marcha vers la ferme. C'était une maison à colombage d'un étage, en pierres grises. Il trouva la vieille clé sous une pierre, là où Simon lui avait dit qu'elle serait, et entra. Le rez-de-chaussée était bas de plafond et Neal se pencha, même si ce n'était pas vraiment nécessaire. Une immense cheminée dominait la première pièce au sol dallé où se trouvaient une vieille table de ferme et deux vieilles chaises paillées. Cette pièce donnait sur une petite chambre, sur la gauche. Elle était pleine de livres, pas de surprise, et s'y trouvait un petit lit recouvert de vieux édredons et d'une épaisse couverture de l'armée. Un genre de cuisine était à l'arrière de la maison. S'y trouvaient des comptoirs en bois grinçants, quelques étagères, des placards et un poêle à bois. Il y avait un évier mais pas de robinet. Une porte étroite, en bois, donnait sur la colline et un contrefort en pierres. Quelqu'un avait vaguement tenté de jardiner, un effort marqué par de tristounets rosiers grimpants. Un escalier étroit menait de la cuisine à l'étage, où se trouvaient trois chambres. Toutes étaient meublées de lits édredonnés et de chaises canées.

L'endroit dégageait une impression d'inconfort douillet, comme dans toute maison de campagne réussie. Des cadres contenant de vieilles photographies de Simon et de sa famille étaient accrochés aux murs, ou bien posés sur les tables de chevet. Éditions de poche et exemplaires reliés un peu moisies traînaient par-ci par-là. Neal redescendit dans la cuisine et ressortit. Il trouva la chaufferie, lut attentivement la notice d'utilisation punaisée au mur, et mit la chaudière en route. Les cabinets se trouvaient à côté de la chaufferie, ainsi qu'une remise. Il élucida le mystère de l'eau courante quand il vit le puits à trois cents mètres de là. Il tourna la manivelle et, comme de bien entendu, un seau plein d'eau monta à lui, exactement comme dans les vieux films quand le citadin combinard va à la cambrousse et apprend les vraies valeurs de l'existence. L'eau était limpide, froide, super-bonne. Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'elle était potable. En bon New-Yorkais, il pensait que l'eau devait couler d'un robinet.

Hmm, eau du puits, cabinets dehors, une baignoire à ciel ouvert. Il s'y habituerait bien, songea-t-il. Et ce calme. Il venait de le remarquer. L'absence totale et absolue de sons mécaniques ou humains. Il prêta l'oreille. De loin, de très loin, de l'autre côté de la colline peut-être, lui parvenaient les faibles échos de ce qui pouvait bien être un troupeau de brebis. Il entendait le doux murmure du ruisseau en contrebas. C'était tout. C'était vrai : il entendait les battements de son cœur. Tout ça, c'était nouveau pour Neal Carey qui pensait qu'il avait tout vu.

Se souvenant de ce qu'il était venu faire ici, il retourna à la voiture et ouvrit la portière passager. Allie était lovée sur elle-même, la tête posée contre l'appui-tête. Sa sueur lui collait à la peau et son visage était bouffi et pâle. Les heures à venir seraient dures, songea Neal. Mais il devait se lancer. Plus de bonbons pour la petite Allie.

— Hé, réveille-toi, dit-il, la secouant.

Elle marmonna quelques menaces et se roula en boule.

— Alice, allez, debout !

— Veux pas.

— J'en ai rien à foutre de ce que tu veux, dit Neal, qui n'avait pas du tout l'intention de devoir de nouveau la porter.

Il avait toujours des courbatures de sa nuit précédente. Il la tira hors du siège et la lâcha. Elle s'écroula par terre.

— Hé ! fit-elle, donnant plus dans l'indignation que dans le sens de l'humour.

Elle s'assit par terre, le regardant, puis regardant autour d'elle. Il lui fallut une petite minute pour se rendre compte qu'elle n'était pas à Piccadilly Circus.

— Où c'est qu'on est putain de merde ?

— En cavale, dit-il.

Il l'observa qui essayait de rassembler ses souvenirs. Il l'observa avec attention. De quoi se souvenait-elle précisément ?

— Il est où, Colin ?

— J'en sais rien.

Elle se releva, s'épousseta.

— Je veux retourner à Londres.

— Non.

— Tout de suite.

— Oublie ça.

Elle passa devant lui et se dirigea vers la portière côté chauffeur.

Je ne voulais pas en arriver là, songea Neal. Il l'attrapa par le coude, lui fit un croc-en-jambe, et elle tomba à la renverse. Une fois sa surprise passée, elle voulut se relever, mais il la prit par les épaules et la jeta au sol. Elle atterrit violemment mais se releva et repartit vers la voiture. Il lui barra le chemin. Elle lui décocha un coup de poing, un coup de poing maladroit, mollasson, qu'il n'eut aucun mal à parer. Il lui tordit le poignet et lui coinça le bras derrière le dos, de sa main libre, il l'attrapa par les cheveux et la força à se mettre à genoux, jusqu'à ce qu'elle aille brouter l'herbe.

Il était choqué de ne pas s'en vouloir, de se sentir bien, et il se demanda contre qui il était si en colère, et où sa mère se trouvait, si elle était vivante même, et si Allie était la seule personne défoncée sur cette colline belle et déserte et pourquoi il avait accepté cette mission d'abord.

Il la remit sur ses pieds, lui fit faire demi-tour de façon qu'elle soit face à lui. Ça n'aidait en rien. Il avait envie de la cogner. Dur. Sur la gueule. Il se racontait qu'il avait envie de le faire pour la calmer, pour la faire entrer dans la maison, que ça faisait partie de son boulot, etc., etc. mais il savait que c'était faux. Il avait envie de la cogner parce qu'elle était une femme, une junkie, et une pute, exactement comme la nana qui n'avait pas voulu épouser son paternel. Cette prise de conscience lui donna la nausée, le fatigua plus que tout ce qu'il avait enduré jusqu'alors. Il la lâcha.

Elle avait compris, cela dit. Il lut dans ses yeux qu'elle avait lu dans les siens sa fureur, sa violence. Elle tressaillit et se prépara à recevoir la gifle qui, elle le savait, allait arriver. Il vit que, pour elle, il n'était qu'un homme parmi d'autres qui battaient les femmes.

La gifle ne vint pas. Ils demeuraient immobiles sur la colline venteuse, se regardant dans les yeux. Neal entendait bel et bien les battements de son cœur ; il cognait en rythme avec ses poumons qui cherchaient de l'air. Finalement, il dit :

— J'ai arnaqué Colin. Il croit que t'es ma complice. Je lui ai raconté que...

— Bon Dieu... espèce de salaud... qui t'a dit que...

— Parce que j'ai plus envie que tu sois avec lui. Je ne veux plus que tu te shootes.

Il parlait, haletant, et il était au plus près de la vérité qu'il pouvait lui dire pour le moment. Il s'éloigna vers la maison.

Allie reprit son souffle, puis se dirigea vers la voiture.

Quand elle le rejoignit dans la maison, Neal essayait de faire un feu. L'après-midi avait viré au froid d'un coup. Neal n'avait pas trop de chance et il se dit qu'il aurait peut-être mieux fait d'entrer chez les Scouts plutôt que chez ces putains d'Amis de cette putain de Famille, quand Allie se découpa dans l'encadrement de la porte.

— Où est ma came ? demanda-t-elle.

— Quelque part sur la M-11.

— Espèce de sale pédale !

— « Les gens qui vivent dans des cages de verre... »

Il approcha l'allumette du vieux journal qui prit feu.

Il souffla doucement dessus, comme l'avait vu faire dans les films, et eut un petit succès.

— Tu ne trouves pas qu'il caille ici ?

— On se les gèle, connard !

— C'est parce que tu commences à être en manque. Ça va être de pire en pire. Il y a des pulls en laine, en haut, dans une armoire. Je te suggère d'en mettre un ou deux.

— Je te suggère de me trouver de la came, ou alors je prends la bagnole et je rentre à Londres.

— Bonne idée. Appelle Colin quand t'arriveras. Je suis sûr que ça lui fera plaisir de te voir.

Il lui laissa le temps d'aboutir à ses propres conclusions.

— Je te remercie de gâcher ma vie.

— De rien.

— Tu me dois au moins un peu de came !

Neal jeta une autre bûche dans le feu qui faillit s'éteindre. Il l'attisa et le feu reprit. Il concentrait toute son attention sur le feu. Ça le calmait.

Puis il tenta le tout pour le tout. Prudemment, car il savait qu'elle ne serait plus lucide très longtemps.

— Ce que je te dois, dit-il, c'est dix mille livres. Je pense que c'est plus que sympa de ma part, vu que t'as rien fait pour les gagner. Mais ce n'est pas de ta faute. Ce que je te dois, c'est ta chance de décrocher pour de bon, parce que ça faisait aussi partie de notre marché. Plus de came, plus de passes.

— Notre marché ? Quel marché ? On a fait aucun marché.

— Mais si. Quand on filait à bouffer aux canards. Y a des tas de façons de passer un marché, Allie. Des fois, c'est par écrit, des

fois, c'est par les mots, et des fois, c'est juste à demi-mots. On s'est compris à demi-mots, toi et moi, et tu le sais.

— Mais t'es complètement barje !

— O.K. À quel point je suis barje ? J'ai les bouquins et je t'ai toi. J'attends ici un petit moment que les choses se tassent, puis je retourne aux States. J'appelle l'acheteur, il prend le premier avion, et j'empoche vingt mille livres. Moi, barje ? O.K.

Il attisa encore le feu, comme il l'avait vu faire dans les films. Il sentait qu'Allie réfléchissait derrière lui.

— Bon, voyons maintenant à quel point toi t'es barje, dit-il. Je vais te donner... te-don-ner... la moitié du fric, dix mille livres. Et tout ce que t'auras à faire, c'est décrocher, venir aux States avec moi, et être toujours clean quand je ferai la vente.

Les mains d'Allie commençaient à trembler. Bientôt, ce serait tout son corps.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi tu ferais ça pour moi ?

Elle n'était pas reconnaissante ; elle se méfiait. C'était O.K. pour Neal ; la méfiance était plus facile à gérer.

— Je ne fais pas ça pour toi, mais pour moi.

— J'pige pas.

— Tu m'étonnes. Écoute, tu ne pensais pas que j'allais faire confiance à Colin pour ce qui était de me planquer et d'assurer ma sécurité, hm ? Pourquoi Colin se serait-il contenté de la moitié du fric quand il pouvait avoir le tout ? Il m'aurait poignardé dans le dos – au premier sens du terme – à la première occasion. Dès le début, j'avais prévu de lui baiser la gueule, tout comme lui avait prévu de baiser la mienne. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que... que tu me plairais. Je n'avais pas envie de te laisser à Colin pour qu'il te foute sur le trottoir jusqu'à ce que tu n'en puisses plus et qu'il te largue. Alors, je t'ai emmenée. On peut dire que c'était contre ta volonté si ça te facilite les choses, mais on sait la vérité toi et moi.

— Toi, tu crois peut-être...

— Tais-toi et écoute-moi. Donc, maintenant que je t'ai, qu'est-ce que je vais faire de toi ? On va passer un petit moment ensemble ici, alors j'ai pas envie de devoir t'attacher ou ce genre de conneries pour être sûr que tu courres pas chez les flics en hurlant que t'as été kidnappée, et surtout, j'ai pas envie que tu décides que te fixer et faire la pute est ton mode de vie et que tu téléphones à ce bon vieux Colin pour rempiler.

— Ouais, alors... ?

— Ben alors, je fais de toi mon associée. Je veux que tu aies un intérêt personnel à ce que je survive. Il va y avoir pas mal de gens en colère qui vont me rechercher dans les prochains mois, et j'ai pas envie que tu te plantes devant eux, doigt tendu, en disant : « Il est

parti par là ! ».

— J'ferais jamais ça.

— Disons que je t'offre une petite motivation de pas le faire.

Elle essaya son plus beau sourire enfant gâtée, le même qu'il l'avait vue utiliser avec Colin.

— Motive-moi avec de l'héro.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Parce que j'ai besoin de pouvoir te faire confiance, et que je fais pas confiance aux junkies. Les junkies sont prêts à tout. T'auras le fric si et seulement si tu décroches.

Elle commençait à trembler, mais elle écoutait aussi. Ce qui lui demandait un effort surhumain.

— Alors, comme ça, tu crois que tu peux m'acheter ?

— Bien sûr. Dix mille livres. Au taux de change actuel, ça fait... dans les seize mille dollars. Tu pourrais fuguer à l'aise avec ça, si tu n'as pas ta dose à acheter tous les jours du moins. On appelle ça un nouveau départ, et ça n'arrive pas si souvent. J'hésiterais pas, si j'étais toi.

Ses yeux commençaient à s'embuer de larmes. Bientôt, ses genoux allaient s'entrechoquer, ses oreilles bourdonneraient, et ça ne servirait plus à rien de lui parler. C'est l'héro qui lui ferait la conversation, et elle serait à son écoute. Ça avait déjà commencé.

— Et si je n'accepte pas d'entrer dans ta combine ? Et si je dis non ?

— Tu vas accepter. Je ne fais que ce que tu m'as demandé. Te faire arrêter la drogue et le trottoir.

Elle se boucha les oreilles de ses mains et secoua la tête. Dur, dur, de réfléchir – son corps camé intimait à sa pensée de lui laisser le champ libre.

— J'peux pas arrêter l'héro, Neal. J'peux pas. J'ai cru que je voulais, mais j'pourrai pas.

— Je vais t'aider.

— Qu'est-ce que t'entends par là ?

Il se détourna du feu et la regarda.

— J'entends, t'aider. Dans une heure ou deux, ça va aller mal pour toi. Tu vas être mal, très mal. Je vais t'aider à franchir le cap.

Elle avait l'air d'avoir la trouille. Il en fut surpris. C'était la première fois qu'il lui voyait cet air-là.

— Tu te prends pour qui, Olivenstein ?

— Je m'y connais un peu en came.

— T'as été junkie ?

— Non. Pas moi. Mais je connais.

Ouais, O.K., Diane. Toujours des secrets, toujours des

cachotteries. Toujours moins de confiance. Fais chier. Pourquoi toutes les femmes de ma vie viennent-elles me rendre visite justement maintenant ?

Allie commença à tourner en rond dans la pièce, laissant courir ses mains sur les pierres des murs.

— Salaud ! Connard ! Tu me fous dans la merde. Pourquoi tu pouvais pas me foutre la paix ?

Bonne question.

— J'veux pas décrocher !

Elle marchait de plus en plus vite. Neal vit qu'elle commençait à paniquer.

— Je pourrais, mais je veux pas ! J'aime ça, d'accord ? Pour qui tu te prends pour me faire ça, connard !

Re-bonne question.

Neal remuait son café. Allie s'assit par terre. Elle entoura ses genoux de ses bras et posa la tête sur ses mains. Elle commença à se balancer d'avant en arrière, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, de plus en plus fort. Neal entendait à peine ses pleurs, et il dut bien la regarder pour voir que les larmes mouillaient son visage. La douleur qu'il ressentit dans la poitrine lui déchira le cœur.

Il lutta contre. C'était comme si son corps était ficelé dans du fil de fer barbelé et qu'il ne pouvait bouger. C'était comme avoir dix ans et voir sa mère lutter et perdre, sortir de l'appart' et revenir complètement stone. C'était sa fureur, sa haine, son mépris et son immense chagrin qui le ligotaient si serré qu'il avait envie de hurler. Il se souvenait avoir caressé le visage de sa mère avec un chiffon humide, lui avoir tenu la main en lui disant que tout irait bien, qu'elle y arriverait. Mais non. Elle n'y était arrivée ni pour lui, ni pour elle, et c'est pour ça qu'il la détestait. Pour l'avoir quitté. Pour lui avoir préféré la came. Pour ce qu'elle avait fait pour s'en procurer. Il entendait les sanglots haletants d'Allie, la vit qui s'étreignait pour se donner du courage, et il était incapable de bouger. Putain, pourquoi ne pouvait-il pas bouger ? Le chagrin et la colère le vissaient sur sa chaise, et il ne pouvait pas respirer, et il avait envie de crier, de hurler, de brailler sa foreur, et il ne le pouvait pas. Au lieu de cela, il se leva, s'approcha d'Allie, s'assit à côté d'elle, et la tint dans ses bras tandis qu'elle se balançait. Elle lui agrippa le poignet et il l'accompagna dans son balancement, disant :

— Je sais, je sais.

Il la quitta un peu plus tard et alluma le poêle pour mettre de l'eau à chauffer pour le thé. Impossible de trouver du sucre, mais il dénicha un gros pot de miel dans le placard. Il en mit une grosse cuillerée dans le thé et tint la tasse pendant qu'elle le buvait à petites gorgées. Puis ils recommencèrent à se balancer.

Colin était dans la merde.

Il le comprit dès qu'il s'engagea en moto dans sa rue et y vit deux Chinois qui zonaient. C'étaient des sbires de Dickie Huan, pas d'erreur et, en un éclair, Colin vit le hachoir lui couper les doigts en rondelles. Il fit demi-tour. Les deux glandeurs ne l'avaient pas vu. Il prit la direction d'East London et de son ancien quartier, espérant que Crisp aurait assez de jugeote pour faire de même.

Ce qui ne fut pas le cas, évidemment. Son premier réflexe fut d'aller retrouver Colin, aussi il prit tranquillement le chemin de l'appart'. Un peu de hasch, du bon, et une bière apaiseraient ses douleurs et, en tournant au coin de la rue, il en était à se dire que son nouveau look facial lui donnait peut-être, finalement, un air plus intéressant.

— Il va pas être là, dit Vanessa, faisant la moue.

Elle avait mal au crâne, son mec avait l'air de sortir d'un match de football et elle se disait que Colin avait tout fait capoter de toute façon.

— On va l'attendre.

Ils ne prêtèrent pas attention aux jeunes Chinois vêtus de cuir. En général, les Chinois se bastonnent entre eux et restent dans leurs quartiers. Crisp n'avait jamais eu d'ennuis avec eux. Il avait juste envie de s'enfiler une bière, se faire un joint, et se pieuter. C'est juste que c'était pas sa soirée.

Ils étaient doués, ces Chinois. Ils laissèrent ces deux kweilo, le mec à l'air démolé et sa nana à l'air étrange, prendre un peu d'avance, puis ils les suivirent dans l'immeuble et dans l'escalier, avec assez de timing pour arriver sur le palier au moment où Crisp ouvrait la porte.

Le plus balèze bondit sur lui par derrière, le poussant dans l'appart', et il lui atterrit sur le dos. Il sortit son couteau et l'appuya contre le cou de Crisp, juste assez fort pour que coule un filet de sang. Son comparse plaqua un revolver contre la tempe de Vanessa, en tirant le cran. Elle ne moufeta pas.

— Où est Colin ? demanda le gros bras, donnant une pression sur le couteau.

Journée vraiment merdique, songea Crisp, vraiment.

— 'sais pas.

— Il doit du fric.

— J'en ai un peu. Laisse-moi me relever.

— Tu sais où il est.

Ce n'était pas une question.

— Non, j'sais pas.

Le Chinois enfonça la pointe de sa lame dans l'oreille de Crisp, près du tympan.

Crisp se demanda si les battements assourdissants de son cœur étaient bel et bien la dernière chose qu'il entendrait.

— Tu sais où est Colin.

— Il est parti en moto poursuivre des Américains qui lui ont volé son fric !

Ce cri de Vanessa surprit Crisp, qui essayait de rester allongé parfaitement immobile. Il respirait du bout des poumons, puis il sentit la lame du couteau sortir de son oreille.

S'ensuivit un silence qu'on pourrait qualifier de pesant. Finalement, l'othorino demanda :

— Colin n'a pas le fric ?

Il n'avait pas l'air ravi-ravi.

Colin n'était pas non plus très jouasse de devoir aller se planquer dans son ancien quartier. Mais il pouvait disparaître, se perdre pour de bon, du moins jusqu'à ce qu'il trouve le moyen de retrouver Neal et de récupérer son fric. Car, dans le cas contraire, il était un homme mort à Londres.

Ce n'est pas facile de filer quelqu'un qu'on connaît, surtout quand ce quelqu'un sait que vous êtes détective, et surtout quand vous travaillez sur la même affaire. Longues journées assurées.

Cela dit, peu importait à Joe Graham la longueur des jours et des nuits. Ce qui lui importait, c'est que la dernière fois qu'il avait eu des nouvelles de Neal, celui-ci s'était fait coincer et était sur le point d'en prendre plein la gueule. Ce qui lui importait... beaucoup... c'est ce que Neal lui avait dit au téléphone. Qu'il avait été piégé – par leur vieux pote Ed Levine.

Vu sous un certain angle, c'était possible. Il n'y avait aucun dossier au bureau sur les mésaventures précédentes d'Allie, alors qu'il aurait dû y en avoir un. Donc, peut-être Ed l'avait-il détruit. Ed était en collaboration étroite avec John Chase, et Ed était un ambitieux. Et le sénateur Chase avait baisé sa belle-fille, ce qui ne faisait pas un très bon matériau pour une campagne électorale. Aussi peut-être était-il possible qu'Ed ait envoyé Neal à Londres non pour être sûr qu'Allie rentre à la maison, mais pour être sûr du contraire. Et Ed haïssait Neal. Alors, il était tout à fait possible que ce bon vieil Ed soit en train de pousser un paquet d'ennuis sous ses tapis tout en réglant de vieux comptes. Possible.

Mais, vu sous un autre angle, ça ne collait pas. Il bossait avec Ed depuis plus de dix ans et, en dix ans, on finit par connaître un type. Et Ed avait déjà fait une belle carrière ; pourquoi aller la foutre en l'air avec un connard du genre de Chase ? De plus, Ed n'était pas le genre à

soutenir un type qui abusait d'une gosse... il l'avait prouvé dans une ruelle, il y avait des années de ça. Et puis, Ed aimait à régler ses comptes en personne. S'il voulait la peau de Neal, il irait la chercher lui-même.

Non. Neal se gourait. Ce n'était pas Ed.

À moins qu'Ed n'obéisse à des ordres. De Kitteredge, qui les recevrait de Chase. Non, ce n'était pas possible. Le Big Boss ne ferait jamais ça, pas pour un minable candidat à la vice-présidence, pas pour le président lui-même. Cela ne pouvait pas être Kitteredge non plus.

Alors, qui d'autre ? Qui avait accès aux renseignements ? À l'adresse de Keyes ?

La réponse était là où elle était toujours : dans la rue.

Et ce n'était vraiment pas facile de rester dans la rue à filer un gars qui vous connaissait. Mais maintenant, ils devaient compter avec moi, Joe Graham, le meilleur. Celui qui a appris à Neal Carey tout ce qu'il sait.

— Comment tu m’as retrouvé ? demanda Neal à Graham. Neal avait dix-neuf ans alors, et il était écœuré. Graham lui avait donné comme mission de disparaître, tout simplement. Et dans une ville de treize millions d’habitants, Graham l’avait retrouvé – en deux jours.

Graham lui adressa son sourire narquois et inspecta du regard le petit appartement au troisième étage sur Waverly Place.

— Facile. Je t’avais dit de disparaître, et tu n’as pas disparu. Donc, je t’ai retrouvé.

Neal n’était pas d’humeur. Les vacances de printemps étaient trop courtes et il devait écrire une dissert’ sur les poètes romantiques. Il avait vu en cet exercice d’entraînement stupide un bon moyen d’abattre un peu de boulot.

— Tu comptes parler par énigmes ou tu comptes me le dire ? demanda-t-il.

— « Énigmatique », est-ce que ça ne veut pas dire intelligent ? Hm ? Plus intelligent qu’un idiot de dix-neuf ans qui choisit l’appartement d’un de ses copains de classe pour disparaître ? Tu peux quand même m’offrir un café, non ?

— Faut en moudre.

— Oh, ouais, c’est vrai qu’on est dans le Village.

J’avais oublié.

Il désigna son entrejambes.

— T’a qu’à moudre ça, dit-il. Et fais du café. C’est pas pour dire, mais avec toi dans Le Fugitif, le feuilleton se serait terminé dès le premier épisode. T’es plus facile à trouver que du riz dans Chinatown.

— Tu comptes me faire la leçon ou tu t’assois ?

Il y avait des jours, et nombreux, où il ne pouvait pas le voir, ce Graham.

— Je vais te faire la leçon. Et si je fais durer, c’est pour le plaisir. Tu vois, Neal, quand tu veux disparaître, la première chose qui doit disparaître, c’est toi. Il faut que tu deviennes quelqu’un de différent, sinon tu traînes avec toi toutes tes habitudes, ce que t’aimes et ce que t’aimes pas, et toutes tes relations. Et qui te connaît a toutes les chances de te retrouver. Et moi, je te connais, fiston.

— Ouais, je sais, p’pa.

— Je sais que tu es en vacances scolaires. Je sais aussi que t’as un truc à écrire. Je sais que tu veux être tranquille. Et je sais que t’es trop fauché pour prendre une chambre d’hôtel – quoique les Amis auraient payé la note – et je sais aussi que t’as pas ton permis de conduire et donc que t’as pas pu filer à la campagne, ce que t’aurais probablement

fait sinon.

Neal versa prudemment le café moulu dans le filtre et l'eau dans la cafetière.

— J'ai horreur de la campagne.

— Donc, où va aller Neal ? Chez un camarade de classe qui ne vit pas sur le campus mais qui part en vacances. Donc ton p'pa te donne cette mission et puis il se rancarde. Bon, je sais que Neal ne va pas aller dans Queens ou Brooklyn, parce qu'il veut s'amuser. Et je sais qu'il ne va pas rester dans l'Upper West Side, parce qu'il ne veut pas tomber par hasard sur p'pa dans la rue, mais il n'a pas non plus assez de discipline pour rester à l'intérieur et vraiment se cacher comme il le devrait. Et je sais qu'il ne va pas aller dans l'East Side, parce qu'il n'y a que des riches et qu'il a des a priori contre eux. Et je me souviens que Neal m'a souvent dit que si jamais il devait quitter le West Side, il irait dans le Village. Donc, il m'a suffi de procéder par élimination et de faire un peu de travaux de recherche. Combien de camarades de classe de Neal Carey habitent dans le Village et vont passer leurs vacances de printemps en Floride ?

— Un seul, fit Neal, écœuré.

— Si j'ai attendu deux jours avant de venir, c'est pour te laisser le temps de bosser un peu sur ton devoir, histoire que tu te plantes pas. Cela me gênerait.

Neal le regarda, vraiment impressionné.

— C'est dingue, fit-il. Dingue ! C'est comme Sherlock Holmes !

— Exact. Il faut dire aussi que tu avais noté l'adresse sur ton bloc-notes téléphonique.

— T'as forcé la porte de chez moi ?

— J'ai la clé.

Neal était perplexe.

— Ouais, dit-il, mais j'ai pris la feuille avec moi. Je me revois l'arracher du bloc et la mettre dans ma poche !

— Tu comptes boire ton café ou tu veux juste profiter de son subtil arôme ?

— Il n'est pas encore passé, et je veux que tu me dises.

— Non, toi, tu me dis.

Neal réfléchit une minute, puis il comprit. Comme il s'en voulait, putain. Il avait envie de hurler.

— J'ai écrit l'adresse avec un stylo à bille qui a laissé les marques sur la feuille suivante.

— Exact. T'es idiot.

— Oui.

— Mais t'es un idiot en vie.

Graham se leva, s'approcha de Neal et le saisit par le col avec sa main véritable.

— Écoute-moi bien, fiston, quand tu dois disparaître, c'est du sérieux. Si tu disparaissais, c'est que c'est nécessaire. Bon, ta connerie avec le bloc-notes m'a facilité les choses, mais je t'aurais retrouvé de toute façon pour toutes les raisons que je t'ai dites. Quand tu disparaissais, faut rien laisser derrière toi, à part toi. Faut devenir quelqu'un d'autre. Sinon, on te retrouve. Et la prochaine fois celui qui te retrouvera, ce sera peut-être pas moi, mais quelqu'un qui voudra te descendre. T'as compris, fiston ?

— Oui, p'pa.

Graham le lâcha.

— Bien. Maintenant, tu disparaissais, et moi je vais boire mon café.

Neal descendit l'escalier et se retrouva dans la rue. Deux jours plus tard, il était inconfortablement installé dans un sac de couchage dans un parc de Rhode Island. Il vivait l'enfer à chaque minute.

Mais, cette fois, Graham ne le trouva pas.

Décrocher, on n'en meurt pas, mais le problème, c'est que ça donne envie de crever.

Le corps est rancunier. Il veut ce qu'il veut, et quand il ne peut l'obtenir, il invente mille vengeance : nez qui coule, yeux qui pleurent, douleurs articulaires, crampes musculaires. Il te donne la chair de poule et des nerfs à fleur de peau. Il te fait trembler, tomber, rouler. T'as froid, tu gèles, puis t'as encore plus froid et t'as l'impression que tu vas t'effriter tellement tu trembles. Bientôt, ta respiration n'est plus qu'un sifflement nasal et tu expires en longs soupirs gémissants. Parfois, le sol se met à s'incliner comme le pont d'un navire par gros temps et alors t'as juste envie de t'allonger et de te raccrocher à tes genoux parce qu'ils te font si mal. Et si au moins tu pouvais avoir plus chaud, rien qu'un peu plus chaud...

Neal enveloppa Allie dans des couvertures. Elle n'en tremblait pas moins pour autant tandis qu'elle se dirigeait vers la chambre d'une démarche raide, essayant de s'éloigner de la douleur et du froid.

— « Elle ne résistera pas, capitaine », dit-elle.

— Hein ?

— T'as jamais regardé Star Trek ? Quand le capitaine Kirk faisait monter Scotty jusqu'à Warp 8 et que l'Entreprise se mettait à trembler, Scotty sautait sur l'intercom et disait : « Elle ne résistera pas, capitaine. »

— Et alors, ils glissaient tous d'un côté à l'autre.

— Ouais. Exactement. Mais après, pour eux, c'était O.K.

— Jusqu'à la semaine suivante.

— File-moi quelque chose !

— J'ai rien.

— Je t'en prie...

— J'ai tout jeté.

Il était assis sur le lit. Elle tomba à genoux à ses pieds.

— J'te suce si tu veux...

— Alice...

— Je te jure. Je fais ça bien.

— Arrête, fit Neal, la relevant. Marche. Je vais t'aider.

Il passa un bras autour de ses épaules et ils se mirent à tourner en rond dans la pièce.

— Neal, j'avais pas tenir toute la nuit comme ça.

— Mais si.

— J'avais mourir.

— Mais non.

Mais si. Mais non. Brillant, le mec, songea Neal. Tu devrais ouvrir un bureau, prendre quarante dollars de l'heure pour dire : « Mais si. Mais non ». Il en arrivait presque à regretter d'avoir jeté la came. Cette fille était sacrément en manque. Et ses états de service en matière de désintox n'étaient pas si reluisants que ça.

— J'ai peur ! dit Allie.

— Moi aussi.

— Mauvaise réponse, trou duc' ! Toi, t'as peur ? Toi, t'as peur ? Et c'est maintenant que tu le dis, ducon ! C'est ton idée tout ça.

Elle se mit à rire.

— C'est lui qui a peur !

Elle riait aux éclats tout en martelant de coups de poing la poitrine et les bras de Neal. Un rire qui tourna très vite aux larmes.

Les crampes commencèrent plus tard. Elle essaya de vomir, mais sans succès, et ses haut-le-cœur étaient aussi douloureux que les crampes. Neal la soutenait par derrière – une main sur le cou, et l'autre pressée sur son ventre. Entre deux haut-le-cœur, il lui drapait la tête d'un torchon humide et lui parlait, lui assurait qu'elle tiendrait le coup, qu'elle irait bien, qu'elle n'allait pas mourir. Il lui chanta des chansons, des berceuses que sa mère lui chantait pendant ses crises d'incontinence maternelle. Il lui fit le résumé de tous les épisodes de Star Trek, jouant tous les rôles et reproduisant tout le bruitage. Ils jouèrent à des jeux. Citez un groupe de rock pour chaque lettre de l'alphabet (The Angry Aardvarks, The Zony Zebras), chantez le thème musical de vieux feuilletons télé. (Ils se souvinrent de celui de La Famille Adams, mais ne purent retrouver celui de Monsieur Ed.)

Le jour finit par se lever.

Neal se dit qu'il venait sans doute de passer la pire nuit de sa vie.

En tout cas, ç'avait été la pire pour Allie. Elle avait sué sang et eau, s'était accrochée, tous ces bons vieux clichés. Pour l'heure, elle dormait enfin. L'aube avait apporté un peu de paix.

Il en avait besoin. Il avait passé toute la nuit aux côtés d'une Allie à la torture et aux côtés de ses fantômes : une fille à qui il pouvait venir en aide, une mère à qui il n'avait pas pu. Des milliers de souvenirs de cette femme souffrant, en manque, et d'un petit garçon incapable de faire quoi que ce soit et qui l'avait détestée pour ça, s'était détesté aussi. Mais cette nuit, ici et maintenant, il avait aidé. Et ils avaient tenu le coup ensemble.

S'affalant sur sa chaise, observant Allie qui dormait, prenant des forces pour la prochaine crise, il se rendit compte que sa colère était tombée. Le chagrin serait toujours là, il le savait, mais sa colère avait disparu. Peut-être Dieu existe-t-il, songea-t-il, et il m'a envoyé Allie Chase.

Allie ne savait pas où elle était quand elle se réveilla un peu plus tard. Elle se redressa en un sursaut, puis remarquant la présence de Neal, elle lui adressa un faible sourire. Puis elle se pencha en avant et dégueula dans le seau que Neal avait posé là à cet effet.

— J'aime bien le matin, pas toi ? demanda Neal, qui reçut un marmonnis d'insultes en retour.

Il lui lança un chiffon humide pour qu'elle s'essuie le visage.

Elle essaya de sortir du lit mais elle avait les jambes en coton. Neal l'attrapa par le coude et l'aida à se mettre debout. Ils firent une descente titubante de l'escalier et Neal la laissa tomber sur une chaise devant la cheminée. Il lui fallut quelques minutes pour faire prendre le feu puis il prit un sarment rougeoyant, alla à la cuisine, et alluma le poêle à bois. Il mit de l'eau à chauffer pour le thé et versa une grosse cuillerée de miel dans la tasse d'Allie.

— Cela va, là-bas ? lui cria-t-il.

— Super.

Il jugea que son ton sarcastique était un bon signe.

— J'arrive.

— Youpi !

Il regarda par la fenêtre en attendant que l'eau bouille. En haut de la colline, sur sa gauche, il apercevait un petit chien qui menait un troupeau le long de la crête. Il se demanda où était le berger et s'il habitait loin. Il allait certainement remarquer la fumée sortant de la cheminée de chez Simon et s'inviter pour une tasse de thé et parler un peu. Neal conçut quelques mensonges dans cette éventualité. Perdu dans ses menteries, le sifflement aigu de la bouilloire le fit sursauter.

Il jeta ce qu'il jugea être l'équivalent de deux ou trois cuillerées de thé fumé et noir dans le fond de la théière et versa l'eau bouillante par-dessus. Puis il secoua doucement la théière plusieurs fois de suite et laissa reposer. Il trouva la passoire et un plateau, et porta le tout près du feu de cheminée, où il servit à Allie sa première tasse.

— Bois, lui ordonna-t-il. Miam-miam.

— Je vais gerber, le prévint-elle.

— Bon sang, on ne voudrait pas que tu dégueules !

Elle prit la tasse et but à petites gorgées.

— Assez sucré.

— Salope, salope, salope !

— C'est ce que je suis.

Neal secoua la tête.

— Quoi ? J'suis pas une salope ?

— Si. Mais je crois que c'est plus une habitude qu'une condition permanente.

— J'aime bien être salope.

— T'as faim ?

Son regard méprisant répondit à sa question.

— Moi, oui, dit-il.

— Alors, bouffe.

Il trouva des biscuits au son dans un placard et les ramena.

— Est-ce que ça va être aussi dur aujourd'hui qu'hier ?

Elle avait un air de gosse apeurée qui rappela à Neal à quel point elle était jeune.

— Non. Tu ne seras pas aussi violemment malade. Tu seras vraiment agitée, c'est sûr, et tu auras de nouveau des douleurs. Mais moins intenses.

— Comment tu sais tout ça ?

— Je lis pas mal.

— Je peux avoir un biscuit ?

Ils restèrent silencieux pendant quelques minutes, puis elle dit :

— J'imagine qu'il n'y a pas de radio dans ce trou à rats.

— Pas vraiment.

— Sûr. Amusons-nous.

Elle se leva de sa chaise. Lentement. Apparemment, elle avait mal. Elle marcha jusqu'à la fenêtre et regarda au-dehors.

— Joli.

— Ouais.

Répartie très brillante, songea Neal.

— Je suis dégueulasse.

— Ne sois pas si dure envers toi.

— Non, je veux dire, je pue. Vachement.

Un grand bravo au Dr Carey et à son positivisme.

— Tu veux prendre un bain ?

— Mouais.

Elle lui rendit son sourire. Si tu veux te foutre de ma gueule, lui disait-elle, je peux aussi.

— Mouais, dit-il.

— Où est la salle de bains ? Je m'en souviens pas...

— Dehors.

— Arrête de déconner.

— J'ai jamais été aussi sérieux.

Elle le fusilla du regard.

— La prochaine fois, c'est moi qui choisis l'hôtel.

La prochaine fois ?

— Allez, viens, je vais te montrer.

Il leur fallut cinq bonnes minutes pour aller jusqu'à la baignoire. Elle marchait comme une vieille dame. Ils durent s'arrêter deux fois, qu'elle se plie en deux pour apaiser la douleur dans le bas de son dos. Il n'avait pas pensé à lui faire chauffer de l'eau, mais il pensa qu'elle ne s'en sentirait que mieux.

— Je vais te chercher une chaise, comme ça tu pourras attendre dehors un petit moment. Le grand air te fera du bien.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Faire chauffer cette putain d'eau.

— Comment ça se fait que tu sois si sympa ?

— J'suis un con.

— J'peux avoir un autre thé alors ?

Il prit sa tasse et retourna dans la maison. Étudiant, privé, majordome. Je peux vous aider ?

Il fallut des siècles pour chauffer assez d'eau pour un fond de baignoire. Il allait vérifier toutes les dix secondes, ressortait pour voir si Allie était toujours sur sa chaise et non en train de clopiner en direction du village pour choper le prochain car pour Londres et pour un fixe. Ne jamais faire confiance à une junkie, se dit-il. Mais elle ne décollait pas de sa chaise, somnolant de temps en temps, ou regardant le chien de berger faire son boulot.

L'instant délicat arriva quand l'eau fut assez chaude. Neal la versa dans la baignoire, mettant un seau de côté pour qu'Allie puisse se rincer, lui tendit une serviette et s'éloigna pour respecter son intimité. Elle se leva, regarda la baignoire, regarda Neal, puis de nouveau la baignoire, de nouveau Neal.

— Quoi ?

— J'crois pas que je pourrai rentrer là-dedans.

Elle essaya de lever sa jambe pour démonstration.

Elle n'arrivait à lever le pied plus haut que son genou.

— Tu veux que je t'aide ? demanda-t-il, sans une once de concupiscence.

— Faudrait que je me désape, objecta-t-elle. Devant toi.

Une pute pudique ? songea-t-il. La fameuse exception qui confirmait la règle.

— Alice, tu te déshabilles bien régulièrement devant des hommes, non ?

— C'est pas la même chose. C'est des inconnus.

Neal apprécia la logique perverse qui donnait tout son sens à ce qu'Allie venait de dire.

— O.K. Je vais tourner le dos. Tu te déshabilles. Je t'aide à rentrer dans la baignoire aussi vite que possible, puis je me tire, et après tu me rappelles, et on fait la même chose dans l'autre sens.

— J'sais pas.

— Ton bain refroidit. Si tu ne le prends pas, moi oui.

Elle réfléchit une seconde. Neal la considéra, histoire de voir si ce n'était pas juste une ruse de pute, une petite partie de cache-cache-séduit-le-flic. Mais elle avait l'air intimidée. Vraiment.

— O.K. Mais regarde pas où t'as pas à regarder.

— Pense que je suis ton toubib.

— Si tu savais...

Il lui tourna le dos et entendit des bruits de vêtements. Comme elle n'avait plus les mains très sûres, il lui fallut plusieurs minutes pour se déshabiller. Puis il entendit un gros soupir et :

— Prête.

Il essaya de se fixer sur ses yeux, mais vous savez ce que c'est quand on s'interdit de regarder quelque chose. Elle avait un corps splendide et Neal réprima bien vite son serrement de queue.

— Vite, avant que l'eau refroidisse, dit-elle.

Elle avait rougi et sa chair de poule venait sûrement de la fraîcheur de l'air matinal. Elle croisa les bras devant sa poitrine et détourna les yeux. Peut-être la pose la plus sexy qu'il ait vue.

— Tourne-toi, dit-il.

— Hein ?

— Pour que je puisse te mettre dans la baignoire, idiot.

— Pas la peine de t'énerver.

— J'suis très calme.

— T'as pas l'air.

Elle se tourna et Neal fit un effort surhumain pour ne pas la regarder tandis qu'il la soulevait par la taille et la déposait tant bien que mal dans la baignoire.

Elle poussa un hurlement du diable quand elle toucha l'eau.

— Refroidir ? Elle est bouillante !

— Ce sera super dans une minute.

— J'croisais que tu devais aller à l'intérieur.

— J'y cours, fit-il en s'éloignant. Bon, et n'essaie pas de ressortir toute seule. Tu pourrais tomber et te fendre le crâne !

Il se rendit compte qu'il parlait comme une maman.

Faut que j'arrête ce boulot, songea-t-il. Il entra dans la maison, but deux tasses de thé et mangea six biscuits au son.

— Neal !

— Quoi ?

— J'ai fini !

— Okay !

Cela faisait une bonne demi-heure qu'elle était dans son bain. Neal avait jeté un coup d'œil de temps en temps (hé, elle était dans la baignoire, y avait rien à voir) pour s'assurer qu'elle ne s'était pas noyée ou n'avait pas pris la poudre d'escampette. Quand il sortit de la maison, elle était assise, les cheveux pleins d'eau savonneuse.

— Tu m'rinces ? fit-elle. J'arrive pas à pencher ma tête jusqu'à l'eau.

Il lui versa le seau d'eau sur la tête, et elle secoua sa chevelure comme un chien mouillé.

Elle lui tendit la main, il l'aida à se tourner, la souleva, et la sortit de la baignoire. Leurs corps se touchèrent quand il la reposa sur le sol. Il la lâcha tout de suite et l'enveloppa dans une serviette.

— Il vaut mieux qu'on rentre, lui dit-il.

Il lui fit prendre le chemin de la maison. Elle s'en sortit beaucoup mieux cette fois-ci et n'eut besoin d'être soutenue que pour monter l'escalier. Elle revêtit de vieux vêtements qu'il lui avait trouvés. Ils étaient trop grands pour elle, mais le pantalon tenait grâce à une ceinture et le pull était ample. Neal était en train d'attiser le feu quand elle redescendit, par elle-même. Elle entra dans le salon à petits pas.

— Neal ?

— Ouais.

— Il m'faut de l'héro.

Elle lui tomba dans les bras et pleura un long moment.

Colin détestait vivre comme ça.

Il se terrait dans l'appart' de son grand-père, une cave minable dans le vieil East End. Il y avait un matelas par terre dans un coin du salon et l'unique petite fenêtre donnait sur la rue. Il faisait de son mieux pour ne pas regarder à chaque fois qu'une paire de pieds passait devant ses yeux, mais l'idée que Dickie Huan était à ses trousses ne facilitait pas les choses.

La pièce était un trou à rats, un vrai dépotoir, et le vieux schlinguait, sans compter le régime saucisses dégueu et bière encore plus dégueu. Et, en plus, il regardait tout le temps la télé quand il n'était pas au pub et il avait une passion toute particulière pour les jeux cons où de vieilles peaux en robe rose gagnaient des séjours à Brighton « tous frais payés » pour avoir su le prénom de tous les Premiers ministres depuis que le Christ était gardien de la paix, ou les titres de toutes les chansons ultra-ringardes qu'elles chantaient avant qu'elles se fassent tringler vite fait bien fait au nom de la procréation. Colin se disait qu'il préférerait encore être réduit en pâté pour chiens par Dickie Huan plutôt que de voir un autre épisode de Poldark. Ce serait sans doute moins pénible.

Et le vieux la fermait pas une seule seconde. Il soliloquait non-stop à propos de la guerre, et puis c'était Gerry ceci, Gerry cela, jusqu'à ce que Colin se mette à hurler qu'il regrettait que Gerry n'ait pas gagné la putain de guerre, comme ça, au moins la bière serait buvable.

Ou alors, le vieux con poursuivait un dialogue en continu avec les candidates des jeux télévisés, leur braillant des réponses, toutes fausses, puis couvrant d'insultes ces connasses quand elles ne suivaient pas ses conseils d'ami.

Son autre passe-temps favori était de charrier Colin. Il aimait le spectacle de son frimeur de petit-fils revenant ventre à terre dans son ancien quartier pour se planquer, et il ne lui laissait pas le loisir d'oublier que sa vie dépendait maintenant de son bon vouloir. Ce vieux poivrot se lançait dans d'interminables monologues sur les fléaux qu'étaient la drogue, les nénétes, les maquereaux et les putes, les pourvoyeurs de drogue et, par-dessus tout, les enculeurs et les enculés. Il était convaincu, ou faisait semblant de l'être, que Colin appartenait à cette dernière catégorie, aussi faisait-il en sorte d'émailler ses anecdotes de références à des « sodomites » et autres bougres qu'il avait connus dans la marine, complétées de ténébreuses histoires de chambrée.

— Alors, on fait plus le malin, hein, le Colin ? fit-il, mâchonnant

une saucisse, avec tes fringues de bourge et tes godasses en cuir bien cirées. Maint'nant, t'es bien content de venir boire le thé chez le vieux de ton vieux, à qui qu't'as même pas envoyé une seule fois un paquet de cibiches, depuis un an. T'étais pas sympa à ce moment-là, hein, avec tes putes et des tantouzes, et ta dope de Chinetoque, hein ?

Une remarque qui toucha un point sensible.

Son papé avait une sacrée résistance pour un moribond, songeait Colin, tandis que le vieux schnock se lançait dans une nouvelle diatribe contre lui. La seule consolation de Colin était de se dire que, sa grand-mère étant morte, il n'avait pas à écouter ça en stéréo.

Colin fit la sourde oreille et se pencha sur ses malheurs. Non seulement il n'avait plus Alice, son corps délicieux et tous les trucs délicieux qu'elle savait faire avec, mais il n'avait pas non plus les dix mille livres que ce salopard de Neal lui avait carottées. Pire : sa petite affaire de prostitution et de deal, qu'il avait mis des années à mettre sur pied, allait périlcliter parce qu'il n'osait plus mettre le nez dehors, sous peine d'être haché menu en plat du jour. Perspective qui ramena ses idées noires sur Neal, cause de tout ce merdier. Et voilà à quoi il en était réduit, à crêcher dans un cellier avec un vieux fou qui sentait la charogne, laissait son œuf du matin lui dégouliner sur sa seule chemise propre, et parlait à la téléloche.

N'était-ce pas toi, Colin, songea-t-il, qui t'étais juré de ne jamais revenir dans ce quartier ? Et maintenant, regarde-toi, mon vieux, ta seule chemise est sur ton dos et t'as la trouille de rentrer chez toi. Il fallait qu'il retrouve Neal et Alice. C'était la seule issue.

*

Pour Crisp non plus, la vie n'était pas une partie de plaisir, avec deux Chinois qui lui collaient au cul où qu'il aille.

Après l'attaque surprise, ils l'avaient malmené un peu pour la forme, et lui avaient dit qu'ils le gardaient à l'œil, qu'il avait intérêt à les mener à Colin, sinon ils le tiendraient pour responsable pour le fric. La fille idem. Et ils avaient ajouté que, selon eux, il allait falloir que cette fille se dépense beaucoup pour rembourser vingt mille livres.

Depuis lors, ils le suivaient, sans même se donner la peine d'être discrets, certains qu'il avait suffisamment la trouille pour les mener tout droit à Colin. Ce qu'il ferait, d'ailleurs, s'il savait où ce bâtard se planquait. Il n'était nulle part autour de Piccadilly, ni dans King's Highway ni à Paddington, ni à Victoria Station, ni dans aucun des clubs. Il s'était tiré en lui refilant le bébé. Il était sans doute déjà en France à l'heure qu'il était, à se dorer la pilule sur une plage, mais Crisp n'avait pas intérêt à raconter ça aux deux siamois. Ils pourraient

le prendre mal et recommencer à jouer du couteau. Aussi, pour le moment, il en restait à ce statu quo inconfortable, et se baguenaudait dans Londres, genre « je cherche quelqu'un ».

Quel enculé ce Colin, quand même. Un enculé de première.

En imagination, Colin n'arrêtait pas de retourner à l'appartement de Regent's Park Street. Pour sûr, c'était un souvenir douloureux et cuisant, et il savait qu'il avait déconné là, mais il savait aussi que c'était son seul point de départ. Allongé sur le matelas crade, il passait et repassait tout ça dans sa tête, se posant encore et toujours les mêmes questions. C'était l'appart' de qui ? Pourquoi Neal était-il allé là-bas ?

Pour vendre un des bouquins, peut-être ?

Ou peut-être pour en ramener un chez lui ? Colin ne connaissait qu'un moyen de le savoir.

Finalement, c'était les matins que Neal préférait. Et il en était le premier surpris. Il avait toujours été du soir, mais la tranquillité et la fraîcheur des matinées du Yorkshire lui apportaient une certaine satisfaction. Il se levait bien avant Allie qui passait encore des nuits d'enfer, une semaine après son dernier fixe. La laissant cuver sa fatigue, Neal allumait le poêle et un feu de cheminée, puis transportait de l'eau jusqu'à la baignoire. Il se forçait à entrer dans l'eau froide, en arrivant même au point de la trouver rafraîchissante. Il se lavait les cheveux vite fait, se séchait, et courait à l'intérieur se mettre devant le feu. Il faisait bouillir de l'eau, se servait un bon bol de thé fort, l'agrémentant d'une généreuse dose de lait et de sucre, puis il se faisait griller des toasts au feu de cheminée et les mangeait dehors avec une deuxième tasse de thé. La seule chose qui lui manquait, c'était le journal, mais au bout de quelques jours, il s'y fit. Il ne se souciait plus de savoir qui avait assassiné qui, ni même du classement des Yankees. Tout ça ne semblait plus avoir d'importance ici.

Parfois, dans la fraîcheur du petit matin, il se disait qu'il pourrait purement et simplement disparaître, ne plus s'occuper de régler tous les problèmes qui, il le savait bien, l'attendaient. Il savait que ce n'était qu'un fantasme – Graham retrouverait sa trace par Keyes ; il finirait par manquer de fric ; Allie se remettrait et voudrait aller jusqu'au bout de leur marché – l'attrait qu'il trouvait à cette solution le surprenait tout de même. Le calme, la solitude sont des drogues puissantes. Il commençait à oublier Colin, à oublier John Chase, et même Levine qui avait voulu lui baiser la gueule. Viendrait un temps pour régler tout ça.

Pas nécessairement ce matin – ni n'importe quel autre matin.

Parfois, il lisait un livre avec sa deuxième ou troisième tasse de thé ; d'autres fois, il restait assis sans rien faire – chose dont il ne se serait jamais cru capable – et il profitait de la matinée qui s'avancait. Il regardait la brume se lever au-dessus du bosquet, et le berger et son chien mener le troupeau de l'autre côté de la colline.

Il jouissait d'environ une heure de tranquillité avant qu'Allie ne se réveille. Il l'entendait descendre à pas feutrés l'escalier grinçant, s'arrêter, le chercher dans la cuisine, puis sortir. Elle amenait sa tasse et y versait le fond de la théière. Elle aimait le thé sirupeux, amer, et elle étalait une noix de beurre et de confiture sur le toast qu'il lui avait préparé.

Ils parlaient peu en ces petits matins. Parfois, elle lui racontait les

rêves qu'elle avait faits mais, le plus souvent, ils restaient assis à écouter les bruits du matin. Parfois, elle s'assoupissait sur sa chaise pendant quelques minutes, et il devinait que son sommeil avait été agité par des mauvais rêves. Certains matins, elle allumait une des rares cigarettes qui lui restaient et la fumait lentement, à grosses bouffées. Elle s'enfonçait dans sa chaise et regardait le ciel et Neal n'avait pas besoin de lui demander à quoi elle pensait.

C'était toujours Allie qui, la première, interrompait leur rêverie, se levant tout à coup et portant la théière et les tasses dans la cuisine. Elle revenait au bout d'un moment, habillée, coiffée, et donnait un petit coup de pied à celui de la chaise où il s'était assoupi. Ils allaient se promener jusqu'en haut de la colline. La première fois qu'ils le firent, au troisième jour de désintoxication, ils progressaient lentement, et elle s'appuya sur son bras pendant les quelques minutes que dura leur balade. Il savait qu'elle en était gênée. Il vit sa détermination reprendre le dessus au fur et à mesure que leur promenade matinale devenait le symbole de son indépendance, son passage de l'état passif de victime à celui actif de participante. Il la laissait toujours décider de leur allure. Elle se remettait vite.

Le sommet de la colline fut une révélation. Le versant opposé descendait en pente douce jusqu'à une vallée très boisée, qui offrait un contraste frappant avec la beauté désolée de la lande. Les premières fois qu'ils atteignirent le sommet de la colline, ils n'allèrent pas plus loin et profitèrent du panorama : les touffes d'herbes et de bruyère cédant la place aux prairies d'un vert luxuriant, à un ruisseau, puis aux bois. Mais au troisième matin, Allie, sans un mot, s'engagea sur la pente, laissant Neal libre de la suivre ou non. Il le fit, restant à distance, la laissant les mener jusqu'au bord du ruisseau. Il s'assit à côté d'elle sur une branche morte. Elle était à bout de souffle, cherchant l'air, et son visage était empourpré par l'effort. Elle souriait.

Ils restèrent assis côte à côte un long moment, le temps qu'elle se ressaisisse, et la montée du retour à la ferme fut dure pour tous les deux.

— Vous allez me devoir soixante mille dollars, sir, lui dit-elle, essoufflée, et j'en aurai mérité chaque penny.

Après quoi, ils poussèrent leur balade un peu plus loin chaque jour. Ils découvrirent un endroit où on pouvait franchir le ruisseau à gué et rejoindre un sentier naturel qui s'enfonçait à travers bois. Là, régnaient la fraîcheur et la pénombre. Des oiseaux qu'ils ne connaissaient pas voletaient autour d'eux, réprimandant les intrus. Parfois, ils s'asseyaient dans le bois pour écouter leurs chants. Parfois, ils traversaient tout le bois et ressortaient devant une

prairie clôturée et fermée, à l'autre bout, par un portillon qui donnait sur un chemin remontant vers la lande. Certains matins, ils rencontraient le vieux berger, adossé à la clôture, fumant la pipe, un fusil dans le creux de son bras, qui dirigeait les efforts de son chien.

Le fougueux colley rassemblait le troupeau plus ou moins en cercle, puis le berger criait : « Sortiiiiie », et le chien faisait passer les brebis par le portillon puis les menait le long du sentier, aboyant et mordillant les pattes des récalcitrantes. D'autres fois, le berger marchait devant, pensant à tuer le renard et à boire de la bière, et Neal et Allie entendaient ses cris dans le lointain. Le chien s'en moquait ; il connaissait son boulot. La voix suffisait. Ce rituel devint un des moments préférés de leurs journées, et ils essayèrent de régler le rythme de leur promenade sur celui du berger et de son chien.

Au fur et à mesure qu'Allie reprenait des forces, elle poussait de plus en plus loin, entraînant Neal jusqu'à l'autre bout de la prairie et en haut de la colline opposée. À leur grande surprise et à leur grande joie, ils découvrirent là-bas un petit étang et décidèrent de revenir y nager un après-midi.

Habituellement, ils rentraient à pas lents, parlant peu, comme s'ils craignaient que les mots ne les ramènent à la réalité ; une réalité pleine de souvenirs, de douleurs, de problèmes.

Et d'héro. De Colin. Et d'héro.

La marche leur aiguïsait l'appétit. Au bout d'une semaine, Neal eut suffisamment confiance en Allie pour la laisser seule à la ferme pendant qu'il se rendait à pied au village pour se réapprovisionner. Il ne tenait pas à attirer outre mesure l'attention sur eux en y allant avec la Keble, immatriculée à Londres.

Pour le déjeuner, ils mangeaient du pain, du fromage, et des fruits ; de la soupe en conserve les jours plus froids et, parfois, d'épaisses tranches de jambon avec de la moutarde. De jour en jour, Allie avait plus d'appétit ; quant à Neal, il bouffait toujours comme un chancre de toute façon, aussi les repas étaient-ils des mini-événements. Ils mangeaient dehors quand le temps le leur permettait, sur une table faite d'une vieille porte posée sur deux tréteaux. Ils buvaient du thé froid, de la limonade, ou de l'eau du puits. Neal aurait tout donné – ou presque – pour une bière, tiède même, mais il craignait qu'Allie en prenne une et hésitait à en boire égoïstement devant elle.

Après déjeuner, ils faisaient une petite sieste. Elle s'écroulait, épuisée, sur son lit de la grande chambre, tandis que Neal faisait de même dans la chambre d'amis. Au début, il ne dormait pas – craignant qu'Allie ne lui fasse le coup de la sieste que pour mieux filer en douce. Mais non. Elle était vraiment crevée, par la nuit de la veille, si elle avait été dure, et par l'exercice et l'air pur. Lui aussi était

crevé. Il essayait de lire, mais il s'endormait au bout de quelques minutes. D'un sommeil de plomb. Un jour, en début d'après-midi, ils gravirent l'escalier ensemble et arrivèrent en même temps à la porte de leurs chambres respectives. Ils restèrent immobiles un long moment avant que Neal se détourne et entre dans la sienne. Il referma la porte derrière lui, se faisant la remarque que c'était la première fois qu'il faisait ça. Il la rouvrit tout de suite, et vit Allie, toujours dans le couloir, l'air vexé, faussement scandalisé, et tous deux éclatèrent d'un rire nerveux. Elle s'approcha de lui, lui prit la main, la lui serra fugacement, et fila dans sa chambre. Dont elle laissa la porte ouverte.

Neal regagna la sienne et se jeta à plat dos sur son lit. Nom de Dieu, Neal, songea-t-il. Juste ça : Nom de Dieu. C'est tout. Il était parti pour réfléchir un long moment à tout ça, mais il s'endormit presque tout de suite. Cet après-midi-là, s'instaura un nouveau rituel. Ils montaient à l'étage ensemble, s'arrêtaient dans le couloir, elle lui serrait la main et chacun regagnait sa chambre.

Ils se reposaient pendant deux ou trois heures, et se levaient en fin d'après-midi pour préparer le dîner et un bain pour Allie. Elle prit l'habitude de s'occuper elle-même de faire chauffer l'eau du bain et, au bout de quelques jours, elle fut en mesure d'entrer et sortir de la baignoire sans aide – au grand soulagement et dam de Neal. Ces fins d'après-midi pouvaient être tendues, grouillantes de doutes et de peurs à l'approche du soir. Allie allait de nouveau souffrir du manque, être nerveuse, susceptible. Hostile.

Il pleuvait souvent en fin d'après-midi, comme si le jour, comme eux, broyait du noir. Le ciel s'assombrissait comme leurs pensées : elle, de came, de ses parents, et de l'amant qu'elle avait laissé derrière elle ; lui, de la réalité qui approchait aussi vite que la fin de l'été, de ses parents à elle, des Amis de la Famille, et de décisions qui ne pouvaient plus être remises à plus tard. Ils pensaient à la vérité qu'elle ne voudrait pas connaître et qu'il ne voulait pas lui dire.

Ainsi, leur thé de fin d'après-midi s'infusait-il dans un silence tendu. Si le temps les coinçait à l'intérieur, ils restaient assis devant le feu, sirotant leur thé, s'évertuant à lire de vieux livres de poche, et cette tranquillité n'était pas une chose qu'ils partageaient mais une chose qui les divisait.

Ils étaient à la ferme depuis deux semaines quand ils reçurent une visite. Un après-midi, comme Neal revenait de faire les courses au village, il trouva Allie en train de boire le thé avec le berger. Le colley était allongé devant le feu, se régaland d'un biscuit. Le fusil était posé dans le coin derrière la porte.

— 'scusez-moi de m'imposer, dit le berger, se levant. Je m'appelle Hardin.

— Je vous ai vu mener votre troupeau, lui dit Neal, regardant Allie qui lui adressa son sourire le plus femme au foyer.

— Votre dame m'disait que vous étiez ici en lune de miel, reprit Hardin. C'est autre chose, ça.

O.K., Allie, si tu veux jouer...

— En fait, je suis sur un contrat pour un livre.

— Chéri, je croyais que tu ne voulais pas en parler. Neal est très timide, Mr Hardin... c'est sa première grosse vente.

Ouais, elle avait décidé de s'amuser.

— Y a beaucoup d'argent à se faire avec les livres, hein ? demanda Hardin.

Il avait le visage tanné comme du cuir, buriné par le vent et le soleil. Ses yeux gris lançaient des regards timides dessous d'épais sourcils grisonnants, et une ébauche de sourire écartait parfois sa broussailleuse barbe grise. De longs poils argentés garnissaient ses oreilles. Il avait l'air aussi laineux qu'un vieux bédard.

— Nous croyons beaucoup en celui-ci... je vous en fais réchauffer ? fit Allie.

Elle s'amusait beaucoup, du jamais vu pour Neal.

— Peut-être que votre mari en voudrait un peu, suggéra gentiment Hardin.

— Excuse-moi, mon chéri. Je reviens de suite.

Hardin tendit la main à Neal.

— Juste histoire de faire les choses dans les formes. Ivor Hardin.

— Neal Carey.

— Oh, votre femme utilise son nom de jeune fille...

— Oui. (Quel qu'il soit.) Comment s'appelle votre chien ?

— Jim.

— Sympa, comme nom.

— Sympa, comme chien.

Allie revint, apportant une tasse de thé à Neal. Elle se rassit. Elle trouva deux ou trois cents questions à poser à Hardin sur le métier de berger et, au bout de trois autres tasses de thé et cinq autres biscuits, il était totalement sous le charme. Il vivait seul, s'avéra-t-il, et ce depuis des années, et Jim était son unique compagnon. Mr Keyes ne venait plus que quelques fois par an maintenant, aussi Hardin n'avait pas l'habitude de voir des gens à la ferme. Et jamais de femmes aussi jolies que madame, s'il pouvait se permettre.

On mène une vie solitaire sur la lande, pour sûr, reconnut Hardin, mais je pourrais pas vivre ailleurs et le chien y est habitué. De nos jours, c'est aussi difficile de trouver un bon chien qu'un bon ouvrier, et quand Jim pourra plus, je suppose que j'arrêterai moi aussi. Je m'installerai au village et je deviendrai un fléau pour les veuves.

— Je n'arrive pas à vous imaginer en fléau, dit Allie, et Neal pensa qu'elle était sérieuse.

— Vous êtes gentille, ma petite dame, moi qui ai déjà mangé la moitié de vos biscuits. La prochaine fois que je viendrai vous voir, pour payer mon pudding, je décrocherai toutes vos toiles d'araignées.

— Y a pas de toiles d'araignée dans la maison, dit Allie.

— Je sais bien, répondit Hardin, avec un clin d'œil, la prenant de court avec sa petite blague.

Tout le monde rit, sauf Jim qui la connaissait sans doute déjà.

Hardin finit son thé, mit un biscuit dans sa poche – « Pour Jim » – et fit ses remerciements et ses adieux. Allie lui dit qu'il pouvait repasser quand il voulait.

Ce qu'il fit, en général à l'heure du thé.

Ce fut après une visite de Hardin, après une petite heure passée à jouer à la dînette, qu'Allie sombra soudain dans le silence. Elle tourna en rond pendant une vingtaine de minutes, puis demanda :

— Donc, on retourne aux States, on vend le bouquin... on partage le fric... et quoi ?

Neal avait la bonne réponse toute prête.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je vais de mon côté et toi du tien ?

Si je savais où aller, Allie.

— J'sais pas.

— Oh.

Elle alla à la cuisine et en revint avec une autre tasse de thé.

— J'avais cru comprendre que je te plaisais, dit-elle, derrière lui.

— Tu me plais.

— Alors, pourquoi tu n'as rien fait ?

Neal n'avait jamais trop su ce que signifiait le mot « déconcerté ». C'était chose faite.

— Bon sang, je t'ai kidnappée ! Qu'est-ce que tu veux de plus ?

Neal se leva et sortit faire me balade sous la pluie.

Il revint, trempé jusqu'aux os, et l'esprit aussi confus que lorsqu'il était parti. Elle lui ouvrit la porte et lui tendit une serviette et une couverture, puis elle courut à la cuisine et lui apporta une tasse de thé bien chaud.

— T'es cinglé, lui dit-elle, tout en lui essuyant les cheveux avec la serviette.

— Je n'en disconviens pas.

— Comme ils disent dans les films, dit-elle, sur un ton de fausse réprimande, « tu ferais mieux de retirer ces trucs mouillés avant que tu chopas la mort ».

Neal monta à l'étage, se demandant ce qui se passait donc dans sa

tête. Tout avait commencé comme un boulot plutôt simple et c'était devenu autre chose. Tu dérives, songea-t-il, et de plus en plus loin. Coupé des Amis, jouant à la dînette avec une ado. Et la seule connerie que tu n'aies pas encore faite, c'est de coucher avec. Est-ce que j'ai bien entendu ? Tu as bien pensé « encore » ? Bon sang de bonsoir. On était le 20 juillet, le temps allait manquer, et il ne savait ni quoi faire ni comment faire.

Ce soir-là, le dîner consista en un repas frugal de patates à l'eau et de jambon, et fut plus silencieux que de coutume.

Neal fut réveillé par le couinement de la porte de sa chambre.

Allie apparut dans l'encadrement, vêtue de la chemise écossaise en flanelle qu'ils avaient trouvée dans une des commodes.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Il faut que je te parle.

Pourquoi les femmes, chez les Chase, avaient-elles toujours besoin de parler au beau milieu de la nuit ? songea Neal.

Allie s'assit sur le bord du lit, inspirant à Neal de l'angoisse et la foi en la génétique.

Elle se lança, lentement, comme si elle avait répété son texte au mot près.

— Il y a des choses qu'il faut que tu saches me concernant...

Marrant, Allie, y a des choses qu'il ne faut PAS que tu saches me concernant.

— Si on doit s'associer, poursuivit-elle.

— Continue, dit Neal, non sans culpabilité.

Allie, songeait-il, je suis déjà au courant.

— Je... Oh, c'est pas facile... Je n'ai pas seulement fait une fugue. Pas sans raison, je veux dire. C'est comme pour la drogue. Je veux dire, je sais que je suis foutue...

Elle s'interrompit, baissa la tête, fixant le grossier tissu de la couverture de l'armée.

— T'es pas obligée de tout me raconter, lui dit Neal. On restera quand même associés.

— J'en ai envie. J'arrête pas de penser à ça.

Neal hocha la tête.

— Mon père...

Je sais, baby, je sais.

— Il... lui et moi... non, il... me...

Neal se força à la regarder, à lui soulever le menton et à la regarder dans les yeux.

— Je crois, dit-elle, qu'on appelle ça « inceste ».

Il lui caressa doucement la joue.

— Je suis désolé, vraiment désolé.

— La drogue m'aide à oublier... et le sexe... j'imagine que c'est un

moyen de me venger. J'sais pas.

Neal sentit les larmes d'Allie contre son épaule. Tu pourrais apaiser sa douleur, songea-t-il, pas complètement mais en partie. Si tu avais la moitié de son courage, tu lui dirais la vérité. Il est pas ton vrai père, Allie. C'est dur à vivre, mais pas au point que tu crois. Il n'est pas ton vrai père.

Mais si je te le dis maintenant, je vais peut-être tout gâcher, et je n'ai pas le cran de courir ce risque. Et j'en suis désolé.

Alors, il se contenta de dire :

— Ça va aller. Ça va aller. Ça fait aucune différence. C'est du passé maintenant. C'est du passé.

— Je ne veux jamais retourner là-bas.

— Rien ne t'y oblige. Rien ne t'y oblige, lui murmura-t-il jusqu'à ce qu'elle s'endorme et qu'il la tire à côté de lui. Rien ne t'y oblige.

La trahison, songeait-il, est la seule fin possible chez les privés.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, à ton avis ? demanda Levine à Graham.

L'après-midi était chaud et ils se faisaient suer au bureau de New York.

— Il n'a pas appelé, reprit Levine, il a quitté son hôtel, et s'il est dans sa planque, il ne répond pas au téléphone. Il a disparu. Mais qu'est-ce qu'il fabrique ?

Graham aurait bien voulu le savoir. Depuis le soir où Neal lui avait téléphoné, il se faisait un sang d'encre. Il regardait de près les journaux britanniques mais n'avait rien lu sur une agression, a fortiori un meurtre. Et il avait téléphoné chez Keyes cent fois plutôt qu'une.

Neal avait disparu – comme il le lui avait appris. Mais pourquoi ne les avait-il pas contactés ? Parce qu'il pensait toujours que Levine était un ripou, qu'il y avait une fuite chez les Amis ? En ce cas, pourquoi n'avait-il pas contacté son vieux p'pa ? Il aurait pu l'appeler chez McKeegan's. Est-ce qu'il pense que je suis un ripou moi aussi ? Que je suis dans le coup ? Nooon, Neal ne pouvait pas penser une chose pareille.

Une alternative bien pire lui vint à l'esprit. Peut-être que Neal était tombé dans un piège ? Peut-être qu'il était retenu prisonnier quelque part, ou pire. Graham ne voulait pas y croire, ne pouvait pas y croire. Neal Carey était trop doué. Il avait dû s'en tirer et emmener la cliente avec lui. Mais où ?

Ou bien Neal avait-il décidé qu'une trahison en méritait une autre ? Avait-il emmené la fille avec lui pour lui proposer un marché ? Ou alors cet enfoiré s'était-il laissé attendrir et était-il tombé amoureux d'elle ? Bon sang de bonsoir.

— Il nous reste, quoi, dix jours ? demanda Levine.

— Onze, rectifia Lombardi. Vous croyez que vous allez avoir des nouvelles de lui ? Il a peut-être Allie et il lui propose un marché.

— Peut-être, fit Graham.

Levine lui décocha un regard vraiment bizarre : noir.

— Neal Carey est un sale petit morveux, mais pas un traître, leur dit-il d'une voix ferme. Pas envers nous.

Ed en a marre, songea Graham.

— Hé, vous avez envoyé un barje à la recherche d'une barje, dit Lombardi. Probable qu'ils se shootent ensemble.

— Shoote-toi avec ça, lui rétorqua Graham, ponctuant ses paroles d'un geste approprié.

— Hé...

— Bon, vous avez fini tous les deux ? fit Levine. Je vous rappelle

qu'on a un problème à régler ici.

— Non, fit Lombardi, se levant. Vous avez un problème à régler ici. Le mien m'attend à Newport : un sénateur en colère.

Graham tendit à Lombardi sa veste sport en coton.

— Alors, bon voyage jusqu'à Newport, lui dit-il. Préviens-nous si Allie est rentrée chez elle. T'avais regardé sous son lit, au fait ?

— Suffit, dit Levine.

Lombardi gratifia Graham d'un regard qui se voulait dur.

— Quand tout ça sera terminé, lui dit-il, tu pourras peut-être te faire embaucher par un casino. Les gens te mettront des pièces de vingt-cinq cents dans la bouche...

— Et tireront sur mon bras, je sais. C'est le mieux que tu puisses trouver ?

— Hé, c'est toi le clown.

Lombardi ramassa son attaché-case et fit sa sortie.

— J'aurais dû faire une école de droit, dit Levine.

— Il est encore temps.

Ed s'affala sur son bureau et bachota la vie des Chase pour la millième fois. Ou fit semblant. Puis, il dit :

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas, Joe ?

— Rien.

— Où est-il ?

— Je le sais ?

— Tu le sais ?

— Non ! se récria Graham, sincèrement indigné. Hé, regarde par la fenêtre, tu veux bien ?

— Quoi, Neal et Allie arrivent ?

— Non, pour voir si Lombardi est déjà sorti de l'immeuble. Ce connard a oublié son portefeuille.

— Bien.

— Allez, regarde.

Ed s'exécuta.

— Il doit être encore dans l'ascenseur.

— Je vais le rattraper. Appelle-le quand il sortira.

— Il y a sept étages.

— T'as du coffre. Tu n'auras qu'à pousser un cri à la kung-fu.

— J'aimerais bien, marmonna Ed, tandis que Graham se dirigeait vers la porte.

Graham appela l'ascenseur et se mit au boulot dès qu'il arriva. Un trajet de sept étages, c'est largement suffisant pour mémoriser le numéro d'une carte de crédit, mais il faut dire qu'il n'était plus tout jeune.

Colin était en nage, mais pas à cause de la chaleur.

Tout en roulant en moto aux abords de la ville, il sentait des

centaines d'yeux bridés fixés sur lui, s'imaginait des scènes gores au couteau et au hachoir. Ce n'était pas logique, il le savait. Il les avait semés en allant se planquer dans l'East End, mais n'empêche, il avait le trouillomètre à zéro. Aussi s'assura-t-il plutôt trois fois qu'une que personne ne traînait vers Regent's Park Road à trois heures du mat' avant de garer sa bécane le long du trottoir.

Il attendit dehors une demi-heure pour voir si une lumière s'allumait dans l'appart', puis il décida que soit y avait personne soit les occupants pionçaient. Il monta l'escalier en catimini, aussi légèrement qu'un bœuf, et s'arrêta devant la porte. Des souvenirs déplaisants et cuisants d'humiliation et de défaite revinrent fugacement lui titiller la mémoire, puis il entra.

Il laissa à ses yeux le temps de s'habituer à l'obscurité, et baissa les stores. Il écouta s'il entendait une respiration quelque part, puis alluma une lampe. Il remarqua tout de suite ce qu'il n'avait pas remarqué lors de sa première visite : des bouquins, des bouquins partout. Eurêka !

Il ne savait pas vraiment ce qu'il cherchait, mais cet appart' était son seul lien avec Neal. Il n'osait pas aller à l'hôtel, car Dickie Huan en aurait vent dans les vingt secondes, étant à tu et à toi avec Hatcher, le ripou maison. De toute façon, il ne s'intéressait pas à l'endroit d'où Neal était parti ; il se trouvait maintenant là où il s'était réfugié sans penser que Colin l'y retrouverait.

Il ne fallut pas longtemps à Colin pour découvrir que l'appart' était celui d'un dénommé Simon Keyes, et que ce sieur Keyes était un fana de livres. Se pouvait-il qu'il soit le mystérieux acheteur ? Tout de même, l'appart' ne donnait pas l'impression d'être celui d'un type qui pouvait foutre vingt mille livres dans un bouquin.

Quoique... Réfléchis, Colin. Si tu devais acheter de la marchandise volée, est-ce que tu te la ferais livrer à domicile ? Dites bonjour à la dame et allez poser ça au salon, vous serez gentil ? De quoi se lancer dans une scène de ménage autour d'un cognac et d'un cigare, hein ? Y a peu de chances. Non, tu aurais une petite planque quelque part. Un peu comme certains types bien qui ont une nana au chaud, ce gars-là s'était fait une garçonnière de livres. Un endroit où il allait l'après-midi pour se blottir tout contre ses bouquins, caresser leurs pages, masser leurs reliures de cuir. T'es un pervers, Collie, mais pas un pervers con sur ce coup-là.

Mais tout ça n'aidait pas à retrouver le bientôt feu Neal Carey. Où es-tu allé te planquer, Neal, avec ta bagnole de luxe et ma meuf de luxe ? Jetons un coup d'œil.

Il fouilla dans le bureau de Simon et trouva surtout des lettres. Putain, il aimait écrire celui-là. Il avait des doubles au carbone de toutes celles qu'il avait écrites. Mais pas d'allusion à Neal, juste

beaucoup de blabla sur tel écrivain, tel éditeur, et des mais oui je vous en prie venez donc passez un week-end dans le nord, dans les landes, et vous verrez, c'est très amusant. Il laissa tomber le tiroir du bureau et s'attaqua à la table de jeu. Encore plus chiant. Catalogue sur catalogue, listes de livres et de tableaux, et enchères de chez Sotheby's relevées par écrit, et le gars larguait une tonne de livres sterling pour des bouquins, c'est ça, hé, mais attends une seconde, Collie, espèce d'idiot. Une idée venait de lui traverser la tête. Dans le nord, dans les landes ? Dans le nord ?

Il replongea dans le tiroir du bureau et retrouva la lettre.

« Cher Larry », commençait-elle pour enchaîner avec les politesses des gens de la haute et en arriver à la partie intéressante. « Venez donc dans le nord, dans les landes le week-end prochain. » Suivaient des tas de conneries sur le fait que ce serait si sympa de passer du temps avec lui et une certaine Mary et puis, bingo : l'itinéraire. Par la M-11 jusqu'à... tiens, je connais, ça, non, ça ne te rappelle pas quelque chose ? Un petit son de cloche, hein ? Ding-dong ? Big Ben ?

Peut-être, songea Colin, peut-être qu'il faudrait que je m'invite à passer un petit week-end là-bas, hm ? Il prit le double de la lettre qui indiquait l'itinéraire pour se rendre à la maison de campagne, fonça dans l'escalier et par la porte, se disant que la vie valait d'être vécue, après tout, lorsque, tout à coup, un bon coup droit dans les roubignoles le fit tomber à genoux. À travers des yeux embués, il parvint à distinguer le visage rieur d'un des hommes de main de Dickie Huan et, derrière lui, celui, soulagé, de Crisp.

— Merci, chuchota Colin à Crisp, merci mille putains de fois, mec.

Ils le tirèrent sur la banquette arrière d'une voiture. Un des Chinois conduisait tandis que son comparse tenait un revolver pointé sur les deux prisonniers.

— Tu aurais quand même pu prévenir, Colin. J'sais pas, moi, m'dire : « Au fait, Crisp, vieux pote, si ça tourne mal, la bande de Dickie Huan pourrait bien se mettre à nos trousses ». Tu m'as pris pour un bouffon, là. Qu'est-ce que je pouvais faire ?

— Comment tu m'as retrouvé ?

— Ben, c'était un peu con d'aller te planquer chez ton grand-père, non ? T'as qu'deux parents à la con.

— Ils ne savaient pas ça, eux. Y a que mon pote Crisp qui le savait.

— Je s'rais en train de flotter sur le ventre dans la Tamise si je l'avais pas su.

— Au prochain feu, je saute de la bagnole.

— Ils parlent anglais, espèce d'idiot.

— C'est exact, espèce d'idiot, dit l'homme armé, alors pas de bêtises.

Il appuya le canon du revolver contre la joue de Colin, pour

souligner son propos et pour le fun. Suivre Colin avait été d'une facilité déconcertante, beaucoup plus facile que de suivre quelqu'un dans le dédale de rues de Kowloon.

La voiture se faufila dans les routes sinueuses de Soho puis dans les ruelles de Chinatown. Le chauffeur tira Colin hors de la voiture et le poussa par la porte de service du restaurant. Il se tourna vers Crisp.

— Vas-y, lui dit-il.

— Où ça ?

— Tu te fous de ma gueule ? Tire-toi.

Crisp se tira. Colin le regarda disparaître vers Piccadilly avec l'espoir, mince faut dire, qu'il revienne avec du renfort. Tu parles !

Dickie Huan se trouvait dans son petit bureau après la cuisine. Colin ne vit pas de hachoir. Le dealer le poussa sur une chaise cannée devant le bureau. Dickie Huan le regardait comme un directeur d'école.

— Tu me déçois, Colin.

— À moi aussi, ça m'est resté en travers de la gorge. Mais bon, tant pis, O.K., vendez l'héro à Jackie Chen. La prochaine fois, peut-être.

— Mais Jackie Chen s'est approvisionné ailleurs. Mauvaise nouvelle, ça.

— Vous avez perdu la face, c'est ça ? fit Colin.

— J'en ai rien à foutre de perdre la « face ». C'est vingt mille livres que j'ai perdues.

Colin sentit une chaleur mouillée l'envahir. Pas le moment de paniquer, mon gars, se dit-il.

— Je suis à deux doigts d'avoir le fric, Dickie.

— T'es à deux doigts de manger les pissenlits par la racine. Comment tu auras le fric ?

Colin se pencha par-dessus le bureau – pour l'effet dramatique – et murmura :

— En vendant un livre.

— Je crois que je vais te faire descendre tout de suite, Colin.

Dickie Huan n'aimait pas qu'on se foute de sa gueule.

— Non, j'déconne pas. Un livre rare. Un livre rare et volé.

L'aspect « volé » était une bonne stratégie de la part de Colin. Le malfaiteur lambda avait toujours la conviction que le vol augmentait la valeur d'un objet.

— Volé ? À qui ? T'as preneur ?

Colin respira le bon air de la vie qui passa par la porte du salut qui venait de s'entrebâiller.

— C'est là qu'est le problème, Dickie. T'as mis le doigt en plein dessus.

Dickie Huan croyait en la valeur de la justice – qui, chez lui, était synonyme de vengeance. Mais sa valeur n'atteignait pas les vingt mille

livres. Il ferait conduire Colin dans la chambre froide et le ferait passer à tabac juste histoire d'être sûr qu'il disait la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

— Service clientèle, annonça une voix commerciale bien entraînée.

— Ouais, j'ai des questions à vous poser sur ma facture.

— Votre nom et votre numéro de téléphone, s'il vous plaît.

— Lombardi, Richard, répondit Graham, avant de débiter le numéro.

— Oui ?

— Vous m'avez compté plusieurs appels en Angleterre, à Londres, dit Graham aussi agressivement que possible.

— Oui ?

— Ben, j'ai jamais bigophoné à Londres !

— Notre facturation montre que...

— J'en ai rien à battre de votre facturation...

— Notre facturation montre que vous avez passé cinq coups de fil d'une cabine téléphonique et les avez fait passer sur votre compte.

— D'une cabine ? Qu'est-ce que vous me chantez là ?

Joe Graham s'amusait comme un petit fou, surtout quand l'opératrice le prenait de haut.

— Oui, monsieur, vous avez appelé de la zone 212, cabine 855 57 28.

— Quel numéro à Londres ? fit-il, agressif.

— Il figure sur votre facture.

— Je ne l'ai pas sur moi.

Il écouta le long soupir destiné à lui faire savoir que les gens qui appelaient pour faire une réclamation devraient au moins avoir leur facture devant les yeux.

— Vous voulez bien patienter ?

— Le temps, c'est de l'argent, ma petite dame.

Elle le reprit deux ou trois minutes plus tard et lui lut le numéro. Très lentement. Il la pria de répéter, puis raccrocha. Puis il composa ledit numéro. À la dix-septième sonnerie, on décrocha.

— 'Ilô ?

— Pourrais-je parler à... ?

— C'est une cabine ici, mon gars. Tu as fait un faux...

— Une cabine ? Où ça ?

— Dans l'hôtel.

— Quel hôtel ?

— Le Piccadilly. Faut que j'y aille.

Graham traîna un petit moment, réfléchissant à tout ça, puis décida qu'il y réfléchirait mieux chez McKeegan's. Il prit une bière et un hamburger, une autre bière, puis regagna ses pénates. La marche l'aida à réfléchir, à se décider. Quand ce fut fait, il entra dans la

cabine téléphonique au coin de la rue et appela en PCV un numéro à Providence, Rhode Island. Il fut surpris que le Big Boss réponde lui-même à son téléphone. Il s'était attendu à tomber sur un majordome ou un gus dans le genre.

Il raconta tout au Big Boss. Par le menu.

Par les journées ensoleillées de la fin juillet, le lac devint leur cour de récré. Ils préparaient un panier de pique-nique, composé de fruits et de tranches de viande froide, et traversaient à pied la lande et les pâturages jusqu'au bosquet, où ils s'asseyaient à l'ombre et assistaient aux performances quotidiennes de Hardin et de Jim. Quand le vieil homme avait crié : « Sortiiiiie », et que le colley avait fait sortir ses ouailles du pré et les guidait le long du chemin, Neal et Allie reprenaient leur promenade, gravissant la colline jusqu'au lac.

Le lac n'en était pas vraiment un. C'était plutôt les vestiges d'une carrière – vestiges de l'effort, au tournant du siècle, pour que la lande soit plus herbeuse et que son sol pierreux rapporte. Les villageois du coin avaient rêvé de vendre les pierres de la région pour la construction des belles demeures de la bourgeoisie. Mais les bourgeois avaient trouvé qu'il était plus économique d'importer le bois de Scandinavie que de transporter la pierre du Yorkshire, et la carrière fut fermée au bout de huit années de dur et vain labeur. Elle devint un endroit très pratique pour les jeunes du coin qui souhaitaient se rencontrer et produire d'autres jeunes qui, à leur tour, quitteraient le village pour tenter leur chance ailleurs.

Bref, Neal et Allie, qui n'avaient aucune idée de l'historique de cette carrière, la surnommèrent vite « Le Lac » et s'y rendirent tous les après-midi pour se baigner à poil. Enfin, Allie, du moins. Neal ne pouvait se résoudre à quitter une paire de boxer-shorts qu'il avait trouvée dans une commode. Cette timidité n'était pas feinte. Il n'avait pas du tout l'intention de se dénuder devant Allie, justement parce qu'elle se dénudait si librement devant lui. Elle tombait ses vêtements aussi naturellement qu'une jeune amoureuse, et si Neal en était décontenancé, ce n'en était que mieux. Elle avait tout à fait conscience de l'effet qu'elle lui faisait, et de la raison pour laquelle il s'accrochait si désespérément à la mince façade de son ridicule boxer-short, et pourquoi il restait là où il avait de l'eau au-dessus de la ceinture, même quand elle prenait un bain de soleil sur le long rocher qui se dressait dans l'eau froide. Elle le charriait sur sa pudeur, tout en l'appréciant beaucoup. Elle pensait à tous ces mecs qui ne pouvaient pas attendre de lui mettre la main dans la culotte, et en voilà un qu'elle ne pouvait convaincre de retirer la sienne.

Elle le charmait, l'allumait, elle s'abandonnait aux délices de se sentir désirable. Elle jouissait du soleil et de l'admiration de Neal. Pour Allie, le sexe avait toujours été un produit de consommation courante : un truc qu'elle troquait contre du fric ou de

l'affection, un moyen d'obtenir attention ou vengeance. Un échange rapide d'un besoin contre un autre. Maintenant, elle savourait le plaisir de la conquête, la lenteur suppliciente de la découverte, la musique assourdie de son corps qui tombait amoureux. Après quelques brasses rapides dans l'eau froide, elle s'allongeait sur le rocher, se laissant gagner par la chaleur des rayons du soleil – et elle pensait que c'était Neal qui se couchait sur elle, la réchauffait, lui communiquant la chaleur de son corps, la faisant fondre en se fondant en elle. Puis elle entrouvrait les yeux, le regardait qui nageait, décidé, l'air pensif. Cela ne t'aidera pas, Neal, ça ne te sauvera pas, mais continue. Elle riait doucement pour elle-même et, parfois, s'assoupissait puis se réveillait pour voir Neal au-dessus d'elle sur le rocher, qui lisait un livre ou s'efforçait de ne pas penser à elle, la contemplant, l'embrassant du regard. Et elle savait, avec ce sixième sens infailible, irritant, des femmes qui rend la vie possible, qu'il finirait par venir à elle, en elle, et qu'elle l'envelopperait, le garderait en elle, qu'ils engloberaient le monde entier dans leur étreinte. Ce moment viendrait et, pour l'heure, l'attente même en était délicieuse, pulsions du désir inassouvi. Elle était amoureuse de lui, et elle avait tout le temps pour elle.

Pour Neal, le lac devint le symbole de son dilemme. Il y avait la froide et rafraîchissante réalité de l'eau contre le rêve baigné de soleil du rocher luisant et de la fille à la peau dorée. Le chant d'Allie la sirène. Nue, elle se perchait sur le rocher au-dessus de lui, figure mythologique de la séduction incarnée. Rien que sa peau, tachetée de soleil et d'ombre, lui donnait le vertige. Il nageait plein de désir, sentant le tiraillement insistant, la sensation de creux, la raideur entre ses cuisses, la douleur délicieuse. Il n'avait plus ressenti ça depuis Diane, se disait-il. Ni avant ni pendant Diane d'ailleurs.

Cela complique les choses, songea-t-il, qui sont déjà assez compliquées comme ça. Tu aviseras plus tard. Pour l'heure, il te reste cinq jours pour régler cette affaire. Cinq jours avant le merdier. Beaucoup de trucs à faire : prendre des dispositions avec le Dr Ferguson pour le livre... prendre un avion avec Allie... disparaître. Ce serait le plus dur, parce que Levine le pourchasserait.

Joe Graham était assis dans la suite de Chase, à son hôtel, écoutant sa tirade.

— Je ne voulais pas que vous envoyiez ce gamin, braillait Chase. Mais vous disiez tous que c'était lui le meilleur ! Le meilleur quoi ? Le meilleur nul ? Le meilleur débile ? Regardons les choses en face, messieurs, il ne va pas revenir et encore moins me ramener ma fille !

Il est écarlate, remarqua Graham. La fureur à l'état pur.

— Je pense que nous ferions mieux d'admettre dès maintenant que nous avons perdu le contrôle, dit Lombardi.

Tu parles, songea Graham.

Levine s'obstina.

— Il nous reste encore quatre jours avant la date limite, dit-il. Il peut se passer beaucoup de choses en quatre jours.

Espérons, Ed, songea Graham. Espérons.

— Cela fait des semaines qu'on n'a plus de nouvelles de Carey, fit Lombardi en riant. Et vous, ça vous ennuerait d'arrêter de faire ça ?

— De faire quoi ?

— De frotter votre main artificielle. Ça me fout les boules.

— C'est un tic que j'ai quand je suis inquiet, et je suis inquiet pour Neal.

— Vous aurez des raisons de vous inquiéter quand je lui aurai mis la main dessus, rugit Chase.

Allez vous faire foutre, songea Graham. Tous. Neal a Allie et il a disparu, et un de vous, têtes de nœuds, a arrangé le coup et je crois savoir qui. Si jamais vous faites bobo à mon fiston... si mon fiston est mort...

Il frotta sa main en caoutchouc contre l'autre, les yeux fixés sur Lombardi.

Ce fut au cours d'un après-midi où l'attirance fut particulièrement forte, au lac, qu'elle fut certaine que Neal allait finalement la toucher. Elle le sentait, assis au-dessus d'elle sur le rocher, elle sentait ses regards, et elle était sûre, mais sûre, qu'il était sur le point de glisser jusqu'à elle et de poser les mains sur ses épaules. Elle se voyait lui caresser le dos et l'attirer tout contre elle, oui, elle était sûre qu'il était sur le point de venir à elle, maintenant... quand, tout à coup, il bondit sur ses pieds et plongea dans l'eau froide. Cette fois, elle en eut ras le bol, et elle garda le silence pendant tout le trajet de retour jusqu'à la ferme, et ils dînèrent sans dire un mot. Elle monta se coucher sans lui souhaiter une bonne nuit et, une fois au lit, regarda la poignée de sa porte longtemps, espérant la voir tourner.

Quand, enfin, elle tourna et la porte s'ouvrit, Neal resta sur le seuil. Seulement sur le seuil.

— Nous partons, dit-il, demain, après le petit déj'.

— J'ai pas envie.

— Ce n'était pas une question. Le moment est venu.

— Le moment est venu pour beaucoup de choses.

Neal resta immobile sur le seuil pendant ce qui lui sembla une petite heure. Puis il tourna les talons et ferma la porte derrière lui.

Le vent de la nuit lui brûlait le visage, mais Colin ne relâchait pas l'accélérateur de sa moto. La douleur lui faisait presque du bien – elle

canalisait sa rage. Les hommes de main de Dickie Huan l'avaient pas mal tabassé. Ils avaient fait les malins à coups de poings et de pieds, mais il les retrouverait un de ces quatre, dans son secteur à lui et à son heure à lui, et alors à malin malin et demi.

Mais ça, c'était pour plus tard. Pour l'heure, il fonçait pour régler leur compte à son ex-nana Alice et à son ex-pote Neal. Il lui avait fallu pas mal de bagout pour convaincre Dickie de le laisser partir seul. Dickie aurait envoyé toute une armée, mais il lui fut expliqué que les villageois du Yorkshire n'avaient pas l'habitude de voir débouler une horde de Chinois et que cela pourrait attirer l'attention sur eux. Et que, de plus, si le livre concernait le marché qu'ils avaient passé, tuer Neal était une affaire personnelle. Et tuer Alice serait un passe-temps agréable. Il pourrait peut-être même être bon prince et laisser jouer Dickie.

Il se laissa aller à imaginer Neal et Alice au lit, ce qui l'aida à oublier ses plaies et ses bleus.

— Faites de beaux rêves, mes tourtereaux ! cria-t-il dans le vent. Colin va arriver !

Neal se leva tôt et rassembla ses quelques affaires. Il mit l'exemplaire du *Pickle* dans son attaché-case qu'il verrouilla. Il se fit couler un bain froid, se lava à la va-vite, puis fit chauffer de l'eau pour se raser. Il entendit Allie qui se levait. Elle descendit l'escalier, entra dans la cuisine, passa à côté de lui sans un mot, mit de l'eau à chauffer sur le poêle pour son bain, et regarda au-dehors.

— Bonjour, lui dit Neal.

Elle ne répondit pas.

— Tu ne veux pas me parler ?

— À ton avis ?

Là-dessus, elle sortit avec le seau, versa l'eau dans la baignoire, se dévêtit et entra dans son bain. Pour une fois, l'air froid ne sembla pas la gêner, et elle prit son temps pour se laver.

Quand elle revint, elle trouva Neal assis à la table, lisant un vieux livre de poche. Elle passa dans la cuisine, sortit des œufs et du pain du garde-manger et commença à préparer le petit déjeuner. Quand il fut prêt, elle posa l'assiette de Neal devant lui et lui dit :

— Alors, comme ça, on part aujourd'hui ?

— Exact.

— J'ai rien à dire ? Je croyais que j'étais ton associée.

— Une associée junior.

— Une associée cinquante-cinquante.

Neal leva les yeux vers elle.

— Ferme-la, lui dit-il.

Tu ne vas pas t'en tirer aussi facilement, Neal, pensa-t-elle. Je n'ai pas échangé un Colin contre un autre. Je ne vais pas me laisser traiter comme ça.

— Non, Neal, dit-elle, toi, tu la fermes ! Je veux savoir quelle est la prochaine étape. Qu'est-ce qui se passe, une fois qu'on est rentrés aux States ?

— Tu empoches seize mille dollars.

— Qu'est-ce qui se passe entre toi et moi, je veux dire ?

Oh, Allie, pas maintenant, songea-t-il. Laisse-moi encore quelques jours pour tout arranger. Aie confiance en moi.

— Sois pas si pressée, Okay ?

— Pressée ? Je ne crois pas l'avoir été jusqu'à présent !

— Alors, continue à ne pas l'être.

— Peut-être que tu pourrais me donner ma part et on se sépare.

Il se tourna vers elle et la regarda dans les yeux.

— Tu peux si tu veux, Alice. Tu dois le savoir.

Elle grignota un toast, puis mit les pieds dans le plat.

— Pourquoi tu ne veux pas faire l'amour avec moi ?

— Oh, Alice, fut tout ce qu'il trouva à dire sur le moment.

— Pourquoi ?

— Je ne...

— Je ne te plais pas ?

— Tu me plais beaucoup.

— Alors quoi ?

Il prit son temps.

— Comment t'expliquer...

Puis elle eut une idée – fausse – mais elle s'y accrocha et elle lui fit mal.

— C'est à cause de mon père, c'est ça ? C'est ça !

— Mais non, Alice, ce n'est pas du tout ça.

— Je n'aurais pas dû t'en parler !

— Si, si. Tu as bien fait.

La peine déformait ses traits. Elle essaya son rire moqueur, mais sans succès, alors elle lui hurla :

— Je croyais que tu m'aimais, moi !

— Je...

— Mais on n'aime pas une junkie qui a baisé avec son père, c'est ça ?

Il essaya de lui expliquer, de lui dire...

Mais elle avait déjà pris la porte.

Laisse-la partir, songea-t-il. Qu'elle se calme. Elle ne peut pas aller bien loin de toute façon. Laisse-la seule un moment.

*

Colin s'était paumé. Tous ces chemins de terre se ressemblent, songea-t-il, et aucun panneau indicateur à l'horizon. Il reconsulta les indications de Simon, quand surgit un clébard qui fonça sur lui en aboyant.

— Jim ! tonna une voix.

Un vieil homme apparut. Le chien se figea surplace, s'assit, et remua la queue.

C'est mieux, songea Colin.

Puis il vit le fusil.

— Vous êtes qui, vous ? lui demanda le vieil homme.

— Bonjour, lui dit Colin, de sa voix la plus affable et avec son sourire le plus charmeur. J'ai bien peur de m'être perdu.

Le vieil homme ne lui rendit pas son sourire. Il regarde les plaies et les bleus que j'ai sur la gueule, se dit Colin.

— J'ai quitté la nationale, expliqua-t-il, avec un petit rire

autocritique. C'est idiot.

Toujours pas de sourire du vieux con, et le clébard ne remuait plus la queue.

— J'ai jamais aimé ces motos, dit le vieux. Bon, qui vous seriez, vous ?

Je serais l'Aga Khan de mes deux si j'avais les moyens, l'ancêtre.

— Je suis un ami de Simon.

— Vous en avez pas l'air.

Colin savait comment réagir avec ces hallebardiers.

— N'empêche, fit-il, laissant au silence le soin de faire le reste.

— Simon est à l'étranger, dit le berger.

— Je sais bien, dit Colin. En fait, je suis venu voir Neal et Alice. Vous savez pas s'ils sont là, par hasard ?

— Cela se peut.

— Et vous pourriez me dire où se trouve la ferme ?

— Cela se pourrait.

Colin autorisa le rictus de l'impatience polie déformer son visage.

— Et... ?

Le berger se tourna pour désigner le bas de la colline comme s'il avait tout son temps – assez de temps, en tout cas, pour que Colin prenne la clef à molette dans son sac à outils.

Laisse-la seule un moment, se redit Neal quelques minutes après le départ d'Allie.

Comme tu as laissé seul le petit Halperin. Pauvre petit con de Jason Halperin, de Cincinnati, que tu avais récupéré chez cette gentille tantouze de la Vingt-Troisième Rue. Tu l'avais emmené au Hilton, il était tard. Lui et toi, vous aviez faim et le service des chambres n'était plus assuré. Et puis Jason Halperin était si docile, soulagé, presque, d'avoir été pris, alors tu t'es dit que tu pouvais bien le laisser seul une dizaine de minutes, le temps que t'aïlles en face acheter des sandwiches. Il regardait un film à la con à la télé et tu lui as dit que tu verrouillais la porte de l'extérieur, ce qui est impossible, et que tu revenais tout de suite. Et tu ne t'es pas donné la peine de lui passer les menottes – à quoi bon lui faire revivre ce genre de conneries, hein ? Et puis le service a été si lent que c'est vingt minutes plus tard que t'es revenu avec les sandwiches au rosbeef, les Cocas et les Mars, pour trouver Jason Halperin, quatorze ans, pendu à la tringle du placard. Parce que tu l'avais laissé seul et qu'il y avait des trucs qu'il ne pouvait affronter seul et que tu aurais dû le savoir.

Les aboiements du chien de Hardin le firent sortir de sa rêverie et il les prit comme un signe. Non, ne la laisse pas seule, ne fut-ce qu'un instant. Va la retrouver – tout de suite.

Neal se précipita à la porte. La crosse du fusil le frappa en plein

dans les côtes et il s'effondra à genoux, le souffle coupé. Il put à peine relever la tête pour voir Colin devant lui, et Allie, glacée, à ses côtés.

— Alors, on s'était disputé, hm ? fit Colin. On va tous rentrer et en discuter.

Du canon du fusil, il poussa Allie à l'intérieur et la fit asseoir sur une des chaises de la cuisine. Puis il retourna auprès de Neal et lui plaqua le canon du fusil sous le menton.

— On a du mal à se relever, bouffon ? T'as besoin d'aide ?

Neal se releva tant bien que mal, gagna la cuisine et s'affala sur l'autre chaise. Sa cage thoracique lui brûlait, il pouvait à peine respirer.

— Bon. On commence par le commencement, dit Colin. Je récupère les bouquins.

— Ils sont dans la chambre, fit Neal.

Sa vision redevenait claire. Il reconnut le fusil de Hardin.

— Ah ouais, d'accord, j'avais cru que l'autre maison était votre nid d'amour. Alice ch'rie, va me chercher les bouquins, tu veux bien, ma chère, avant que je fasse sauter la cervelle à Neal ?

Elle monta à l'étage.

— Neal, Neal, Neal, fit Colin d'un air triste. Il a fallu que tu compliques les choses.

— Prends les livres. Laisse Alice.

— Non, j'crois pas. Ah, v'là ta bien-aimée. Ouvre l'attaché-case, Alice.

— Les deux codes sont 53, fit Neal.

Elle ouvrit l'attaché-case et le posa sur la table. Colin zieuta les livres.

— Mieux vaut tard que jamais, hein, bouffon ?

Il jouait les durs, le fusil dans le creux de son bras, appuyé contre sa hanche, le canon dirigé vers Allie, un doigt sur la détente.

— Neal, mon petit Neal, donne-nous le nom de l'acheteur.

— Je te l'échange contre Alice.

— Ah, c'est vachement généreux de ta part, vu que j'ai le bouquin, Alice, ce fusil, et que tu t'es complètement planté.

— Moi, j'ai le nom.

Colin abaissa le canon du fusil à hauteur des genoux d'Allie.

— Ce serait dommage, Neal, mais je le ferais.

Son index se crispa sur la détente. Allie, blanche comme un linge, se mordillait la lèvre inférieure.

— Le Dr John Ferguson, 11 St. John's Wood.

Le canon du fusil dessina un demi-cercle dans les airs et vint s'arrêter devant le visage de Neal.

— Vrai ?

Neal acquiesça.

— Si je découvre que c'est pas le cas, Neal, je m'occupe de la jolie petite gueule d'Alice au couteau...

Il fit la grimace et hocha la tête.

— C'est la vérité, dit Neal.

— Je te crois.

Il recula d'un pas et visa Neal à la tête.

— Eh ben, mec, j'ai encore jamais flingué personne...

— Ne lui fais pas de mal et je pars avec toi, dit Allie.

— Tu pars avec moi de toute façon.

— Je ferai tout ce que tu voudras. Aussi longtemps que tu voudras. Mais ne lui fais pas de mal.

Colin ne quittait pas Neal des yeux. Il avait déjà commis l'erreur de le sous-estimer par le passé.

— Comment te croire, Alice ?

— Je ne sais pas ! Je te le jure !

— J'ai une idée.

Il extirpa des ustensiles de sa poche et les posa sur la table. Suivit une petite enveloppe en papier sulfurisé.

— Fais réchauffer ça et shoote-toi, ma petite.

Allie le prit. Il avait apporté tout le nécessaire.

Quand elle fit craquer l'allumette et la mit sous la cuillère, Neal dit :

— Non, Alice.

Colin crispa son doigt sur la détente.

— Ta gueule, toi !

Dingue ce qu'un fusil peut faire voir les choses autrement. Tout ce que Neal voulait se résumait en une prière ardente et toute simple : Ne tire pas. Je t'en prie, ne tire pas.

Allie passa le garrot autour de son bras, et le serra. Elle choisit une veine et en approcha l'aiguille. Elle était en larmes.

— Colin, tu me jures que tu ne lui feras pas de mal.

— Ce qui est dit est dit.

Neal essayait de dominer sa peur. S'il la perdait maintenant, il la perdait définitivement. Elle n'y survivrait pas cette fois. Ni à la came, ni au tapin. Ni à ce que Colin prévoyait pour elle. Ni aux fantômes qui la hantaient.

Tu t'es planté, songeait-il. Lamentablement planté. Tu n'as rien fait de ce que tu voulais.

Tu ne lui as pas dit pour son père.

— Il n'est pas ton vrai père, lâcha Neal.

Sa tête lui tournait. Il vit le visage de Colin se durcir. Il vit le canon du fusil.

— Quoi ? fit Allie.

Elle se figea, l'aiguille à un millimètre de sa peau.

— Ta gueule ! brailla Colin.

Une autre petite pression et le coup partait.

Neal avait l'impression de nager dans la peur, luttant pour refaire surface.

— John Chase n'est pas ton vrai père. Ce qu'il a fait est dégueulasse, mais il n'est pas ton vrai père. Ne l'oublie pas.

— Mais qui es-tu ?

Neal cracha le morceau le plus vite qu'il le put, avant que le coup de feu l'envoie par le fond.

— Ils m'ont envoyé ici pour que je te ramène. Ta mère veut que tu rentres, et John Chase n'est pas ton vrai père.

— Qu'est-ce que tu déconnes ? fit Colin.

— Depuis le début..., dit Allie, les yeux fixés sur Neal.

— Shoote-toi ou je le descends. Maintenant !

Elle regarda Neal un moment encore, puis pressa l'aiguille contre son bras.

— Allie, non !

Elle appuya sur le piston. L'héro n'était pas coupée et elle fit tout de suite effet. Ses genoux flanchèrent, mais elle se retint au rebord de la table, puis secoua la tête. Une fois. Deux fois. La paix l'envahit, la pénétra.

Neal s'enfonça sur sa chaise.

— Bien, fit Colin. Bon, on est parti.

Il s'empara de l'attaché-case et poussa Allie vers la porte.

— Salut, bouffon.

L'attaque d'Allie, engourdie par l'héroïne, fut faiblarde, mais ses ongles longs faisaient quand même mal. Elle déséquilibra Colin qui la poussa de côté et se tourna pour faire face à Neal qui avait bondi de sa chaise.

Le coup toucha Neal en pleine poitrine et il s'écroula par terre, en sang.

Colin donna un coup de crosse dans le ventre d'Allie, puis se pencha sur Neal pour lui prendre le pouls sur la carotide. Il ne sentit rien. Il prit Allie par le coude et la poussa dehors, vers sa moto.

Neal avait ressenti un premier élancement de douleur, puis un grand poids de sommeil et de sang qui lui appuyait sur les paupières et la poitrine, et enfin l'oubli, le bienheureux oubli.

Le Dr Ferguson décrocha son téléphone, à demi surpris qu'on l'appelle à une heure aussi tardive. Parfois, il regrettait de ne pas avoir fait une spécialisation qui lui aurait assuré des horaires réguliers, mais la plupart du temps il était plutôt content de son travail et de lui-même. Le Dr Ferguson était un homme accommodant. On lui connaissait une passion pour les livres, une pour sa jeune épouse de vingt ans, et une, démesurée, pour la pêche à la truite.

Il vivait plutôt modestement pour un homme riche, un gros héritier. Il préférait placer son argent dans des choses vraiment importantes, comme les livres rares, un Sam'Suffit dans le comté d'Argyll avec son coin à lui dans un ruisseau à truites. Aussi il avait aménagé en cabinet une partie de sa maison de Londres, à St. John's Wood, et recevait ses patients là ou à l'hôpital. Quand le téléphone sonna, ce soir-là, son assistante était partie depuis longtemps, aussi décrocha-t-il lui-même.

Rares étaient les gens qui le prévenaient de ne pas les interrompre, aussi Ferguson accorda-t-il toute son attention, ou presque, au déversement oral de la conscience d'un jeune homme de basse extraction et laissa passer une dizaine de secondes de silence avant de daigner répondre.

— Ah, fit-il, pourrais-je enfin m'exprimer ?

Fort d'une réponse affirmative, il poursuivit :

— Tout d'abord, pourrais-je savoir comment vous vous trouvez en possession de ces volumes ?... Mais si, cela me regarde puisque vous me demandez de vous les acheter... Je vois, je vois... Non, ce soir ne me convient pas... Ah oui, j'en suis absolument certain. Je ne conclus pas d'affaires la nuit, voyez-vous... quoi que vous ayez pu être amené à penser... Effectivement, je connais un Mr Carey, mais il est buraliste et je doute fort qu'il... Le plus tôt que je puisse vous recevoir serait, voyons voir... demain à treize heures trente... Oui ? Et votre nom ?... Eh bien, il faudrait que je le sache... Oui, Mr Smythe, je serai très heureux de vous rencontrer demain à treize heures trente. Bonsoir, monsieur.

Une fois que le jeune homme assez tendu eut raccroché, Ferguson s'assit avec deux doigts de whisky et se creusa la cervelle pour essayer d'en déterrer un quelconque Neal Carey ayant rapport avec les livres. Une petite heure plus tard, une réponse lui vint.

L'univers d'Allie s'était mué en une alternance brumeuse de chagrin et de sommeil. Couchée dans l'appartement crasseux de Bayswater qui servait de planque à Colin, elle s'éveillait d'un sommeil

camé, se souvenait de Neal et la douleur la relançait. Pas pour longtemps, car Vanessa lui injectait une petite dose d'héro qui la renvoyait dans les bras du fils de la Nuit et du Sommeil.

Pendant un moment, elle se dit qu'elle avait peut-être rêvé le long trajet jusqu'à Londres, agrippée au dos de Colin, s'accrochant à la vie tandis qu'il fonçait vers la capitale. Ils ne s'étaient arrêtés que trois ou quatre fois, elle ne savait plus très bien, pour prendre de l'essence et pour que Colin l'entraîne derrière des chiottes pour la shooter. Elle avait compris qu'elle était sa prisonnière mais, au bout d'un moment, elle ne sut plus pour quelle raison. Elle ne se souvenait que d'une chose : le coup de feu qui avait touché Neal en pleine poitrine, et le sang, trop de sang. Elle se souvenait avoir tenté de résister à Colin pour les deux ou trois premiers fixes, puis n'avoir plus résisté du tout, puis avoir retroussé sa manche et tendu son bras d'elle-même. Maintenant, elle perdait patience quand Vanessa tardait à la piquer.

Elle se trouvait dans une petite chambre au fond d'un appartement à un deuxième étage. Soit Crisp soit Vanessa lui tenait compagnie et, parfois, un jeune Oriental se pointait et la matait. Par moments, elle entendait Colin qui parlait dans la pièce contiguë – une conversation à une voix, au téléphone sans doute. Elle s'en foutait. Elle ne pensait qu'à une chose : se shooter. Ça la faisait dormir et rêver : de jolis rêves où le sang jaillissait du cœur de Neal et s'épanouissait dans les airs en gerbes de roses écarlates ; des rêves où elle plongeait au fond d'un lac profond et froid et retrouvait Neal qui l'attendait, souriant, faisant semblant de dormir ; des rêves de siestes sans fin sur de chauds nuages cotonneux d'où elle pouvait voir toutes choses et tout le monde.

Bientôt, il n'y eut plus trop de différence entre le veille et le sommeil, et c'était tant mieux. Allie s'était essayée à la vie, et la vie l'avait salement déçue.

Crisp et Vanessa, eux aussi, étaient prisonniers. Prisonniers du marché à la con que Colin avait passé avec Dickie Huan.

— Vous en faites pas, leur avait-il assuré. Encore une petite transaction et on barbotera dans le fric jusqu'aux couilles.

Une dernière petite transaction, songeait Colin. Il était à cran et aurait détesté devoir se l'avouer. L'idée de traiter avec un médecin de la haute lui foutait les jetons, et sa fierté en prenait un coup. Ce fils de pute la lui avait jouée tellement cool, tellement sur la réserve. Il lui avait parlé avec ce ton condescendant qu'il avait entendu chez quelques salauds dans sa vie, dont son père. Oh, on s'en fout, extorquer du fric à ce vieux con était une revanche suffisante.

Et il avait besoin de ce fric maintenant, songea-t-il – un, pour payer

Dickie ; deux, pour se planquer quelque part un long moment. Sur la croix du Christ, il avait pas voulu tuer Neal, hein ? Hein ? Quoique. Mais c'est sûr qu'il aurait jamais tiré si Neal avait pas essayé de lui sauter dessus. Quel bouffon, celui-là. Aucune nana vaut ça. Même une aussi super qu'Alice. Il avait dégueulé après avoir tiré sur Neal. Il avait déjà planté quelques mecs au couteau, mais jamais pour le grand saut. Cela foutait les boules, pour sûr. C'est alors que les hommes de main de Dickie lui revinrent en mémoire. Mieux vaut Neal que moi, songea-t-il. Et puis il a quand même voulu m'arnaquer... le fric... et Alice.

Alice. Que faire d'elle ? Elle n'allait pas fermer sa gueule, c'était sûr. Personne n'irait croire une junkie dans son genre, mais quand même. Peut-être que Dickie voudrait d'elle. Genre prime de compensation. Non. Mauvaise idée. Si elle lui crachait le morceau, ce serait la fin. Dickie le tiendrait en son pouvoir, et lui demanderait le prix qu'il voudrait.

Non. La meilleure solution, c'était Amsterdam. Des vacances avec Tonton Colin. Qu'elle se vende derrière une vitrine de la Damestrasse. Elle ne tiendrait pas longtemps.

Et c'était pas comme si elle l'avait pas cherché. Ouais. Amsterdam était l'endroit idéal. Tu prends l'héro de Dickie et tu l'écoules sur un meilleur marché en plus.

Bon. Mais d'abord : refourguer ces satanés bouquins. Il n'était que 10 h 30. Encore trois heures, putain de bordel de merde.

Il pouvait arriver tant d'emmerdes en trois heures. Il jeta un coup d'œil à Crisp, assis par terre en train de mastiquer un sac de cette infecte merde. Il allait devoir se débarrasser de celui-là, pas d'erreur. Quel intérêt d'aller s'installer sur le Continent avec sa nouvelle fortune, si c'était pour avoir ce débile et sa fendue à ses basques ?

— Je te téléphone quand c'est réglé et que vous pourrez sortir d'ici. T'amèneras Alice à Dilly et je la ramènerai à son petit ami.

— Neal semble prendre ça vachement bien, dit Crisp.

Colin remarqua que sa voix geignarde et obséquieuse était teintée de soupçon.

— Je me suis chargé de lui.

Que trop vrai, songea-t-il.

— Tout ce qui l'intéresse, reprit-il, c'est de récupérer Bobonne. C'est-y pas mignon ?

— Je croyais que t'étais amoureux d'elle.

Tiens, ce con commençait à la ramener.

— Je l'étais. Prends-en de la graine.

Colin resta quelques minutes encore devant le miroir à nouer sa cravate, une en laine marron qu'il arborait avec la veste légère, une

chemise rose, et un pantalon gris choisi pour l'occasion. Puis il chaussa les mocassins à glands et vérifia que le bout était bien ciré. Il allait montrer à ce merdeux d'Oxford ce que c'était que la classe. Il avait l'air ridicule.

— Bon, embrasse-moi, chéri, dit-il. Je vais faire notre fortune.

— Passe une bonne journée au bureau, mon lapin, lui répondit Crisp.

Il espérait que Colin ne foute pas tout en l'air cette fois.

Colin donna une joyeuse bourrade à l'homme de main de Huan.

— Tu veux profiter d'un taxi, l'ami ?

Rich Lombardi était très pressé. La Convention allait commencer et le sénateur était dans sa suite attendant la grande réunion sur le thème « Que faire sans la petite Allie ? ».

C'était un problème, un gros, parce que Allie n'allait pas se montrer. Titre de l'histoire : « La Petite Disparue ». Oh, bon, il trouverait bien quelque chose à raconter à la presse. Comme toujours.

Il enfonça sa chemise dans son pantalon, ferma sa braguette, et sourit à la fille qui était dans son lit. Elle lui rendit son sourire. Elle était jeune, blonde, avait des yeux d'un bleu incroyable, et elle voulait faire un stage au bureau du sénateur l'été suivant quand elle aurait obtenu son diplôme. Oh, ça devrait pouvoir s'arranger.

Rich Lombardi aimait son boulot.

— Faut qu'j'y aille. Une réunion avec le sénateur. Faut qu'j'me grouille.

Il se précipita à la porte, passa devant le petit renforcement où se trouvait un distributeur de cocas derrière lequel était tapi un petit manchot.

Graham entra dans la chambre sans problème.

*

Colin prit une plus que profonde inspiration et sonna.

Ce bâtard de Dr Ferguson prit tout son temps pour venir ouvrir. Colin essaya de calmer les battements de son cœur. Ça y est, mec : la liberté. Écoute pas les conneries de ce gars, songea-t-il. Tu as ce qu'il veut.

Ferguson était un rase-motte, la petite cinquantaine, fringues de Savile Row.

— Mr Smythe, c'est ça ?

— Dr Ferguson, je présume ?

Une petite boutade pour montrer à ce con qu'il ne m'impressionne pas.

— Entrez, entrez, je vous en prie.

Pas mal. Pas mal, chez lui. Antiquités. Gravures de chasse aux

murs. Bouquins, évidemment.

— Vous avez apporté l'objet en question, je suppose ?

Colin désigna son attaché-case.

— Puis-je le voir ?

— Puis-je voir l'argent ?

Ferguson s'assit, invitant, d'un geste, Colin à faire de même.

— Je vois que vous êtes nouveau, Mr Smythe. La marchandise d'abord, et ensuite, si elle est authentique, nous discuterons argent.

Colin posa l'attaché-case sur ses genoux et l'ouvrit. Il tendit les livres à Ferguson.

Le médecin feuilleta le premier volume, examina la reliure, la tranche, les premières pages. Puis il passa aux trois autres.

— Ils viennent de la collection de Simon Keyes. Je suis étonné qu'il s'en sépare.

— Et lui donc.

— Ah, oui...

Colin se pencha en avant.

— Arrêtez ce cinéma. Vous aviez passé un arrangement avec Neal Carey. J'agis comme qui dirait en tant que son agent. Mêmes conditions.

— Et comment les avez-vous obtenus de Neal Carey ?

— Cela fait une différence pour vous ?

— Non.

Allez, allez, songea Colin, si près du but. Gâche pas tout maintenant.

— Dix mille, c'est ça ? lui demanda Ferguson.

Colin sourit.

— Vingt, en fait.

Fous-toi ça quelque part, mec.

— Ah, oui.

Ah, oui, comme tu dis. Vingt mille petites livres et Colin est tiré d'affaire. Ces vingt mille monteront à cinquante en aussi peu de temps qu'il faut à ta sœur pour faire descendre sa culotte.

— Vous acceptez les chèques ?

Colin prit un air abasourdi.

Ferguson ricana.

— Excusez-moi, c'était une petite plaisanterie.

Je t'en foutrai des petites plaisanteries, tête de nœud. Vingt mille livres, c'est peut-être rien pour toi, mais moi, c'est le prix de ma putain de vie.

— Vous vous rendez sûrement compte, poursuivit Ferguson, que j'attendais cette livraison quelques semaines plus tôt.

— Il y a eu des problèmes.

— J'avais compris.

Non. Bordel non ! Laisse pas retomber la mayonnaise, merde !

Ce fils de pute casseur de couilles mit trois plombes à allumer sa pipe, puis dit :

— Heureusement pour vous, Mr Smythe, pour tout vous dire, je serais prêt à tuer pour avoir ces volumes.

Pour tout vous dire, Dr Ferguson, j'ai tué pour les avoir.

— Alors, vous ne verrez pas d'inconvénient à me donner mon fric.

De sa pipe, Ferguson désigna une porte fermée.

— Et si nous passions à la bibliothèque ?

— Ben, on a intérêt, si c'est là que vous gardez votre fine.

La sale pensée d'assommer ce salaud et de tout lui piquer s'immisça dans l'esprit de Colin, mais il la repoussa. Cela servait à rien d'être trop gourmand.

— Après vous.

Colin entra dans la bibliothèque.

— Salut, bouffon.

Colin cligna des yeux. À deux reprises.

— Quelque chose ne va pas, Mr Smythe ? s'enquit Ferguson. On dirait que vous avez vu un fantôme.

Colin se ressaisit très vite.

— Neal... content que t'aïlles bien, mon pote.

Et putain de merde que Neal soit assis là, n'ayant pas trop l'air dans son assiette mais quand même mille fois mieux que la dernière fois que Colin l'avait vu. Il était aussi blême qu'une nonne arrivant dans une partouze et sa chemise révélait un bandage ensanglanté qui lui couvrait presque toute la poitrine. Et il avait l'air épuisé, complètement vanné, ce qui n'était pas mal si on considérait qu'il avait été mort.

— Bon Dieu de bon Dieu, Neal, ce fusil avait un cheveu en guise de détente, hein, pas vrai ?

Neal ne lui répondit pas. Il ne sourit pas, ne rit pas, rien. Il restait assis à le regarder. Peut-être qu'il était mort, tout compte fait.

— Quand j'étais jeune, se lança Ferguson, lors de ma première chasse à l'affût, mon père m'a appris de toujours, toujours, vérifier les cartouches. Si le plomb est trop gros, vous bousillez l'oiseau. Trop fin, vous ne faites que le blesser. Et, bien sûr, avec une cartouche de gros sel... l'oiseau s'envole.

Colin pivota vers lui.

— Ouais, c'est ça, espèce de triple enculé de tocard de merde de singe, moi, mon vieux, la seule chose qu'il m'ait emmené tirer, c'est ta grand-mère dans les toilettes de Charing Cross et, par la bite de lord Nelson, vous pourriez me dire ce que c'est que cette histoire de gros sel pendant qu'on y est ?

— Du calme, jeune homme.

Cette intervention vint d'une armoire à glace dans le coin de la pièce et la vie de ma mère si ce n'était pas Hatcher, le flic à moitié ripou de Vine Street, qui n'acceptait pas de se laisser graisser la patte même par Dickie Huan. Cela tournait vinaigre, et fissa. Cogite, Colin, cogite.

— Où est Allie ?

Je te remercie Neal. Dieu te bénisse, bouffon. Je peux toujours compter sur toi.

— J'sais pas, Neal.

— Joue pas au con, Colin. Je te fais sortir et je te descends.

Colin n'était pas ravi-ravi de voir que Hatcher faisait oui de la tête.

— Mais peut-être que je pourrais le découvrir, dit-il.

Colin attendait, en nage, tandis que Neal et le flic échangeaient ce qu'on pourrait appeler un regard entendu.

— Hatcher ? fit Neal.

Hatcher se frottait le menton. Il réfléchissait, vit Neal, ce qui était dur pour un flic, il le savait.

— Cela devrait pas être difficile, dit Hatcher, mais ça me laisse, comme qui dirait, devant la vitrine à regarder le pudding de l'extérieur. Je comprends ce que tu veux... récupérer ta nana en entier... et en bonne santé... que Mr Keyes récupère ses livres, et que le jeune punk parte sans être inquiété. Je me retrouve avec toujours le même boulot sans promotion, mettre la main sur des macs pour de la menue monnaie.

C'est le destin des flics à moitié ripoux, songea Colin. T'aurais mieux fait de laisser l'autre moitié au vestiaire.

Et ils avaient dû pas mal bavarder avant que je me pointe. Permettre à un flic cupide de foutre en l'air un joli marché. Sauf qu'il n'est pas si joli que ça, hm ? Si je sors de cette pièce libre comme l'air, je devrais toujours me coltiner Dickie...

— Si je peux faire une suggestion, poursuivit le flic, pourquoi est-ce que vous ne me laisseriez pas parler à ce gars en tête à tête, et je vous parie mes pots-de-vin du mois prochain que je récupérerai ta nana à aussi peu de frais qu'un enterrement écossais.

— Et puis ?

Putain, Neal, ne l'encourage pas !

— J'inculpe notre ami ici présent d'un assortiment de délits majeurs contre la Couronne et peut-être que j'aurai droit à une accolade de la part de mes supérieurs reconnaissants.

Neal regarda Hatcher.

— Amuse-toi bien, dit-il, et il se leva péniblement de sa chaise.

Il prit son temps, mais ça faisait quand même mal.

— Attends, dit Colin.

Il gratifia Hatcher de son sourire de mac le plus engageant.

— Ça te dirait d'être une superstar ?

Neal se coucha doucement sur le lit de la chambre d'amis des Ferguson. Le médecin avait insisté pour qu'il se repose, et Neal s'était dit que c'était logique. Il allait falloir du temps pour que les choses réussissent.

La douleur le lançait dans la poitrine. Quand il avait été touché, il s'était cru mort. Il était certain à présent que son cœur avait cessé de battre pendant une ou deux secondes, à cause de la douleur, du choc, ou de la peur.

La simple force du coup qui l'avait projeté à terre lui avait chassé l'air des poumons. Il se souvenait du moment où il avait touché le sol avant de perdre connaissance.

Il était revenu à lui quand le colley lui avait léché le visage, le flairant, et il avait vu Hardin penché sur lui. Le vieux berger l'avait relevé et avait nettoyé sa blessure à vif. Il avait stérilisé la lame de son couteau à la flamme d'une allumette et s'en était servi pour extraire le gros sel fiché dans les chairs. Puis il avait posé quelques questions à Neal.

Une fois qu'il eut entendu toute l'histoire, Hardin laissa Neal à la ferme et revint une heure plus tard dans une vieille camionnette Bedford. Pour commencer, ils se rendirent au village, où tous deux burent un whisky et d'où Neal téléphona à Londres. Ferguson avait déjà reçu le coup de fil de « Mr Smythe », et s'était rappelé qui était ce Neal. Il en avait conclu que Neal, pour une obscure raison, avait trahi son hôte en lui volant son bien le plus précieux, et Ferguson en était à envisager de prévenir la police. Il accepta d'attendre que Neal vienne lui raconter toute l'histoire en personne, pour le dénoncer ensuite s'il le souhaitait.

Le long trajet jusqu'à Londres fut un supplice dans la vieille camionnette qui n'avait plus d'amortisseurs ; chaque soubresaut envoyait un élancement brûlant dans la poitrine de Neal. Quand ils arrivèrent chez Ferguson, à l'aube, Neal était très mal en point.

— Bon Dieu, jeune homme, s'exclama Ferguson, aidant Hardin à porter Neal à l'intérieur. Que vous est-il donc arrivé ?

Ils couchèrent Neal dans la salle d'auscultation. Ferguson s'occupa de lui avec du vrai matériel, non sans faire remarquer que Hardin avait fait un boulot primitif, certes, mais excellent, puis il demanda à Hardin ce qui lui était arrivé au crâne. Hardin dit que ça pouvait attendre. Le médecin joua de la pince, du scalpel, de l'agrafe, sulfata les plaies au désinfectant, et fit une série de piqûres à Neal, le bourrant d'antibiotiques, et d'un vaccin antitétanique par sécurité. Il voulut lui administrer des somnifères, mais Neal refusa. Il avait désespérément besoin de parler d'Allie.

Ferguson écouta son histoire avec un certain scepticisme. Il était

d'avis d'appeler la police, même s'il acceptait la version que Neal lui donnait des événements. Il fallut à Neal toute l'énergie qui lui restait pour le convaincre que prévenir les flics signifierait la mort d'Alison Chase. Finalement, ils aboutirent à un compromis. Neal téléphona au Piccadilly Hôtel et, quelques minutes plus tard, Hatcher le rappela. Il arriva chez Ferguson peu après.

Dans le cabinet du médecin, autour d'un whisky, tout cela prit un air civilisé, presque un jeu de société. Neal luttait pour rester éveillé tandis qu'ils dressaient les plans d'une embuscade, un piège qui – s'il marchait – devait aboutir à la libération d'Allie.

— Il ne viendra pas avec elle, dit Neal.

— Non, approuva Ferguson, il est trop malin pour ça.

— Eh bien, en ce cas, messieurs, dit Hatcher, la seule chose qui reste à faire c'est de lui mettre ses couilles sous ma botte... et là, soit c'est lui qui s'écrase soit c'est moi qui les lui écrase.

Sur le seuil, il salua et remercia Hardin.

Hardin lui serra la main et dit :

— Vous nous avez amené de l'action au chien et à moi. Et on rechigne pas à la besogne.

— Désolé quand même.

— J'imagine qu'on vous verra plus, vous et votre dame.

— J'imagine que non.

— Je suis content d'avoir chargé mon fusil pour les corneilles.

— Et moi donc !

Hardin chercha ses mots un moment, puis dit :

— C'est une gentille fille.

— Ouais.

— J'espère que vous la ramènerez sans problème.

— Sans problème.

*

Il était neuf heures du matin quand Neal s'allongea pour essayer de dormir. Il était épuisé mais il n'arrivait pas à fermer l'œil. Il pensait à Allie. Il se passait la même chose que l'après-midi même quand il avait essayé de faire une sieste. Tout s'était précipité. Ferguson avait téléphoné à quelques personnes pour réunir vingt mille livres en espèces. Deux heures plus tard, un jeune comptable hyper-nerveux apportait l'attaché-case.

— Plutôt irrégulier, ça, fit-il observer à Ferguson.

Colin fixait les billets avec convoitise.

— C'est une honte, Neal, gémit-il. Géante, la honte.

— Dégage, fit Neal, avant que je change d'avis.

— Ouais, bouffon.

Colin partit, suivi à bonne distance par Hatcher. Une heure plus tard, le coup de fil arriva.

— Salut, Neal, dit Colin. Quatre heures, Piccadilly Circus. Ils l'amèneront. Mais c'est moi qu'ils attendent.

— Colin, comment elle va ?

Il y eut un long silence.

— Hé, bouffon, tu sais comment sont les junkies...

Dickie n'y croyait pas mais, bon, il les avait devant les yeux, vingt mille livres, joliment entassées dans un attaché-case et, derrière, la gueule insipide de Colin qui lui faisait un large sourire.

— J'espère que c'est du bon que tu me vends, Dickie.

— Ne force pas ta chance, Colin.

— Comme tu dis.

Le serveur leur apporta deux petits verres d'un vin chinois corsé.

— Tous les bons deals commencent par un toast, dit Dickie. À nos nouvelles relations. Gan bei, cul sec !

— Cul sec, dit Colin. Et si on allait chercher mon héro ?

Cul sec, mon cul justement. Tu vas voir ce qui t'attend, espèce de vieux porc laqué.

Vanessa avait toutes les peines du monde à tirer Allie du lit et elle dut lui promettre de lui faire un fixe si elle acceptait gentiment de se lever. Elles sortirent avec Crisp. Ils s'engouffrèrent dans le métro, et montèrent dans la rame sans trop de difficulté. Quand ils descendirent à Piccadilly Circus, Allie était docile comme un agneau.

— Elle marche comme une zombie, fit remarquer Crisp.

— C'est le problème de Colin, dit Vanessa.

Tout ce qu'elle espérait, c'est que Colin leur filerait leur part du fric. Elle avait envie d'éloigner Crisp de tout ça.

La place était noire de monde et bruyante. Des sirènes hurlaient dans l'air de l'après-midi, et on aurait dit que tous les flics de Londres pleuvaient sur Soho. Ce qui rendit Vanessa un peu nerveuse, encore plus pressée de trouver Colin, de le saluer, et de quitter la scène.

Sauf que ce n'était pas Colin qu'ils trouvèrent, mais Neal.

La place était bondée de touristes et de zonards. Dans la foule, ils passaient inaperçus.

— Où est Colin ? demanda Vanessa.

Crisp restait derrière elle. Il n'avait pas la moindre confiance en Neal.

Neal écouta avec ostentation les sirènes de police, se disant que Colin, avec ses vingt mille livres de billets marqués Kitteredge, avait dû réussir.

— En taule, sans doute.

Vanessa hocha la tête. Perdre était devenu son mode de vie.

Allie fixait Neal. Ce rêve était un de ses plus beaux, et elle voulait

le faire durer un maximum.

— Neal ? fit-elle. C'est toi ?

— En chair et en os.

Elle prit son visage dans ses mains et le regarda dans les yeux, toute proche.

— Neal, je suis vraiment très heureuse de te revoir, mais je suis complètement naze.

— C'est O.K.

— C'est comme si on flottait autour de la ville, tu sais... au-dessus... tout fait Hou Hou. Toi aussi, t'es naze ?

— Je crois, oui.

Elle le serra très fort dans ses bras.

— Oh, c'est bien. J'avais pas envie d'être la seule à être naze. Je ne veux plus être seule. Tu crois que je m'en souviens plus, mais si. Ils t'ont envoyé me chercher, m'man et p'pa, c'est ce que tu m'as dit. Tu vas me ramener à la maison, maintenant ? Chez ces bons vieux p'pa et m'man ? Non, hein, Neal ?

— Non.

— Promis.

— Promis.

— C'est bien, bien, bien.

Son visage prit un air sérieux.

— On y va ? demanda-t-elle.

— Tout de suite.

— J't'aime, Neal.

— J't'aime, Allie.

Neal l'entraîna vers Oxford Street pour choper un taxi. Il voulait que Ferguson l'examine au plus vite. Ils n'avaient pas fait cinq cents mètres qu'ils les repéraient. Des pas derrière lui – ils étaient deux... pas des pros. Neal continua à la même allure et écouta. Ils s'approchaient. Pouvait-il se permettre de s'arrêter, même s'il y avait un taxi libre qui passait ? Est-ce que ce serait un couteau, une matraque, un autre fusil, peut-être ? Il repensa au fusil et il dut faire un effort pour repousser la peur. Il ralentit un peu l'allure, serrant Allie plus près de lui. Les pas se rapprochèrent, puis passèrent de chaque côté de lui : Crisp d'un côté, Vanessa de l'autre.

Neal continua de marcher tout en parlant.

— Vous voulez quelque chose ?

— On est un peu dans la merde, dit Vanessa.

— J'suis pas d'humeur.

Crisp l'attrapa par le coude.

— Écoute, mon pote...

Neal se libéra, saisit Crisp par la ceinture, et souleva son bras tout en marchant. L'effort lui fit un mal d'enfer, mais il déséquilibrait Crisp

et le rendait vulnérable.

— J'suis pas ton pote, et si tu me sors une connerie, n'importe laquelle, je te bute ici, tout de suite.

Neal ne pensait pas qu'il le ferait, mais il lui semblait qu'il parlait vrai.

— Comme je disais, on est dans la merde. Avec Colin au trou et tout et tout...

— Vos amis, c'est votre problème, pas le mien.

Vanessa devait presque courir pour rester à sa hauteur.

— C'est pas tout à fait vrai, et tu le sais.

Elle lui balança un truc dans le bide. C'était un magazine.

— Jette un coup d'œil là-dessus.

C'était un numéro de Newsweek, ouvert à une page. Et en pleine page : les visages souriants de John Chase, de sa femme Liz et de sa fille Allie.

Neal bluffa.

— Ah, ben ça alors !

Vanessa était plus forte, plus maligne qu'il ne l'aurait cru.

— Arrête ton char, tu veux !

Neal baissa la tête. Il était crevé.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous en tirer.

Neal cogita quelques petites secondes. C'était jouable.

— Comment je peux être sûr que je peux vous faire confiance ?

— T'es mal placé pour parler de confiance.

Un point pour elle.

— O.K. Je vais y réfléchir. Retournez à l'ancien appart'. Je vous appelle ce soir.

Vanessa lui lâcha le bras.

— Minuit, Neal. Ou sinon, je vais voir si Newsweek serait intéressé par la publication de mes photos d'Allie.

Crisp lui balança une assez bonne imitation d'un sourire satisfait et les deux zigotos s'éloignèrent. Neal héla un taxi et donna l'adresse de Ferguson au chauffeur.

— Où on va ? demanda Allie.

— Quelque part où dormir.

Elle fronça les sourcils comme une mauvaise actrice jouant la suspicion.

— Tu m'ramènes pas chez moi, dis ?

— Non.

— Promis ?

— Promis.

Rassurée sur ce point, elle s'endormit dans le taxi et se laissa mettre au lit sans faire d'histoires.

Lombardi tendit le combiné à Ed Levine.

— C'est pour vous.

Ed fut ravi de faire un break dans l'atmosphère tendue de la chambre d'hôtel où John Chase était assis dans un état de colère quasi catatonique.

— Levine, j'écoute, fit-il dans le combiné.

C'était son habitude de répondre ainsi au téléphone. Ça faisait pro. Ça faisait efficace. Ça faisait cool.

— Alors, Ed, fit une voix moqueuse dans l'appareil, où tu veux qu'on la dépose ? Providence... New York... Newport ?

— Carey, espèce de saligaud. Où t'es ?

— Avec Allie Chase.

— Tu l'as retrouvée.

Ce qui éveilla l'intérêt dans la pièce : les têtes se relevèrent, les oreilles se tendirent.

— Sûr que je l'ai retrouvée, qu'est-ce que tu croyais ? C'est pas pour rien qu'on dit que je suis le meilleur.

Levine plaqua le combiné contre sa poitrine.

— Il l'a retrouvée, dit-il à Chase et Lombardi.

— Elle est dans quel état ? demanda vivement Lombardi.

— Elle est dans quel état ?

— Elle rendra bien en photo. Mais je vous déconseille les télés.

Chase sourit. Lombardi se servit un généreux gin tonic.

— Toi et moi, il va falloir qu'on parle, marmonna Ed dans l'appareil.

— Oh, ouais, tu peux te toucher et compter là-dessus.

— Ta mère...

— Ed, t'as un stylo, note. Très compliqué. British Airways, vol 177. Arrivée Kennedy Airport à deux heures de l'après-midi – demain. On sera le 1^{er} août, au fait. Sois-y, conseil d'ami.

— Si tu cherches à nous baiser la gueule...

Neal avait déjà raccroché.

Neal reposa le combiné et alla voir où en était Allie. Elle était K.O. Il réfléchit un moment au thème de la trahison. Graham avait raison, comme toujours, songea-t-il, contemplant la belle dormeuse. La trahison est le truc de base du détective privé. Il l'a dans le sang. Sur ces bonnes pensées, il retourna au téléphone.

Par principe, Joe Graham préférait les conversations téléphoniques d'autrui aux siennes. Il était assis dans son appart', à sa quatrième cannette de bière de son pack de six, et au septième tour de batte du

match, quand la sonnerie du téléphone retentit trois fois puis cessa. Quand Hoyt eut terminé ses étirements et fait son lancer, le téléphone réémit son bruit de ferraille. Cette fois, Graham décrocha.

— P'pa ! s'écria une voix joyeusement moqueuse à son oreille.

— Fiston, ça fait un bail.

— Faut qu'on se voie.

Neal y réfléchit à deux fois, puis composa l'ancien numéro de Colin. Vanessa décrocha.

— Ouais ?

— Vos passeports sont à quels noms ?

Il les lui fit épeler deux fois, lui dit où et quand ils devaient le retrouver, puis raccrocha. Dix minutes plus tard, mademoiselle Vanessa Brownlow et monsieur Harold Griffin avaient deux réservations sur un vol British Airways Heathrow-Boston. Puis Neal appela Hatcher.

L'aéroport de Heathrow, le dimanche matin, c'est le huitième cercle de l'enfer. Les trois quarts de la population mondiale y retrouvent le quatrième ou s'en séparent, surchargeant le bon vieux Terminal 3 d'une masse d'émotion et de sueur humaine. Lâchez Mère Teresa dans le Terminal 3 de Heathrow un dimanche matin et elle courra acheter une mitraillette.

Neal Carey était ravi d'être là, avec Allie dans son sillage qui lui tenait fermement la main et une petite dose de Thorazine. Il s'approcha du guichet British Airways, et paya son billet et celui d'Allie par carte bleue, et ceux de Crisp et de Vanessa en espèces. Les paiements en cas de chantage ne sont pas déductibles des impôts. Il évita le gros de la foule à l'escalator et emprunta l'escalier jusqu'à la porte d'embarquement.

Hatcher faisait de l'excellent boulot, remarqua Neal. Il restait à une cinquantaine de mètres derrière et fauflait sa masse dans la foule sans brusquerie aucune. Neal se souvint d'un grahamisme : un civil subit la foule ; un privé s'en sert. Neal conduisit Allie dans la librairie, acheta plusieurs magazines qu'elle semblait aimer et Une petite histoire d'Écosse de Peeble, en poche, pour lui-même. Hatcher se tira à ce moment-là pour jeter un coup d'œil au coffee-shop bondé. Quelques minutes plus tard, il revint et fit un signe de tête à Neal.

Crisp et Vanessa attendaient dans le coffee-shop. Pour une fois, ils ne s'étaient pas plantés. Neal n'avait pas sérieusement envisagé que ces dynamiques duettistes seraient assez tarés pour tenter de remettre la main sur Allie au beau milieu de l'aéroport de Heathrow, surtout pendant une campagne terroriste quand la moitié des hommes blancs présents étaient des flics en civil. Mais il n'avait pas voulu prendre le risque.

Ils avaient investi tout une table et semblaient indifférents à

l'hostilité grandissante de la serveuse morose et aux regards de divers Pakistanais, Indiens, et Africains qui les trouvaient bizarres. Neal s'installa face à eux. Allie suivit.

Il fit glisser les billets d'avion vers Vanessa. Elle les examina et fit :

— Pourquoi Boston ?

— Tu crois que j'ai envie de vous voir à New York ?

— T'as pas confiance en nous ?

— Peut-être que j'ai pas envie d'être accueilli par un photographe de Newsweek à ma descente d'avion. Comme ça, ça te sera un peu plus difficile de me doubler.

Vanessa n'apprécia pas.

— Et comment je suis censée aller à New York, alors ?

— Ça, je m'en fous. Tu vois le mec balèze, là, au bar ? Thé, toast et saucisse ? C'est un flic.

Neal devança les protestations de Crisp.

— C'est juste pour être sûr que tout va bien se passer. Vous avez déjà pris un vol international ? Okay, vous redescendez avec vos billets et vos passeports et vous faites enregistrer vos bagages. Puis vous passez la douane. Passeports et tickets de nouveau. Bon, faites en sorte que tout baigne, et on se retrouve au coffee-shop à la porte d'embarquement. Je vous filerai le fric à ce moment-là.

— T'es vraiment prudent, mon salaud, fit Crisp.

— On se demanderait bien pourquoi.

Il laissa Hatcher les filer jusqu'à l'enregistrement des bagages, finit de boire son café et dit à Allie :

— On va prendre l'avion nous aussi.

— On va où ?

— Je te l'ai dit : L.A.

— Disneyland. J'ai envie de monter sur le gros éléphant.

— Dumbo ?

— Hm, hm.

— Ouais, il est sympa, Dumbo.

J'ai vu un poisson-volant, j'ai vu un cerf-volant, mais j'ai jamais vu un éléphant-volant.

— Et tu vas me protéger jusqu'à L.A. ?

La question le prit de court.

— Si c'est ce que tu veux.

— C'est ce que je veux.

— Alors, allons-y. Viens.

La femme qui était au guichet British Airways était semblable à toutes les femmes British Airways, d'une amabilité distante.

— J'ai une allée et un hublot pour vous, Mr Carey.

— Formidable.

— Bon voyage.

À la douane, la queue n'avancait pas. Personne ne voulait prendre de risque. Neal s'en foutait. Il lui restait beaucoup de temps avant l'embarquement, du moment que son avion n'explosait pas dans les airs, pas après tout ça. Quand vint leur tour, il fit passer Allie d'abord, et se retourna pour faire un signe d'adieu à Hatcher. Ce serait une bonne journée pour le flic. Son coup de filet dans les milieux de la drogue avait fait la une de toutes les éditions – et sans faute d'orthographe à son nom. Il répondit à Neal par un pouce levé : Crisp et Vanessa avaient passé la douane. Neal les retrouva au coffee-shop.

— Allie doit aller aux toilettes, dit-il à Vanessa.

— Je l'accompagne.

— Je vais chercher votre fric. En livres ou en dollars ?

— N'est-il pas plein d'égards ? Dollars, please. Vanessa prit Allie par la main et elles s'éloignèrent.

Neal regarda Crisp et lui sourit.

— Et toi, mec, t'as pas envie d'aller aux chiottes ?

— Tu donnes dans la pédale ?

— Allons-y.

Il y avait beaucoup moins de monde autour de la porte d'embarquement. Seulement les gens munis de billets, aussi ils atteignirent les toilettes pour hommes sans encombre. Ils allèrent dans la dernière cabine, celle, très vaste, réservée aux handicapés et, après un rapide coup d'œil alentour, ils s'enfermèrent à l'intérieur.

— T'es passé sans problème ?

— J'suis pas menotté.

— Vanessa aussi ?

Crisp fit oui de la tête.

— Tu t'en fais trop.

Crisp sortit l'objet d'une poche cousue à l'intérieur de son jean.

L'alcool procura à Neal une sensation agréable et fraîche sur sa peau. La pointe le piqua comme un dard.

Neal s'assit à une place d'où il pouvait les voir embarquer. Il voulait être sûr et certain qu'ils étaient montés à bord. Il songea à Lombardi. Titre de ce livre : Le degré zéro de la confiance.

Ils franchirent la porte d'embarquement comme s'ils avaient fait ça toute leur vie.

Maintenant, c'était son tour. Pourquoi est-ce que je me sens si nerveux ? C'est la partie facile. Il fit lever Allie et ils prirent la queue. Dix minutes plus tard, ils étaient au dernier point de contrôle, et Neal zieutait nerveusement l'employé. Est-ce qu'il va le voir ? songeait-il, à cran. Est-ce qu'il va le voir ? Neal lui tendit billets et passeports. Est-ce qu'il ne le dévisageait pas de plus près que les autres passagers ? Est-ce qu'il va le voir ? Est-ce la culpabilité dans mon regard ? Souris, maintenant. Juste un peu, pas trop. Il l'a vu. Je

suis baisé.

— Bon voyage, monsieur, fit l'employé avec le résidu d'un sourire. Il fit passer Allie. L'avion décolla à l'heure dite.

Levine décrocha le téléphone.

— Ils ont embarqué.

— Comment le savez-vous ? demanda Lombardi.

— Une source sûre à la British Airways, au Kennedy Airport. Il a vu ça sur ordinateur. J'appelle le sénateur.

— Dites-lui que je veux faire partie du comité d'accueil.

— Vous et moi aussi.

— J'espère que c'est important, Lombardi, fit Chase au téléphone. J'étais en pleine réunion avec la moitié des Blancs pauvres du Sud.

— Ils sont en route.

— Passez me prendre en voiture. Vous avez prévenu Mrs Chase ?

— C'est pour vous que je travaille, sénateur.

— Téléphonnez-lui. Elle peut encore arriver à temps en hélicoptère.

— Comment ça se présente pour vous ?

— On a nos chances. Vous croyez à la régénération ?

— Je me sens déjà un autre homme, sénateur.

Allie aimait bien le film. Elle n'avait pas mis le casque, mais elle inventait ses propres dialogues, qui n'étaient pas trop nuls, se dit Neal. Elle mangea leurs deux déjeuners et ne dut aller aux lavabos qu'une seule fois pour un cours de rattrapage sur les sédatifs. Elle était plutôt de bonne humeur pour une jeune fille dans son état. Quand elle ne mettait pas des phrases dans la bouche de De Niro, elle parlait de leur vie une fois qu'elle serait remise, sous le soleil de la Californie, et qu'ils se trouveraient une petite maison près de Malibu. Elle était sûre qu'elle pourrait sortir du fric de son compte, avec ou sans l'autorisation de papa.

Neal acquiesçait, marmonnait des onomatopées approbatrices et buvait comme un trou. Les Yankees, toujours à la première place, disputaient deux matchs successifs dans la soirée contre les Sox et, en se grouillant, il avait une chance d'assister au deuxième. Il en avait marre de lui, marre de ses mensonges, et ce serait quand même bien de s'impliquer dans un jeu qui avait un minimum de règles.

Les sénateurs américains avec chauffeurs, limousines, et billets de vingt dollars se garent où bon leur semble au Kennedy Airport, même sous une interdiction de stationner. Chase et Lombardi étaient assis sur la banquette arrière. Chase tapait du pied et consultait sa montre. L'avion devait atterrir d'un moment à l'autre, et Liz n'était pas encore là. Retardée par un embouteillage. Comment un hélicoptère pouvait-il être retardé par un embouteillage ? Lombardi était au téléphone avec ceux de la convention. Le sénateur avait toujours ses chances. Ce Blanc pauvre du Sud prenait son temps. En train de prier sans doute.

Ed Levine était prêt. Attendant aux Arrivées devant le bureau de la douane, il revérifia que ses hommes étaient en place. Il avait fait venir quatre armoires à glace ; tous à leurs postes. Le petit Neal n'allait pas s'en tirer comme ça. Deux saisiraient la fille et, en deux temps trois mouvements, ils l'enverraient valser dans les bras de son papa pour les enlacements et embrassades de circonstance. Les deux autres intercepteraient Neal, le fourgueraient dans une bagnole, et le conduiraient dans un parking isolé où Ed lui exposerait son mécontentement. À contrecœur, il avait promis à Graham qu'il ne lui casserait rien ; après tout, il avait quand même ramené la fille.

Quelques minutes plus tard, l'atterrissage du BA177 était annoncé. Ed descendit de voiture. Lombardi baissa sa vitre.

— Ouais ?

— Sans vouloir vous déranger, je vous signale qu'ils sont descendus et se dirigent vers la douane.

Chase raccrocha son téléphone.

— Combien de temps ?

— Ça dépend.

Faites chier.

Chase lui décocha un regard mauvais. Lombardi en avait rien à foutre. Cette histoire touchait à sa fin et il n'aurait bientôt plus à se coltiner ce C-O-N.

— On arrive dans une minute. Vous n'avez pas vu ma femme, par hasard ?

Ed connaissait une cinquantaine de bonnes réponses à cette éternelle question, mais il ne fit aucune de celles-là.

— Une à la fois, sénateur. Une à la fois.

Chase se tenait droit comme un i avec, dans les mains, le bouquet de fleurs que lui avait fourni Lombardi – jolie attention au cas où des journalistes fouinards surgiraient sur la scène. Il regardait une foule

interminable de gens jaillir des portes, mais toujours pas d'Allie. C'est bien d'elle, ça, songea-t-il.

Lombardi souhaitait qu'ils se magnent un peu pour qu'il puisse retourner à la convention. Dieu seul savait ce qu'ils foutaient là-bas sans lui.

Levine savait que Neal faisait exprès de jouer les retardataires, laissant sortir le gros de la foule – mais c'était moins de risques d'esclandre. Il vérifia une fois de plus que ses gars étaient en place. Ils semblaient eux aussi gagnés par la tension. Ils étaient vigilants, à cran. Exactement comme il les aimait.

— Papa !

Le cri aigu se répercuta dans tout le hall.

Levine vit une petite blondasse s'avancer vers Chase, bras tendus.

— Papa ! cria-t-elle encore, lui tombant dans les bras.

— Vous n'êtes pas ma fille, dit Chase, s'efforçant de se dégager de son étreinte plus que passionnée.

— Oh, putain de merde ! s'exclama-t-elle. Des fleurs ! Pour moi ? Ce que c'est gentil. Je suis affamée. Tu connais la bouffe dans les avions.

Elle commença à les manger, une par une. Elle en tendit une au jeune homme à l'air anémique qui l'accompagnait. Il goba une marguerite et l'avalait sans la mâcher.

— Moi, c'est Crisp. Je peux vous appeler papa ?

Les types de la sécurité s'approchèrent. Ed les devança. Il empoigna Vanessa et la souleva de terre.

— Où sont-ils ?

— Oh, je parie que vous êtes Ed. Bas les pattes, Ed, tu les as moites. Ou sinon, j'ameute les journalistes. Voilà, c'est mieux. J'ai un message pour vous tous de la part de Neal. Un : vous devez nous laisser partir sur-le-champ – ou j'appelle la presse. Deux : vous ne devez pas essayer de les retrouver, lui et la fille. Trois : c'est lui-même qui vous avait dit de ne pas l'envoyer sur ce coup. D'acc'ou d'acc' ? Bon, où est-ce que je pourrais choper un tax' ?

Chase fit mine de la retenir.

— Petite salope, va !

— Laissez-les partir, fit Levine.

Il était furibard, mais il connaissait Neal Carey.

— Laissez-les partir, sénateur.

Ses gars étaient des rapides. Ils entraînaient le sénateur en donnant l'impression que c'étaient eux qui le suivaient, formant une muraille qui dissimulait son visage furieux et étouffait ses vociférations.

Rich Lombardi resta immobile un moment, secouant la tête. Puis il se tourna vers Levine.

— Titre de cet épisode : « T'es grillé dans ce boulot ».

Ed lui brandit son gros majeur sous le nez.

— Et ça, quel titre ?

Mais tandis que Lombardi s'éloignait à la hâte pour rejoindre Chase, Ed pensait : je vais le buter. Je vais retrouver Neal Carey et je vais le buter. C'est fini pour lui – son boulot, son appart', ses études. Rideau. Qu'il se lance dans le monde sans amis et sans famille.

Au Logan Airport de Boston, le type ne voulait pas les laisser passer, pourtant leurs papiers étaient en règle, ce type au crâne rasé avec une épingle à nourrice dans l'oreille, nom de Dieu, et sa nana avec ses cheveux orange et violets coupés en brosse.

Alors, il en rajouta.

— Bienvenue à Boston, Mr Griffin, miss Brownlow.

Neal rougit. La pointe de l'épingle à nourrice l'avait piqué comme un dard, mais pas au vif, comme ce retour au pays. Il se sentait con. Il avait l'air con.

Une baraque en polo noir chopra Neal dès l'instant où il mit le pied dans la rue. C'était un pro. Sa main était comme un étau autour du biceps de Neal. Pendant ce temps-là, son collègue s'occupait gentiment d'Allie.

— Neal ?

Elle était trop faible pour lutter, mais elle essayait de se rapprocher de Neal.

— C'est O.K., Allie. C'est O.K., dit-il, tandis que le gars faisait barrage entre Allie et lui. Ils vont s'occuper de toi. Tout va bien se passer.

— Neal ?

Elle fondit en larmes et s'accrocha à lui encore plus fort.

— Allie, écoute, je t'aime. Mais parfois, le mieux qu'on puisse faire pour quelqu'un qu'on aime, c'est de partir.

Il la força à lui lâcher le bras puis, tendrement, lui embrassa le bout des doigts.

— Au revoir, Allie.

La baraque commença à l'entraîner vers une limousine garée dans la rue. Neal regarda par-dessus l'épaule de la bête et vit Liz Chase descendre de l'arrière de la voiture.

Elle était sur le trottoir, en larmes, une main sur la bouche.

La bête commença à entraîner Neal dans la direction opposée.

Allie ne le quittait pas des yeux tandis qu'on la poussait vers sa mère. Elle avait l'air apeurée, perdue.

Neal ne la vit pas se jeter dans les bras de sa mère, ne vit pas leur étreinte. Tout ce qu'il vit fut des larges épaules et un gros bras le tirant au loin. Puis il entendit une voix :

— Faites-lui du mal et je vous arrache les couilles.

Le mec le lâcha. Neal vit alors Graham, dont le sourire mauvais ne

masquait pas l'inquiétude. Neal se retourna et vit le visage d'Allie de l'autre côté de la vitre arrière de la voiture. Elle se pelotonna contre sa mère. Ethan Kitteredgedge était assis à côté d'elles.

Des cheveux blond cendré. Des yeux d'un bleu pas possible.

— Salut, fiston.

— C'est donc lui le vrai père, c'est ça ?

— Ouais.

— C'est du nouveau pour moi, Graham.

— Pour moi aussi. Pour Kitteredgedge aussi. Et pour la gosse aussi, bientôt.

— Comment...

— Longtemps. Tous ces bourgeois se connaissent. Quand tu m'as appelé, l'autre soir... rectification : quand tu as quand même fini par m'appeler l'autre soir, que tu m'as dit dans quel état elle était, et ce que tu voulais que je fasse – au fait, merci beaucoup, quand même – j'ai téléphoné à sa mère comme tu me l'as demandé. Elle a dû bigophoner au Big Boss car en moins de temps qu'il faut à Guidry pour un retour à la base, mon téléphone re-sonnait et tu devineras jamais qui c'était, hm, Neal ?

— Kitteredgedge.

— Qui a dit O.K. Baisez Chase et la gosse va aller dans la meilleure fac qu'on puisse s'offrir. En emportant maman, par la même occasion.

— Et t'as caché tout ça à Ed ?

— Ouais.

— Il a voulu me doubler, Graham. Il travaillait pour l'autre camp.

— Non, pas lui.

— Comment...

— Fais-moi confiance.

Il gratifia Neal de sa grimace satanique, puis lui passa paternellement le bras autour des épaules.

— Au fait, fiston, Levine va penser que tu as voulu délibérément nous baiser la gueule. Chase aussi, bien sûr. Ils ne savent pas qu'Allie est la fille du Big Boss et tout ça. Ils vont penser que t'as passé un accord avec Mrs Chase contre une part de son indem' du divorce, qui sera sacrément grosse.

— Mais tu vas les mettre au parfum, hm ?

— Non. Le sénateur nous est encore utile.

— Après ce qu'on sait sur lui ? Le Big Boss peut penser ça sachant ce qu'il sait sur le sénateur et sa fille ?

— Les affaires sont les affaires, fiston. Les affaires personnelles, c'est autre chose.

— Va raconter ça à Ed.

Graham le pressa contre lui.

— Ouais, bon, voilà, c'est pour ça qu'on préférerait que tu

disparaissent un petit moment. Le temps que ça se tasse, tu vois.

Donc, faut que je me mette au vert, songea Neal. On fait ce qu'il faut et on se fait épingler pour ça.

— Bon, poursuivit Graham, je sais que tu te fais du mouron pour ton univer-chie-té. Ton prof dit que tu es en congé exceptionnel pour des travaux de recherche.

Il lui tendit une enveloppe. Neal l'ouvrit. Le mot de Kitteredge disait : « Merci pour ma fille. Vous êtes un véritable ami de la famille. J'espère que ceci compensera en partie les dérangements occasionnés passés et, peut-être à venir. »

Étaient joints un chèque au porteur de dix mille livres sterling et un billet de retour pour Londres.

Neal rendit le chèque à Graham.

— Encaisse-le, file la moitié à Allie et envoie-moi la monnaie.

— T'es fou ? Cette fille est plus riche que Dieu.

— C'est à elle que je le dois.

— T'es malade.

— C'est toi qui dis ça ? J'ai reçu du courrier ?

— Pas de Diane.

Comment le sait-il ? se demanda Neal.

— Tu veux que je la localise ? Que je lui dise où tu seras ? demanda Graham.

Neal secoua la tête.

— Tu crois que tout ira bien pour elle ?

— Diane ?

— Allie.

— Ouais, tout ira bien pour elle. Me dis pas que t'as le béguin ?

Neal grommela.

— Autre chose, fit-il. Tu crois que je pourrais risquer d'aller en ville, assister à un match, et bouffer un ou deux hot-dogs avant de reprendre l'avion ?

Graham sortit deux tickets de la poche de sa chemise. Yankees contre Red Sox – deux loges, Fenway Park.

— Ton vieux p'pa prend soin de toi, hein ?

— Deux « loges » !

— Soirée père et fils. Deux pour un et un pour deux !

— Tu parles.

Ils se dirigèrent vers la station de taxis.

— Au fait, fit Graham, est-ce que je t'ai dit que t'avais l'air d'un con avec ton crâne rasé et ton épingle à nourrice à l'oreille ? Ça te fait pas mal, bordel ?

— Moins que la pointe qui a fait le trou.

— Ben, enlève-moi ça. J'ai pas envie qu'on croie que t'es un pède.

— Je commence à m'y faire.

- Super. Et la prochaine étape, c'est quoi ? Un rang de perles ?
Ils arrivaient à la station.
- Tu t'en es bien tiré, fiston.

Rich Lombardi s'installa au volant de sa Porsche. L'un dans l'autre, ça avait plutôt bien tourné. Le sénateur n'avait pas eu la vice-présidence, mais c'était O.K. Ce « sudiste » ne survivrait pas à un mandat, et alors ils tenteraient leur chance pour le poste numéro un. Et Allie était enfermée quelque part dans une pièce capitonnée sans pouvoir ouvrir sa gueule. Il se cala dans son siège et était sur le point de mettre le contact quand il réentendit ce putain de bruit, ce frottement. Mais cette fois, il ne dura qu'une petite seconde, puis un objet pointu fut pressé contre son cou.

— Tu sais ce que j'ai lu dans les journaux, ce matin ? fit Joe Graham. J'ai lu qu'on entraînait des singes à aider les tétraplégiques, tu sais, les types qui sont complètement paralysés. Alors, ces singes, ils circulent dans l'appart' et ils te rapportent les trucs. Les bouquins, la bouffe, la bière... ça te dirait d'avoir un de ces ouistitis, Richie ? Parce que, tu vois, si j'appuie un petit peu plus fort... ben, tu vas avoir besoin d'un de ces singes pour pouvoir passer tes coups de fil à Londres.

— Fais pas ça.

— T'as voulu baiser la gueule de mon fiston, hein ?

— Non, je...

Le couteau égratigna sa chair.

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'avais la trouille qu'elle parle.

— De quoi ?

Il hésita. Puis il sentit un filet de sang lui couler le long du cou.

— De trucs qu'on a faits.

Y avait-il quelqu'un qui ne s'était pas tapé cette gosse ? songea Graham.

— Au point de faire tuer Neal.

— Je ne pensais pas qu'ils iraient jusque-là.

— Allie est sous perf.

— Ça la change pas trop.

— T'es une ordure, tu le savais ?

Lombardi tremblait si fort que Graham craignit de lui avoir tranché la gorge sans le vouloir.

— Les deux mains sur le volant. Tu te penches en avant. Ferme les yeux.

Lombardi chialait tout en s'exécutant. Graham descendit de voiture et vint se mettre à côté de la vitre chauffeur.

— J'ai un message pour ton patron. De la part de Kitteredge. Et de la mienne. À la fin de ce mandat, il plie bagage. Il abandonne. Il ne s'oppose pas non plus au divorce. Dis-lui tout ça. Après, tu files ta dém'. Compris, caïd ? Si jamais on te revoit dans les parages d'un homme politique, on te met en tête de la liste d'attente pour un de ces singes.

Il s'éloigna de la Porsche et monta à bord de la voiture qui l'attendait.

— Tu veux toujours sa peau ? demanda-t-il à Levine.

Ed secoua la tête d'un air de dégoût.

— Il vaut pas le coup.

— Exact.

— Je n'arrive pas à croire que Neal ait pu me soupçonner, fit Ed, tandis qu'ils s'éloignaient. Ça me fait chier.

— Neal fait confiance à très peu de gens, tu sais.

— Tu vas l'appeler ? Lui dire qu'il peut rentrer ?

— Non. Foutons-lui la paix un petit moment. Levine engagea la voiture sur la chaussée. Quand même, il va me manquer, ce saligaud, songea Graham.

ÉPILOGUE

Neal en solo

Le bruit de la sonnette le fit sursauter.

Il posa le Pickle, un brin agacé. Il sortit et vit le facteur qui remontait le chemin en poussant sa bicyclette.

— Je serais venu au village, Bill. Fallait pas faire tout ce chemin.

Hadley lui tendit une pile de courrier retenue par de la ficelle.

— Ça vient des États-Unis, alors j'ai pensé que c'était important.

— Bon, ben, merci du dérangement.

— Pas de quoi.

— Je t'offre un thé ? L'eau bout. Ça réchauffe...

— Ce serait pas de refus, mais j'ai pas fini ma tournée. La semaine prochaine...

— Bon, ben, salut, Bill.

— Salut, Neal.

Il observa le facteur qui redescendait le sentier en pédalant, puis scruta le ciel. Il pourrait bien neiger avant la tombée de la nuit. Hardin rentrerait son troupeau plus tôt. Il s'arrêterait pour boire un thé.

Neal rentra dans la maison et regarda son courrier. Une carte postale de Graham, une autre lettre d'Allie, qui sortait dans une semaine pour aller dans un centre de désintoxication. Une revue sur la littérature du dix-huitième. Une lettre d'un prof d'université lui donnant l'autorisation de consulter les archives. Sports Illustrated. Dix numéros, merci Graham. Une enveloppe marquée « faire suivre » par Diane.

Je t'avais dit de ne pas faire ça, Graham, mais merci quand même.

Il posa la lettre et reprit son livre. Peut-être la décachetterait-il plus tard, avec le soutien d'un ou deux scotchs ? Peut-être pas.

Il se sentait seul, mais il y était habitué. Et puis, il avait de la lecture.